Igor KUBALEK

Go, Camarade, l'aube se lève à l'Ouest !

2021

PREMIÈRE PARTIE : Une Époque Formidable

Prologue : Le onze novembre à l'Elysée.

La pluie tombait sur Paris et sur les rues avoisinant le palais de l'Elysée. L'avenue de Matignon était glissante, surtout pour les deux roues. L'admission par l'entrée principale de la rue du Faubourg Saint Honoré, numéro 51 était réservée aux voitures officielles et aux invités importants. J'étais sans importance. Je suis entré par la rue de l'Elysée avec mon scooter, dans les enceintes du Palais. C'était un privilège d'être admis avec mon scooter *Piaggio* 125cc par un garde républicain. La cour principale avec son gravier gris clair, le perron de sept marches, les laquais et les gardes républicains m'impressionnaient. L'esprit de madame de Pompadour adoucissait la solennité de la Présidence de la République. La Première Dame, la femme du Président en fonction, et une députée avec leur association pour une Europe unie, le Pont des Arts, m'avaient invité avec tous les anciens boursiers, des ex-étudiants étrangers, comme moi, qui avait pu faire une partie de leur cursus en France grâce à l'aide financière de leur association, pour venir célébrer l'anniversaire de cette organisation fondée le 17 novembre 1989, le premier jour de la Révolution en République Tchécoslovaque Socialiste Fédérale, dite la Révolution de Velours. Étaient conviés à cette soirée, ceux qui gravitaient autour du pouvoir, ainsi que les bienfaiteurs, les fondateurs et les gérants de cet organisme. A cette occasion je pourrais remercier de vive voix la Députée et la Première Dame d'avoir été naturalisé français par un décret présidentiel du 26 octobre. C'est un immense honneur et une fierté de devenir Français

avec des droits et des devoirs identiques aux Français de souche, du moins sur les textes. Moi, un petit étudiant en médecine, en virologie médicale et en épidémiologie clinique des maladies infectieuses, venu en France pour la première fois en 1991 de la République Tchécoslovaque Socialiste Fédérale avec une vision sur une possibilité de réalisation professionnelle, j'ai eu ce soutien matériel pour survivre.

Après le vestibule d'honneur et les vestiaires où je dépose mon casque de moto et mon imperméable, je suis tous les invités qui se regroupent dans la splendide Salle des Fêtes. Tous les invités élégamment vêtus, les hommes en costumes, les femmes dans leurs plus belles parures, écoutent les discours de la Présidente, de la Députée, du Directeur qui sont longs mais intéressants, pour montrer l'intérêt que la France porte à son rayonnement vers l'étranger et l'accueil des étudiants étrangers sur son sol. Je me sens mal à l'aise, car cette association n'a aucun but de garder ces étrangers sur le sol français, mais de les faire repartir pour qu'ils deviennent des "lieutenants du contact" avec la France et des "lanternes" de son "rayonnement". J'ai tenté de faire cette liaison jusqu'en 1999, mais ce fut finalement un échec. Mon entretien avec la Première Dame fut couronné par son absolution qui officialisa mon établissement en France. Elle me félicita pour ma naturalisation. La Députée de son côté sourit. L'apéritif fut une occasion de saluer d'anciennes connaissances, en dégustant champagne à bulles fines et petits fours. L'apparition du Président de la République Française dora le blason de cet événement. La fête fut sympathique et continua par un dîner servi à table. La nuit tomba et nous nous sommes congédiés vers 23 heures. La pluie s'est estompée, les pavés des rues étaient toujours aussi glissants et luisants dans les réverbérations de l'éclairage.

Le mirage de l'autoréalisation professionnelle était affaibli mais il n'était pas encore effacé. Je me suis fixé en France en tant que médecin en 2000. La médecine était déjà maltraitée par les technocrates qui pensaient décider de tout, y compris de la vie, de la mort et des virus. Leur imaginaire réifié et la pensée catégorique les empêchent de voir la réalité complexe et changeante. Pour eux, il n'y a aucun mystère, aucun aléa. Pour eux, tout est clair, net, carré et ...faux.

Le onze novembre, le jour de l'Armistice de 1918 est célébré par les Français comme une victoire et la fin de la Grande Guerre, mais pas par les Tchèques, car à l'époque, ils faisaient partie de l'Empire Austro-Hongrois qui a été battue; mais cette fin de guerre signifie aussi la fin de la domination autrichienne, l'indépendance, la création de la Tchécoslovaquie sur les ruines de cet empire. Ce onze novembre, cela faisait quinze jours que j'étais Français et avec ma nouvelle nationalité, je pouvais mieux me débrouiller dans le mille-feuille administratif français. Au moins ce fut mon espoir. Dans l'avenir, mes craintes et mes prédictions sur le hasard infectieux se réaliseront, mais ce jour de novembre, je l'ignorais encore. Je vous en dirai plus.

La forme autobiographique ne doit pas cacher la vérité historique. Tout ne peut être plus documenté, d'où la liberté autobiographique, mais le témoignage ne change rien au passé. Je tente de vous présenter un aperçu subjectif de l'histoire collective et familiale, ma propre histoire et mes visions pour m'en sortir. Dans ce texte, comme dans la vie ou dans un labyrinthe, il n'y a pas de linéarité simpliste dans la narration, il n'y a que de petites vagues de réminiscence. Ce texte n'est pas seulement un compte rendu d'un vagabondage mais se veut aussi un guide littéraire pour ceux qui veulent comparer l'Est et l'Ouest de notre continent : pour des Européens perdus, en

un mot. Les lecteurs français ne connaissent quasiment rien de l'histoire d'outre-Rhin et de l'Europe Centrale. Leur seul mot, "ce sont nos ennemis historiques", est aussi abracadabrantesque qu'irréel et irrationnel. Je leur offre donc cette entrée non orthodoxe en histoire, loin des discours officiels, qui donne un peu de contre-pouvoir aux fausses informations officielles. Finalement, ce texte se veut une critique de faux positivisme outrancier qui a donné le marxisme, et, en politique, les régimes totalitaires : l'extrême comptabilisme, fascisme, stalinisme, et le scientisme, comme une nouvelle doctrine des preuves préfabriquée et de l'idéologie pseudoscientifique. L'Époque Formidable, ce terme ironique qui décrit ce temps crépusculaire de la civilisation peuplé des *Frankenstein*, clonés, prothésés, augmentés de nature, dans le cadre sociétal de la redistribution à l'outrance, signifie ce temps de changement, de l'alternance, avant que le renouveau arrive.

Cette réminiscence de l'Elysée est une de mes fiertés. Ce que je vous décris est sans ambages ni fioritures, car le temps m'a permis de voir avec mon ami ma propre histoire et l'histoire collective. Ce texte oscille entre la réalité du présent, et la réalité du passé vécu, et finit par un épilogue hypothétique, fantasmatique, futuriste.

Le 15 Mars 2020

Des années plus tard, le 15 mars 2020 est un dimanche. Il fait frais, pas très froid, sept degrés et demi à sept heures du matin. Le soleil s'est levé à six heures et quatre minutes. Nous – Hector, mon ami, et moi – regardons le sol gelé par la fenêtre de notre maison de campagne. La maison est une dépendance d'un ancien corps de ferme, située au bout d'un village nommé Ambly, en Seine-et-Marne. Elle est séparée d'une maison donnant sur la rue,

par une cour pavée. Nous louons cette annexe depuis 1999 : au début comme résidence principale, maintenant comme maison secondaire. Le village est un ancien hameau de fermiers transformé en lieu de villégiature pour fonctionnaires parisiens. La décomposition se sent partout : dans l'hiver qui s'éloigne, les exploitations agricoles abandonnées, l'arrivée des fonctionnaires, qui ne produisent rien, mais se mêlent de tout. Cette décadence fut assez rapide : après la Deuxième Guerre Mondiale, l'instauration des méga fermes céréalières grâce aux subventions de la politique agricole commune détruisit l'agriculture indépendante, voire *bio* pour utiliser notre vocabulaire *marketing* actuel. Cette courte période de quarante ans ne représente rien dans l'histoire de l'humanité mais fut suffisante pour anéantir trois mille ans de traditions agricoles. Juste avant que le printemps n'arrive ce changement dans la Nature, est bien sûr cyclique car il se répète, sans jamais être identique, chaque année. Cet intervalle est assez tendu : la période hivernale est morte mais la nouvelle, celle du printemps, n'a pas encore pris possession des lieux. Le gel du matin cohabite avec les arbres prêts à bourgeonner, les quelques tiges qui commencent à pousser, les mauvaises herbes et les mousses qui retrouvent leurs vertes couleurs.

Ce paysage vallonné et bucolique sur les berges de la Marne, avec des plaines à perte de vue et des horizons de champs immenses, me rappelle les alentours de ma ville natale, Olomouc, une des plus grandes villes de République Tchèque après Prague, Brno, Ostrava et Pilsen, située dans la région de Moravie, à l'Est du Pays, qui était jadis prétendument la capitale spirituelle des Slaves d'Occident. Cette ville deux fois millénaire, entourée de plaines agricoles, est au centre d'une province nommée *Hana*. Je suis devenu Français par naturalisation, à l'âge de quarante ans, et j'en suis et j'en ai été très fier, et

je n'ai jamais été un Olomucien de souche. Je dois témoigner de ce vagabondage entre l'Est et l'Ouest. Ce n'était pas un *Befehl* des services secrets, mais ma décision pour me rendre compte de l'illusion de la possibilité de travailler comme médecin libéral en Europe, en France, mon pays d'adoption. Non, ce n'était qu'une illusion, même si l'aube du nouvel espoir se lève tardivement de nos jours. Cette aurore est périmée pour moi, mais pour les plus jeunes, elle donne une lumière claire du renouveau.

Olomouc reflète son histoire dans son patrimoine architectural. L'architecture et l'urbanisme incarnent cette spiritualité baroque, arrogante, autosuffisante, repliée sur elle-même, jadis capitale, sans aucune ouverture vers l'extérieur, prétentieuse et ridicule. C'était jadis la capitale spirituelle, ce que signifie que le pouvoir ne s'exerce que pour le pouvoir, sans aucun intérêt pour autrui, dans un décor de décadence à l'image de la Rome antique de César, fondateur présumé du campus militaire d'Olomouc. Si Rome s'étend sur sept collines, la cité d'Olomouc est construite sur trois petites collines qui forment un îlot naturel au milieu du fleuve Morava : la colline du château, la colline de la cathédrale et la colline de l'archevêché. L'île avec la rivière a été supprimée et avec elles, l'âme de la ville, par des ambitieux technocrates du dix-neuvième siècle, qui avaient décidé que, au nom du progrès, il fallait mettre le fleuve dans des tuyaux et l'ensevelir sous terre, pour faire des boulevards à la place des cours d'eaux. Tout cela pour le mirage du progrès. Purement antiécologique. Les collines sont coiffées de grands bâtiments avec des places et des rues juxtaposées. Au-dessus de la colline du château, les principales places centrales, supérieure et inférieure, forment le centre vivant de la ville : les deux colonnes baroques à la mémoire de deux épidémies de peste se dressent en leurs milieux. Pas de colonne du Covid, pour l'instant. Les places sont entourées de vieux bâtiments de la Renaissance et du Baroque qui

témoignent aussi de l'évolution et des révolutions de la ville : théâtre, opéra, philharmonie et sociétés secrètes ou savantes. Toute scène souligne l'impression que le repli est la règle et la niaiserie son principe. La ville compte encore aujourd'hui une quinzaine d'églises faites « de vieilles pierres » datant d'avant 1750 pour une population se montant aujourd'hui à cent mille habitants et une surface de cent kilomètres carrés. La région est habitée depuis le pléistocène et, non loin, furent trouvées les premières traces de textile humain datant de cinq mille ans avant notre ère. La région fut ensuite peuplée par des celtes *Moraves*, à l'époque où une garnison romaine fut construite sur la colline des tables. Jules César est le fondateur contesté de la ville. Les Slaves y arrivèrent vers le cinquième siècle après Jésus Christ mais les seules traces de monuments qui subsistent datent du christianisme : style roman de la cathédrale de Saint-Venceslas dans sa partie la plus ancienne, style gothique des plus anciennes églises de Saint-Maurice et de Sainte-Catherine, style Renaissance du centre-ville et de son hôtel de ville. La cité fut longtemps prospère car elle était un passage obligé sur la route de l'ambre entre Dantzig, sur la mer Baltique, et la Sérénissime Venise, sur la mer Adriatique, centre de l'ancien monde jusqu'en 1492. La plus grande partie de la ville est bâtie dans le style baroque morave, un style robuste et poétique, comme en témoignent toujours les bâtiments militaires des Jésuites qui construisirent la plus grande partie de ville. La colonne érigée dans le centre-ville en 1754 après l'épidémie de peste est notre Tour Eiffel d'Olomouc : elle a une hauteur de 35 mètres et est décorée avec 51 statues, y compris celles de Saint Roch, Saint Pauline et de Saint Charles de Borromée. Le baroque est partout à Olomouc : les exemples les plus spectaculaires en sont le complexe du palais de l'archevêque et de l'université dans l'ancien séminaire jésuite avec l'église de Notre-Dame-des-Neiges, mais aussi l'église de Saint-Michel au sommet de la colline du

château, l'église de Saint-François-d 'Assise, la chapelle de Saint-Jean Sarkander, de Sainte-Anne, de l'abbaye de Hradisko et, surtout, l'immense basilique Notre-Dame de la Visitation située sur la Sainte Colline qui domine la ville à dix kilomètres au Nord. Le style baroque est, pour Olomouc, ce que le style haussmannien est pour Paris : il imprègne l'esprit des lieux et témoigne du temps passé. Les fontaines baroques couronnent cette impression de réalité et de fiction mélangées, faussement dramatique : il y a huit grandes fontaines baroques et plusieurs fontaines modernes. Certains Pragois, y compris la belle-mère de ma sœur, disent d' Olomouc, avec un grand mépris de l'incompréhension, que c'est « un grand trou après l'explosion d'une grenade sur les rails de trains rapides ».

Ce printemps 2020 s'annonce particulier. J'ai donné une fête à l'occasion de l'anniversaire de mon arrivée en France, il y a vingt-et-un ans, le 25 février 1999. J'avais trente-trois ans, l'âge du Christ, l'âge de toutes les décisions. . L'épidémie de Covid19 a commencé dans le Sud de la France, dans le Var, et aussi bizarrement dans l'Oise. Il s'agit d'un virus, la Covid-19, venu de Chine, de Wuhan. Tout le monde dit qu'il est mortel, contagieux, et la panique gagne les esprits. Nos politiciens menacent de tous nous confiner. Ils se moquent de cette mesure déjà prise en Russie et en Israël. Cette période du début du printemps rappelle étrangement la fin de notre époque : celle que je nomme avec ironie « l'époque formidable », et celle qui viendra après, l'époque de la libération. Ce temps naturel avant le printemps rappelle celui du confinement dû à l'épidémie. Le confinement sonne le glas de l'époque faussement formidable, la fin d'un confinement est une parabole de la libération, d'une nouvelle époque, de l'époque de la liberté individuelle.

Le 17 mars 2020 est la première soirée du confinement strict qui a été déclaré ce midi. Personne ne rit plus de cette mesure. Toutes les sorties de cette crise

sanitaire de la Covid-19 sont envisageables : soumission, révolte des insoumis, goulag collectiviste à ciel ouvert, chaos anarchique. Comme le disait Valéry Giscard d'Estaing : « *le réel et l'imaginaire existent en parallèle et, pour l'avenir, ils ont la même part de probabilité*. »

La sortie de la cage est proche ! La fin définitive du confinement de la Covid-19 est actée dans sa proclamation, même si nous ne savons pas quand elle sera déclarée. Peu importe qu'il y ait de nouvelles vagues, de nouveaux confinements, un jour la pandémie disparaîtra. Et apparaîtra alors une autre pandémie ou une nouvelle crise.

> Hector : "Nous pouvons entamer cette destruction du *Gestell*[1]. Car c'est cette logique technique et technocratique sous-jacente qui a causé le fascisme, le communisme, l'extrême comptabilisme au vingtième siècle et, finalement, du scientisme. Nous avons fait le procès de Nuremberg, du fascisme, mais pas du communisme et encore moins de l'extrême comptabilisme ou du scientisme. Svetlana Alexievitch[2] a déjà tiré le pré-réquisitoire de la fin de l'*Homme rouge* pour ce procès du communisme soviétique. Il faut un compte rendu pour le communisme tchécoslovaque, européen, voire global qui épouse une forme de l'extrême comptabilisme et du sécurantisme pseudoscientifique. Oui, il nous faut un procès-verbal de cette idéologie destructrice. Il faut un compte rendu équitable mais univoque de la fin de notre civilisation. Comme celui de Nuremberg,

---

[1] *Das Gestell* : *L'arraisonnement* en français est un terme introduit par Martin Heidegger, *le framework* en anglais, que la logique sous-jacente technique gère les objets et le monde, c'est la base de réification de toute la pensée.

[2] Svetlana Alexievitch : La Fin de l'homme rouge ou le temps du désenchantement. Actes Sud, 2013.

> il faut un procès du communisme avec ou sans visage humain, du socialisme national ou global, du salariat qui a empoisonné l'évolution de l'Homme, du comptabilisme et de tout esclavage. »
>
> Moi : « C'est tout le XXème siècle qui impose le salariat et détruit toute la liberté individuelle. Je ne suis pas non plus trop revendicatif. Je pense que leur temps est compté. L'homme se libère de son troupeau. Y-a-t-il une autre chose plus importante que nous-mêmes ? Tout d'abord individuellement, puis en groupe ? Si l'histoire ne se répète pas, elle n'est pas non plus linéaire, ni exponentielle, ni en spirale. Le temps change vite et en continu, l'espace peu, le collectif imperceptiblement et l'homme comme individu ne change guère."

Je raconte mon chemin de désillusion. Le chemin entre le goulag à ciel ouvert tchécoslovaque et une cage française. J'ai l'impression indélébile que ma vie, depuis mon enfance très heureuse, n'a seulement été qu'un long déclin vers l'enfer, l'effacement et l'oubli, mais pire, c'était une erreur. Je ne suis personne, je suis celui qui n'est pas. Je ne sais pas qui pourrait s'intéresser à ce vagabondage risqué : les jeunes qui en ont marre de leur cité et qui veulent s'envoler ailleurs et conquérir le monde ? Les garçons sensibles qui n'osent pas s'assumer pour dire le mot sur l'amour qui n'ose pas dire son nom ? Les jeunes scientifiques qui souhaitent découvrir dans le monde ce qui leur paraît encore mystérieux ? Les jeunes médecins inspirés par Saint-Roch, volontaires courageux pour soigner autrui et pour se battre contre des maladies insidieuses et infectieuses ? Les artistes en quête d'inspiration ? Tous ceux qui succombent au mirage que leur travail les rend dignes? D'ailleurs, certes il y a des préjugés, de la mauvaise foi, de l'anti-slavisme, du chauvinisme, mais on vit quand même plus librement en France qu'à l'Est. Oui, c'est sûr, même

si tout est relatif. Je raconte surtout un hypothétique espoir de libération, mais à la fin bien sûr ! Est ce qu'on peut concevoir la libération individuelle à une époque de décadence? Un salut de destruction ?

Nous nous sommes rencontrés avec Hector pour la première fois en 1995. Depuis notre première passion qui fut consommée le soir même pour la première fois dans un sauna parisien plutôt hygiénique que *gay*, nous ne nous sommes plus quittés malgré les tentatives des jaloux et des incompétents pour nous séparer, malgré ses frères, malgré ma famille, malgré nos « amis » voire nos « collègues », malgré la bien-pensance des petites créatures acres qui imposent leur vision aux troupeaux, malgré nos âges bien avancés, malgré ses tantras nerveux et ses dépersonnalisations, ses crises de folies destructrices et violentes, et bien que la passion charnelle ne soit plus là depuis fort longtemps. Il est mon aîné de quatre ans et il craint toute maladie comme s'il devait mourir à chaque toussotement. Il nie cette préoccupation pour sa santé. Il ressemble dans son hypocondrie héroïque à ma mère dans sa jeunesse.

> Hector, maigre et grand, sorte de Don Quichotte provençal, cheveux abondants pour son âge, cinquante-neuf ans, et naturellement foncés, parle d'une voix suave : "L'épidémie de la COVID 19 nous effraye certes, mais pas au-delà de la peur irrationnelle de l'inconnu, de l'invisible. Cette épidémie est un extraordinaire rappel à la réalité. »

Voici donc le passé d'un Camarade qui émigra de l'Est à l'Ouest pendant une Époque Formidable, un terme ironique, pour retrouver la même chose en Occident.

Tout ceci est du passé : voilà le futur. Les témoins n'ont rien à craindre sauf dans les mauvais polars. En démocratie, personne ne les écoute, ils sont donc

protégés par l'ignorance ; en dictature, ils sont dans des placards, donc protégés aussi. Dans notre époque formidable nous avons des doubles verrous *« für sekerheit »* : celui de l'ignorance, de l'effacement, de l'omerta, et celui de la cage fermée, d'un confinement, non à cause de la maladie, mais à cause des dérangements que les paroles libres occasionnent.

Brève histoire de la Moravie

Je suis celui qui n'est pas. Un Morave, un humain. Au nord de l'Autriche et au sud de la Silésie, la Moravie, en République Tchèque, est une région « sacrée » pour les Slaves, aujourd'hui majoritairement athéiste : berceau de la culture néolithique il y a 35000 ans, habité avant que les Slaves n'arrivent de la Sarmatie (Ukraine et Russie méridionale) au Vème siècle. Ce fut la naissance de la Chrétienté en 868[3] (soit 236 ans après l'Islam) provenant de Constantinople et non de Rome. L'Européanisme abattit le Panslavisme en 1306[4]. Après l'Empereur Charles IV de Bohême, la triste et héroïque période

[3] Les évangélistes des Slaves Saint-Cyrille, moine, et Saint-Méthode, évêque, sont arrivés en 863 sur l'invitation de Rastislav dans l'Empire de la Grande Moravie (830-906-1055). La Grande Moravie était le deuxième « État » sur le territoire de la Tchécoslovaquie contemporaine, le Premier étant Fürstentum de Nitra, aujourd'hui en Slovaquie. Le christianisme a été officiellement adopté en 868 à Velehrad, la capitale de l'Empire Morave, à cinquante kilomètres au sud d'Olomouc. Leur disciple Saint-Gorazde fut le premier évêque établi à Olomouc.

[4]Le centre de l'église chrétienne était à Olomouc, en Moravie, le centre administratif terrestre du royaume était à Prague en Bohème. Plus tard, quand les Premyslides à Prague ont éliminé par génocide les Slavnikides, les Tchèques ont poursuivi leur expansion vers l'Est, vers la Moravie. L'assassinat de Vaclav III, le dernier des Premyslides à Olomouc en 1306, débarrassa la Moravie des Premyslides mais ce meurtre politique stoppa l'expansion à l'Est avec une alliance possible avec les Polonais. En 1140, le dernier archevêque d'Olomouc, Jindřich Zdík fut battu par le roi venu de Prague et fut, à l'âge de soixante ans (canonique pour l'époque) obligé de céder le siège de l'église chrétienne d'Olomouc et de Moravie pour Prague. Il a fondé les monastères de Strahov et de Brevnov à Prague et de Hradisko à Olomouc. Après 1306, l'histoire fut plus tranquille. De son retour de Paris, le jeune Charles, le futur Charles IV, Empereur du Saint Empire Romain Germanique est devenu le margraviat de Moravie, unité administrative équivalent à une principauté, en 1333 et roi de Bohème en 1346. Charles IV était Slave par sa mère, Elisabeth de Bohème, une Premyslide, et Luxembourgeois par son père, Jean l'Aveugle.

des guerre hussites éclata en Bohême[5]. La Moravie n'a pas vécu les guerres hussites mais les guerres de religions, surtout celle de Trente Ans, qui avait commencé par la deuxième défenestration à Prague en 1618. A la fin du XVIème siècle, Le théologien Comenius naquit et, après des péripéties dignes d'un exilé, mourut à Amsterdam en 1677[6]. Comenius, né Jan Amos Komensky, fut le seul et unique philosophe morave de langue tchèque qui dépassa les frontières en tant que penseur et qui devint une valeur universelle. C'est bien dommage car il y avait toute une génération importante de véritables humanistes et philosophes de la « renaissance tchèque et morave », certes tardive par rapport à la renaissance italienne mais intéressante du point de vue culturel[7]. Son plus célèbre et excellent livre *« Labyrint světa a ráj srdce » (« Le labyrinthe du monde et le paradis du cœur »*) reflète toute la nuance de la renaissance humaniste. La période de contreréforme et de germanisation appelée les Ténèbres, « *Temno*, » par l'un des conteurs officiels

---

[5] Les hussites étaient les premiers réformés utraquistes, suiveurs de Jan Hus (1369/1372-1415), qui se sont révoltés contre l'autorité absolue du pape en 1415.

[6] Cet écrivain, promoteur de la pédagogie comme discipline de sciences humaines et humaniste hors normes, représente l'une des premières tentatives et surtout la première tentative slave d'arraisonnement de Dieu en tant que prêtre de l'église œcuménique des Frères Moraves. Il était un grand maître de la Rose-Croix. Dès son enfance, l'Europe était déchirée entre le Nord et le Sud (comme aujourd'hui), entre les protestants et les catholiques. Sa vie était une tragique manipulation politique entre les clans protestants réunis autour de Karel ze Zerotina (Karl der Ältere von Zierotin 1564 – 1636) et son adversaire catholique, le cardinal Franz Seraph von Dietrichstein (né en 1570 à Madrid – décédé en 1636 à Brno). Les deux exerçaient aussi leurs influences sur la Moravie. Comenius fut malmené et protégé à la fois par ces deux rivaux sanguinolents, intrigants et dogmatiques. Toutes ressemblances avec la chute du communisme et les imbroglios entre les « gauchistes » et « la droite » d'aujourd'hui ne sont que de véritables transpositions de l'époque ancienne à notre Époque Formidable.

[7] Bohuslav Hasištejn de Lobkowicz, Jan Blahoslav, Jan Balbin, Daniel Adam de Veleslavin. Comenius fut, en quelque sorte, le premier à ouvrir la voie de la vulgarisation de toute éducation. Il n'a pas vécu suffisamment longtemps pour voir les dégâts de sa pensée détournée et réincarnée. Comenius errant était le premier « pédagogue » des nations, c'est-à-dire le fondateur d'une école mixte pour les filles et les garçons, gratuite (jusqu'à un certain niveau), unique, obligatoire… Son œuvre le fait actuellement être considéré comme le père de l'éducation moderne. Par sa pensée utopique et atypique, Comenius aura préparé le monde protestant à accepter le rationalisme plutôt antichrétien des Lumières. Comenius rencontra René Descartes et les deux hommes, malgré des divergences apparemment irréconciliables, avaient le même but : une science rationnelle universelle. Mort à Naarden, sa demeure reste une propriété de l'Etat Tchèque et est devenue un musée. La visite de cet endroit au milieu d'un bastion enclavé d'eau avec un ami très spirituel, W, fut pour moi une sorte de révélation, d'apocalypse.

des histoires et de l'Histoire, Alois Jirasek, s'ensuivit après la bataille sur la Montagne Blanche du 8 novembre 1620 et la décapitation de vingt-sept nobles rebelles protestants le 21 juin 1621. Vingt-sept aristocrates décapités en 1621 dans le Royaume de Bohème correspondraient, rapportés à la population d'aujourd'hui en République Tchèque, à environ deux cent soixante-dix têtes décapitées. Ce fut la période économiquement la plus florissante, culturellement la plus castratrice. Prague est devenue encore une fois la capitale du Saint Empire Romain Germanique sous L'empereur Rodolphe II de 1573 à 1612. Mais les Suédois ont détrôné Olomouc, capitale de Moravie en 1642 pour Brno lors du siège du Margraviat de Moravie. En 1566, Pie V fonda le collège jésuite d'Olomouc et l'autorisa à délivrer des titres universitaires en 1573. La langue tchèque a disparu comme langue officielle, remplacée par l'allemand, et fut redécouverte et réécrite, en allemand, par Josef Dobrowsky[8] à Olomouc. Lafayette y fut emprisonné en 1795 comme rançon des Habsbourg contre la France révolutionnaire. S'ensuivit une certaine placidité jusqu'en 1848 quand Olomouc vécut son heure de gloire en retrouvant son titre éphémère de capitale de l'Empire habsbourgeois à l'écart des mouvements révolutionnaires, l'Empereur Ferdinand s'est réfugié à Olomouc pour fuir l'insurrection viennoise d'octobre 1848. Cette année-là, François-Joseph II se fit couronner Empereur à la cathédrale d'Olomouc[9], en Europe, les insurrections étaient plus fortes que les gilets jaunes d'aujourd'hui.

---

[8] Josef Dobrovsky : Das Geschichte der böhmischen Sprache und ältern Literatur, 1770.

[9] Une autre notion européenne d'Olomouc est sa « reculade ». L'Empire devait lutter contre la Prusse pour assurer sa suprématie face au monde germanique. Frédéric-Guillaume IV souhaitait en effet prendre la direction d'une Union allemande dont l'Empire d'Autriche serait exclu. Schwarzenberg proposait, lui, la solution de la « grande-Autriche » qui aurait regroupée l'Allemagne et toutes les possessions habsbourgeoises. Lorsque, en octobre 1850, la Hesse-Cassel demanda l'aide de la Confédération germanique dominée par l'Autriche contre la Prusse, la guerre semblait inévitable. Finalement, les Prussiens durent renoncer à leur projet, ce fut la « reculade d'Olomouc ». François-Joseph fut conforté dans sa position de premier prince allemand, même si la question pangermanique n'était pas tranchée. Cette question réapparaît dans la bouche du chancelier Hitler dès 1933 avec des conséquences désastreuses.

Les parties les plus riches, les plus industrialisées de l'Empire qui ont mieux fait fructifier le capital germanique avec de la main-d'œuvre éduquée et bon marché tchèque ou morave, étaient les régions des Sudètes, de la Bohême, de la Moravie et de la Silésie (Pologne actuelle). Les sites de production de l'industrie minière, militaire, de la chimie inorganique puis de la chimie organique, de l'industrie pharmaceutique, agroalimentaires étaient basés dans la vallée de l'Elbe et de la Moravie (*Moldau*), les villes les plus industrielles étaient Ostrava, Brno, Liberec (*Reichenberg*), Opava (*Troppau*) et dans la Pologne d'aujourd'hui Wroclaw (*Brassel* ou *Breslau*), Katowice (*Kattowitz*). L'histoire de 1918 en 1938 s'est traduite par une idéologie ratée du « Tchécoslovaquisme » voulu par les Américains, Français et Britanniques en 1918 sur les ruines de l'Empire Austro-Hongrois (1867-1918)[10]. Après le *diktat* de Munich, le 29 septembre 1938, et la création des Sudètes, le 15 mars 1939, région germanophone tchèques annexée par le IIIe Reich, à ce moment, les ex-puissances coloniales ont eu mauvaise presse jusqu'à nos jours. Le protectorat *Böhmen und Mähren* (Bohême et Moravie) du Dr Emil Hacha et l'Etat slovaque pronazis, sous le régime du Mgr Jozef Tiso ont fait ressurgir la souplesse collaboratrice de certains tchèques et slovaques, tandis qu'il y avait majoritairement des héros de la résistance. Le Protecteur, Reinhard Heydrich, fut assassiné le 27 mai 1942 par Jozef Gabčík et Jan Kubiš à Prague.

---

[10] La destruction de l'Empire Austro-Hongrois, qui fut un modèle d'État multinational certes inefficace mais harmonieux et viable, par les forces de l'alliance Franco-Américano-Britannique a laissé un vide de forme multiple en le remplaçant par une multitude de formes : une multitude d'Etats-Nations fantasmagoriques, dont le premier né et recousu de tous les bords fut la République Tchécoslovaque : le tchécoslovaquisme comme idéologie a créé une nation tchécoslovaque jamais existante, jamais viable, morte-née. Les oxymores des différentes périodes historiques témoignent de cette incongruité sous-jacente à formes multiples : du « tchécoslovaquisme » en passant par « le socialisme réel » et « le socialisme avec un visage humain » jusqu'à « la Révolution de Velours ». En 1918, le nouveau drapeau de la Tchécoslovaquie était créé, composé de deux bandes horizontales une rouge en bas et une blanche en haut, et le triangle bleu dont la base est tournée vers la hampe. « Pravda vitezi » (« La Vérité Vainc ») est la devise sur un autre drapeau, présidentiel, de cette époque. Depuis, les mauvaises langues répètent que la broderie permet de mieux se torcher avec ce drapeau blanc et carré.

Heydrich a quand même réussi à conceptualiser pour Himmler et Goebbels *la solution finale et l'industrialisation de la médecine* : il porte bien son surnom de « *Boucher de Prague* ». La fondation des centres d'excellence médicale date de cette période ainsi que l'idée de l'interventionnisme étatique dans la santé individuelle. Depuis 1990, le technocratisme européen importé par les mêmes idées sur les ruines de l'Empire Soviétique, dit du *COMECOM,* n'incite plus à ce rêve d'une Europe Unie dont j'ai tant rêvé moi-même. Ce désaveu est la conséquence du positivisme outrancier et de l'invention de mensonges scientifiquement prouvés. La participation du gouvernement tchèque en exil à Londres de 1939-1945 comme héritier du réseau mondial de l'espionnage et du contre-espionnage depuis l'Empire Habsbourgeois, a permis au président Edvard Beneš de participer, en coulisses, aux conférences de Riad, de Téhéran et de Yalta. Ces trois conférences étaient à l'origine du partage du monde après la deuxième guerre mondiale entre l'Est Communiste : rouge, et le monde Productiviste : bleu. Les deux systèmes restaient marxistes. La décolonisation à l'Ouest était un pas nécessaire pour ce partage. Le putsch communiste et l'aliénation de l'Europe au profit de l'Empire Soviétique dans la révolution du « *Février Victorieux »* en 1948 (25 février 1948 « *Vitezny Unor »*) a été organisé par les communistes mais aussi par leur « opposition » (Prokop Drtina, Zdenek Fierlinger). *Le Printemps de Prague* de 1968 n'était pas seulement un festival de musique classique organisé dès le 12 mai de chaque année depuis 1946 mais, cette année 1968, c'était aussi une tentative de passage à l'Ouest et il a commencé le 5 janvier avec l'élection d'Alexandre Dubcek à la présidence du comité central du parti communiste. Le *Printemps de Prague* fut une tentative naïve de rendre cette société productiviste, centralisée, hiérarchisée, socialiste, marxiste, basée sur redistribution plus "humaniste et démocratique". Il a été orchestré par le

politburo du parti communiste qui se trouvait en crise de pouvoir central depuis 1967. Puis les dissidents et pro occidentaux se sont greffés sur cette tentative du passage à l'Ouest. Les clés de cette tentative sont restées oubliées à la conférence de Yalta. C'était une ineptie de la dystopie du *« socialisme à visage humain* » sous Alexandre Dubcek. Depuis l'antiquité, nous savons que le collectif n'a pas de visage humain mais humanoïde. La *Normalisation* de Gustav Husak fut suivie par des purges et des carrières brisées et très peu de vies, os ou visages cassés. La violence était douce. La normalisation a fait preuve d'une révision du temps car elle a inventé le provisoire qui dure longtemps : c'était le temps provisoire de l'occupation soviétique (21 août 1968 - 21 juin 1991). De plus, l'amitié tchécoslovaco-soviétique a été promue pour l'éternité ; elle se termina avec les dissolutions des entités administratives : celle de l'Union Soviétique le 25.12.1991 et de la Tchécoslovaquie le 31.12.1992. La politique dite du Château à Prague était toujours très réaliste, humaniste et régalienne. De 1977 à 1989 il y avait une sorte de terrain vague et une correspondance héroïque, inoubliable et soutenue entre les dissidents de la Charte 77 et le pouvoir au Château. La fondation en 1986 de *« l'Institut des études pronostiques et économiques »* (*« Prognosticky Ustav »)* un soi-disant lieutenant, contact officiel entre la décrépitude gouvernementale et de la Charte 77 (la dissidence œcuménique des diverses classes) a dû préparer la sortie de l'économie planifiée vers l'économie de marché, tout en gardant en fonctionnement les quatre piliers de l'oppression douce étatique : arts, santé, retraite et éducation. J'ai survécu au socialisme réel du Docteur Gustav Husak, protégé par mes parents pendant mon enfance, mais aussi à cette période dite de « Velours ». Ce fut possible seulement grâce à mon travail intellectuel et à mon enthousiasme pour mes études sur la vie.

Hector : « *Quelles coïncidences, mon cher Vanek.* »

Moi : « Tu cites la célébrissime phrase quand Vanek[11] se rend compte des manipulations qui l'entourent. Les manipulations du STB[12] , bien sûr. »

Le premier triumvirat des représentants de la Charte 77 montrait le trio des ex-collaborateurs, ex-stalinien et intellectuels catholiques pro-européens[13]. C'était une construction beaucoup plus aboutie du passage à l'Ouest que la dystopie du socialisme à visage humain, dix ans auparavant, mais avec toujours les clés à Yalta. Les morts tragiques de Jan Palach et Jan Zajicek, deux jeunes étudiants, respectivement, en philosophie et en médecine, qui se transformèrent en torches humaines, furent longtemps des épouvantails pour le régime du socialisme réel. Les organisateurs du passage de l'économie intégralement budgétisée car planifiée vers l'économie « libre », plutôt « néolibérale » selon l'école de Francfort, donc marxiste, se retrouvèrent dans *« l'Institut des études pronostiques et économiques »* dont les membres faisaient partie de la nomenklatura après la chute du mur de Berlin. Les Universités travaillèrent sur ce passage "en Velours" en sciences humaines.

La période socialiste après 1948 a été suivi d'une évolution matérielle identique à l'Ouest comme à l'Est du Rideau de Fer : à la place des oranges de Jaffa, nous mangions des oranges de Cuba, des pastèques de Bulgarie, quelques figues et ananas de Kouban. Le diversité des marques était très

---

[11] L'Audience est une pièce de théâtre en un acte de Václav Havel, de 1975.

[12] STB Statni Tajna Bezpečnost : Sécurité Secrète d'Etat, analogue tchécoslovaque de la DGSE/DGSI, CIA, MI6, Mossad, KGB/FIBS, et autres aventures paranoïaques.

[13] Les premiers signataires étaient Jan Patočka, Jiří Němec, Václav Benda, Vlasta Chramostová, Václav Havel, Ladislav Hejdánek, Zdeněk Mlynář, Pavel Kohout, Petr Uhl, Ludvík Vaculík, Ivan Hanzlik et Jiří Hájek

faible, mais les quantités suffisantes : la guerre entre les diverses enseignes n'existait pas ni le partage du marché mais l'uniformité industrielle, les goûts et les couleurs étaient identiques. Malgré la propagande de l'Ouest, il n'y avait pas après 1947 de tickets de rationnement en Tchécoslovaquie socialiste. Il n'y avait pas Internet qui n'existait nulle part avant 1990. Il y avait l'eau courante, l'électricité, l'eau chaude, des logements pour les familles dans des tours coopératives ou d'État. Le socialisme réel (1975 - 1989) du Président Gustav Husak signifiait un relatif confort qui obnubilait les gens vivant dans un cocon de protection étatique en dépit de tout entrepreneuriat, de toute activité ou de liberté individuelle. Le collectif était vénéré comme la seule et unique source de richesse et de créativité.

Frankenstein

> Hector : " Quelle époque nous vivons, franchement. Jamais, dans l'histoire de l'humanité, l'homme n'a été si proche de la liberté et jamais il n'a été traité comme un bout de chair, une chose, un objet. Même les anciens Egyptiens, Assyriens, Grecs et Romains, les sociétés esclavagistes n'avaient pas traité l'homme libre ou l'homme de son rang avec autant de mépris que de nos jours."

L'époque formidable est un terme ironique. Les Français ne comprennent pas l'ironie sans explication. C'est une époque durant laquelle l'homme a été mis au pinacle comme un *Surhumain* pour opprimer ses semblables. Ce surhumain n'est pas nietzschéen mais anti-nietzschéen et ce n'est pas le Christ non plus, ni l'Homme des Anciens Grecs. Ce nouveau monstre est un surhumain, un ogre qui domine les autres, augmenté de nature et sophistiquement manipulé

comme *Frankenstein*[14] seul le fut. Ce monstre est une base de transhumanisme : la santé, ou plutôt les soins ne sont plus un accord de confiance entre le soignant et le patient, mais une application aveugle de recommandations pseudoscientifiques. Les décisions appartiennent à celui qui “paye” les soins ; “paye” entre guillemet, car il ne paye que par la redistribution des cotisations, impôts, prélèvements, vols légaux. Ces recommandations donnent une illusion d’une possible intelligence artificielle pour nos soins individuels. Ces recommandations deviennent obligatoires et font une base juridique de ce transhumanisme, car ce tiers qui paye, c'est-à-dire l’assureur, l'état, l’oligarque, décide pour le soignant et pour le patient ce qu’il faut faire. Mais ce tiers, qui paye, avait prélevé individuellement auparavant tous ces moyens de payer sur le futur patient et sur le soignant. C’est une cage, un piège, une escroquerie. Et seulement ceux qui sont les dominants, les cooptés, auront toutes possibilités de devenir *Frankenstein*, ce monstre immortel. Les autres disparaissent. *Frankenstein* se met en haut de la hiérarchie salariale que le troupeau vénère. Telle est la logique, poussée à l'extrême, de la société de redistribution.

Cette époque touche à sa fin. Elle me semble révolue en tant que fin de la civilisation judéo chrétienne, où un sens collectif présumé de l’Histoire gouverne toute notre action individuelle. Il y a un terme pour décrire ce sens collectif présumé de l’histoire : *la parousie*. Je pense que la succession des événements n’est pas forcément positive ni progressiste : comment expliquer autrement le fascisme ? Le communisme initial a été remplacé par la barbarie fasciste qui, à son tour, a été permutée par une autre cruauté stalinienne. Notre volonté a été violée et nous sommes forcés d’agir selon la volonté de la

[14] Mary Shelley : Frankenstein ou le Prométhée moderne, 1818.

société, du collectif, et non selon l'individu éclairé. Mais le confinement devant le virus, devant la mort et paradoxalement aussi l'accès aux *fake-news* ou à l'information sans intermédiaire sont des actions purement individuelles. La mort est toujours individuelle, sauf pour les épidémies, les génocides, les guerres ou les catastrophes naturelles, la *géhenne* ; la mort collective n'existe pas.

L'Époque Formidable se présentait comme une période pendant laquelle tout est autorisé, rien n'est réalisable. Tout est permis, rien n'est autorisé. Notre Époque Formidable est un sarcasme, évidemment, de la société du spectacle[15]. L'homme y existe uniquement comme ombre de son utilité collective. L'Époque Formidable est ce fleuron du productivisme appuyé sur la science et sa religion, la scientologie et son idéologie du scientisme dans lequel l'homme devient clonable, réifié selon une seule idée ce qui veut dire "humain".

La bataille de la désinformation autour de la pandémie de la Covid se déroule entre deux camps, entre le sécurantisme pseudo scientifique et l'obscurantisme fidéiste. Les deux nient la réalité probabiliste, stochastique mais les deux insistent sur la dichotomie du bien et du mal, opposés l'un à l'autre, mais comme une image dans un miroir, finalement identiques. Purement intellectuelles et culturelles, elles ont un caractère antinaturel. Les deux approches sont homicides et contre la Nature. Les deux sont des dérivés matérialistes et intellectuels du positivisme.

Hector : « Que signifie le sécurantisme pseudo scientifique? »

---

[15] Guy Debord : La Société du spectacle, éditions Buchet/Chastel, Paris, 1967.

Moi : « La science nous propose une solution dans un seul algorithme. La question est formulée sur la base de nos connaissances préliminaires et non en fonction de ce qui existe dans la Nature. Le risque zéro n'existe pas et il faut vivre avec la probabilité et non avec la certitude. En médecine, nous travaillons avec une probabilité de non-hasard de cinq pourcents. C'est le dialogue entre l'« *Evidence Based Medicine* », *EBM*, et le « *Real World Evidence » RWE*. Nous disons d'ailleurs avec ironie qu'il s'agit d'une « *Evidently Biased Medicine* », *EBM*, car toutes ces études répondent uniquement à la question posée. Les techniciens, les architectes comme ceux qui construisirent par exemple le pont qui s'effondra à Gêne, travaillent avec la probabilité que le pont résistera à un non-hasard d'un pour cent mille. Il y donc une différence entre cinq pour cent et un pour cent mille : cette différence de probabilité de l'ordre cinquante mille fois plus inexacte échappe à tous ces diplômés des sciences techniques mais aussi, hélas, à ceux des sciences humaines, comme les juristes. De plus, les architectes, contrairement aux médecins, ne connaissent pas les aléas dûs à des effets secondaires des médicaments complètement imprévisibles, avec aucune probabilité, car ils ne sont pas testés, vérifiés. »

« On ne teste pas les effets secondaires des médicaments. »

« On les répertorie mais on ne les vérifie pas. C'est-à-dire que nous ne savons absolument pas si leur apparition lors des études cliniques pour mettre les médicaments sur le marché ont une liaison causale ou pas. De plus, ils dépendent aussi très souvent de la dose. Il est impossible de faire des études pour les effets secondaires. Si, par exemple, nous

souhaitions avoir une probabilité dix fois plus exacte, il faudrait au moins dix fois plus de bénévoles, donc dix fois plus de logistique, donc le prix du développement et des médicaments serait dix fois plus élevé. »

Hector : « C'est plutôt dû à la mauvaise foi des laboratoires pharmaceutiques. On peut se passer de la majorité des médicaments et ceux qui seront mis sur marché seront sûrs et précis. »

Moi : « Je ne pense pas. L'obscurantisme fidéiste est navrant : on ne peut pas se passer des médicaments dits de confort : toute la médecine est de confort car, un jour, on meurt, heureusement. Et il faudrait dix fois plus de bénévoles, ce qui est impossible à trouver ! Non, c'est une fausse idéologie qui nous gouverne. Ce qui gouverne le monde, c'est le capital ! C'est effectivement le marxisme qui en est responsable ! L'école de Francfort suit l'évolution du marxisme après la Deuxième Guerre mondiale. Et elle a sciemment et volontairement offusqué l'école de Vienne[16] qui est beaucoup plus adéquate à la réalité, qu'elle apprécie et qui ne la domine pas ! Tous ces Viennois d'avant la Première guerre et d'entre les deux Guerres, libéraux au sens indépendant et individuel, sont bannis et leurs propos détournés. »

Hector : « Les mots sont utilisés pour nommer les opposés : libéral, libre… ce qui n'arrange rien aux souffrances du monde. « A mort ce

[16] L'école viennoise, avec Ludwig von Mises, Friedrich August von Hayek, Karl Raimund Popper et autres, est beaucoup plus proche de la réalité que l'école marxiste de Francfort : Max Horkheimer, Theodor Adorno, Jürgen Habermas et autres qui déforme la réalité.

Gestell de la société haineuse, cette *parousie* d'histoire. Où est la sortie ? »

Moi : « En se débarrassant finalement de cette idéologie et en la remplaçant par la philosophie de la liberté sans détourner les mots et mettre au centre l'intérêt de l'homme-individu. »

Hector : « L'Etat, en monarque tolérant et éclairé, peut être le garant de la prise de décision toujours arbitraire. De Gaulle avait raison quand il disait que la France dispose de la droite la plus bête au monde, car elle reste marxiste, mais aspire à une liberté. C'est une aporie, une oxymore, un non-sens. C'est le drame de tous les *leaders* non marxistes humanistes qui se sont détachés de leurs bases partisanes marxistes, qui ont été stoppés par leur propres partis. Tu es quand même comme Don Quichotte avec ses moulins contre l'idéologie prévalente ! »

Moi : « Pas comme Don Quichotte, plutôt Sancho Panza, ou comme tous les autres qui expliquent le monde et ne le changent pas forcément !»

Hector : « Ça revient au même. Pas forcément au même, car il y a des écoles entières qui se battent toujours pour expliquer le monde sans obligatoirement le dénaturer. »

Moi : « Les mots dans la bouche des marxistes ont perdu toute leur signification originelle. Je me sens plutôt Sancho Panza. Depuis 1981 la classe politique française a promu dans son idéologie ce salariat hiérarchisé. »

Hector : « Tu es injuste. Jacques Attali, dans son dernier *bestseller*, parle d'économie pour la vie. »

Moi : « Oui, j'ai entendu et j'en suis resté coi : lui qui, depuis 1981, n'arrête pas d'épingler tout le gaspillage économique, à juste titre ! Mais il propose de fausses solutions, comme tous les marxistes. »

Hector : « Son slogan, que l'argent n'est concerné qu'en première ligne, est une devise de la société de goulag batiste-fordiste, y compris en Tchéquie ! Tout un système. »

Moi : « Je ne suis pas un dissident du système mais plutôt un défenseur des méthodes. C'est l'éternelle discussion entre le système de pensée et la méthode de pensée : j'ose dire que c'est la discussion entre le polythéisme grec et le monothéisme judéo-chrétien. Le monde grec était basé sur diverses méthodes, le monde judéo-chrétien non humaniste est basé sur un système de pensée unique. De nos jours, c'est hélas une *pensée unique marxiste*, la *PUM*, qui remplace toute autre façon de réfléchir et d'expliquer le monde ! »

Hector : « Si l'on change sans arrêt le sujet de la pensée ou de la conversation sans vouloir le développer, cela revient à changer le monde sans l'expliquer. »

Moi : « Oui, *grosso modo*, c'est bien ça. Et ce n'est qu'une discussion purement culturelle, je veux dire uniquement entre des différents modes de la même Culture. C'est un *remake* des querelles moyenâgeuses. La discussion la plus importante est encore celle entre

la Nature et la Culture, entre ce qui nous entoure et ce que nous créons.»

Hector : « Celui qui sauve une vie sauve le monde entier, comme le dit le Talmud. »

Moi : « Le marxisme n'est pas une philosophie qui explique le monde, mais c'est une idéologie, qui le change, mais je me répète. L'école de Francfort ne fait pas autrement : ils imposent leurs visions du monde qu'ils dénaturent, qu'ils changent ! Ils produisent des Frankenstein. »

Moi : "Indulgence, ah, indulgence... Quelques imprécisions peuvent blesser certains lecteurs mais le fond est honnête, voire véridique. Se souvenir ne signifie pas dire pardon. Le pardon convient aux gens qui cherchent la rédemption."

Tout sur mon père, Clément, Miroslav, du signe du Scorpion

A sa façon, mon père était un saint. Il a vécu une vie relativement courte, celle d'un homme bien peu heureux. Un vrai *Scorpion*, le signe zodiacal le plus cérébral, apeuré par son propre vécu, pourchassé par cette période collectiviste. Il était plutôt menu, un mètre soixante-quinze, soixante-dix kilos, dégarni, le front haut, le nez proéminent, pas très sportif, sans être un amorphe vautré sur un canapé. Il est né le 8 novembre 1931 à Prague, dans le quartier Vinohrady (Vignobles), jamais doté de l'adjectif « royaux», d'un père peu présent, idéaliste et doctrinal et d'une mère catholique au grand cœur. Je n'ai jamais connu mes grands-parents paternels.

Je pense qu'il ne leur a jamais pardonné de le jeter dans ce tourbillon incessant dans lequel la violence et l'hypocrisie font loi.

Mon grand-père Jan Jakubek est, lui, né le 14 juillet 1900 dans la Vallée de l'Elbe, en Bohême centrale, dans une famille d'agriculteurs plutôt aisée. Jakubek veut dire Petit-Jacques. Je suppose qu'il fut baptisé dans la religion protestante ce qui n'est pas primordial, mais probable. Les protestants font majoritairement partie des couches sociales populaires en Bohème et sont donc naturellement plus nombreux que les catholiques, qui font partie de l'élite, peu nombreux mais aussi influents. Au moins traditionnellement, cette distribution du pouvoir fut à l'origine des guerres sociales plutôt que de religions dans nos villes et campagnes depuis le quinzième siècle jusqu'à nos jours.

Après la destruction de l'Empire en 1918, mon grand-père sentit la nécessité de prendre son destin et, avec lui celui de sa patrie, en mains. Jeune, une fois la majorité légale atteinte à l'âge de vingt et un ans[17], et après qu'il eut accompli une révolte contre son propre père, il quitta la ferme pour Prague. Il commença ses études de comptable et travailla comme « économe » jusqu'à la fin de la crise de 1929, jusqu'en 1935.

Cette année 1929 pendant laquelle l'été fut maussade, avant les excès du réchauffement climatique et avant le *Black Thursday* du 24 octobre, il rencontra cette jeune pléthorique et intelligente Bohumila Jahudkova, une timide Morave d'Olomouc, de quatre ans sa cadette qui travaillait avec lui

[17] La majorité, à partir de 1950 en République Tchécoslovaque, était à l'âge de 18 ans tandis qu'auparavant, entre 1753 et 1919, elle était à l'âge de 24 ans, et de 1919 jusqu'au 1950 elle était à l'âge de 21 ans.

comme comptable dans un grand magasin de Prague, Rue Na Porici, *Bila Labut, Le Cygne Blanc*.

Moi : « A tous les touristes qui ont déjà visité Prague, je tiens à les orienter. Si vous vous trouvez dans le centre dramatique de la ville, sur le pont Charles IV, et que vous regardez vers le Sud, donc contre le sens du courant de la rivière Vltava (Moldau), vous avez à droite une partie de Mala Strana, le quartier du « petit côté » et le château avec l'abbaye de Strahov et, à gauche, se trouve la nouvelle ville fondée par Charles IV et son évolution avec des remarquables bâtisses de tous les styles, du romain au baroque. Sur le pont, si vous faites face à cette nouvelle ville, sur l'horizon devant vos yeux vous voyez les tours du Clementinum, de l'université, des églises, des synagogues, la chapelle de Bethléem où Jan Hus prêcha, bref toute l'histoire de cette magnifique cité, cosmopolite et pourtant à taille humaine. La ville des ponts et de cent clochers, comme on dit. C'est tellement romantique de s'y balader. »

Hector : « Prague est tellement dramatique et concentrée sur les berges de sa rivière Vltava qu'elle diffère de Paris, étalée et pleine de lumière, et d'Olomouc, repliée sur ses trois collines. »

Moi : « Oui, c'est tellement romantique de s'y balader, c'est tellement peu romantique d'y vivre, c'est un point commun avec Paris. Et, comme à Paris, la rive gauche est aristocratique, la rive droite bourgeoise. »

Hector : « Regardez sur *Google Map* si vous vous y perdez ! »

Les Jakubek, Jan et Bohumila, ce jeune couple prodige, étaient une merveille à la fois au travail comme dans leur réussite : lui, jeune cadre qui commençait à grimper à ses postes et œuvrer pour sa carrière, elle, jeune et sage provinciale à la fin de sa formation. Ils furent la coqueluche de cette jeunesse qui, après la chute de l'Empire, investit Prague, la capitale de la nouvelle République, dite *Démocratique*. Leur vie était une sorte de *show* digne des films des studios Barrandov. Si Marcel Pagnol refusa de faire des films de propagandes pour l'historien Joseph Goebbels, les studios Barrandov ont saisi l'opportunité commerciale garantie par le Troisième Reich. Ils ont aidé beaucoup d'artistes majoritairement juifs à fuir l'Europe Nazi avant 1939. Comme disait Billy Wilder, « *les pessimistes ont fini dans une piscine à Hollywood, les optimistes à Auschwitz* ».

Les épreuves économiques de cette époque eurent raison de beaucoup de jeunes couples amoureux. Mes grands-parents reçurent la gifle de la grande crise. En 1930, la misère avait rendu le salariat invivable. Les idéaux démocratiques s'étaient fissurés, les extrêmes, les communistes et les fascistes pro-allemands nostalgiques de l'hégémonie germanique de l'Empire avaient commencé à se manifester. Le capital était toujours aux mains des germanophones. Le climat putride remplaça la pétillante vie dans des bulles naïves des jeunes républiques juste après le démantèlement de l'Empire. Le Troisième Reich fut promis pour mille ans, et ne dura que douze (1933-1945), ce qui fut déjà trop.

Jan chercha de l'argent pour subvenir à sa belle et jeune épouse. Ils se marièrent au printemps 1930 à l'église de Svata Ludmila à Vinohrady à Prague qui ressemble avec son style néogothique à la cathédrale d'Olomouc. Bohumila accoucha de son premier fils Miroslav, né le 8 novembre 1931. Jan

fit des petits boulots en plus de son travail de comptable et Bohumila continua à être assistante comptable dans ce pavillon de *Bila Labut*, symbole du consumérisme mercantile. L'oiseau romantique wagnérien, ce pauvre *Cygne Blanc*, n'y était, comme d'habitude, pour rien.

Cette situation difficile, mais encore pleine d'espoir de pouvoir surmonter les difficultés matérielles de la crise et donc de toutes les difficultés, dura jusqu'à la naissance de Miroslav, comme son nom l'indique faussement, celui qui aime et célèbre la paix : *Clément*, en français, le paisible ! Mon père était un vrai clément mais sa vie était placée sous le signe du *Scorpion* et du désastre. Mes grands-parents ne sont pas restés longtemps ensemble. Quand mon père a eu quatre ans, vers 1935, après la mort subite de son jeune frère Anton (mort d'une pneumonie ou d'une méningite à l'âge de 6 mois vers 1934), le couple Jan et Bohumila Jakubek, fragilisé par des problèmes financiers et anéanti par ce deuil soudain et inconsolable, s'est séparé. Dans la situation invivable de tristesse due à la disparition du petit Anton, Jan quitta tout d'abord son poste de *kellner*, garçon de café en allemand, qu'il avait gardé depuis la grande crise de 1929 comme gagne-pain secondaire. Puis il s'est fait limoger de son temple consumériste pour « optimisation du coût de travail », comme nous dirions aujourd'hui, empoisonnée par des discours productivistes. Finalement, Jan quitta sa femme Bohumila, qui vécut ce drame de la mort infantile de son deuxième fils dans une transe catholico-mystique sur les bancs de l'Église Notre-Dame Victorieuse, où se trouve la célèbre statue de l'Enfant Jésus de Prague, don de Polyxène de Lobkowitz, du côté gauche du fleuve Vltava. Elle y a invoqué et supplié l'enfant Jésus de faire des miracles, sans grand succès, car ce qui est fait et ne peut être défait, mais apaisée, elle a pris en compte la fin de son si joli couple ainsi que la perte inconsolable de son deuxième fils,

avec soumission. Heureusement qu'elle avait Miroslav, ce fils si clément, dont la sagesse la consola.

Jan s'enroula dans l'armé en 1935 et disparut de nos récits familiaux vers 1937 quand le divorce fut finalement prononcé. Nous avons appris plus tard dans l'obnubilation des légendes familiales qu'il s'est fait mobiliser sans grande prouesse militaire lors des mobilisations de 1938 et ceci par deux fois. La première mobilisation dura trois jours en mai 1938, la deuxième, plus longue, en septembre 1938, s'est terminée par l'abdication du président Beneš et par son exil en Angleterre. Le 15 mars 1939, l'annexion des Sudètes commença, après le honteux traité signé par des arrivistes à Munich, et après la défaillance des soi-disant démocrates de la République Tchécoslovaque presque démocratique. D'emblée, le protectorat *Böhmen und Mahren* fut installé avec le régime du président Emil Hacha, « un homme très catholique et très bon », élu par le parlement à l'unanimité le 30 septembre 1938, et au pouvoir avec la fonction de marionnette suprême du Reich jusqu'à son suicide en mai 1945.

La guerre commença en Pologne, qui eut le courage de se défendre et donc d'être logiquement considérée comme rebelle et résistante antinazi, tandis que la moralité européenne prévalente était l'apaisement généralisé, *appeasement* en anglais. Il est difficile de croire que le peuple européen ne souhaite pas évoquer le fait que tous les régimes sanguinaires et totalitaires (communistes, fascistes, extrêmes comptablistes...) ont toujours été librement choisis par nos aïeux voire par nos contemporains majoritaires ! Toute l'Europe était fasciste ou pro fasciste, à l'exception de l'héroïque minuscule Tchécoslovaquie. La guerre commença à Westerplatte à Dantzig/Gdansk le 1er septembre 1939. La destruction de la morale tchèque était à son comble : les victimes politiques de l'hypocrisie occidentale s'en sont mordu les doigts. Pendant l'occupation,

Jan Jakubek quitta Prague pour les régions du Nord de la Bohème, des Sudètes, pour Liberec, *Reichenberg*, la capitale du *Gau du Sudetenland*. Dans cette région, après la démobilisation de 1938, il fit une forme de résistance durant la guerre puis après la libération, il joua un rôle local en politique en tant que maire dans une ville du Nord.

Il disparut dans un accident de voiture, en roulant sur une mine en mai 1945. Accident ? Assassinat politique ? Règlement de comptes mafieux ? Nos légendes familiales ne se prononcent pas. Nous ignorons même si une tombe existe.

> Hector: « Tout cela devient trop long et lointain. »
>
> Moi : « Pour vous, peut-être, mais il est impossible de comprendre les abîmes de nos vies sans connaître nos racines. »
>
> Hector: « Quelle image de décadence et de guerres fratricides ! Les sondages ne disent jamais rien sur le passé, étonnant, non ? Et les femmes dans tout cela ? »

Ma grand-mère paternelle, Bohumila (Aimée par Dieu, en tchèque) Jakubkova, née Jahudkova (“*Petite fraise”* en traduction) le 18 juin 1904 à Olomouc dans une famille d'employé des chemins de fer qui y excella comme organisateur. Olomouc était la perle de la monarchie mais, à cette époque, cette ville vivait les dernières heures de l'Empire. La sœur cadette de ma grand-mère, née en 1908, était sa confidente. Leur enfance au sein de leur paroisse très religieuse de Sainte-Catherine fut gâchée par le retour des légionnaires tchèques (*Hanacky Pluk* de *Bakhmatche*) de Russie en 1918 puis par la prolifération de ces idéologies venue de l'est, le communisme (vision

dystopique économique) et le bolchevisme (vision dystopique politique). Les similitudes des bien-pensances sont profondément analogues à celles d'aujourd'hui dans leurs nivellements vers le bas, le collectivisme marécageux, le *troupisme* étouffant. Grâce à l'éclatement de l'Empire, Bohumila échappa vers 1918 à son noviciat dans un couvent, planifié par ses parents. Toute sa vie, elle est restée croyante, fraîche et spirituellement libre.

La période qui suivit la destruction de l'Empire fut, pour les Slaves qui furent maltraités et marginalisés jusqu'à la destitution de la Monarchie, la période la plus heureuse, la plus libérale, la plus démocratique, la plus séculaire et la plus commerciale. La nouvelle République était en apparence démocratique, bourgeoise, anticléricale et maçonnique. Bohumila, après tant d'insistance, reçut la bénédiction de ses parents pour aller faire une école d'économie et non un noviciat. Elle la débuta en 1920 et la finit en 1925. Elle avait alors vingt-et-un ans et l'âge de la nouvelle majorité légale. Après deux ans de service en tant qu'apprentie de l'école hôtelière au Grand Hôtel Narodni Dům (Maison Nationale), elle fut envoyée pour se perfectionner par sa hiérarchie auprès de l'école hôtelière de Prague.

En 1935, après leur séparation à cause du deuil de la mort de leur deuxième fils, blessée, triste, fatiguée, humiliée et abandonné par Jan, elle rentra à Olomouc, avec Mirecek (diminutif de Miroslav comme Mirek, Miro…) qui avait quatre ans.

Sa famille la reprit. Malgré la « honte » que les dévots paroissiens ont toujours colporté autour d'elle, elle retrouva du travail et fut hébergée dans une banlieue populaire de la ville, à Hodolany, où crime et violence côtoyaient la

misère de braves prolétaires et la dangerosité de *lumpenproletariat*, et la misère la plus sombre, sans aucun romantisme particulier.

Sa sœur cadette, ses parents et ses proches restèrent avec elle, la soutinrent, y compris Anežka Hodinová-Spurná, rozená Zavadilová (1895 - 1963), une amie pragoise originaire d'Olomouc qu'elle avait rencontré sur les bancs de l'église de saint Venceslas à Olomouc, puis de la Vierge sainte Victorieuse à Mala Strana à Prague. Bohumila retrouva sa foi d'antan, qui lui servit de ressaut, et elle se réconcilia dans son mystère de mère divorcée avec son destin. L'amour de Mirek et de Dieu lui suffisait. Bohumila fut reçue de nouveau à Narodni Dum ou elle obtint un poste de comptable, puis de chef comptable jusqu'à sa mort en 1958. Elle fut emportée par un cancer du sein gauche, *cancer mammae lat. sinistri* en latin, en mars 1958. L'année où mon père s'est marié, le 6 septembre 1958, donc six mois avant le mariage.

Mais avant cela, il y eut des tremblements à surmonter : en 1938, après deux mobilisations abandonnées face au plan *Fall Grûn* de Hitler, les Tchécoslovaques, humiliés et abandonnés par ceux qui mirent en place les « démocraties nationales » en 1918 durant la conférence de Munich, se sont heurtés à un ancien frère ennemi ou alter-ego omniprésent : l'élément germanique.

L'élément germanique et les Sudètes, 1938 - l'aryanisation d'un catho slave, 1945 - 1948 - *Les Lâches*

L'élément germanique englobe ici quelques entités profondément non-slaves voire anti-slaves par leur nature et, jusqu'à l'arrivée du nazisme, puis du communisme, unies : l'élément germanophone germanique, donc les

allemands proprement dits, dont les Visigoths, les israélites majoritairement germanophones, les tribus descendantes des Khazars, Ostrogoth, et en Slovaquie, les Hongrois, s'ils ne sont pas germaniques, ils ne sont pas Slaves. Les Bohémiens, dans leur manque d'affirmation comme serviteurs, aiment parler d'eux comme « *des Germaniques parmi les Slaves* » : quels rejetons !

L'histoire de l'Europe Centrale incarne la confrontation permanente entre trois immenses groupes ethniques : les Slaves, les Germaniques avec les Hongrois et, en partie, plus loin, les Latins. Comparée à la Pologne, ouverte sur ses plaines, la Bohème est protégée par un anneau de montagnes qui façonne une protection territoriale plus constante et solide. La Bohême et la Moravie sont encerclées par les montagnes de la Forêt Noire, de la Forêt de Bohème, les Montagnes Métallifères, les Montagnes des Géants, les monts Orlické hory et Jeseník. La brèche tectonique entre les Carpates et le massif cambrien de la Bohème forme la Porte de la Moravie où passait cette route de l'Ambre entre Dantzig et Venise, avec au centre, Olomouc. Plus à l'Est, la Slovaquie est collée aux cimes de la partie ouest des Carpates (Tatras). Ce partage ethnique correspond grossièrement au partage des eaux qui ont servi à la migration des populations de l'Oder vers la Mer Baltique, de l'Elbe avec son affluent la Vltava (Moldau) vers la Mer du Nord et le Danube, avec l'afflux de la Moravie, vers la Mer Noire. Le sommet de Jeseník à côté d'Olomouc fait le partage des eaux. Ces minorités élitistes, d'habitude élevées exclusivement dans la culture de la langue germanique ou magyar, étaient hautaines et dédaigneuses des populations majoritaires slaves. Néanmoins, tous ces êtres avec cent autres ethnies et nations vécurent plus ou moins en paix sous la monarchie jusqu'au 28 juin 1914. Ce jour, l'héritier de l'empire austro-hongrois l'Archiduc Ferdinand d'Este et son épouse Sophie Chotek,

duchesse de Hohenberg, furent assassinés à Sarajevo par un terroriste anarchiste serbe, Gavrilo Princip, âgé de dix-neuf ans. Comme quoi la jeunesse est toujours prête à se faire manipuler !

L'ironie du destin était que l'archiduc Ferdinand avait préparé des réformes importantes pour « rendre la vie sociale plus participative, démocratique et pour l'émancipation des minorités », dirions-nous dans le vocabulaire *show-biz* de nos jours. Le roman de K.J. Beneš « *L'Arc de Triomph*e » décrit bien le chaos dans la province de Bohême dans les années suivant la disparition de l'Empire. Les idéologies haineuses du national positiviste de Masaryk (1848-1936) d'un côté, et de l'autre le national-socialisme nazi, mené par les allemands de la région des Sudètes, par Konrad Henlein (1898-1945), ont pulvérisé la vie paisible partout en Tchécoslovaquie, y compris à Olomouc.

Pour les non-initiés, je glisse que Sudètes est synonyme d'une très mauvaise gestion historique basée sur l'appartenance linguistique à une culture, donc à une « nation ». Ces régions frontalières sont définies par une population majoritairement germanique entre les deux guerres, en Bohème, en Silésie et en Pologne ce sont des Saxons, Brandebourgeois ou Prusse, protestants, tandis qu'en Bohème du Sud et en Moravie ce sont des tyroliens et des bavarois, catholiques. La migration germanique dans la région des Sudètes en Tchéquie avait été voulue et encouragée juridiquement par Charles IV de Bohème au XIVe siècle pour cultiver des régions sous-peuplées par des colons germaniques, notamment par des Bavarois. Les territoires des Sudètes représentent environ vingt-sept mille kilomètres carrés sur l'actuelle Tchéquie, soit un tiers de sa surface, un cinquième de la Tchécoslovaquie de 1939. Les Sudètes comptaient environ sept cent mille âmes en 1369, et environ trois millions et demi en 1939 pour une population de quatorze

millions Tchécoslovaques[18]. En échange de la culture de leurs terres, ils obtinrent un bail emphytéotique des terres (une location reconductible aux descendants, appliquée du XIVe au XXe siècle), mais les propriétaires restaient les tchèques.

L'Empereur François Joseph II, le mari de Sissi, couronné en 1848 à Olomouc, est mort en 1918, et son successeur inapte à gouverner et non préparé, Otto, fut renversé, au moment où l'Empire Austro-Hongrois était démantelé. La région des Sudètes fut proclamée partie d'un pays nouvellement créé, la Tchécoslovaquie, et les locataires de l'Etat, emphytéotiques et germanophones, dans un pays avec le tchèque comme nouvelle langue officielle, devinrent des citoyens de seconde zone, mal tolérés, comme des migrants sans langue reconnue, l'allemand demeurant pour eux leur langue natale. L'allemand, langue de l'Empire avant 1918, « *Die Deutsche Hoche Sprache* » fut abandonnée du jour au lendemain comme langue officielle en nouvelle Tchécoslovaquie en 1918 : Brno et Olomouc furent toujours considérées comme des villes de grande culture de langue allemande, avec un standard de haut niveau et des plus corrects avant 1918. Des écrivains comme Ernst Weiss, Alois Musil, Hugo Sonnenschein, Hermann Ungar en Moravie, et le milieu Pragois : Rainer Marie Rilke, Franz Werfel, Robert Musil, Franz Kafka, Egon Erwin Kisch se sont retrouvés coupés de leur langue, de l'outil de base de leur métier. Devenus renégats, ils commencèrent à se disperser. Idem pour les scientifiques comme Oppenheim, Doppler.

---

[18] https://www.czechdemography.cz/res/archive/001/000177.pdf?seek=1466618243 Milan Kučera: Populace České republiky 1918-1991. Praha 1994, Česká demografická společnost ve spolupráci se Sociologickým ústavem AV ČR.

> Hector: « J'ai entendu sur cette période beaucoup de récits, tous plus ou moins émotionnels. Aucune vérité historique ne semble possible. Seulement une vérité romanesque selon René Girard, peut nous éclairer, aucune analyse, mais une synthèse. Le personnage de Tomas Rödlich Garrigue Masaryk, premier président de la République tchécoslovaque, n'est pas vraiment une référence pour moi : fils illégitime d'un marchand israélite selon certains, soutenu par sa famille viennoise aisée, élevé par sa mère biologique et son beau-père, un cocher Slovaque… Il n'empêche que Tomas fut protégé par la famille Rödlich et qu'il reçut une éducation, inaccessible pour une personne de son rang social. Puis une fois sénateur de l'Empire, il prêta serment de fidélité à François Joseph II. Et en 1918, il le trahit en revenant des USA où il se maria avec Charlotte Garrigue. Tomas n'a jamais utilisé le nom de Rödlich, son père biologique. Il est étonnant qu'il ait adopté des réformes si hostiles contre l'élément germanique. »

Les germanophones se sont retrouvés spoliés de leurs biens en location, occupés depuis des générations, depuis 1369 et relégués en tant que citoyens de second rang. Olomouc était une ville royale interdite aux non chrétiens jusqu'en 1782. Il y avait peu de Juifs au dix-huitième siècle mais leur présence commerciale, leur réussite et l'expansion remarquable de 1782 à 1937 et leur irrespect ont causé un sentiment d'humiliation et de défi auprès des chrétiens : catholiques ou protestants... Durant la nuit du 15 au 16 mars 1939, quand l'armée allemande remplit les conditions du traité de Munich signé le 28 septembre 1938 et que le *Reich Protektorat Böhmen und Mähren* (Protectorat de Bohême-Moravie) fut déclaré, la synagogue, bijoux de l'architecture de

Jugendstyle, art Nouveau, orientalisant d'Olomouc de 1897 fut détruite dans une haine paranoïaque. Elle était contemporaine de la cathédrale néogothique principale d'Olomouc qui est encore et pour l'instant débout. Il est à noter que la nuit de cristal ne s'est pas passée le 9 novembre 1938 comme en Allemagne mais six mois plus tard. Les raisons étaient multiples. Pour évoquer les statistiques sociétales de l'époque, il n'y avait pas de musulmans ni de bouddhistes, ni d'hindous en 1918, ni en 1938 à Olomouc.

Olomouc, cette ville royale et sainte pour les Slaves, est distante de quinze kilomètres de la frontière des Sudètes, et sa population germanophone était légèrement minoritaire à l'époque de l'Empire.[19]

Les tensions et les barbaries entre germanophones et tchécophones, et donc y compris contre les juifs, qui étaient germanophones, sont nées de lutte permanente, sauvage et honteuse, sociale, économique, culturelle, raciale. En Bohême et en Moravie, il n'y avait pas de pogroms contrairement à la Ruthénie ou à la Slovaquie de l'Est. Tout cela a pesé lourdement sur les relations humaines. Mais tout le monde était déjà pour la production démesurée et pour le « progrès » jusqu'à la guerre. Les pogroms étaient un mode de ségrégation répandu, contre les gitans et les juifs. C'était la marginalisation des forts contre les faibles.

> Moi : « En Moravie et à Prague l'architecture des synagogues construites à l'âge de la renaissance et du baroque pendant l'ère du Rabbi Loew[20] est formidable et de nombreuses synagogues comme

---

[19] En 1910, il y avait 26.379 germanophones (49.66%) et 26.735 tchécophones (50.34%) tandis qu'en 1921, il y avait 40.289 (68.17%) tchécophones et 18.822 (31.83%) germanophones à Olomouc. Dans toute la Tchéquie, les 30% d'Allemands produisaient environ 46% du produit intérieur brut.

[20] Judah Loew ben Bezalel ou Rabbi Loew, Löw, Loewe, Löwe, ou Levai, le Maharal de Prague 1512-1609.

> celles de Mikulov, Mohelnice, Unicov… sont considérées comme des monuments majeurs de l'histoire commune de cet espace, voire comme des monuments "nationaux". La culture et la religion hébraïque purent pleinement et librement se développer en Moravie et Bohème. Que veut dire la notion de « nation » ? Dans toutes les « cultures », la persécution des plus faibles est le principe de l'homogénéisation. »

La coopération affairiste, économique et politique avec les partis pro allemands tchèques voire pronazis avant 1939 pourrait paraître très surprenante aujourd'hui car elle était germanique, tchécoslovaque tout autant qu'israélite. Toute l'industrie de la chimie organique et pharmaceutique était massivement soutenue par Franz von Papen et Adolf Hitler en Allemagne comme une nouvelle branche industrielle en expansion. Le parallèle avec l'informatique et le numérique d'aujourd'hui est assez lucide. Dans les Sudètes germanophones avant 1933, c'était identique. La plupart des financiers pour ces nouvelles branches étaient des commerçants, des propriétaires ou des financiers germanophones, allemands, autrichiens ou israélites : leur optimisme les a empêchés de voir le danger mortel qui se profilait devant eux.

Les tensions n'ont jamais été pardonnées, jamais oubliées, et n'ont jamais cessée, sauf durant une longue pause à partir de 1948 sous le communisme oppressif et puis en 1990 quand le traité visionnaire préparé par Pavel Tigrid[21]

---

[21] Pavel Tigrid était un juriste, écrivain, journaliste et militant politique tchèque : né sous l'Empire le 27.10.1917, une année pile avant l'éclatement de ceci, il s'enfuit en 1939 devant le nazisme à Londres, où il était proche de l'émigration politique tchèque de Jan Masaryk, Edward Beneš et Jan Sramek, Dès son retour à Prague en 1945 il s'engage dans la politique, et après la révolution communiste de 1948 il s'installe en émigration à Munich, puis au Etats Unis de 1952-1960, puis à Paris. Il travaillait pour *Radio Free Europe* et était cofondateur de la revue "*Témoignage*". Il était un des principaux porte-paroles idéologiques et politiques

(1917-2003), alors Ministre de la Culture après la Révolution de Velours, fut signé avec les allemands des Sudètes. Sa mort brutale en 2003 reste une conséquence mystérieuse et logique de toutes ses attitudes et inachèvements, car ceux qui cherchent à réconcilier des antipodes ne rencontrent que des murs d'incompréhension. Sa mort brutale en grand banlieue parisien est souvent mise en perspective de son échec aux élections sénatoriales en 1996 et par la suite, de rétablissement des oligarchies crypto communistes au pouvoir après le Velours. Ceux qui cherchent à réconcilier des antipodes deviennent souvent des victimes car les belligérants opposés n'aiment pas la paix, ils ne cherchent pas de compromis. Les antipodes cherchent une solution dans un conflit.

> Hector : « Difficile de pardonner l'impardonnable. Nous le savons bien. C'est vrai, c'est vrai, c'était aussi une autre époque, frustrante à sa manière. Les garçons sensibles étaient toujours des boucs émissaires, comme les francs-maçons. Les prêtres catholiques bavarois et polonais ont été les premières victimes dans le premier camp de concentration à Dachau à partir de 1933. »

Bohumila, mère célibataire catholique, était considérée par les nouveaux maîtres nazis d'Olomouc comme un cas social. Les nazis, malgré leur fort appui auprès de la hiérarchie ecclésiastique locale, se méfiaient des catholiques ordinaires, ou des catholiques non-germanophones, slaves, en général. Mon père blond, aux cheveux de couleur de paille, aux yeux bleus couleur de bleuet, fut choisi pour l'aryanisation dans une famille allemande, mais à l'âge de huit ans, il était déjà trop vieux pour cette entreprise.

---

des exilés tchécoslovaques après le 25 février 1948 et après la normalisation qui a suivi le Printemps de Prague. Il revient à Prague en 1990, il était conseiller du Président Vaclav Havel et Ministre de la Culture de 1994-1996. Il meurt brutalement en 2003.

L'angoisse de la séparation d'une mère et de son fils unique dura quelques mois, de septembre 1939 à juin 1940.

La guerre fut sournoise et terrible à Olomouc, l'angoisse des dénonciations, la terreur policière, les persécutions de résistants ou des revendeurs de marché noir, les pénuries et les déportations de juifs, de prêtres, de franc maçons, d'homosexuels, de communistes. Elle avait les traits de l'occupation "paisible" en France. Mes arrière-grands-parents sont morts paisiblement pendant le protectorat. Il n'y eut pas de batailles en Moravie. La libération d'Olomouc, par le général Russe Andreï Ivanovitch Jeremenko (1892 – 1970), se déroula le 5 mai 1945. Selon la légende, les lilas embaumaient l'atmosphère et le soleil brillait toute la journée.

La fin de la guerre signifia le retour aux affaires. Le changement entre les deux extrêmes de la même théorie productiviste et marxiste, celle du national-socialisme ou fascisme allemand vaincu, et le socialisme révolutionnaire apporté par l'Armée Rouge victorieuse, trouva sa meilleure description de l'époque dans la narration littéraire de Josef Skvorecky (1924 - 2012) Les *Lâches*[22]. Les collaborateurs pronazis sont devenus des néo-démocrates et néo-progressistes. La période de mai 1945 à février 1948 fut tachée d'irrégularités politiques. Tout d'abord, le retour du président autoproclamé Edvard Beneš. Il avait démissionné en septembre 1939 et, en 1945, il n'avait plus aucune légitimité pour se réinstaller pour trois ans au Château. Le traité de Yalta fut mis en œuvre mais, d'après la déclaration de Winston Churchill à Fulton, les USA et les occidentaux souhaitaient revenir sur ce traité politiquement désavantageux via le plan Marshall. Le plan fut conçu pour

[22] Josef Škvorecký : Zbabělci, 1958. Les Lâches, Paris, Gallimard, coll. Du monde entier, 1977.

soutenir économiquement l'Europe et la protéger contre l'empire soviétique communiste. Le plan Marshall fut aussi proposé à la Tchécoslovaquie mais il fut refusé par Beneš sur l'insistance de Staline. Les élections de 1947 écartèrent les collaborateurs pro nazi de 1939, les purges en 1945 furent rapides. Les décrets de Beneš ont expulsé en Allemagne deux millions et demi de Tchèques germanophones originaires de la région des Sudètes. Le Troisième Reich, promu pour durer mille ans, avait disparu au bout de douze ans d'existence.

En 1947, mon père, jeune intellectuel sensible, obnubilé par sa quête de vérité transcendantale, projeta d'aller étudier dans un séminaire catholique (il y en avait de trois à Olomouc). Il souhaitait faire de la théologie, des langues, ou de la philosophie. Martin Heidegger était son maître spirituel.

Son camarade du lycée, une année son aîné, était un certain Dietrich Kosicka qui apparaîtra plus tard dans le récit, et qui fut admis en 1947 à la faculté de théologie jésuite. Mon père passa son baccalauréat en mai 1948, trois mois après le coup d'État communiste. C'était le début de la terreur totalitaire, marxiste de gauche, communiste et bolchevique, qui était promis pour l'éternité, mais qui ne dura que quarante ans.

Bohumila, quadragénaire bien conservée, saisit sa tête entre ses mains, le cœur pincé, son missel en priant avec ardeur et eût l'idée de demander un conseil pour son fils à Anezka Hodinova Spurna, qui fut entre-temps nommée Ministre des affaires sociales ! Cette grande dame de la politique « communiste humaniste » (si la misère des uns peut justifier le bonheur ou le malheur des autres) était restée abordable et humble. Son conseil fut bref et effrayant : surtout pas la langue allemande, il fallait dénazifier, ni de

spiritualisme, encore moins de théologie, ou de philosophie trop affichée, il fallait « matérialiser » et rendre la société marxiste : « Il est bon en mathématiques, qu'il aille à Ostrava dans les mines ».

« Dans les mines ? Jamais ! » cria Bohumila avec stupeur. Tous les prisonniers politiques de l'époque communiste qui venaient de commencer et depuis le troisième Reich qui venait de quitter la scène, avaient fait l'expérience du charbon ou plutôt de l'Uranyle, minerais d'Uranium, dans les mines où tuberculose, pneumoconiose et silicose avaient achevé leurs souffrances et leurs vies.

« Qu'il étudie la métallurgie ! » trouva comme réponse Anezka Hodinova Spurna pour soulager ma mère.

Et ainsi fut-il!

1948-1968 La brève histoire du « *Février Victorieux* » et le *Gestell* tchèque

Brève histoire du « *Février Victorieux »* ou comment les communistes ont pris le pouvoir le 25 février 1948 : le 20 février, 12 ministres agissant pour les partis membre du Front de l'Unité Nationale, démissionnèrent[23]. Il ne restait

[23] Il s'agissait de ministres: Prokop Drtina, Mikuláš Franek, Frantisek Hala, Stefan Kočvara, Jan Kopecký, Jan Lichner, Ivan Pietor, Adolf Prochàzka, Hubert Ripka, Rudolf Stránský, Jan Šrámek et Petr Zenkl. Les postes restants furent complétés par de nouveaux ministres conformément à la proposition de Gottwald, que le président Edward Beneš accepta. Les membres du nouveau gouvernement agirent par la suite à l'unisson en tant que représentants du Front de l'Union Nationale des Tchèques et des Slovaques. Cet acte aboutit à la fin d'un coup d'État communiste en Tchécoslovaquie d'après-guerre. Les événements entre le 17 et le 25 février 1948 furent ensuite salués par le régime communiste comme le « Février Victorieux ».
Le margrave Morave Jan Sramek (1869-1957), qui avait été durant toute la guerre le premier ministre du gouvernement en exil à Londres, fut nommé vice-Premier ministre de Tchécoslovaquie sous la présidence d'Edvard Beneš. Jan Sramek avec Prokop Drtina (1900-1980) était l'un des responsables de la chute de l'Etat entre les mains des communistes. A la prise du pouvoir des communistes en février 1948, ils se retirèrent de la vie politique. Le nouveau gouvernement était exclusivement communiste ou procommuniste (il y avait des nationaux-socialistes et des socio-démocrates issus du Front de l'Union Nationale), donc totalitaire. Gottwald

au gouvernement que des ministres communistes ce qui aboutit à un coup d'Etat communiste. Le Front de l'Unité National a été créé en 1945 pour rétablir la vie politique : ce consortium politique avait éliminé tous collaborateurs du nazisme sous la houlette des communistes. Le 25 février, le président Edvard Beneš accepta la démission des ministres et chargea Klement (Herbert) Gottwald d'achever et de reconstruire le gouvernement. A leur manque de leur perspicacité, il faut ajouter la destruction de la société libérale au sens indépendante et libre, notamment de la pensée artistique, culturelle et médicale et leur inspiration du régime nazi précédant par rapport au projet de « *l'industrialisation de la médecine* »[24].

Les « démocrates de ce stratagème » étaient issus des partis chrétiens. Un véritable schisme s'établit entre les autres citoyens de la société. Les dissidents de toutes sphères de la société (ouvriers, agriculteurs, artisans, entrepreneurs, intellectuels, religieux) s'enfermèrent dans la dissidence civique, les autres citoyens, la majorité absolue, collaborèrent par naïveté, par profit ou par lâcheté. Le coup d'État communiste déclara tous les travailleurs spirituels

---

gagna dans les slaloms les pièges politico-politiciens, si chers aux divers régimes moins totalitaires, plus ludiques, plus cyniques et plus imprévisibles que « les démocraties ». Le stratagème de la démission collective minoritaire, mené par les politiciens « démocratiques » avait permis de mettre au pouvoir des communistes. Il faut comprendre que le gouvernement comptait vingt-cinq ministres, dont « seulement » douze démissionnèrent. Ce qui était un mauvais calcul. C'était une minorité dans le cabinet. Le Président Beneš fut « obligé », selon la constitution, d'accepter ce mauvais geste. La tactique de provoquer une crise gouvernementale échoua : les postes vacants des démissionnaires furent cooptés par des communistes ou procommunistes.

[24]« L'industrialisation de la médecine » concept, conçu par ministre Walter Funk (1890-1960) et Joseph Goebbels (1987-1945), les convainquit que le batisme-fordisme peut avoir « un visage humain » et qu'en médecine et en droit, l'industrialisation a son charme. Dans leurs soucis de la pensée par les catégories et avec le pouvoir des ministres de « la *santé et de la cohésion sociale* » (termes évolutifs au cours de l'histoire), ils rendirent les soins « gratuits » *bona fide* qu'il s'agissait d'un "progrès" par rapport aux différents guérisseurs et charlatans spiritualistes payants. Le *hold up* scientifique de la médecine de nos jours et les attaques irrationnelles contre le professeur Didier Raoult promeuvent cette ligne de la pensée.

comme étant des « parasites » et des inutiles pour ce nouveau régime collectiviste. Les ordres religieux masculins ont dû fermer, les moines étaient souvent emprisonnés, torturés à mort, condamnés aux travaux forcés. Ils y avaient été habitués lors du régime fasciste précédent, (1939-1945) mais, avec les communistes, ce fut encore pire. Ils ne furent pas traités comme des ennemis corrects, mais comme de simples vermines, mauvais par nature, inférieurs aux collectifs méprisants. L'affaire de l'assassinat du père Josef Toufar (1902-1950) ferma tout espoir de vie spirituelle et religieuse dans cet enfer rouge. Le cardinal Frantisek Tomášek (1899-1992) se constitua comme objecteur de la foi. Comme l'archevêque Matocha à Olomouc.

> Hector : « C'est vrai qu'en Bohème vous entendez souvent : « j'ai été obligé », ou « je n'ai pas pu faire autrement ». Et des banals mensonges quotidiens pour se disculper de n'importe quelle petite affaire ou bêtise. Personne n'assume sa décision, sa responsabilité. Personne n'avoue."
>
> Moi : « On n'en parle que trop peu de cette brave communiste française mariée à un fonctionnaire communiste en Tchécoslovaquie, Avram Dublin, qui dénonça son mari. Elle demanda même sa pendaison ! Oui, l'amour révolutionnaire passe avant éros-agapè-philia et le sexe confondus, et j'en reparlerai. »

Le *Gestell*, l'arraisonnement de Martin Heidegger selon lequel une logique interne du monde est réelle et intelligible, leur fait perdre toute capacité de jugement de voir la réalité telle qu'elle était.

Ils acceptèrent *"l'industrialisation de la médecine"* mais délaissèrent la thèse de la « *solution finale »* qui se trouvait, pourtant, dans le même classeur que

Reinhard Heydrich, vice-gouverneur du Reich en Bohême-Moravie, voulait transmettre à Himmler, mais l'attentat dans lequel il périt, l'en empêcha. Bref, l'enfer doit être dur pour ces ecclésiastiques qui trahirent la dignité humaine et la solennité divine pour enrichir l'Église et eux-mêmes !

> Hector : « Ceci n'est qu' une propagande haineuse. »
>
> Moi : « Pas de haine, mais cette synthèse faite à distance des événements est nécessaire : on n'y voit à peine. L'histoire de famille d'une connaissance illustre bien la tristesse farfelue de l'histoire de la Bohème moderne. »

C'était aussi trois mois après le suicide politique d'un des politiciens démocratiques et appréciés du peuple et non des communistes, Jan Masaryk (1888-1948), fils de Tomas Masaryk, fondateur de la République. Oui, les hautes fonctions sont souvent héréditaires en démocratie. Il fut retrouvé mort, défenestré sous les baies de son bureau. La défenestration est une tradition politique pragoise et il y en avait déjà eu deux auparavant, une en 1418 et une autre en 1618. Jan Masaryk, connu avant la guerre comme Ministre des Affaires étrangères, cocaïnomane et addict aux jeux de cartes, « aurait sauté » par une fenêtre par laquelle son corps corpulent aurait pourtant eu du mal à passer sans aucune aide extérieure (les accusations des assassins potentiels ne manquent pas et se perdent en tergiversations: Mossad, KGB, STB, CIA, jusqu'au partis politiques ou au président Beneš lui-même !).

> Hector: « L'histoire ne se répète pas, elle ne progresse pas, elle change de temps, mais c'est tout. Nous sommes toujours nous, nous-mêmes, mais est-il nécessaire de faire un *coming-out* de tout cela ? »

Moi : « Faire un *coming-out* de la vie politique peut être risqué : les enjeux économiques voire politiques peuvent devenir désagréables voire tranchants. *Soft Power, Sharp Edge* : les plus mauvais joueurs sont toujours récupérés et sauvés en premiers car ils en savent beaucoup trop sur les systèmes et peuvent être utiles aux adversaires. On parle de mon père, même si ce n'était pas un héros spectaculaire, c'était un héros placide, voire un intellectuel désengagé. La tragédie de sa vie fut non seulement un mariage avec femme dévouée pourtant aux antipodes de sa conception de vie, y compris en politique, mais aussi cette période de basculement entre deux conceptions de vie selon Karl Marx et ceux qui expliquent le monde en philosophie sans le changer. Marx détruisit toute la philosophie en remplaçant le Dieu spirituel par un mammon matérialiste qu'il appela *« Das Kapital ».* Les deux conceptions de ce mammon ont donné en privé le fascisme, en public le communisme, et en démocratie le comptabilisme extrémiste, voire le scientisme. Le capital ne crée pas l'idée, c'est l'idée qui nous dit comment créer le capital ou le dépenser. Mon père est mort en 1989 et il n'a pas pu voir le marxisme sévir encore dans sa forme aveuglante, délirante d'extrême comptabilisme totalitaire. Toute sa vie d'adulte, depuis ses dix-sept ans, il a supporté ce marxisme dogmatique communiste sans possibilité de se révolter. A Prague il y avait une dissidence après 1977, même si arrangée, néanmoins audible, alors que, en province, il n'y avait que dalle. Je parlerai du délire marxiste-léniniste-attaliste. Mon père ne cessait de répéter que la plus grande injustice divine à son égard était d'être né deux cents ans trop tard et mille kilomètres trop à l'Est. »

Mon père, adolescent gracile aux cheveux blonds et aux grands yeux bleus écarquillés, arriva à Ostrava, centre de l'industrie minière où il retrouva une partie du prolétariat similaire à celui de Hodolany, notamment des miséreux non romantiques et le *lumpenproletariat* qui parlait avec un accent particulièrement vigoureux et court. La vie était contraire à son expérience précédente. Il se retrouva sans la spiritualité historique du centre d'Olomouc catholique et sans ce joli et long accent de la ville de son enfance. Il noua de nombreuses amitiés avec d'autres étudiants et avec son professeur Josef Bachmann (1900-1972), grand spécialiste des métaux, qui avait participé à la fondation de l'industrie de la conserve en République Tchèque. Bachmann avait cinq filles, dont une qui devint mon professeur de philosophie au lycée Slave d'Olomouc. Quelle ville, quelles vies, quelles coïncidences ! Leur amitié était liée à leur foi et à leur fréquentation de l'archidiocèse d'Olomouc. Leur amitié était d'autant plus forte que la persécution communiste des catholiques était à son acmé. Il faut exclure de cette remarque les « collaborateurs catholiques du putsch communiste[25]» qui étaient nombreux. Dans cette terreur rouge, les véritables amitiés restaient rares, voire exceptionnelles, et cette relation père-fils entre Bachmann et mon père les marqua fortement.

Après la mort brutale et violente d'un martyr, le prêtre Josef Toufar (1902-1950)[26] cette persécution battit son plein. La fin du stalinisme se termina avec des procès fratricides entre communistes, les « procès staliniens ». On aurait

[25]Comme Josef Ployhar (1902-1981), prêtre catholique excommunié par le Vatican et par le cardinal Tomášek, devenu ministre de la famille et sénateur communiste.

[26] La mort de Toufar a été commanditée par un autre citoyen d'Olomouc Alexej Cepicka (1910-1990), ministre de la guerre depuis 1948, membre des forces militaires communistes et beau-fils de Klement (Herbert) Gottwald, aussi Morave, ce qui fut primordial pour sa carrière.

pu les appeler les procès *Slanskyens* si les perdants étaient devenus célèbres. On préfère dire « staliniens » car c'est un groupe de staliniens, lèches-bottes de Josip Vissarionovitch Djougachvili, qui a gagné. Rudolf Slánský (1901-1952) fut meneur du coup d'Etat communiste avec les milices communistes le 25 février 1948, un bouleversement “légal” mais violent. Le stalinisme entre 1949-1955 abattit beaucoup d’innocents ainsi que ses propres camarades révolutionnaires tels que Slansky et sa bande. Les révolutions mangent leurs propres enfants, et c'est tant mieux ! De parler de l’antisémitisme voire de l’antisionisme en 1951 est inexact. Il n’y avait de propos antisémites identiques aux propos nazi dans la presse officielle communiste, mais historiquement le mépris et les méfiances entre Slaves et les germanophones, y compris yiddish, avaient ses limites dans la haine larvée, mais rarement averée. Jan Masaryk était un grand défenseur depuis 1943 d'un État d’Israël libre et indépendant sur le territoire historique de la Palestine (et non dans le royaume de Saba comme cela fut préconisé par certains britanniques). A Moscou, depuis la révolution de 1918, Dzerjinski, Trotskij, Beria étaient tous israélites, comme Liehm, Böhm, Clementis, Slansky, Kriegel à Prague. A Olomouc, le bureau du KGB/STB lors de l’installation d’Alexej Cepicka jusqu’en 1978 était dirigé par Abraham Grunwald venant de Pologne, que certains associent avec la famille de Ben-Gourion. Le stalinisme et sa forme bohémo-morave, gottwaldisme, changea les noms des rues, des places, des villes, des régions, des hommes aussi… C'est une autre tradition des révolutions, y compris celle de Velours qui la respecta en 1989 en changeant tous les noms. Ils n’ont changé en rien les fondements de la domination sociale, qui touchait aux quatre piliers du totalitarisme étatique : arts, santé, retraites, éducation. Si le reste de la société s’est ouverte à l'entreprenariat en 1990, les clés du vrai *open society* sont enterrées sous ces quatre socles. La

version la plus récente du marxisme tchèque que les mauvaises langues dénomment le « fascisme à la gueule de grand comptable» (« fašismus s ksichtem vrchního účetního ») a trouvé son slogan idéologique dans l'expression : « L'argent n'est concerné qu'en premier lieu ».

En 1953, mon père finit ses études. Le service militaire communiste était obligatoire et mon père, âgé de vingt-quatre ans, se retrouva pendant deux ans, 1953 à 1955, en tant que technicien sur des moteurs d'avions sur un aéroport militaire à Přerov, à vingt-cinq kilomètres à l'est d'Olomouc. Il était un « col blanc » et non un « baron noir », comme le disait encore Josef Skvorecky (1924-2012) à propos des citoyens en service sous les drapeaux et marginalisés[27]. En 1955, attiré par sa ville natale et sa mère, il commença à travailler à Marianske Udoli, Marienthal, village des Sudètes à vingt kilomètres au nord d'Olomouc, où il arrivait chaque jour depuis septembre 1955 jusqu'en novembre 1987, tout d'abord par train puis en covoiturage.

Klement (Herbert) Gottwald (1896-1953) mourut, paraît-il assassiné par ses propres camarades, une semaine après son protecteur moscovite, Josip Staline (1878 - 1953)[28]. La déstalinisation commença avec le discours public de Nikita Khrouchtchev en 1956. De drôles de cocos, très dociles comme Antonin Zapotocky (1884-1957) et Antonin Novotny (1904-1975), furent promus au pouvoir central de l'Etat ou du Parti Communiste à Prague. La

---

[27] Josef Skvorecky : Tankový prapor, 1969. L'Escadron blindé, chronique de la période des cultes, Gallimard, coll. « Du monde entier », 1969. Leur dénomination de « barons noirs » provenait en partie de la couleur de leurs épaulettes, qui était noire, et du fait qu'ils étaient les seuls à avoir un salaire lors de leur service militaire, et étaient donc « riches » comme des barons et aussi à cause du fait qu'ils avaient souvent été rebelles au communisme, voire anticommunistes, car descendants de la bourgeoise et de la noblesse.

[28] D'origine géorgienne de formation de séminariste avec l'aversion rebelle d'un adolescent envers tout ce « fatras » religieux, il s'éteignit à cause d'une apoplexie trop tardive. Lavrenti Beria (1899-1953) fut expédié dans un procès plus qu'équitable par le Maréchal Ivan Stepanovitch Koniev (1897-1973 qui libéra Prague en 1945).

Tchécoslovaquie rajouta l'adjectif « Démocratique » à la République Tchécoslovaque Populaire.

Mon père fut aussi meurtri par la collaboration omniprésente des catholiques, y compris parmi les ouailles des cathédrales. Là se trouva le moment de sa rupture avec l'Église, sa paroisse, ses ex-amis catholiques. Il bannit pour toujours ce dogmatisme, l'hypocrisie et son manque de cohérence face à face à une réalité brutale. Le Pacte de Varsovie est né la même année (1956), comme une réaction à la déclaration de la guerre froide, et fut vécu comme une nouvelle trahison de l'occident envers l'Europe centrale. L'OTAN fut créé en 1949 sous l'impulsion de Harry Truman. Après le discours de Churchill à Fulton en 1946, la résistance au Stalinisme en terres tchécoslovaques ne fut que symbolique ou patriotique, mais ni politique, ni démocratique. Les démocraties occidentales ont tué le mauvais cochon en anéantissant l'Allemagne nazie au lieu de destituer le Stalinisme bolchévique. C'était un *remake* de l'erreur de jugement de 1918 quand ils détruisirent l'empire Habsbourgeois avec l'Allemagne Impériale.

Sur le conseil de Bachmann, lui aussi désespéré et pessimiste pour l'avenir qui perdit sa place, mon père se laissa convaincre de rejoindre le Parti Communiste ! Bachmann ne les rejoignit jamais. Ce fut la première grave erreur de la vie de mon père !

En 1956, mon père succomba à l'illusion du socialisme à « *visage humain* » de la déstalinisation et du *dégel*.

> Moi : « Moi, j'ai fait la même erreur, que je ne regrette pas, trente ans plus tard avec le Parti sous la *perestroïka*. »

Hector : « La vie est toujours pleine d'erreurs, mon cher ami. C'est peut-être la seule définition de la vie. La seule constante de la vie qui reste vraie, c'est la mort. Sans aléa, nous sommes dans une hypertransparence et un goulag ou un quatrième Reich, si rien n'est un hasard, tout est planifié ! »

Moi : « Ce fut sa première grande erreur, la deuxième arriva deux ans plus tard ! Et la troisième dix ans plus tard ! »

La dépression, cette immense douleur paralysante, saisit mon père à ce moment-là, je suppose, et ne le quitta jamais totalement. Le piège, ou plutôt le miroir aux alouettes pour mon père, était prêt. L'avenir socialiste certes, mais peut-être plus humaniste sous le règne de Nikita Khrouchtchev (1894-1971), s'ouvrit à lui. Il succomba à cette illusion du progrès, du *dégel* et à la tentation d'une vie plus sociale et plus heureuse que la morosité cachectique catholique, elle-même trahie par des politiciens chrétiens.

En janvier 1958, Miroslav tomba dans un autre piège : ma mère. En mars, sa mère Bohumila le quitta à cause d'un vilain cancer au sein gauche. En juillet, il fut nommé chef responsable du nouveau département dans son usine. En septembre, il commit la deuxième erreur dans sa vie : il prit pour épouse ma mère, une sainte femme à sa façon, Eva Jakubkova, née Horvath.

Hector: « Vous parlez de l'union sacrée comme de sa deuxième erreur? »

Moi : « Mais oui, mon cher, la deuxième erreur, ce fut leur mariage. Leurs âmes, si différentes, furent certes attirées l'une vers l'autre mais elles restèrent comme le *yin* et le *yang*, complémentaires, sans jamais

vraiment fusionner. Ma mère était sagittaire, trop émotionnelle; mon père, lui, était scorpion, trop cérébral. »

Hector: « Attention, attention, tu deviens zoroastrien. »

Moi : « Pas du tout, c'est pour catégoriser leur différence et la transmettre à un autre niveau plus indifférent, moins individuel. »

Ce nouveau département dont il devint le jeune chef à vingt-sept ans était le département de la fonte qui était aussi, en parallèle depuis 1958, le département de construction de moteurs de petits avions militaires. Son ascension industrielle monta en flèche.

Durant l'été 1959, mon père se montra en héros en sauvant des eaux turbulentes du fleuve Bystrice une jeune fille de dix-huit ans qui se noyait. Elle s'appelait Irina. Elle devint sa confidente et une proche de la famille.

En janvier 1960, sous le signe du *Capricorne*, ma sœur ainée, Eva, même prénom que sa mère mais avec pour diminutif, Evicka, naquit. Quel bonheur pour ce couple de jeunes intellectuels progressistes qui trouva le chemin du communautarisme socialiste ! La même année, en 1960, la République Populaire Démocratique Tchécoslovaque fit sa propre mutation vers la République Socialiste Tchécoslovaque, comme une larve se transforme en papillon dans un cocon. L'hymne national n'a pas changé, ni la nomenclatura.

Ma mère devint médecin en juin 1960. C'est le chapitre d'une vocation presque surnaturelle et mystique.

En mai 1962, mon père fit son premier et dernier voyage à Paris, le premier en Occident. Le deuxième et dernier voyage en Occident eut pour destination

Amsterdam en 1987. Il succomba au charme de la vie culturelle, joyeuse et à la lumière, même nocturne et à l'engouement que suscita la vraie politique du Général de Gaulle en ce printemps. Longtemps, nous avons entendu Miroslav nous dire tant de louanges sur le Général, qui aurait semblé trouver un paradigme français, en prenant le parti du progrès modéré et du conservatisme mesuré.

> Moi : « Si mon père resta chrétien toute sa vie, comme ma mère, il ne renoua jamais avec une quelconque institution cléricale. Mon père considéra toujours le comportement des cléricaux entre 1939 et 1989 comme lâche et indigne. »

La vie en Tchécoslovaquie des années soixante était presque aussi glorieuse comme en France : les sociétés industrialisées étaient encore sur le versant montant de cette idéologie de redistribution. Après deux guerres terribles, tout était à reconstruire ; l'optimisme que l'avenir serait meilleur fit oublier des atrocités du stalinisme en Tchécoslovaquie. L'électrification commencé au XIXe siècle a apporté la lumière et la chaleur dans les petits villages qui se sont vidé de leurs populations, l'urbanisation a fait sortir des terres des cités et des tours d'habitation immondes, mais confortables. Les biens d'équipements, voitures, radio, machines à laver, réfrigérateurs, appareils photos sont devenus des produits de luxe mais abordables et démocratisés, comme les produits alimentaires importés, chers mais disponibles, comme les bananes, les oranges ou les ananas de Kouban en Russie, ou d'Arménie pour les fêtes de Noël qui est devenu officiellement la fête du solstice d'hiver.

En septembre 1962, dix-huit mois après la crise de la Baie des Cochons, mon père s'envola pour Cuba où il fut envoyé à Santa Clara au nom de la

coopération internationale socialiste. Indifférent à l'accomplissement de la révolution, mais admiratif du castrisme comme une forme d'indépendance intellectuelle, politique et culturelle et profondément libératrice, il est devenu allergique à la procrastination cubaine ou la plus petite décision d'un moindre problème est rapportée au lendemain, *mañana*. Il a rencontré les gens qui ont mené des réformes infructueuses en 1968 et victorieuse après 1989, comme Valtr Komárek[29]. Aujourd'hui, nous dirions que c'était l'exportation de la révolution bolchevique, ce qui est vrai aussi. Il y séjourna jusqu'en 1964 mais sa vie prit un mauvais tournant à ce moment-là. Tout est resté encore caché et sournois.

Ma mère ne l'a rejoint à Cuba qu'en 1964 pour une durée de six mois. Le retour en novembre 1964 signifia la fin d'une période courte et heureuse pour ce couple.

En 1966, Miroslav reçut l'opportunité d'acheter un grand et bel appartement de soixante-douze mètres carrés dans le quartier de Tabulový vrch (La Colline des Tables, dénomination presque biblique) où les villas provenant des confiscations tchèques (1919), fascistes (1939), antifascistes (1945), communistes (1948) étaient entourées par de nouvelles constructions inspirées par un autre bon facho-productiviste, Charles-Édouard Jeanneret-Gris, plus connu sous le pseudonyme de Le Corbusier (1887-1965). Notre tour d'habitation fut la première de ce style : d'un côté, sur un agréable versant des villas *jugend-style* qui passaient des mains de diverses personnes qui avaient collaboré avec tous les régimes à d'autres, de l'autre des champs à perte de vue avec la terre fertile de la région de Hana. Au milieu, entre ces villas vers

[29] Valtr Komárek (1930-2013) : économiste et directeur de l'institut des études pronostiques et économiques de Prague de 1986.

le centre et les champs vers l'horizon, se dressait notre tour de quatre étages de trente-deux appartements, sans ascenseur, dans laquelle s'agglomérait une population de cadres ouvriers, d'ouvriers communistes, de renégats sociaux politiquement incorrects et de prometteurs cadres communistes.

Cette mixité est devenue prémonitoire. Mon père avait une liaison extraconjugale, ainsi que ma mère, mais à cette époque, le couple ouvert, comme nous le disons aujourd'hui avec l'insouciance des progressistes, des échangistes, des mondialistes, des soixante-huitards... n'existait pas. Mon père souhaita nous quitter et le fit pendant une durée de six mois en 1966 quand ses hormones le mirent en rut en compagnie de Nina. Ses amis, y compris Irina, tentèrent de le raisonner mais sans succès. L'opium de la montée sociale l'obnubila. Puis il revint. Ma mère, profondément blessée et usurpatrice, ne pardonna jamais la désinvolture de mon père.

Cette année 1966, à la fin d'un été capricieux, je naquis le 11 septembre sous le signe de la *Vierge*.

Ma conception fut la dernière tentative de sauvetage de ce couple, secoué par l'ascension fulgurante de mon père qui devint le vice-directeur et le bras droit du ministre de l'industrie. Miroslav ne vint même pas encourager ma mère après son accouchement et ne vint me voir que deux semaines plus tard. Il revint en octobre et ne quitta notre famille qu'en 1985.

Ce fut sa dernière erreur.

Hector : « Sa dernière, donc sa troisième erreur ? »

> Moi : « Oui, il ne fallait pas qu'il revienne. En effet, comme je vous le dirai plus tard, il valait mieux résoudre cet antagonisme du *yin* et du *yang*, surtout en 1968. »

Ma mère eut aussi une liaison extraconjugale, qui disparut de nos mémoires sans laisser la moindre trace. Mais ma sœur et moi le savons et nous ne révoquons pas cette affaire de mœurs. Leur crise de couple passa et les deux enfants avaient besoin des deux parents. La vie dans la tour, entre champs et villas de la rue Viljamsova (nom d'un pédologue soviétique, donné à la rue, spécialiste des sols ou expert des terres), aujourd'hui Junacka (rue des Scouts), dans les nouveaux appartements coopératifs et privatifs, fut le bonheur de nos enfances, celui de ma sœur et du mien, à tel point que, jusqu'à aujourd'hui, les amitiés enfantines, transformées en condescendances, continuent.

Le printemps de Prague et la dystopie du « *socialisme à visage humain* » selon le camarade Alexander Dubcek (1920-1991), illusoire, irréaliste, ingénue et dangereuse, se firent sentir aussi à Olomouc : mon père fut exclu du parti communiste, puis sa punition fut mutée en « simple » radiation : mais quelle radiation ! La radiation de toute sa vie professionnelle, privée, sociale. Une omerta démocratique d'une facture socialiste. La visite du jeune Bill Clinton et son hébergement au sein de la nomenklatura communiste était le signe prémonitoire que la capacité de la pensée relative ne signifie pas forcément la pensée juste. La bolchevisation de l'Occident commença avec la lutte des classes dès 1945. Les tanks de l'armée soviétique qui nous envahirent le 21 août 1968 avec les autres vassaux de l'Empire Rouge ou du Pacte de Varsovie (sauf la Roumanie et la Yougoslavie), qui passaient sous nos fenêtres jusqu'en 1989, n'incitèrent pas beaucoup d'optimisme sur les bonnes intentions non-violentes de nos commandants. Le quartier général de l'armée occupante était

basé à Olomouc et la base militaire des officiers avec leurs écoles, hôpitaux, magasins et logements fut construite sur une partie de la Colline des Tables. Pendant les années suivantes, nous jouâmes souvent avec des copains d'école devant les palissades des campements soviétiques, en échangeant des babioles avec des soldats juvéniles de dix-huit ans. Les adultes marchandaient pétrole, cigarettes et autres produits de contrebande jusqu'en 1990. Les champs, les deux nouvelles tours et les villas confisquées eurent de nouveaux voisins : les tanks soviétiques, les officiers de l'armée rouge et un nouvel hôpital universitaire qui termina sa construction, entamée en 1947.

Certes, mon père fut approché par une entreprise suisse, *Gleitter Industries AG, Koblenzstrasse, Bieren*, Switzerland, en novembre 1968 pour devenir « coordinateur » en métallurgie pour l'Amérique Latine, mais sa fatigue, sa peur (il avait quand même trente-huit ans), sa situation familiale et surtout ma mère, qui exerça sur lui une pression inhumaine et humiliante, tout cela le fit renoncer à cette offre.

Quel dommage !

Ma mère aurait pu rester en Tchécoslovaquie, et mon père aurait dû quitter ce bonheur collectiviste pour vivre selon ses goûts dans un monde plus ouvert et plus individuel, un monde qui a plus de goût. Mille kilomètres à l'Ouest comme il le souhaitait de son vivant. Mais il n'en fut jamais ainsi ! Les enfants ne donnent jamais de leçon à leurs parents ! Sauf posthumes !

Hector: « Donc ce fut ça sa dernière et troisième erreur ?! »

Moi : « Incontestablement, d'autant plus que ma mère demanda le divorce qui fut prononcé en février 1970. Il est étonnant qu'il ne se soit

> pas supprimé au regard de sa situation, de sa famille et la dépression quasi mélancolique qui l'avait toujours guetté. »

La mort sociale de mon père commença en 1969, mais il mourut réellement le 17 octobre 1989, un mois avant la toute dernière révolution, dite de Velours, de l'histoire morave et tchécoslovaque, que mon père avait tant espéré, tant préparé les dernières années de sa vie et qu'il ne vécut et n'expérimenta jamais. A cette époque, il ne savait pas encore qu'il n'y aurait pas de révolution, mais un immense *happening* national, pour paraphraser les mémoires de Zdena Mašínová Jr. (né en 1933)[30].

A son travail, en 1969 mon père fut défait de son poste de vice-directeur car il fut accusé de « *passivité politique contre révolutionnaire* » et il fut rétrogradé comme simple ouvrier pour quelques mois, de décembre 1969 à mai 1970, puis il fut en partie réhabilité comme dessinateur industriel (1970-1985). Je décris ces histoires de sa vie professionnelle, quand il fut malmené par ses collègues, comme une narration des aléas de la vie mais, en fait, tel ne fut pas le cas : il traversa bien une angoisse existentielle lorsqu'il se trouva au sein d'un tourbillon et qu'il ne savait pas s'il allait rester ouvrier manuel. Vers 1985, avec la *perestroïka*, il fut de nouveau réhabilité comme directeur financier de cette entreprise, sans appartenance au parti politique, pour préparer la fusion de cette usine de fours de Marianske Udoli, Marienthal, avec *Philips*. Son voyage à Amsterdam en automne 1987 fut son dernier voyage tout court : il rentra avec une forte pneumonie révélatrice de son cancer des poumons du hile droit de *SCLC, small cell lung carcinoma,* comme nous disons de nos jours. Il vécut dix-huit mois environ sous chimiothérapie

---

[30] Zdena Mašínová : Žádná revoluce ! Listopad byl happening : Aucune révolution, la Révolution de Velours était un happening.

et radiothérapie, mais la fin était inévitable. La brouille de sa vie était due à la jalousie, l'incompétence, la concurrence de ses collègues qui lui ont jeté une omerta.

1968-1989 La Serre

La nouvelle vie après 1985 de mon père avec Irina, sa nouvelle campagne, ancienne rescapée des eaux troubles de la Bystrice, fut étouffée par la vie normalisée en Tchécoslovaquie. « *La Serre* », « *Skleník* », terme trouvé par Oldřich Šembera illustre parfaitement la situation artistique, artificielle, isolée, dégradée mais protégée du marxisme léninisme extérieur qui sévit en force du socialisme réel du Docteur Gustáv Husák (1913-1991) et Ludvík Svoboda (1895-1979), après la fin du cauchemar du « *socialisme à visage humain* » de 1968. Cette *« serre* » définit bien la situation de la quarantaine comme à l'époque de la peste, ou du coronavirus, quarantaine rouge, qui dura non quarante jours mais quarante ans, voire plus (1948-1989). Les régimes collectivistes ne peuvent pas, par leur simple nature, être humanistes, individualistes. « Le *socialistes à visage humain* » est un oxymore, une aporie insolvable, une dystopie. Je répète que ces deux politiciens, malgré leur appartenance à l'unique Parti qui exerçait un réel pouvoir, c'est-à-dire les communistes, furent persécutés par leurs propres camarades dans les pires années du Stalinisme ! Ce qui, avec l'expérience personnelle, est habituel[31].

---

[31] Le Docteur Gustav Husak était dans une prison stalinienne pour son présumé nationalisme slovaque. Le Général Ludvik Svoboda était le héros de la Deuxième Guerre Mondiale du front de l'Est, du front russe (de Bouzoulouk).Les deux furent réhabilités après la déstalinisation menée par Nikita Khrouchtchev (1894-1971) de Moscou dès 1956 et aussi dans les satellites russes. Le Docteur Gustáv Husák (1913-1991) fut choisi tout d'abord comme le Secrétaire Général du Parti Communiste. Ceci s'est produit après l'invasion du pacte de Varsovie en 1968 et le retour de Moscou après l'enlèvement du polit bureau et du gouvernement de Prague du 21 août. Les Communistes formaient le seul parti décisif même si les autres partis, comme Socialiste, Slovaque de Liberté et Renaissance, Chrétienne Populaire et le Parti des Communistes Slovaques ont existé après 1948 dans toutes les périodes du socialisme, précoce (1960-1968), développé (1969-1975) ou réel

Mon père vécut cette période en tant que témoin oculaire, *Der Augenzeugen*, sans la moindre force pour se révolter, étant pris au cou par les camarades qui avaient pris en otage l'avenir de ses enfants, ma sœur, Eva, et moi, Igor. Je suppose qu'il était dans une profonde dépression, non endogène et très frustrante car poussant au suicide. Le signe du *Scorpion* lui suggéra une carapace : « *le Scorpion est volontaire et travailleur, il ne reste jamais vraiment inactif. Mais il est aussi rancunier et se vexe facilement quand il n'obtient pas ce qu'il veut, ou s'il se trouve dans une situation inconfortable. Le Scorpion ne peut pas prendre sur lui. Ses émotions à fleur de peau le trahissent parfois, mais le Scorpion n'aime pas être percé à jour, cela le contrarie beaucoup. Commence alors un engrenage dont il a du mal à se sortir. Le Scorpion est sincère avec ses amis, il ne se force pas et ne sera jamais hypocrite* ». La classification de Taibi Kahler le rangerait parmi les persévérants et rêveurs, d'ascendance travaillomane[32].

Dès 1977, mon père resta en dehors des mouvances politiques, pro communistes, réformatrices ou dissidentes jusqu'à la *perestroïka* de 1985 où il fut brusquement réintégré au poste de vice-directeur financier qu'il exerça jusqu'à sa retraite anticipé à cause de sa maladie en décembre 1988[33]. La

(1977-1989). Lui-même fut communiste de 1933-1951, puis de 1968-1990; entre-temps, il fut persécuté, emprisonné et exclu de son parti. En 1953, il fut condamné à mort, puis la sentence fut abrogée. En 1975, il devint Président de la Tchécoslovaquie Socialiste quand Ludvik Svoboda fut remercié pour son âge. Ludvík Svoboda était un général d'armée et un héros de la libération. Il fut écarté du pouvoir après 1948 par le beau-fils de Gottwald, Alexej Čepička, un petit criminel d'Olomouc. Il revint en 1968 comme acteur majeur de la vie politique, comme président de la République de 1968 à 1975.

[32] Cette classification est une simplification pragmatique pour la manipulation psychologique par la communication. The Process Com est son nom le plus répandu. Elle distingue six typologies de bases : rêveur, travaillomane, promoteur, empathique, persévérant, rebelle. A part celui de promoteur, les autres types sont altruistes.

[33] Le nom de Ota Schück nécessite une petite explication sur l'internationale communiste : ce réformateur économe dystopique de Dubcek, fut un conseiller de Mao Tse Tung, rétabli comme professeur à Saint-Gall en Suisse et puis conseiller économique de Vaclav Havel. Sa théorie de la participation économique et gestionnaire au sein des unités de production reprenait l'essentiel de la réforme proposée par l'économiste soviétique Evseï Liberman : l'autonomie de gestion des entreprises, la liberté des prix, etc. Il est resté célèbre

Charte 77 fut créée « spontanément » le premier janvier 1977 et en 1986 l'Institut des études pronostiques et économiques par le pouvoir central.

Mon père est mort à l'âge de cinquante-huit ans, un mois avant la révolution dite de Velours. Je sens encore la gêne devant les amis de mon père, devant Irina, devant sa famille non existante, mise à part sa tante et nos invités lors de ses funérailles à cause du comportement tellement amoureux et usurpateur de ma mère qui les avait tous éliminés du rituel funéraire. Ma mère occulta complètement la présence de ses amis de lycée de mon père. En 1989, même divorcée depuis 1970, séparée depuis 1985 et en couple avec un autre homme depuis 1987, ma mère profondément blessée et usurpatrice ne pardonna jamais la désinvolture de mon père avec une femme en 1966 !

Ma dépression commença à cette époque : pas la dépression mélancolique qui paralyse mais celle qui donne encore la rage de se battre. Le 17 octobre 1989, après l'incinération de mon père, je suis rentré à pied du crématorium et, sur le chemin, je me suis senti comme étant non préparé pour affronter les affres de la vie des adultes, la vie professionnelle, teintée par la vengeance, la jalousie, la médiocrité de certains « *velouristes* » soi-disant « révolutionnaires » préparés par le régime communiste, hypocrites, mesquins et arnaqueurs qui m'ont attendu un mois plus tard. C'était mon petit chemin damascène comme celui de Saint-Paul. L'apparition que j'ai eue n'était pas la révélation du Seigneur, mais l'abyssal vide de la jalousie humaine. L'omerta qui m' a été infligée était similaire à celle de mon père.

---

comme l'un des concepteurs de la notion de « troisième voie », entre socialisme et capitalisme. Par la suite, il a inspiré Egor Gaidar (1953-2010) pour les réformes du marché après la *perestroïka* russe.

Tout sur ma mère, Eve, du signe du *Sagittaire*

Les relations avec ma propre mère étaient de son vivant pour moi identiques à celles de n'importe qui d'autre avec sa propre mère : tumultueuses, amoureuses, compliquées, faussement rendues dramatiques par les fratries ou les proches ou les voisins et les amis. Ma mère est décédée le 12 avril 2021 : c'était une dame de quatre-vingt-sept ans au grand cœur possessif, rancunier, avec une intelligence pragmatique, non synthétique, honnête, gaie, angoissée, radieuse et sainte, mais à sa façon. Elle incarna à la perfection ce qui caractérise la Nature, distincte de la Culture qui était, elle, si bien incarnée par mon père. Eva est un prénom dérivé de Khiva, qui signifie la Terre, la Vie, donner la Vie. Elle représente en elle-même toute la Nature comme cadre prévalent, comme l'alpha et l'oméga de nos agissements, comme une force physique, imprévisible, aléatoire, dynamique, changeante, approximative, entropique. Les pommettes de son visage slave ovale, caressent mes souvenirs. Ses cinquante kilogrammes ont fondu à vingt-sept à cause d'une cachexie néoplasique car elle avait souffert d'un cancer généralisé et son mètre cinquante-neuf a diminué à un mètre cinquante-deux mais c'est difficile à vérifier car elle ne se levait plus, hélas, de son lit médicalisé. Sa sainteté se résume à la survie d'une Slovaque au cœur honnête et intègre à Olomouc parmi tous les lâches les plus divers qui ont fait le bonheur de tous les régimes inhumains. Personne d'autre ne m'a jamais nui avec autant d'amour. Certes, j'ai connu des nuisibles sans intérêt, de mauvais perdants et de sales concurrents, voire de perfides adversaires, mais ma mère a tout détruit par simple amour maternel. Elle m'a été défavorable toute sa vie. Notamment, en quelques grands mots, à cause de son divorce avec mon père sur un coup de tête, sa hargne, son fantasme de me voir devenir un homme de vocation

publique, son obstination pour que je ne fasse pas de diplomatie ni de maladies infectieuses, son refus de se privatiser avec moi en tant que médecin, son éternel manque d'affection et, finalement, son refus de mon homosexualité et de mon émigration à l'Ouest.

Pour elle, l'Occident était un synonyme de trahison, perfidie, arnaque, du fascisme et la France plus particulièrement, malgré ses nombreux voyages et séjours qui l'ont toujours enchantée, était le synonyme de frivolité, d'hypocrisie et de la haine chauvine. Lors de ses pics de colère, elle répétait des phrases aussi énigmatiques que blessantes lancées à mon égard comme toutes les mères émancipées, dépassées par les surcharges de responsabilité et d'émotions : « A qui ai-je donné la vie ? Il aurait mieux valu que j'accouche d'un sac de patates ! » et « Je fais tout ce que tout le monde souhaite, mais personne ne fait rien pour moi, ce que je veux de mon cœur. » Elle m'a donné la vie, certes, mais elle s'est pressée de l'accommoder selon les vœux de la société, communiste de plus, tout au long de notre existence commune. Une *Sagittaire*, donc. Malgré ses crises de *Sagittaire*, ma mère sut me protéger et créa un amour indestructible et serein avec ses enfants, notamment avec moi, son seul fils.

Elle est née le 29 novembre 1933 en Slovaquie. L'existence autonome de ce territoire a toujours été niée. Après une longue et néfaste période de domination hongroise, injuste et culturellement inadaptée, les Slovaques se sont retrouvés opprimés par le pragocentrisme, slovaques dominés par les tchèques, et diminués culturellement par ce « tchécoslovaquisme ». Le tchécoslovaquisme était une revanche « néo-nationaliste » contre l'Empire austro-hongrois. Tous les sentiments nationalistes patriotiques slovaques étaient interdits et dissouts dans le mythe du tchécoslovaquisme. Cette notion

fut créée par « les ouvriers du temples » comme Tomas Garrigue Rödlich Masaryk en premier lieu sous l'impulsion lointaine de Woodrow Wilson, Georges Clemenceau et d'autres francs-maçons, tous positivistes à outrance. Ce néonationalisme engendra de nouvelles « nations » qui n'existaient pas auparavant, parmi elles les « Tchécoslovaques », et plus tard « les Yougoslaves », et aussi les Monténégrins, les Bosniaques, en offusquant au maximum ceux qui existaient déjà : les Slovaques, les Tchèques, les Moraves, ou encore les Albanais ou les Slovènes. En effet, il m'est difficile, voire impossible de définir « une nation » : c'est une notion que je n'ai jamais comprise.

Son père Ladislav, Laszlo Horvath, un homme rebelle, libre, libéral au sens pré-marxiste, individualiste, au sens noble du terme, et fort de caractère, était un hongrois de petite noblesse, de Pécs, où ses aïeux exerçaient le métier de notaire et occupaient les bancs de l'hôtel de ville, en tant que membres du conseil municipal. Son père, donc mon arrière-grand-père, quitta cette ville méridionale hongroise pour s'installer en Hongrie du Nord, à Pozsony dans la ville de Bratislava (Presbourg en allemand), et créa plusieurs chaînes de boutiques de pâtisserie. La noblesse a toujours eu le goût de l'entreprenariat.

Laszlo, mon grand-père, né en 1902, le père de ma mère et de ses deux sœurs, a préféré abandonner ce *business* naissant et sucré vers 1922 au grand dam de son père qui avait tout légué à son premier fils, Georges. A vingt ans, il était dynamique, têtu, beau, myope et indépendant.

George Junior se retrouva trente ans plus tard dans une prison communiste de Tchécoslovaquie socialiste en 1950 pour cet héritage « dissimulé » aux impôts. Georges Junior eut un cancer de la prostate et en mourut en 1953, la

même année que Staline et Gottwald, premier président de la Tchécoslovaquie communiste, qui eurent la bonne idée de disparaître et de nous épargner leur volontarisme pseudo-politicien mais tout à fait marxiste-léniniste. Georges Junior laissa deux fils derrière lui. Le deuxième, s'enrôla avec les agents de la Sécurité Secrète sous le nom d' « *Ingénieur* ». Il le fit vers 1969 quand son frère aîné, le premier fils de Georges, quitta le collectivisme de la « République Populaire Démocratique Tchécoslovaque », puis « Socialiste », pour travailler sur Radio Free Europe *« Radio Europe Libre »,* et vivre à Munich en Bavière. En exil, il fut obligé de cracher sur les autres des demi-vérités à la sauce américaine selon les règles tacites de la guerre, dite Froide. Dans tous les cas, le bonheur des régimes du XXe siècle fut difficile à imiter, sauf comme un *remake* du Quatrième Reich.

Hector: « Même pas en confinement ! »

Moi : « Mais non, le confinement n'a rien d'amusant. Il y a un vrai problème de virus d'une maladie inconnue et l'orgueil de certains fonctionnaires de l'INSERM, du CNRS et de l'Humanité qui prétendent tout savoir sur l'avenir. »

Hector : « La prison interne qui nous hante, ce quatrième Reich ou ce Goulag à ciel ouvert, est différent du confinement : l'ennemi est partout, invisible et ce n'est pas un virus. C'est votre propre peur de l'inconnu, une hantise paranoïaque. Le virus n'y est pour rien, ce ne sont que des constructions intellectuelles, les représentations mentales de nos dirigeants, qui nous enferment : l'idéologie, les décisions, le développement d'erreurs comme le synonyme du progrès, mais pas le virus. »

Laszlo, mon grand-père, quitta, après une querelle avec sa famille, son foyer de Presbourg (Pozsony, Bratislava) et pris son envol : il devint courtier d'assurance de 1922 à 1933 et il s'arrêta quand la grande crise décima ce métier financier avec l'arrivé des forces politiques extrémistes. Il ne renoua jamais avec son père, ni avec sa mère. Le conflit avec son père était matériel, celui avec sa mère spirituel : elle ne lui avait jamais donné la bénédiction nécessaire pour partir aux Etats-Unis vers 1920. Ensuite, il était déjà trop tard.

En 1929, encore au sommet de sa verve à vingt-sept ans, ce catholique prit pour épouse, dans une rébellion spirituelle, une luthérienne, ma grand-mère Suzanne, Zuzana, née Jelenova. C'était pour eux deux, un acte de foi, d'amour et de courage, car la Slovaquie pratiquante et catholique, des années 1922-1945, ne tolérait point les mariages mixtes catholico-protestant. Ce jeune couple fut une cible et une proie facile pour l'intolérance religieuse accrue et mesquine. La grande critique indépendante de mon grand-père expressif vis-à-vis des catholiques intolérants, des Hongrois expansionnistes, des Slovaques ultra-patriotes, et des Tchèques insolents, même avec l'obstination sereine digne et énigmatique de ma grand-mère étaient les causes de leur persécution. Leur destin tragique ne put être changé. Les hommes, et non la fatalité, s'acharnèrent sur eux en les pourchassant d'une ville à l'autre jusqu'en 1939 où ils se retrouvèrent bloqués à Slovenska Lupca par la guerre qui commença le 1er septembre 1939 à Westerplatte, en Pologne.

En 1933, Adolf Hitler, catholique apostasié, non-fumeur, abstinent, végan avant l'ère, était chancelier en Allemagne. L'amiral Horthy, sans marine militaire, calviniste, était dictateur en Hongrie ; en Pologne, le régime militaire du général Pilsudski était semblable à celui de Franco à l'autre bout

du continent et, en Slovaquie, les Hlinkovci ultra catholiques du prêtre Andrej Hlinka (1864-1938) réveillèrent promptement le patriotisme.

Laszlo, après avoir abandonné le métier de courtier d'assurance, travailla comme vendeur ambulant d'électroménager pour le suédois *Lux (aujourd'hui Electrolux) (« For better living. Designed in Sweden. »)* jusqu'en novembre 1944 quand, après l'insurrection nationale ratée slovaque, il fut envoyé aux travaux forcés à Dachau. Mon grand-père, dégouté, dépourvu des biens de sa famille, humilié, persécuté par les intolérants, sombra dans un léger alcoolisme social, surtout en revenant de la messe catholique du dimanche. Il meurt le 16 avril 1979, le dimanche de Pâques.

Ma grand-mère Zuzana Jelenová était une femme très pieuse, dont l'enfance avait été un enfer et sa vie un purgatoire. Née le 15 octobre 1908, elle fit son assomption le 8 septembre 1992. Sa mère, artiste-peintre, mourut six mois après l'accouchement de sa fille Suzanne d'une tuberculose scrofulaire en arrivant à Hambourg après une traversée transatlantique, de retour des Amériques. Suzanne fut élevée par son père capricieux, violent, histrionique, un nouveau riche de retour de Boston. Il avait fait modestement fortune dans le bâtiment comme menuisier dans le nouveau monde de 1890 à 1908 et il retourna en Slovaquie en 1908. Ils eurent deux enfants : Samuel Junior en 1902 et Suzanne en 1908. Sa deuxième femme descendante d'une famille de commerçants de Hambourg, accepta ses deux enfants et sa dote foncière composée de plusieurs maisons en location et elle apporta un capital pour le sauver de la faillite en 1912. Les deux autres enfants issus de leur union, naquirent en 1912 et 1914. Les enfants de la première épouse furent maltraités par la nouvelle mariée, qui les battait et les privait de nourriture. Les excès violents du père se déversèrent surtout sur son fils aîné, têtu et fier durant

l'adolescence, qui voulait devenir peintre comme sa mère qu'il avait perdue à l'âge de douze ans. Un jour, Samuel fils ne se releva plus du sol sur lequel il était tombé car son père lui avait donné des coups de pieds et de cordes. Il l'avait tué. Suzanne resta effrayée toute sa vie par ce meurtre qui ne fut jamais élucidé ni vengé ni avoué. La balade triste des enfants du premier mariage se termina par la guerre de 1914-1918. Les guerres peuvent être justes pour reprendre les slogans marxistes. Je ne pense pas en revanche qu'elles sont dans la nature profonde de l'homme comme disait Napoléon bien avant Hitler. Le père Samuel mourut au printemps 1918 à l'âge de cinquante-deux ans. Ma grand-mère regretta toujours la disparition de ce père brutal, ce qui m'a toujours étonné. Sa belle-mère quitta la nouvelle Tchécoslovaquie pour les USA vers 1919 avec ses deux enfants biologiques.[34]

Lors du départ de sa belle-mère pour les USA, ma grand-mère n'était pas encore majeure et fut donc abandonnée à son grand soulagement par sa belle-mère, une vraie vipère, dès l'âge de douze ans au profit d'une maison religieuse pour devenir jeune fille au pair. Elle fut éduquée dans une Maison Evangélique (Luthérienne) de la Grâce Divine, mi-orphelinat, mi-pensionnat,

---

[34] Theodor devint ingénieur d'électrotechnique et, par la suite, agent de la CIA. Il travailla à Budapest où il se maria en 1946 avec une fille issue d'une grande famille aristocratique puis distanciée du pouvoir lors du règne de l'Amiral Horthy, et fille de Ministre. Miklós Banffy (1873-1950), calviniste, était membre du Parlement hongrois en 1901, puis Ministre des Affaires étrangères en 1921 malgré son peu de sympathie pour le régime de l'amiral. Il souhaitait réviser la Paix de Versailles de 1919. Son livre « They were counted », Arcadia Books, LTD. London, 1999, est bien rangé dans notre bibliothèque. Comme cela, elle fut sauvée de la haine qui gouvernait les esprits après la Libération de 1945 par son mariage avec ce grand et gros Slovaque, agent de la CIA dans l'uniforme de GI des USA qui avait un poste à proximité de l'attaché militaire à Budapest. Theodor travailla par la suite à Tanger pour la CIA où ils divorcèrent. Les mariages arrangés ne durent pas forcément longtemps non plus, mais les apparences sont sauvées. Jusqu'à leur mort, le couple garda un contact poli et ennuyeux.
Marguerite s'établit à Sacramento, en Californie. En 1976, Marguerite eut un cancer de la thyroïde et en mourut en 1996. Elle vint en 1977, après son diagnostic et après la Charte 77, visiter Slovenska Lupca où elle me rencontra ainsi que ma grand-mère : je suis le seul Augenzeugen, témoin oculaire vivant, à avoir jamais rencontré notre famille américaine ! Mes souvenirs de cette rencontre sont encore assez vifs mais ils n'eurent aucune autre conséquence.

jusqu'à l'âge de la majorité légale (vingt-et-un ans). Elle sut s'imposer avec son front et son nez droits, ses yeux de couleur verte, ses cheveux presque noirs et sa grande taille pour l'époque, un mètre soixante-six. Elle devint gouvernante du domaine des Hortobagyi, grands propriétaires terriens, en 1929. Cette même année, elle rencontra son futur mari Ladislav (Laszlo) Horvath, un catholique peu fervent : ils se séduisirent et se marièrent. Personne de sa famille ne fut présent à son mariage mixte presque œcuménique : elle était une fervente luthérienne, lui un tiède catholique rebelle. Elle était plus grande de trois ou quatre centimètres que lui. Le 8 septembre 1992, aucun membre de sa famille outre-Atlantique ne se déplaça non plus pour ses obsèques.

En 1931, une première fille naquit, puis en 1933 ce fut le tour de ma mère Eva, et en 1937 la dernière. La dernière, et l'ainée, furent baptisées selon le rite catholique. Ma mère, la deuxième fille, fut baptisée dans un temple luthérien. Nos grands-parents veillaient sur toutes leurs filles pour obtenir l'harmonie de leurs âmes et leur rédemption ultime.

Sic ! A tel point qu'à l'époque du communisme et de ses persécutions, en Tchécoslovaquie populaire et démocratique puis socialiste entre 1960 et 1972, ma grand-mère Suzanne fit baptiser tous ses petits enfants à l'insu de leurs parents. Tous les parents furent impliqués dans le régime communiste officiel et athéiste. Moi, ma sœur et nos quatre cousins reçurent un baptême plus ou moins clandestin et secret mais personne n'est à l'abri de la reconnaissance divine. Le rite baptismal se déroulait toujours en période de vacances quand un prêtre ou un pasteur était disponible. Ils étaient d'accord pour se passer de la présence des parents biologiques et officiels, dans un lieu de culte dans un village de campagne, quand ma grand-mère gardait ses petits-enfants.

Suzanne ne pouvait pas quitter ce monde en 1992 sans protéger les âmes d'enfants innocents des enfers sataniques ! Son âme vit en paix et les nôtres resteront aussi paisibles que sereines lors du jour du jugement dernier.

> Moi : « Il faut croire, néanmoins, que Dieu a besoin de ce rite culturel et purement humain, voire chrétien, pour disperser sa lumière sur la tête d'un enfant ou d'un adulte. J'ai des doutes mais ceci est une autre discussion entre déistes, athées, polythéistes et monothéistes. Ce n'est pas une hérésie, mon cher Hector. Je me sens croyant mais pas forcément enrôlé dans une activité religieuse. La grandeur d'âme de ma grand-mère se révèle dans le fait qu'elle avait accepté avec joie de faire de ses petits-enfants des catholiques ou des protestants. »

Ma mère naquit quand le chômage était à son maximum, à vingt-cinq pour cent de la population active alors qu'il était proche de zéro avant la crise de 1929. Eva naquit sous le signe du *Sagittaire*, et de 1937 à 1954, elle vécut dans cette région de Slovenske Rudohorie, les montagnes métallifères slovaques, sur les berges du fleuve tourbillonnant Hron. Slovenska Lupca est un village qui, à l'époque était une aubaine de tolérance, avec deux églises, l'une protestante, et l'autre catholique, et des communautés slovaque, tchèque, hongroise, juive et gitane.

Ma grand-mère Suzanne trouva un poste à *Biotika* de 1939 à 1958, une nouvelle usine qui, dès la création de l'état fasciste Slovaque en 1939, commença à produire de la pénicilline et de la néomycine, les premiers antibiotiques, à une échelle industrielle pour les besoins de la guerre. C'était une branche de *Hemma*, un groupe pharmaceutique établi à Olomouc,

appartenant aussi au médecin personnel d'Adolf Hitler, le Dr Theodor Morell. L'armée hitlérienne achetait toute sa production.

Les Tchèques, comme auparavant les Hongrois[35], opprimaient les Slovaques, leur culture niait la langue slovaque et la scolarisation se faisait uniquement par les Tchèques en langue tchèque. Le *leader* spirituel national slovaque et prêtre catholique Andrej Hlinka, tout d'abord pro-tchécoslovaque, se sentit trompé par les politiciens de Prague et devint le chef de file des patriotes slovaques, fier mais frustré. La frustration trouva une forme de révolte dans les milices patriotiques, catholiques extrémistes intolérantes, haineuses, méprisantes, hostiles à tous ceux qui n'étaient pas du même bord. La vie en Slovaquie fut rythmée par des pogroms à l'Est de la Ruthénie, la province slovaque la plus orientale, contre les gitans, les Juifs, puis contre les Tchèques. Slovenska Lupca et aussi les villes de toute la vallée du Vah furent des remparts d'une relative tolérance contre la haine. Andrej Hlinka fut toute sa vie prêtre à Ruzomberok, ce qui prouve que même un fier patriote ne céda jamais à une violence malgré son intolérance, comme le firent ses acolytes. La déclaration de l'État fasciste slovaque avec comme président idéologue du parti de Hlinka, Jozsef Tiszo[36], ou Tiso, fut un désastre pour notre petite famille maternelle. Son émissaire spécial auprès de Staline fut Gustav Husak, notre futur président de la *normalisation* de 1975 à 1989. Tiszo fit participer

---

[35] La culture hongroise est une partie de la riche civilisation magyar et khazar : difficile à dire plus en note de bas de page mais je cite les récents contemporains : Béla Bartok (1881-1945), Victor Vasarely (1906-1997), le milliardaire Georges Soros ou encore John von Neumann (1903-1957) inventeur du système binaire numérique de la méthode Monte Carlo, qui inspira au cinéaste Stanley Kubrick le personnage du Docteur Folamour (Strangelove).

[36] Jozsef Tiso (1887-1947), prêtre catholique, devint député au Parlement tchécoslovaque, puis membre du gouvernement et finalement Président de la Slovaquie pendant la Seconde Guerre mondiale. Il était couramment appelé « monseigneur ». Militant indépendantiste, il accéda au pouvoir à la suite de la division de la Tchécoslovaquie sous le protectorat du Troisième Reich. Il imposa alors un régime de parti unique antisémite et fut le vassal d'Hitler.

l'État slovaque à la guerre contre l'Union soviétique à partir de 1941 et à la Solution finale par « aryanisation »[37].

La foi catholique était imposée comme religion d'Etat. Les protestants, nommés aussi en Slovaquie, les *évangélistes*, y compris les Luthériens Augsbourgeois, étaient seulement tolérés sans visibilité publique. Il faut distinguer les évangélistes des nombreuses sectes protestantes du nouveau monde. Ma mère considérait toujours les protestants comme plus « modernes » que les catholiques.

> Hector : « Comment être moderne dans une tradition qui prétend dire ce qui est vrai, sûr et immuable ? C'est encore un *nonsense*, un oxymore de plus. »
>
> Moi : « Oui, tout à fait mais c'est un non-sens de ta belle-mère. »

Le catéchisme, exigé et détourné par son enseignant de cette discipline, le catéchiste Juraj Stolba, vers un sadisme dévot, transforma ma mère d'une enfant timorée, croyant profondément aux miracles divins, en une adolescente ardente militante anti catholique, profonde et irréversible. La canne du catéchiste Juraj Stolba brisa le petit doigt droit de ma mère car son salut hitlérien n'était pas assez convenable : elle gardait toute sa vie cet auriculaire non fonctionnel et avec un cal vicieux et son anticatholicisme lui donnait la force de vivre et de se battre avec son destin.

---

[37] Film tchécoslovaque (Oscar du meilleur film en langue étrangère en 1966): description tragique, remarquablement interprétée et très émouvante basée la nouvelle de Ladislav Grosman « Le Miroir aux alouettes » (en slovaque : « Obchod na korze »). Film réalisé par Ján Kadár et Elmar Klos, sorti en 1965, décrivant avec justesse les aléas et les difficultés de l'aryanisation pour les hébreux ainsi que pour les goïs slovaques.

1944 - L’Insurrection Nationale Slovaque

Au printemps 1944, le mois d’avril était embaumé par les fleurs et les arbustes et les abeilles butinaient leur nectar. Leurs dards étaient piquants, urticants et toxiques et ma mère, à l’âge de onze ans, fut témoin d'un drame qui la marqua à vie : sa petite camarade juive Ethel mourut d’une piqûre d'abeille en jouant à cache-cache dans un cimetière, étouffée d'un œdème du larynx. Sa mort brutale et naturelle lui évita la déportation à Treblinka où ses parents furent envoyés quelques semaines plus tard pour ne jamais en revenir.

La même année, ma mère adolescente fut témoin du lynchage d’un homosexuel local qui fut traîné par terre par des jeunes de *Hitlerjugend* qui lui pissèrent dessus. Son homophobie, comme une peur larvée, prit forme à ce moment-là. Plus tard, lors de son *coming-out parental*, elle évoqua ce douloureux souvenir. Son homophobie irascible fut toujours motivée davantage par l’angoisse sociale que par le dégoût de la sodomie ou de la fellation. Conformiste obligée, elle n’hésita jamais à soutenir les voix de la majorité, et à mépriser les originaux.

La population slovaque se désolidarisa de l'Etat catholique slovaque aligné avec l'axe Berlin-Rome-Tokyo et, en 1944, l'insurrection dans les régions majoritairement slovaques éclata. Le peuple a toujours vu dans l’oligarchie et la nomenclatura de Bratislava (Presbourg, Pozsony) les suppôts de la vie hongroise et donc de l'oligarchie des *nababs*. Les régions mixtes ou majoritairement hongroises restèrent pro-gouvernementales, donc pro fascistes. L'insurrection nationale slovaque, comme on appelle cet évènement, fut de courte durée : du 29 août 1944 au 28 octobre 1944. Elle fut dispersée

par une offensive de l'armée allemande ; la terreur des nazis allemands et des gardes de Hlinka anéantirent les restes de toute vie jusqu'à la Libération.

Le village de Slovenska Lupca, qui était dans l'épicentre de cette insurrection, vécut dans la peur et la terreur. Pendant ces deux mois, les partisans vinrent chercher les complices, souvent des enfants, dont ma mère, pour les conduire la nuit d'un endroit à l'autre. Le lendemain, les gardes fascistes demandèrent qui étaient les braves « chasseurs » de la nuit. Les menaces et les violences atteignirent leur paroxysme. Un jour, les gardes paramilitaires menacèrent mes grands-parents et la fratrie de ma mère avec des mitrailleuses braquées sur László. Le courage de ma grand-mère Suzanne, en se proposant à sa place, leur fit abandonner les poursuites. Le soir de Noël 1944, trois jeunes « partisans » furent pendus devant l'église catholique sur la place centrale à deux grands arbres centenaires, des tilleuls, les arbres symboliques des Slaves, devant toute la population, rassemblée de force, et devant les yeux de ma mère et de mes tantes, effrayées d'avoir vu sortir par la peau du cou du pendu, l'os *hyoïde* brisé par la force de gravité du corps.

En novembre 1944, tous les hommes de dix-huit à cinquante ans furent enlevés et envoyés en Allemagne pour le travail obligatoire. Le catéchiste Juraj Stolba, avec sa canne, jubila, mais pas pour très longtemps. Mon grand-père fut envoyé à Dachau, ou dans un des camps satellites, où il travailla dans une carrière. Le retour en avril 1945, après le bombardement de la marche de la mort entre Dachau à Innsbruck via Füssen durant lequel ils s'enfuirent dans le Tyrol autrichien, lui causa une diarrhée épouvantable due à l'atrophie de son tube digestif pendant les six mois de détention.

Son périple de retour d'avril à juin 1945 à travers l'Autriche et la Slovaquie, décimées par la guerre, mais libérées, fut pour lui une véritable *apocalypse* européenne. Comme tous les autres Etats Européens collaborateurs, comme la France, la Slovaquie, l'Autriche, la Hongrie, la Croatie, l'Ukraine, la Roumanie, les Pays Baltes et les Pays Bas, ils se retrouvèrent du jour au lendemain victimes d'eux-mêmes, de leur mépris, de leur mesquinerie, et surtout de leur avidité de collaborer avec le plus fort. La continuité de la collaboration profitable avec les libérateurs russes sur la ligne Oder-Danube ou avec les Américains sur la ligne Rhin-Rhône fut la base de nos démocraties modernes ainsi que nos régimes populaires et sanguinaires. L'idéologie marxiste productiviste triomphait toujours et il semblait que cela durerait toujours.

> Moi : « Il est temps de nous distancier de ce fléau de la pensée si réifiée. La Nature de l'Homme reste toujours insouciante et sanguinaire. »
>
> Hector : « Mais non, la nature de l'homme n'est pas mauvaise ni sanguinaire. »

Le catéchiste Juraj Stolba fut retrouvé le crâne fracassé sur les berges du Hron en avril 1945 ; bien trop tard ! Ma mère finit son catéchisme sans Juraj Stolba et elle devint une militante anticléricale et anti catholique irascible. Mgr Tiso fut pendu en 1947 pour ne pas gêner trop la dénazification avec ses témoignages inappropriés. Sa pendaison fut actée par le refus de grâce du Président autoproclamé Edvard Beneš.

Suzanne et Laszlo furent soulagés par ce revirement et par leur retrouvaille, mais sans excès, car ils savaient que l'horreur ultime arrivait : les

Communistes. Ils arrivèrent au pouvoir en 1948 en Slovaquie comme en Bohême et en Moravie.

Ma mère entra à l'école d'infirmière en 1949 à l'âge de seize ans et la finit avec mention en 1952. Refusée en 1953 à la faculté de médecine de Bratislava, elle travailla entre-temps comme infirmière à la municipalité de Slovenska Lupca et se prépara pour une deuxième tentative aux examens d'entrée en médecine. Eva les réussit en 1954 à Olomouc, en partie grâce au climat de coopération forcé entre l'Est et l'Ouest de la Tchécoslovaquie populaire et démocratique, grâce à la fin du stalinisme, en mars 1953, comme celle de notre président, Gottwald, la même année. En 1985, elle apprit avec stupeur que son refus d'entrée à la faculté en 1953 était lié à la condamnation avec sursis de son père, Laszlo, qui s'était réjoui du décès de Staline et de Gottwald, sûrement un dimanche en rentrant de la messe dans un nuage de fumée et de vin, et dénoncé aussitôt par de bons paroissiens. Deux ans avant le *dégel* et la dénonciation du culte de la personnalité en 1956 par Nikita Khrouchtchev à Moscou, puis par Zapotocky et Novotny à Prague, la vie en 1954 commença à s'apaiser. Eva était ravie et effrayée à la fois. Olomouc avait toujours gardé sa notoriété de ville monastère et ma mère avait encore mal aux doigts en se souvenant de la cane du catéchète Juraj Stolba.

Ma mère déménagea de Slovaquie à Olomouc à la fin de l'année 1953 et, en attendant l'entrée à la faculté, elle travailla comme infirmière en chirurgie à l'hôpital de Sternberk, ville Sudètes située à trente kilomètres au Nord-Ouest d'Olomouc et à dix kilomètres au sud-est de Mirov, une prison communiste renommée. Le frère aîné de mon grand-père, Georges Junior, celui qui avait hérité de tout, se trouvait dans cette prison de Mirov, comme quelques décennies plus tard Vaclav Havel. L'oncle de ma mère avait été condamné à

la prison ferme pour huit ans parce qu'il n'avait pas déclaré l'héritage aux impôts ; il y développa un cancer et fut finalement libéré pour mourir en paix parmi les siens en liberté en 1954 après avoir purgé la moitié de sa peine de prison. Ma mère fut la seule de sa famille à lui rendre quelques visites en 1953-1954.

La suite de la vie de ma mère était presque idyllique. Entre 1954 septembre et juin 1960, sur les bancs de la faculté de médecine, elle rencontra les grands esprits locaux d'époques. Certains ont marqué l'histoire de la médecine, d'autres celle de l'histoire de la littérature médicale tchécoslovaque, certains ont rempli de leurs rapports littéraires les archives de la Sécurité Secrète. La meilleure anatomie illustrée pour les artistes que j'ai jamais eue entre mes mains est l'œuvre de Josef Zerzavy[38], "cousin" du peintre Jan Zerzavy. Au printemps 1958, ma mère rencontra mon père, erreur de leurs vies respectives.

La naissance de ma sœur aînée en janvier 1960, le voyage de ma mère sur l'Île de la Révolution en 1964 à Cuba et le retour furent les années les plus radieuses de son existence, tiraillée entre l'amour maternel et la profession médicale, entre le communisme suffoquant et le paradis de la vie familiale close, entre l'amour charnel et la représentation sociale. Mon père s'est éloigné émotionnellement à Cuba où il avait brillé dans les pupilles de Nina.

Ma mère n'était pas « docteur » en médecine : elle était une « *lékarka* », une sorte d' « infirmière clinique » ou d' « officier de santé » et elle était une excellente clinicienne mais elle n'a jamais compris ce que voulait dire « la médecine » comme une discipline culturelle, scientifique mais irreproductible donc artistique. Elle n'a reçu son titre universitaire de docteur qu'à l'âge de

[38] Josef Zrzavý. Anatomie pro vytvarniky. Academia, Praha 1957.

soixante-quinze ans, presque *honoris causa ;* tel est l'héritage des enfants de l'après-guerre qui n'ont pas eu de la chance de faire des études médicales approfondies mais qui ont excellé dans la mise en place des recommandations médicales univoques et biaisées. C'était bien avant l'*evidence based medecine* et *evidently biased medicine* détruisent toute pensée médicale. Depuis leur fin d'étude soldée par la promotion en 1960, elle organisait chaque année avec la verve d'une *Sisyphe* une réunion des anciens étudiants, et ceci aussi à travers le Rideau de Fer et ce jusqu'à 2020. Il est touchant de voir ces octogénaires se retrouver autour d'une table pour discuter de la vie et de l'effacement doux de la médecine clinique traditionnelle, basée sur le bon sens d'un clinicien, au profit de la *médecine industrialisée* basée sur de fausses preuves. Entre 1960 et 1964, ma mère se spécialisa tout d'abord en médecine interne, puis en 1973, elle se tourna vers la médecine générale, la plus « humaine », la moins hospitalière. Après son expérience comme infirmière en salle chirurgicale, elle souhaita devenir chirurgien mais cette discipline, jugée peu féminine, lui fut refusée. Dans les années 1978 - 1979, elle se vit être traînée devant les tribunaux (l'ordre des médecins n'existait pas à l'époque du socialisme réel) pour une faute présumée. La partie adverse était assistée par le médecin légiste, chef de nomenklatura communiste au niveau fédéral, le docteur Skocdopole, récupéré des *Hitlerjugend*, qui apparaîtra plus tard dans mon récit en tant que doyen après la Révolution de Velours. Ma mère ne reçut qu'un blâme : à mon avis, il s'agissait plutôt de l'école de patristique : nuire, coincer un homme libre pour l'assujettir, pour le dominer, pour le repêcher avec l'amour et l'accueillir enfin au sein de sa communauté de truands. Durant toute sa vie, ma mère resta une professionnelle dévouée au mirage du progrès social « tout, tout de suite, gratuit et pour tous », version communiste du

progrès médical version « nouveauté de la prise en charge » et conviction qu'il ne faut plus expliquer ni comprendre le monde, mais le changer.

Le règlement de comptes entre les « rénovateurs et les staliniens », tous communistes en 1968, surprit ma mère naïve incapable de comprendre la sale nature des politiciens et autres fonctionnaires, des bras cassés qui ne créent rien, mais qui gèrent tout. La différence entre gestionnaires et créateurs lui échappa. Dans le souci de ramener son mari, mon père vers notre miraculeux foyer familial, elle fit un scandale de sa vie privée en se plaignant de son adultère avec Nina à la hiérarchie de son mari, sur son lieu de travail, au parti communiste, aux syndicats, à la mairie et à tous ses amis. Cela coûta à mon père une purge normalisatrice et une descente aux enfers par les communistes. Les collègues concurrents et les partisans du collectivisme se réjouirent de l'anéantissement d'un de leurs camarades. Les fonctionnaires de tous les pays sont tous solidaires car ils ont un seul et même ennemi : l'homme libre ! Les fonctionnaires de tous les pays sont déjà, hélas, réunis !

En bref, ma mère, par pur amour possessif, tua professionnellement et socialement son mari, mon père, telle Médée pour attirer Jason. Telle est sa nature d'ascendance *Sagittaire*, tirant vite et à l'aveugle ! Sans réfléchir, elle atteint toujours sa cible. Dans la *Process Com,* elle serait classée parmi les persévérants, empathiques-travaillomanes. Leur divorce fut prononcé en juin 1970, mais ils vécurent ensemble pour garder un semblant de famille et pour des raisons matérielles, jusqu'en 1985. Je ne comprendrai jamais le retour de mon père en octobre 1966, mais les enfants ne comprennent pas leurs parents et les parents comprennent rarement leur descendance. Ma mère est devenue médecin d'un des premiers centres médicaux et en fut la responsable en 1970. Moise Brabant (1930-2000) était un de ses collègues. Il avait survécu à

Auschwitz, mais pas ses parents. Célibataire jusqu'à l'âge de cinquante ans, il s'est marié avec une fille banale, presque vulgaire, plus jeune de douze ans que lui. Il a toujours prétendu que son père était un représentant de la communauté hébraïque d'Olomouc, sa mère était d'une famille de *koulak*. Marginalisé et peu intégré aux régimes après la guerre, il a supporté dans les années 1970-1980 la gestion du centre médical par ma mère. Il se sont mutuellement apprécié avec mon père. Leurs discussions sur l'intelligibilité de Dieu m'ont fasciné même si, à l'époque, je n'ai rien compris. Moise Brabant était en contact avec des marginaux du socialisme réel : des trafiquants, avec la pègre et aussi dissidence arrangée. Après la Révolution de Velours, il proféra les calomnies sur notre famille, nous traitant d'antisémites : si on n'est pas né antisémite, on peut toujours dire qu'on le devient. Heureusement, les autres collègues hébraïques, comme les Schneeweiss, ont stoppé ces ignominies, mais la blessure a été faite et les calomnies répandues.

En 1985, mes parents se sont séparés et je commençais mes études universitaires, sept ans après ma sœur, trois décennies après ma mère, dans la même faculté. A cette époque, il n'y avait aucun espoir que les cieux plombés du socialisme réel ne puissent s'éclaircir. Parmi ses patients les plus régulièrement soignés, se trouvait un grand gaillard de huit ans son aîné que ma mère accepta comme deuxième mari. En 1987 elle se remaria. Son deuxième mari était un chercheur bureaucrate et un technocrate, un *scientiste* avant l'heure, convaincu qu'il faut dominer la Nature. Son refus de la fatalité de la vie et de la réalité se termina par sa mort en 2017.

En 1988, ma mère prit sa retraite. En 1989, elle était radieuse, malgré le décès de mon père six mois auparavant.

Ce fut l'année la plus noire de mon existence. Je devais encore effectuer une année à la faculté et au moins trois à cinq années de spécialisation médicale dans les hôpitaux. J'en ai fait neuf. Ma mère était obtuse pour ne pas commencer la médecine libérale, malgré mes insistances et malgré le fait qu'elle avait la plus grande clientèle de son dispensaire municipal. Elle était salariée de ce centre et non pas libérale. Elle ne souhaitait pas « se privatiser » au moment le plus propice où l'Etat à la fin du communisme proposait aux médecins salariés de privatiser leurs cabinets, malheureusement en restant toujours sous le joug des assurances d'Etat et des mutuelles. La médecine tchécoslovaque sous le socialisme n'était qu'un salariat : il n'y avait plus de médecins libéraux et libres et privés. De nos jours, la République Tchèque et la République Slovaque ne reconnaissent pas l'existence de professions libérales, les architectes, médecins, avocats sont des salariés exerçant au sein de cabinets privés ou non . Et il n'y a toujours pas en 2020 de médecins dits « privés » sont *de facto* des personnes assujettis aux assurances. Il n'y avait que des dispensaires et des hôpitaux, tout le monde était salarié. Cette destruction du monde libéral et de la culture libérale se produisit juste après la collectivisation agricole entre 1948 et 1953. La culture médicale, y compris la médecine clinique et la recherche appliquée, fleurissent uniquement si le climat est libre ou libéral. Si pendant l'Empire et même pendant les premières décennies avant la Deuxième Guerre Mondiale, la Tchécoslovaquie disposait de médecins salariés, privés ou libéraux, le Communisme les anéantit après que le Fascisme les eut interdits. Ma mère, refusant la privatisation, offrit un cadeau à ses collègues. Ses « copines et copains » le firent pour elle : ma mère partit avec une retraite symbolique. Les copines et les copains qui se privatisèrent en créant une coopérative de dispensaires en 1993 et dont ils revendirent par la suite, vers 2005, leurs parts pour des millions. Les murs des

dispensaires de l'Etat socialiste furent quasiment donnés à leurs occupants de l'époque. Le système d'assurance de santé imposé aussitôt permit de calculer le rendement des « patientèles ». En effet, il n'y eut pas de changement au niveau des assurances : ce qui était étatique devint du jour au lendemain la propriété des banques, des assurances ou d'autres établissements financiers. Les parts de la patientèle et les murs du centre médical appartenant à ma mère furent partagés entre ses collègues : qu'ils s'étouffent avec leur bien-pensance !

Il est encore plus triste de se rendre compte que ma mère, dans sa nuisance bien-pensance, est aussi intervenue auprès du chef des maladies infectieuses à Prague pour qu'il me décourage de faire de l'infectiologie et qu'il ne me prenne pas dans son *team*. Le poste, qui m'était accessible, fut donné à un collègue plus jeune que moi de trois ans, qui brillait dans les soirées mondaines internationales sponsorisées par la *Big Pharma*, sans aucune perspicacité médicale ni scientifique. Il occupait le poste de médecin chef VIH à Prague de 1996 à 2015 quand il décéda d'une "leucémie" ou, plus probablement, du SIDA.

Après 1996, la vie de ma mère avec son nouvel ami était presque aussi heureuse qu'autrefois entre 1954 et 1966. Son deuxième mari était un fidèle allié par pur intérêt et non par conviction de l'ignoble régime communiste en place. Ma mère ne vit jamais comment il abusa d'elle et comment elle se fit parasiter par lui. L'amour rend aveugle à n'importe quel âge. Il lui souffla les idées du collectivisme communiste et, pire, après la Révolution dite de Velours, il se présenta comme un « sage défenseur » de l'Ancien Régime. Épuisée, ma mère l'envoya en maison de retraite en 2016 où, dénutri, il mourut au bout de six mois.

1995 – *coming-out parental*

En 1995, ma mère se sentit obligée de faire son *coming-out parental*. Il lui était impossible d'accepter pleinement que son fils unique vive en couple avec un homme. Le *coming-out parental* doit être aussi dur que *le coming-out* des protagonistes. Il est impossible de le faire dans un climat de moralisation hypocrite et destructrice, si enracinée et traditionnelle. Je lui ai révélé moi-même ma relation avec Hector Lauzier. Elle aurait pu ne rien faire ou ne rien dire. Mais cela est dans sa nature, de dire tout sur elle et à tout le monde, même si personne ne demande rien. Telle est la nature du *Sagittaire*, franc-tireur, une fois de plus, irrationnelle et cyclothymique. La destruction de la vie de Mirek ne lui a pas servi de leçon. Détruire pour reconstruire, le mal pour le bien, doit être l'héritage de la devise de son catéchiste Juraj Stolba. Son deuxième mari était l'instigateur principal de notre rupture temporaire, mais blessante. Il est vrai qu'à Olomouc la vie *gay* n'existe pas et qu'un médecin « *gay* », même si cela existe, quel que soit son activité sexuelle réelle ou présumée, est obligé de quitter sa ville, ou son pays, et d'émigrer. Un tel renégat peut aussi se suicider. Telle est la nature de la complaisance « humaniste olomucienne ». Olomouc reste une cité baroque repliée sur elle-même et ses trois collines.

La pression de ma mère pour que je redevienne « normal » se solda par un arrêt de toutes nos relations entre 1995 et 1996. J'étais à Olomouc mais je ne répondais pas à ses appels et à ses visites. Je refusai de lui ouvrir la porte de mon appartement. Cette brouille affligeante et douloureuse est un autre des regrets que je ressens encore de nos jours, même si elle fut nécessaire pour pouvoir nous libérer de ce lien. En 1996, lors de la rupture difficile avec ma mère, je lui adressai une lettre de onze pages pleines de reproches qui résumait

ma peine, réelle ou ressentie. Le ressentiment rancunier était mon péché de l'époque. Après cette vague de rancœurs, je me suis apaisé et nous nous sommes réconciliés.

En 2010, ma mère créa et fut élue présidente d'une association qui organisa des échanges confraternels avec des médecins à l'étranger : des voyages et des conférences à Kos, en Grèce, à Boukhara, en Ouzbékistan, à Paris, et à Olomouc. Ils avaient un certain intérêt à découvrir les similitudes et les différences des divers systèmes de santé et les diverses approches épistémologiques, voire philosophiques, qui les construisaient. La découverte de l'histoire de l'épistémologie médicale sur les traces d'Avicenne à Tachkent, d'Hippocrate à Kos ou de Gallien à Rome fut une apocalypse, une révélation pour nous tous, de la défaillance du système industrialisé de la médecine.

En 2017, ma mère eut un cancer de l'ovaire gauche métastasé localement et à distance du foyer initial. Chirurgie, chimiothérapie adjuvante, radiothérapie et hormonothérapie l'ont maintenu en vie presque quatre ans. Son corps s'affaiblit est devenu transparent, cachectique et s'est désintégré. Elle est décédée le 12 avril 2021. Le dix avril, elle nous a donné sa bénédiction à ma sœur, à moi et à Hector, et quand je suis retourné à Paris, j'ai reçu un appel téléphonique de ma sœur tôt le matin le douze avril que tout était fini.

Nécrologie : A la mémoire

Eva Jakubkova, née Horvath.

29.11.1933 Hlinik nad Hronom - 12.4.2021 Olomouc.

Mesdames et Messieurs,

Nous sommes réunis pour célébrer un dernier Adieu à Eva Jakubkova, née Horvath, et honorer sa mémoire. Je vais vous présenter sa vie, son œuvre, son héritage.

Elle est née sous le signe du Sagittaire le 29.11.1933 à Hlinik nad Hronom, en Slovaquie, d'un père catholique, courtier en assurance, d'origines hongroises et d'une mère slovaque, fervente luthérienne, femme au foyer. Elle fut baptisée dans le rite catholique, son prénom Eva signifie « donner la vie » ou « vivre ». Elle était une de trois sœurs, l'ainée protestante, la cadette catholique. À Slovenska Lupča, où ses parents sont enterrés, à Horehroní, sous les Nizké Tatras, elle a passé son enfance et sa jeunesse. Les troubles autour de l'identité nationale slovaque, l'intolérance religieuse, la crise, la guerre, le fascisme et le stalinisme ont fait de sa jeunesse une génération meurtrie. Elle est sortie de cette emprise dans le boom de l'après-guerre : après une école d'infirmières à Banska Bystrica, elle a été admise à l'âge de 20 ans, après deux ans d'expérience en tant qu'infirmière, à la faculté de médecine de l'Université Palacký, réouverte en 1947, dont elle a obtenu son titre de « médecin diplômé » en 1960 parce que les gouvernements totalitaires ont enlevé la liberté de mission médicale et le diplôme de Docteur. Elle a eu des relations très chaleureuses avec ses collègues et les enseignants. Enchantée par la modernisation, elle a commencé à fumer et à tout emballer dans des sacs en matière plastique. Elle a épousé un Olomoucien Miroslav alors qu'elle était encore étudiante et en 1960 leur fille Eva est née et en 1966 leur fils Igor. Elle commença sa spécialité clinique de chirurgien, puis

d'interniste, puis de praticienne. Après avoir travaillé dans les usines Sigma et Zora, comme médecin du travail, elle a été l'une des premières médecins à travailler dans des centres de santé, suivant le modèle concentrationnaire de santé industrialisé, et est restée généraliste à la Colline du Plateau jusqu'à sa retraite en 1988. Elle et Miroslav ont vécu longtemps ensemble, même après leur divorce. En 2010, toute la promotion de 1960 a reçu symboliquement le titre Medicinae universae doctor, mais la dégradation de la médecine fut achevée. Pendant soixante longues années, elle a convoqué des réunions d'anciens élèves à travers le Rideau de Fer. Elle a été veuve pour la première fois en 1989 de Miroslav, en 2017 la seconde fois de František. Après une longue maladie, elle est décédée dans l'apaisement et dans la cachexie, mais avec un esprit serein ; grand-mère, arrière-grand-mère, avec deux sœurs, quatre fois tante, huit fois arrière-tante et cinq fois arrière-arrière-tante. Avant de mourir elle a pu donner un dernier adieu à ses deux enfants. Elle est partie dans son sommeil, avec des excellents soins de charité catholique dans un hospice sur la Sainte Colline près d'Olomouc.

Je résumerais son travail en notant qu'elle a consacré sa vie aux services des autres, à la recherche d'une justice presque métaphysique, avec empathie. Son travail actif, émancipé avant et après la normalisation et sa vie privée et familiale ont été un bras de fer entre l'abnégation et le bien-être ; elle n'a jamais accepté la médecine comme traité culturel sur la réalité naturelle, mais, à l'instar des technocrates, elle a vécu dans la conviction qu'il y ait une bonne solution. Elle a consacré sa vie à ces enfants, à la famille, aux

malades, aux collègues et aux amis. Si elle devait se défendre contre le mal et le mépris, son sens de la justice, sa persévérance, son talent organisationnel exceptionnel et le caractère de Sagittaire la faisaient parfois réagir de façon excessive. Elle n'a jamais établi de liens avec l'Église ou les partis politiques. Elle était active dans les organisations professionnelles. Croyant, elle a supplié Dieu de la protéger. Elle était excellente en sports, aimait danser, chanter, appréciait le bon vin, les danses folkloriques, l'Opéra, la musique, le théâtre, les randonnées, la Nature, l'Art.

Son héritage ? Encouragement à ceux qui suivent leurs visions de la justice par leurs chemins sans nuire aux autres. L'amour et la justice, soutien et concordance, tolérance et ouverture, amitié et responsabilité ont été ses forces motrices avec lesquelles elle a surmonté des moments difficiles. Elle est partie un matin à l'âge de 88 ans, comme une vieille gitane une fois avait prophétisé pour elle, le jour de l'anniversaire de sa sœur cadette.

Comme le dit l'épitaphe sur la pierre tombale de Miroslav, où elle repose, non loin de François : « Celui qui vit dans les cœurs n'est pas mort. »

Honorez sa mémoire.

Elle reste avec nous.

Que Dieu la protège ad vitam aeternam.

Malgré les critiques vis-à-vis du *Scorpion*, c'était le cancer qui l'emporta.

J'étais opposé à l'idée que les urnes des cendres de mes parents soient enterrées côte à côte, mais j'ai finalement cédé au souhait de ma mère d'avoir sa place à côté du *Scorpion* Miroslav. Elle souhaita rester pour l'éternité à côté de celui dont elle avait empoisonné la vie et avec qui elle avait eu deux enfants pour qui elle avait tout sacrifié…

> Moi : « Comme disait Talleyrand : l'éternité est longue surtout vers la fin. »
>
> Hector : « Pourtant elle est apaisante. Je dis souvent, pour transposer l'adage de Talleyrand aux individus, que la mort est surprenante, surtout au début, après on s'y habitue! Je pense que c'est Tennessee Williams, mais je n'en suis pas certain qui avait écrit : « *They all live only with predicted facts, whatever unexpected reminds them of death.* »

Tout sur ma sœur, Evicka, du signe du *Capricorne*

Les chaînes de montagne illustrent le mieux le caractère de ma sœur. En Moravie, elle part quasiment tous les week-ends à Jeseniky, elle passe au moins quatre semaines en Autriche, dans les Alpes autour de Schladming, mais elle aime aussi les Tatras ou les Alpes françaises ou italiennes. Les Jeseniky, ses reliefs sont arrondis et il est ancien comme le Massif central, les Grandes Tatras sont du type quaternaire alpin. Le climat est toujours dur et polaire, l'air pur, la vue dégagée.

Ma sœur n'est pas une sainte, elle est trop rangée, quasi-« normale », presque banale, grossière, voire ordinaire : son ardeur de vivre, son enthousiasme pour sa profession d'ophtalmologue à Sternberk, le dévouement pour sa famille, sa spiritualité généralement athéiste, mais qui devient rituelle lors des fêtes religieuses, font de ma sœur une heureuse grand-mère. Elle a soixante-deux ans, est mariée et mère d'une fille et grand-mère de deux petites-filles ; fausse blonde platine aux yeux verts, elle pèse quarante-cinq kilos pour un mètre cent-soixante-cinq, est sportive, gracile, conformiste.

La ville de Sternberk, à vingt kilomètres au Nord, diffère d'Olomouc : c'est une ville allemande en contrebas des montagnes de Jeseniky et c'est le début de l'immense plaine fertile de Hana, au centre de laquelle se trouve Olomouc. Cette ville est sans grand intérêt, sauf pour la grande cathédrale baroque de l'Assomption et au-dessus, le vieux château gothique de Sternberk, sobre et sombre, qui fait partie d'une série de châteaux d'une famille aristocratique qui porte le même nom. La ville respire cette fierté germanique insoumise, mais aussi hostile et martiale. Le seigneur du château conçut en 1369 ce malheureux plan des Sudètes pour l'Empereur Charles IV de Bohême.

Hector : « On a l'impression que tu es nostalgique de ton enfance et de toutes ces villes et villages. »

Moi : « Pas du tout. Comme tout le monde, je vieillis mais je ne me vois pas vieillir. J'admets ce changement progressif qui arrive par paliers. Dans nos cœurs et nos esprits, nous restons des enfants jusqu'à la mort. Mon enfance fut très heureuse. »

Hector : « On ne le dirait pas. »

Moi : « C'est ton erreur de jugement. Chacun juge toujours selon soi ce qui est le problème fondamental. »

Ma sœur est née le mardi 19 janvier 1960 sous le signe de Capricorne, elle est donc têtue et fidèle. Selon la typologie de communication de la *ProcessCom* de Taibi Kahler (1943-), elle est une meneuse, une *persévérante* avec une ascendance *rebelle* et *promoteur*, je dirais. Taciturne, c'est une solitaire convaincue qui frôle la misanthropie mais qui a aussi de l'empathie.

Il m'est difficile d'écrire l'histoire de mes parents car je n'ai pas vécu à leur époque, mais décrire la vie de ma sœur autrement que d'une façon purement factuelle m'est quasi impossible. Je me sens trop proche dans le temps et dans l'espace, sans nous confondre car nous avons sept ans d'écart, ce qui, dans l'enfance, semble une éternité. Nous ne faisons pas, non plus, cette unité d'action nécessaire pour écrire une pièce de théâtre.

Ma sœur fut baptisée par Suzanne (ma grand-mère maternelle) et Marie (ma grande-tante paternelle) à Hodolany, en 1962, selon le rite catholique romain. Elle naquit dans ce quartier où les rues coupe-gorges disparurent au profit d'un aménagement territorial et d'un agrandissement des grandes usines locales de

Sigma, Zora, TOS. Vive le vocabulaire moderne ! Il n'y eut pas de nouvelles constructions d'habitations.

Ma sœur vécut souvent en Slovaquie jusqu'à l'âge de six ans avec ses cousins du même âge, Marcel, Robko et Roman, chez nos grands-parents maternels, à Slovenska Lupca, pour respirer l'air pur des Monts Métallifères Slovaques qui font partie des Carpates occidentales. Ils datent de l'ère dévonienne et ressemblent à Jeseník ou au Jura. Le village est pittoresque avec son petit couvent dans le château récemment transformé en hôtel cinq étoiles avec spa, sur une montagne couverte d'une forêt mixte, feuillue et persistante. En 1964, elle est partie vivre avec ma mère et mon père à Cuba pendant six mois, elle en garde de vagues souvenirs mais profonds, aux détails incongrus. Son amitié avec la fille de la secrétaire du parti castriste s'effaça au cours du temps. En septembre 1966, quand je vins au monde, elle commença son éducation obligatoire communiste à l'école élémentaire Anton Dvořák (d'après le compositeur tchèque du même nom 1873-1904) sur la Colline des Tables. Ses camarades de classes étaient quasi exclusivement des enfants de familles privilégiées de confiscateurs récents des villas, issus des familles politiquement flexibles : fascistes et antifascistes, collaborateurs et résistants, juifs, antisémites, pro-sémites et philosémites, anti-allemands, pro-allemands, allemands et germanophiles, anti-communistes, procommunistes et communistes, et diverses sortes de démocrates opportunistes, arrivistes ou complexes. Tous ce magnifique agglomérat se combinait librement dans une promiscuité inouïe et rafraîchissante. Evicka noua bien des amitiés qui perdurent aujourd'hui encore, mais elle garde aussi cette amertume du fait du mépris de ses semblables à cause de ses origines trop intellectuelles, progressistes et modestes. Nos parents furent toujours considérés comme

étrangers à ce microcosme d'Olomouc. En 1970, une nouvelle école fut ouverte sous le nom d'un autre esprit artistique d'Olomouc, František Stupka (1879-1965), l'un du « quatuor des très grands chefs d'orchestre tchèques » du XXe siècle aux côtés de Rafael Kubelík, Václav Talich ou Karel Ančerl, moins connu. Ma sœur y fut transférée d'office selon la carte nationale d'éducation et elle y trouva plus de liberté populaire parmi les enfants des nouvelles tours d'habitations. Ces tours d'habitation restaient quand même de taille très humaine, sans la création de véritables cités ou de ghettos coupe-gorges selon les idées farfelues de Le Corbusier. Ma sœur trouvait ses amis de l'école Dvořák plus sympathiques et moins vulgaires. Tel est le destin d'une déracinée de la classe moyenne, entre les nobles et les défavorisés, entre éternité et perdition.

La terreur ou le purgatoire commença pour ma sœur au Lycée Slave que je fréquentai sept ans plus tard. Ce lycée, dont l'histoire est étroitement liée à celle de l'université, fut fondé en 1576 par les Jésuites et garde son identité militaire, stricte et sobre, mais reste humaniste et Slave. Ce lycée représente pour moi une période paradisiaque, mais fut un enfer pour ma sœur. La faute en revient, aux yeux de professeurs sadiques, sordide équivalent du catéchiste Juraj Stolba de ma mère trente ans plus tôt, à l'avoir vue ne pas enlacer, mais donner un baiser à son copain de l'époque, à l'âge de dix-sept ans, dans les couloirs du lycée ! Les enfants de nos jours sont surinformés à cause de la libération des mœurs post 68 et de vieux routiers de la pornographie sur Internet. Si cet anachronisme moralisant et anéthique peut faire rire de nos jours, il fut cependant une vraie torture pour ma sœur à dix-sept ans. Les deux créatures, son professeur d'anglais et une vacataire qui n'enseignait pas

personnellement ma sœur, lui firent tant de mal que ma pauvre sœur voulut tout abandonner l'année du baccalauréat en 1978. C'était un vrai harcèlement.

A partir de 1976, ma sœur commença à pratiquer la danse comme sport préféré l'été, et du ski en hiver. La chorale de chant classique du lycée lui donnait une impression de désinvolture artistique raisonnée. Ma sœur, malgré son indépendance, avait peu de sens pour les arts. Ces trois activités étaient son refuge face à ce harcèlement. Finalement, ce fut mon père qui demanda au professeur d'anglais de cesser cette pression en le menaçant de demander une inspection académique. Heureusement qu'elle réussit à tout surmonter car, sans le baccalauréat, il lui aurait été impossible de trouver un quelconque travail dans ce régime "socialiste réel", ainsi dénommé à partir de 1971 jusqu'à la *perestroïka* en 1986. A cette époque, loin encore de notre époque formidable, le baccalauréat était une sorte d'accomplissement de l'ascension sociale par l'éducation. Son fiancé, également dans la même classe et aussi farouche skieur que ma sœur, quitta Olomouc pour Ostrava pour étudier la métallurgie, et leur romance d'adolescence finit comme elle était née, dans un nuage d'effervescence émotionnelle, laissant une cicatrice invisible, mais palpable dans leurs âmes. En 1978, le taux de réussite aux épreuves du baccalauréat était autour de soixante pour cent, tous Bacs confondus (professionnels, littéraires, scientifiques), soit loin des quatre-vingt-cinq pour cent de 1989 et des quatre-vingt-dix-neuf pour cent d'aujourd'hui.

> Moi : « La dégradation s'organise autour de la « gratuité » et de la « démocratisation » de l'éducation et de la santé mais ceci a pour but une interchangeabilité de la main d'œuvre sans réelle compétence, sans connaissance approfondie de ce qu'elle doit exécuter. Le délire est de penser que l'ascenseur social peut fonctionner pour tout le monde et

> tout le temps : si tout le monde a un diplôme, ce diplôme ne sert à aucune distinction. Ce n'est pas la culture qui se transmet, mais la dégradation des aspirations. »
>
> Hector : « La célèbre Sorbonne a supprimé hier les épreuves d'un trimestre. Tous les étudiants passent au niveau « supérieur » simplement grâce au temps passé à la fac, sans aucun obstacle. »
>
> Moi : « La formation pour une « sur, sous ou super » spécialisation n'est pas une éducation, mais une persuasion. »
>
> Hector : "Pour l'instant, on remplace les diplômes d'université par des médailles en chocolat."

Finalement, elle obtint son baccalauréat et s'inscrivit en médecine. Notre père, exclu du parti communiste et divorcé, mais vivant sous le même toit que notre mère, fut un ange de mauvaise augure pour la carrière de ma sœur. Au lieu de l'inscrire en médecine, l'université l'inscrivit en pédagogie spéciale pour jeunes handicapés où ma sœur commença à étudier. Il faut ajouter qu'il y avait des examens pour la rentrée à l'université selon les facultés (médecine, pédagogie, science naturelle, philosophie et langue) et ma sœur les passa pour étudier la médecine ! Donc, ce changement d'une faculté à l'autre n'était que purement administratif, d'autant plus qu'une de ses connaissances du quartier de la Colline des Tables et du lycée y fut acceptée, une fille maniaco-dépressive, autiste, pas très brillante, qui passait son temps à s'automutiler et à peindre avec son sang, la fille du procureur général communiste du Tribunal de Grande Instance d'Olomouc, avec des notes au lycée quasi inexistantes et extrêmement basses. Ma sœur vécut mal cette injustice. Mes parents étaient inquiets qu'elle ne fît une nouvelle dépression ou une anorexie mentale, après

les persécutions du lycée face à cette nouvelle ignominie. Ma mère, enragée par cette partialité, n'écoutant que son cœur et sa raison, prit un ticket de train pour Prague afin d'être reçue au Ministère de l'Education par le Vice-Ministre. Nous ignorons tout de leur discussion et du chantage, du *qui pro quo* du versement d'éventuels dessous de table mais ma sœur fut intégrée à la faculté de médecine un mois plus tard !

> Moi : « La plus ignoble oppression est celle exercée contre vos proches innocents, contres vos enfants, vos parents, votre époux. »

Mon père, dégoûté une fois de plus par la mesquinerie du régime oppressant deux ans après la Charte 77, ne fut pas capable de la moindre action. De toute façon, toute révolte pour défendre l'avenir n'aurait été qu'une hypothétique descente aux enfers, vouée à l'échec. La dissidence arrangée était plus viable à Prague et à Brno que dans les provinces. Une dissidence arrangée signifie que les propositions politiques des opposants étaient irréelles ou inacceptables pour le pouvoir en place, car elles étaient rédigées à la demande du polit bureau pour faire entendre une "autre proposition". Le plus brillant exemple en fut le pamphlet de *Deux Mille Mots* de 1968, conçu à la demande de Frantisek Kriegel, membre du comité central du Parti communiste tchécoslovaque, et rédigé par Ivan Hanzlík, stalinien de la première heure et « anticommuniste » sur commande de son camarade Kriegel et un des premier porte-parole de la Charta 77. Ce manifeste proclama une révolution antisocialiste, mais tout à fait communiste. La dissidence était surveillée et protégée à la fois, marginalisée mais assurée par sa propre survie, au moins à Prague et à Brno. Dans les autres villes, les dissidents étaient anéantis, pulvérisés, maltraités. C'était aussi en partie la patientèle de Moise Brabant. A Prague et à Brno, les dissidents jouaient le rôle de naïfs mais étaient utiles.

Ils se virent offrir des emplois fictifs, il s'agissait de sinécures, comme des postes de chauffagiste d'immeubles collectifs. Ce travail mal payé, méprisé par le *péplum* était un sésame pour accomplir l'obligation de travailler ainsi que pour profiter des bénéfices sociaux, tels que les quatre piliers de la société de redistribution: santé, éducation, arts et retraite. Ces sinécures dissidentes consistaient à appuyer sur le bouton « marche » à huit heures du matin pour mettre le chauffage central en marche et à le couper à vingt heures pour éviter une surchauffe. Leur salaire pour n'avoir rien à faire toute la journée dépassait largement leur contribution pour faire leurs concepts politiques alternatifs surveillés par le pouvoir en place. De plus, même les dissidents étaient obligés de travailler, car le chômage au pays du socialisme réel n'existait pas, il était interdit. Après la Révolution de Velours, sur le conseil de Jacques Attali, le chômage fut caché derrière un écran d'éducation et de formation.

Ma sœur fut une bonne étudiante et se passionna pour l'ophtalmologie. Cette discipline mécanique, technique, instrumentale convenait parfaitement à son caractère et à sa conception du monde comme une représentation pragmatique de la réalité. C'est un point commun avec sa mère et son époux, Sergueï Zamboj. Durant toutes ces années, elle ne vit pas venir le désastre de la dégradation de la médecine industrialisée, engendrée par le ministre Walther Funk (1890-1960) sous le protectorat de Reinhard Heydrich durant l'occupation nazie, poursuivi jusqu'à la perfection par les communistes, puis par les suiveurs de Jacques Attali. Lors de ses études, elle travailla, pour avoir plus d'indépendance et d'argent de poche, comme guide touristique en Tchécoslovaquie et dans les pays du Bloc Soviétique, entre 1978 et 1987. Elle était souvent fâchée contre moi, car elle j'étais à sa charge, et elle me traînait partout où les adolescentes souhaitaient aller toutes seules. J'avais sept ans de

moins qu'elle, ce qui, dans cette phase de mutation de l'adolescence, est une énorme différence. Ses amis du quartier de la Colline des Tables, ses collègues de la faculté ou du cours de danse, son petit ami et ses autres prétendants potentiels faisaient aussi partie de mes connaissances et je me sentais plus proche d'eux que de mes camarades de classe de mon âge.

Sergueï Zamboj

Son voyage en hiver à Saint-Pétersbourg (encore nommée Leningrad à cette époque), en 1983, comme guide avec de jeunes soldats appelés, des officiers de l'armée tchécoslovaque, nous surprit.

« J'ai rencontré quelqu'un de bien à Léningrad », avoua ma sœur sur le seuil de notre appartement.

« Un Russe ? », cria mon père, affolé par la vision d'une telle invasion.

« Une connaissance ? Un ami ? Parle-t-il tchèque ? » cria ma mère, affolée par l'idée que sa fille de vingt-trois ans ne finirait pas ses études de médecine.

« Je m'appelle Sergueï Zamboj », balbutia ce jeune pragois de vingt-huit ans au crâne déjà dégarni, la calvitie étant familiale, il était robuste mais athlétique.

Le soupir de soulagement de mes parents fut énorme. Non seulement il avait un diplôme d'ingénieur en électrotechnique mais, en plus, il était blanc, pragois et tchèque, avec peut-être même un peu d'embonpoint. Tout internationalisme a ses limites, même aux yeux d'un cosmopolite et d'un *globetrotter* comme mon père souhaitait l'être sans jamais avoir pu le réaliser,

ou même aux yeux d'une fervente progressiste, antiraciste et anticolonialiste, ainsi que ma mère souhaitait prétendre se présenter.

Ma sœur finit ses études en 1984 et commença sa spécialisation. Le président de l'université et chef de service d'ophtalmologie était un grand misogyne bien que son équipe soit majoritairement féminine en 1985.

« *Only over my dead body* » dixit le président de l'université et celui-ci fut exaucé : le jour où il devait se rendre à la présidence de l'académie pour signer l'arrêté des prises de fonctions des nouveaux médecins spécialisés, en internat, sa voiture fut retrouvée immobile sur le parking, le moteur en marche. Il était mort à l'intérieur et, selon l'autopsie – car tous les corps sont autopsiés dans ce pays depuis que l'empereur maçonnique Josef II passa un décret en 1782 – les piles de son pacemaker de première génération ne fonctionnaient plus. Les contrôles avaient été décalés à plusieurs reprises : le piège de la technologie.

Ma sœur fut acceptée en spécialisation et le nouveau chef qui arriva deux mois plus tard la confirma dans ses fonctions.

Mon père refusait que Sergueï fasse une carrière de fonctionnaire-partisan et il était méfiant à cause de ses contacts avec la Sécurité Secrète. Sergueï, qui n'avait jamais exercé son métier d'ingénieur, travaillait à Prague-Sud comme *apparatchik* du « *Faisceau de la jeunesse communiste » (« Socialisticky svaz mládeže, SSM »)*.

« C'est pire que l'Eglise », commenta Miroslav, mon père.

Sergueï quitta Prague, sa mère, trois fois veuve avec son quatrième mari, et vint s'installer à Olomouc. Liés à ses racines pragoises, il protégeait le pragocentrisme à Olomouc. Les contacts de mes parents et son dossier plus

que rouge aux yeux de la hiérarchie industrielle l'aidèrent suffisamment pour s'installer dans cette nouvelle ville. A tel point qu'il obtint rapidement un poste dans une usine de renommée internationale, *Sigma Olomouc-Zygmundia Olmutz.* Revoilà un exemple parmi tant d'autres d'une bonne collaboration détournée, d'aryanisation et de bolchevisation qui dépassait largement toute haine raciste ou religieuse au profit de l'avidité et de la cupidité des collaborateurs avertis : comme toute industrie tchécoslovaque, elle fut fondée grâce à des capitaux germaniques, autrichiens, allemands, hébraïques collaborant avec tous les gouvernements successifs, puis nationalisée et étatisée en 1948. Son ascension semblait assurée, mais les temps changèrent cinq ans plus tard. Il est affable, familier, oligarque selon les circonstances, bon et bienveillant avec ma sœur et protecteur avec sa famille. Il n'exerça jamais l'ingénierie électromécanique et devint un *manager* ou un commercial. Pour propulser sa carrière, il commença son Master à l'Institut des Etudes Economiques et Pronostiques de Prague *(Candidat en sciences)* l'année de sa fondation en 1986 et le termina en 1990. Il est une sorte de gendre idéal, flexible sans aucune morale et soutien optimal de tous les régimes : s'il le faut, il n'hésite pas à défendre les plus forts. Né sous le signe du *Lion*, il lui manque l'audace d'exercer le pouvoir sur d'autres que ceux situés en dessous dans la hiérarchie. *Promoteur* et *travaillomane*, il se contente des additions simples. Sa vision technocratique de la vie lui permet de s'affranchir de tout scrupule et d'appartenir aux dominants, aux *Frankenstein*. Il craint les aléas. Il refuse la vie comme un laps de temps et se considère, avec ses trois stents coronaires, comme immortel. Il fut aussi un agent de la Sécurité Secrète, car il m'avait menacé de colporter de fausses rumeurs sur mon appartenance prétendue à l'organisation du KGB/STB, si je m'installais en France. Ce que je fis beaucoup plus tard, et lui également.

Moi : « Ces divers agents font partie d'un triste chapitre de bras cassés. Je vous en dirai davantage quand je résumerai mon hiver de Velours et ce qui en a résulté. »

Hector : « Tu es un peu paranoïaque. »

Moi : « Un peu, mais pas assez. »

Le 8 septembre 1988, trente ans après le mariage de mes parents à un jour prêt et trois jours avant ma majorité légale de dix-huit ans, les témoins à la mairie confirmèrent leur union et, le soir, tard dans la nuit, nous fêtâmes cet événement au Grand Hôtel de la Maison Nationale (Národní Dum) où l'esprit de ma grand-mère Bohumila, l'aimée de Dieu, flottait encore.

Les nouveaux mariés restèrent dans l'appartement de la rue Junacka, dans la tour entre les villas et les champs, jusqu'en 1999. Puis la Révolution de Velours arriva.

Hector : « Il faut en dire plus sur la Révolution de Velours. «

Moi : « Oui, je vous en parlerai plus tard mais je me répète déjà : c'était un *happening* ! Et mon beau-frère y joua le rôle d'un aveugle qui en profita. »

Je rentrai de Suède le 17 septembre 1989, notre père décéda le 17 octobre 1989 et, le 17 novembre 1989 la Révolution de Velours orchestrée par les communistes au pouvoir commença à Prague tandis que ma sœur, ignorant qu'il agissait d'un carnaval, était clouée au lit avec son fœtus de cinq mois à cause d'une grossesse à risque et de son col utérin dilaté.

Sergueï avait peur : la branche « internationale » de *Sigma Olomouc*, où il travaillait, devait être dissoute le 31 décembre 1989. Il s'était même préparé à vendre des crêpes dans une camionnette ambulante ! Mais il fut finalement récupéré par ses proches camarades plus expérimentés et créa avec eux et avec ses contacts de Sigma une filiale, *Mercuria LTD*, en hommage à Mercure, le dieu du commerce. Ce changement m'a ouvert les yeux, tragiquement, sur la tragicomédie de cette révolution dite *le happening* de Velours. En 1996, il s'est rapproché des *restitués,* expropriés durant le communisme et réhabilités après 1989, surtout ceux de l'industrie pharmaceutique, industrie qui à Olomouc avait fleuri dans les années 1940 grâce à l'active collaboration avec le IIIème *Reich*. Cela a nui à mon projet "d'épidémiologie clinique libérale en maladies infectieuses" en 1998.

Le 4 février 1990 ma nièce naquit et ainsi se termina la grossesse de ma sœur, dans la douleur avec une épisiotomie et une anesthésie épidurale. Elle resta en congé maternité jusqu'en 1991, les temps s'apaisèrent et la spécialisation aurait pu être reprise là où elle s'était arrêtée. Il est à noter, qu'en République Tchèque, le congé de grossesse garantit un salaire sans perte durant un an, un poste identique lors de la reprise du travail pendant trois ans et, en cas de deuxième enfant, le poste est alors garanti cinq ans. Tout pour le salariat ! Dans ces conditions, la natalité se porte bien, mais les employeurs s'étouffent et s'écroulent sous les charges patronales et l'ascension par travail ne fonctionne pas. En 1995, elle obtint sa spécialisation en ophtalmologie : elle écrivit une thèse sur les *Phacomatoses* oculaires et la défendit à Prague. Puis en 1996, elle racheta un cabinet libéral à Sternberk où elle exerce encore aujourd'hui, avec une partie de son activité à Olomouc. Entre les villes, la forêt

alluviale de la rivière Morava plantée de chênes, hêtres, platanes, ormes et charmes, bordée des plaines de Hana.

Serguei travaille toujours dans sa société *Mercuria LTD* avec le succès que les oligarchies postcommunistes se garantissent à elles-mêmes. De plus en plus méprisant ceux qui étudient pour leurs labeurs et qui travaillent pour une aumône dans leurs domaines respectifs, il s'enferme dans une paranoïa de nouveau riche. Sa peur de composer avec un nouvel élément chinois, le pousse dans un isolement dans son bunker rempli de baïonnettes qu'il collectionne.

Tous profitent du climat du néocommunisme de Velours dans lequel l'oligarchie d'ex-communistes et de crypto-communistes contrôle l'économie, et donc la vie sociale, avec pour quatre piliers du totalitarisme : l'éducation, la santé, la retraite et les arts.

Tout sur Hector, signe du *Taureau*

Difficile de parler de celui qui est mon compagnon depuis un quart de siècle, depuis le vendredi 13 janvier 1995. Sans être superstitieux, le vendredi 13 ne porte ni la poisse, ni la fortune, mais la croix ! Il est mon *alter ego* mais sa nature de *Taureau*, liée à la Terre et la Nature, fait de lui quelqu'un de taciturne, de misanthrope et d'empathique à la fois – comme l'ascendance de ma sœur – de rêveur, de non-travaillomane à part ses excès d'hypomanie, mais aussi quelqu'un de fragile, le rangeant ainsi parmi les gens qui subissent le cours de l'Histoire. Il a des pics de révoltes mais trop brèves, trop de coups de tête de *Taureau,* pour pouvoir arriver à ses buts. Il encaisse les coups, en silence, mais à la fin il se brise comme son cœur trop charitable, trop sentimental. Il est mon soutien dans sa placidité et ma poisse dans son effondrement, avec ses caprices, il devient mon boulet que je traîne au pied, ses coups de tête jouent contre notre couple. C'est la *French Touch* de ma vie. Depuis fort longtemps, nous ne vivons plus la passion mais l'amitié des frères.

Hector est né le 5 mai 1961 dans une famille humble, d'honnêtes travailleurs de la classe moyenne qui avait disparu dans le faux mirage du progrès. Son ascension sociale en tant que médecin fut brisée par le mépris de la médecine empirique après que les positivistes anéantirent toute création spontanée. Par sa nature, il aime les hommes plus spirituellement que physiquement. Sa dévotion pour les malades est exemplaire même si distante et, sous sa carapace d'un *hard-boy*, c'est un sensible. Il est placide, voire mélancolique, souvent déprimé.

Ses parents étaient des gens que je rencontrai pour la première fois en 1995 et qui m'enchantèrent par leur clarté. De la fratrie de trois garçons, c'est lui le

plus honnête, le plus intellectuel. Et le plus têtu et original avec un brin de contre-coup artistique pour la photographie et avec une pensée synthétique parallèle, voire désorientée. Souvent, il brille par des idées de synthèse intellectuelle inouïe. Leurs terres, si pittoresques, leur procurèrent aussi un certain isolement et aucun de ses frères ne se sent à l'aise dans la société ou dans un collectif. Cette nature de caractère rebelle, farouche, indépendant est bien notre canal nourricier entre Hector et moi.

Ses deux frères, Paul et Pierre, sont trop terre à terre, sans possibilité de se détacher autrement que par leur conformisme ordinaire. Paul est le moins plié aux règles collectives. Comme Hector, Paul aime les hommes et vit avec son compagnon depuis vingt ans, dans un secret jamais divulgué à ses parents, ni à ses frères. Il vécut dans le secret toute sa vie à cause d'une expérience de mutinerie de sa jeunesse : alors qu'il était « objecteur de conscience », il fuit la France pour Amsterdam. Peintre d'art brut avec une certaine renommée, il travaille dans l'informatique mais, depuis deux ans, il se retire au fur et à mesure de toute vie à cause d'une hépatite chronique tout à fait maîtrisée par ailleurs, pour l'instant, par un traitement. Il a toujours été un rebelle et c'est pourquoi, refusant service militaire de conviction, il émigra aux Pays-Bas dans les années 1980.

La Valentine est un village de Marseille-Est, à la limite de Treille et des Eoures, où les sardines des tropiques de Fernandel ne se mangent que grillées sur un *barbecue* du jardin qui voisine le château de la Buzine, où vivait à l'époque Marcel Pagnol (1895-1974). Les esprits de Manon des Sources, de Marius et de Jean de Florette sont omniprésents le long du canal de la Durance qui irrigue les plantations des maraîchers et les bosquets des pins de Provence ou d'Alep, de *Pinus halepensis*, de *Quercus coccifera*, des chênes des

garrigues, ou kermès ou de Palestine. L'œuvre de Marcel Pagnol fut pour moi une révélation tardive en France et je pense que Pagnol, avec Henri Bosco et Jean Giono, sont les auteurs français les plus proches de l'esthétique de la *Mitteleuropa*, avec une réserve toutefois car j'ignore une grande partie de la littérature française. Chaque fois que nous regardons une projection de ses films ou des *remakes* réalisés plus tard, Hector semble être ému par l'esprit de Marcel Pagnol, par les réalités montrées, la narration excellente, le scénario bien ficelé et la langue chantante.

Le père de Hector, Michel Séraphin Auguste (1923-2008), était d'abord comptable. Quelle attirance pour les devises et les bons comptes comme mon grand-père paternel Jan Jakubek ! Arrivé à Marseille d'Auvergne (l'argent reste inlassablement bien enraciné) vers 1930, sa famille et lui s'établirent à la Valentine. En 1939, il acheta une parcelle au pied du château de la Buzine, abandonna la comptabilité et devint maraîcher : un travail près de la terre qu'il adorait.

En ce temps-là, la terre était plus réelle que les chiffres de la bourse : un maraîcher gagnait mieux sa vie qu'un financier. Aujourd'hui, nos valeurs classiques sont inversées et nous marchons sur la tête : n'importe quel guichetier de banque gagne mieux sa vie qu'un fermier. Avant la guerre, il suffisait à un fermier pour subvenir à sa petite famille, une vache et cinq chèvres; aujourd'hui, il lui faut un élevage de cinq cents vaches pour pouvoir se verser un revenu de solidarité active (RSA). La vie de proximité était jadis nettement mieux incarnée et plus lucrative que les spécialisations vides et abstraites. C'est une honte, cette notion de progrès ! Jean Cocteau, paraît-il, posait déjà la question : « Et si le progrès n'était qu'une évolution d'erreur?! »

En 1953, il agrandit sa parcelle car il se maria avec la fille d'un voisin, une « Niçoise » prénommée Julie (1928-2013) qui devint par la suite la mère de ses trois fils, nés le 2 février 1955, le 5 mai 1961 et 19 août 1970. Les Serra étaient venus de Sardaigne avant 1918. La famille de Julie était une famille de moyenne bourgeoisie qui avait bien réussi en tant que boulanger au Vieux Port lors de l'occupation allemande, près de l'abbaye de Saint-Victor. Le Vieux Port était jadis lié à la Valentine, un village en bas d'une colline, par un *tramway*. C'était un quartier de villégiature et de la bourgeoisie marseillaise. En 1953, toute la grande famille au demeurant habitait déjà à proximité de Madame Moron, une propriétaire terrienne.

La guerre, malgré toute son horreur et ses atrocités, était « provençale » à Marseille.

La tante de Michel, Joséphine, fut mutée de Marseille en Ardèche en 1940 où elle occupa le poste de chef du bureau de la Poste. Michel s'enrôla tout d'abord pour des travaux sur le Port mais, agacé par le bruit des machines, il s'enfuit aussitôt en Ardèche chez sa tante. Elle mena sa propre résistance en débranchant le téléphone pour éviter que le maire collaborateur n'appelle les Nazis pendant que des maquisards résistants, des gars du village qu'elle connaissait bien, venaient faire des *hold ups* dans son bureau de poste. Le débarquement en Provence eut lieu en août 1944.

> Hector : « Mon cher ami, la guerre est toujours affreuse, sans aucune exception. »
>
> Moi : « Oui, c'est une désinvolture artistique. Bien sûr que c'est noir mais, pour évoluer dans un espace purement noir, il faudrait être Pierre Soulage. »

> Hector : « Il nous faut un peu de recul, ce qui nous manque de nos jours. Imaginez-vous pouvoir désormais filmer des films comme « la Grande Vadrouille » ou « Rabbi Jacob » ou même « Papy fait de la résistance » sans être inculpé d'antisémitisme ou d'irrévérence envers la Résistance ? Je pense que la bien-pensance nous bâillonne très bien ! »

Après la guerre, la reconstruction de cette ville bombardée avec de monstrueuses cités HLM défigurèrent la cité phocéenne et firent définitivement entrer la ville dans le tiers monde.

Les Lauzier n'ont jamais sombré dans le racisme colonial et postcolonial français : Hector et ses frères furent élevés certes dans la dévotion catholique de leur père, de leur grand-mère paternelle et de leur arrière-grand-tante Joséphine, résistante à sa façon et morte en 1993, mais jamais dans le mépris d'autrui.

La famille de Julie était plus branchée sur l'artisanat que sur la terre : le grand-père boulanger mourut en 1955 et la sœur de Julie décéda à l'âge de trente-cinq ans de l'*astrocytogliome,* une tumeur au cerveau, sans enfant. Julie avec trois frères réussirent à convaincre le père en 1953 d'acheter les terres voisines situées entre les propriétés de Madame Moron et de Marcel Pagnol.

Michel et Julie y vécurent le reste de leur vie. Michel dans les champs, Julie à la maison. Vers 2000, Julie commença à présenter des signes de la *maladie d'Alzheimer*. Elle devint apaisée et rayonnante avec des pics de folie tandis que Michel, lui, devint soucieux et dépressif.

L'ambiance de la Valentine se déchira entre bigoterie et isolement, soumission et rébellion, patriarcat et indépendance, entre les arômes des garrigues et la terre travaillée sentant les glyphosates et le fumier de lapin, entre bonheur et tragédie familiale.

Hector photographe et sa thèse

Hector est né le 5 mai 1961.

Enfant, il élevait des poissons rouges, soignait des canards et les chats, découpait des couleuvres, plantait des crocus, observa une éclipse totale du soleil avec une plaque de verre enfumée mais pas suffisamment protectrice qui lui calcina la *macula fovéa* de sa rétine. Souffrant d'amblyopie à l'œil directeur droit, il louche légèrement, surtout quand il est fatigué. Avec son frère Paul et sa grand-tante Joséphine, il fit un pèlerinage à Lourdes et en garde des souvenirs très vifs. La marche avec des torches et la prière incessante l'enchantèrent. Rêveur, de nature artistique, il fit une formation préparant pour une école de cinéma, *l'IDHEC* (aujourd'hui la *FEMIS*), sachant qu'il ferait plus des études scientifiques : il fut cinéaste et photographe étudiant et amateur. Adolescent, il anima un « *club-photo* », fit ses photos dans une chambre noire, se fit pousser la barbichette et la moustache dès quinze ans, fumait des cigarettes et avait des relations inconstantes avec des filles.

Il commença tout d'abord à la faculté de pharmacie en 1980 mais, trop botaniste et trop peu humaniste, il bifurqua vers la médecine dès 1981. A cette époque, avec une camerounaise et un étudiant d'origine slovaque, il créa un groupe hybride utopique romantique juvénile, antiraciste et anti-corruption, véritable bataille à la Don Quichotte à Marseille. Ce groupuscule se vantait

d’être libéral au sens indépendant, pro-LGBT et amateur de cinéma, de photos et de fêtes. Il vivait alors encore en partie avec une fille assez désagréable et possessive. Des horreurs lui apparurent plus tard, quand il comprit les machinations existant entre les divers clans de la faculté et de la médecine marseillaise. A cette époque, certains politiciens locaux étaient responsables de détournements pour leur campagne électorale et certains étudiants en médecine s’en aperçurent. Leur militantisme estudiantin fit une très mauvaise appréciation auprès de la hiérarchie. La pression des mandarins et des préjugés brisa leurs jeunes vies professionnelles. Hector tomba de ses nuages de Don Quichotte de la Valentine et ne s'en releva vraiment jamais. Sa bonté et sa magnanimité le rendent vulnérable. Aucune défense, sauf le repli, ne lui est possible. Les contre-attaques ne sont concevables qu'en cas d'extrême danger, face à la mort.

Tout d'abord, il accepta de faire une thèse sur l'« *Homosexualité et génétique* », ce qui était un dangereux piège dont il n'avait pas saisi les conséquences qu'il portera toute sa vie. Il pensait naïvement que son directeur de thèse voulait vraiment qu’il écrive cette thèse. Mais ce pauvre fonctionnaire souhaitait uniquement se débarrasser d’un sujet que personne d’autre ne voulait aborder et que tout le monde dépréciait. Surtout, ce pauvre enseignant désirait avoir la renommée d’un chercheur curieux qui s'intéressait aux minorités. A cette époque, les études de genre étaient proscrites ou balbutiantes. Hector était convaincu que la liberté, et donc l'insertion professionnelle de l'individu, ne devait pas être brisée par la nature humaine, par sa sexualité. Il conçut ce texte comme une apologie « documentée » de la liberté génétiquement déterminée.

> Hector : « L'homosexualité existe dans la nature avec un trait génétique lié au chromosome X. Elle n'est donc pas contre-nature. De plus, c'est une convention non offensive culturelle, qui est humaine et jouissive. »

Telle était sa thèse principale.

En France, la culture médicale est niée. Nous fumes choqués de discuter avec un *gay-professional,* Jindřich Syrovy alias Edgar Underbahn, qui considérait que « les médecins n'ont rien à dire à ce sujet » ! Effectivement, pour ces fonctionnaires de la pensée étatique, seuls les littéraires voient juste et décrivent correctement la vie : quelle ineptie ! La médecine fut, par eux seuls, reléguée d'une activité culturelle, scientifique et empirique à un service corporel unique.

Aujourd'hui, nous dirions que sa thèse fut l'une des premières études en médecine française de la théorie du genre des années 1990. Son « professeur et directeur de thèse » sur l' *« Homosexualité et génétique »* était une créature de l'académisme local, sans aucun esprit. Enivré par son incompétence, il brillait comme un petit caporal d'université. Il mit au tiroir le travail de Hector pendant des années et fut soulagé par la distance quand Hector se fit expédier à quelques onze mille kilomètres de la cité phocéenne, sur l'île de la Réunion. A chaque rencontre, il émettait des commentaires contraires à ceux qu'il avait émis auparavant, impossibles à satisfaire car contradictoires. Un véritable casse-pieds, cet exaspérant personnage.

Le groupe Slovaque-Black-Hurluberlu fut étiqueté comme un dangereux groupe gauchiste, d'autant plus qu'il soutint ouvertement la campagne de François Mitterrand en 1981.

Les tueries d'Auriol du 18 juillet 1981, entre des gardes du corps des partis politiques, les effraya.

Le groupe ne se réunissait que pour des fêtes et pour des projections de films sans aucune activité politique ni sociale ni syndicale. La copine de Hector le quitta.

L'époque changea progressivement. Les mafias politiciennes s'entretuèrent mutuellement et firent des victimes collatérales. Les règlements de comptes firent la une des journaux dans une ambiance d'indifférence générale. Même s'il n'y avait aucun rapport avec Hector et Auriol, l'ambiance cruelle de vengeance pesa sur ses ambitions et les poussa à arrêter les insouciances qu'ils faisaient.

Hector fut obligé comme tous les jeunes de faire son service militaire et partit par chance et par hasard à la Réunion, sur l'Île des Mascareignes. Après des stages en cardiologie qu'il trouvait trop technique, trop algorithmique, il aima la psychiatrie. Cette discipline contemporaine lui avait été bien présentée par son professeur Azorin au début de ses stages cliniques à Marseille, puis comme interne à l'hôpital de Saint-Pierre à la Réunion. Soucieux de son bonheur et de son indépendance, Hector opta pour la médecine générale à la fin de ses études. La psychiatrie, bien que passionnante, était quasiment impossible en ville à cette époque, à cause d'un trop grand nombre de praticiens déjà installés, ou réservé à ceux qui aiment les discours littéraires.

La rédaction de sa thèse fut une sorte de harcèlement, une homophobie larvée cachée pour cocher une case dans la grille d'activité pour plaire à sa hiérarchie. Comme la hiérarchie s'était penchée du patriarcat traditionnel aux garçon plus sensibles, de Gaston Defferre et Robert Paul Vigouroux pour Jean Claude

Gaudin à Marseille et de Christian Beullac à Jack Lang à Paris, ce fonctionnaire sans moindre imagination émit finalement en 2000 son « *imprimatur.* »

N'empêche qu'il bloquait Hector avec un poste subalterne et précaire d'étudiant pendant douze ans !

En 2000, Hector termina son texte dans une profonde dépression névrotique et dans l'écœurement sans force. Il le termina sous ma pression et, avec mon aide rédactionnelle, sa thèse et fut promu docteur en médecine.

La soutenance était triste : j'étais seul dans la salle, sans ses frères, ses parents trop vieux, ses amis. Hector était assis face au jury qui avait du mal à cacher son hostilité et un certain mépris. Jamais il ne comprit qu'il était victime d'un petit fonctionnaire misérable dont le seul pouvoir était celui de lui nuire. Ce petit acariâtre aurait excellé dans une brillante carrière *d'Obersturmbannführer*. Élevé dans la dignité de l'indépendance par ses braves parents, Hector n'eut jamais la moindre suspicion que cette pourriture humaine puisse infiltrer par capillarité l'Académie, encore moins l'Académie de Médecine.

Moi, j'étais convaincu que de nuisibles *apparatchiks* existaient uniquement dans les régimes totalitaires, mais l'expérience française que j'avais aussi acquise entre-temps m'avait ouvert les yeux sur le misérabilisme de la non-culture humaine.

La Réunion était une sorte d'aubaine et de paradis pour mon cher Hector. Dans les années 1988-1990 l'accès à distance par Internet à la littérature médicale sur *PubMed* et *Cochrane* n'existait pas dans les mêmes dimensions que nous

connaissons aujourd'hui. Pour pouvoir travailler, il lui fallait des cas cliniques et de la littérature. Pour trouver et se procurer de la littérature sur les sujets sur *Internet* ou sur *Minitel*, il alla au CHU de Saint-Denis puis demanda à la mairie ce qui pouvait être fait :

« Rien », répondit l'employé de l'accueil.

Dans les couloirs du bâtiment colonial en ocre jaune, il y rencontra son premier amour masculin nommé Benjamin Clerc, un homme sans scrupules, attaché d'un député du Parti Démocrate, un séducteur et *sexy golden boy* qui fit tomber Hector sous son charme.

Benjamin habitait une grande villa, un logement de fonction de trois cents mètres carrés avec un grand jardin, des employés de maison, une piscine, le tout aux frais de l'administration. Il vivait donc sur les impôts des contribuables, et disposait d'une voiture de fonction. De plus, il aimait les fêtes et ses amis participèrent tous à des soirées mondaines chics et animées. Après son service militaire en 1990, Hector reprit ses stages d'internat. Après les gardes, les visites, les astreintes et les fêtes, il avança pas à pas dans son labeur de thèse. Deux fois par an, il faisait le voyage pour voir les ruines de la pensée médicale académique et la cité de son enfance mais, à chaque fois, il rentrait avec le dégoût et le devoir de détruire et réécrire ce qu'il avait présenté à ce « gourou des ténèbres ». Il continua ainsi, malgré les remords injustifiés, disant que c'était lui qui avait tort, qui était mauvais. Si le doute est bénéfique dans une certaine mesure, et idem pour l'empêchement, il est destructif quand il n'est pas surmontable. Si Renaud Camus écrit en citant son propre père que *« l'homme se construit par empêchement »,* ce qui est une reprise de la devise jésuite, les limites de cet empêchement sont évidentes : la destruction n'incite

pas à la construction. Pour qu'un obstacle clarifie la situation, les adversités doivent être surmontables.

Certains penseurs aiment empêcher l'homme d'édifier l'individu qui se cache en lui. Tout a ses limites. De plus, certains de détracteurs de Renaud Camus disent qu'il fait de sa théorie d'éducation par empêchement, le célèbre *« Per aspera, ad Astra »*, une sorte d'éclectisme, du snobisme, du racisme social. Ce qui n'est pas tout à fait faux.

En 1992, Benjamin, lié à la politique locale du Parti, se retrouva pincé par la mafia adverse : pour ne pas se faire des angoisses et des cauchemars similaires à celles des tueries d'Auriol, il annonça du jour au lendemain à Hector :

« Je suis muté à Brest, je pars dans trois jours. Je ne veux pas que tu viennes avec moi. »

Leur couple se termina ainsi.

Hector, qui venait de prolonger ses stages pour une année de plus à la demande de Benjamin, se retrouva coincé : en une semaine, il trouva une nouvelle location, déménagea et débuta sa vie de célibataire. Son amour pour Benjamin s'est terminé.

La blessure profonde de son âme n'est pas pour autant aujourd'hui encore cicatrisée. Une année de torture et de masochisme psychologique à propos d'un amour brisé lui suffit pour rebrousser chemin vers la métropole, comme on nomme la France européenne dans les anciennes colonies et territoires d'outre-mer, et il s'établit à Paris.

En métropole il faisait tout d'abord des remplacements à Bordeaux, Marseille, Lille… puis exclusivement en Ile-de-France. Sa rencontre avec les « trois sorcières de Provins » fut l'œuvre du destin. Il descendait assez souvent voir ses gentils parents, sans jamais avoir l'intention de s'installer ni à la Valentine, ni à Marseille, toujours secoué par des guerres de gangs, y compris en médecine.

Le vendredi 13.1.1995 : L'Amnésia

Ce ne fut pas facile mais, le vendredi 13 janvier 1995, il accepta un rendez-vous. C'était à Paris, dans le quartier du Marais, rue Vieille du Temple, en face de l'iconique *« Central Bar »*, dans un bar qui s'appelait *« L'Amnésia »*.

En effet, son frère Paul, s'était aussi établi à Paris, pour mieux vivre son attirance pour les hommes dans l'anonymat d'une grande ville. Ce fut Paul qui trouva mon annonce.

> « *Jeune médecin d'origine tchécoslovaque, stagiaire à l'Institut Pasteur, cherche location ou colocation avec colocataire/colocatrice du même âge. Tél : 0672548932.* »

Elle était affichée à la librairie gay « *Les mots à la bouche* » qui était l'une des premières librairies à présenter sur les rayonnages de ses vitrines de la littérature LGBT et homoérotique. Aujourd'hui, les mêmes murs abritent une boutique de chaussures *Dr Marten's*.

Paul m'appela au téléphone : « Je vous donne le numéro de mon frère, qui est aussi médecin. Mais il est bizarre, comme les *moviestars*. »

J'appelai son numéro. Hector prit tout d'abord le mien sans engager aucune conversation. Il vérifia auprès de Paul que ce n'était pas un piège ou une mauvaise plaisanterie puis il me rappela : c'était un mardi soir. A l'époque, les relations prenaient encore un peu de temps pour se nouer, pour s'établir.

Vendredi soir, nous avons couché ensemble. Notre rencontre fut une sorte de coup de foudre. Le weekend du 21 et 22 janvier, avec son aide et sa petite *Peugeot*, j'emménageai à Vincennes où Hector vivait dans un petit F2, rue Massue.

Notre vie commune commença ainsi et nous ne nous sommes plus jamais quittés. Certes, il y eut des hauts et des bas, mais notre liaison est toujours constante.

Hector faisait des remplacements et finalement, en 2000, avec mon aide de rédacteur et avec quelques fautes d'orthographe, il réussit à convaincre le jury de Marseille qu'il était digne d'exercer le métier de médecin, qu'ils avaient entre-temps détruit par leur corporatisme mesquin. Tous les membres du jury étaient soit des adeptes de la secte de « *l'industrialisation de la médecine* » ou des hargneux qui n'ont jamais voulu voir la nécessité de libérer un individu de la morale préétablie par la société.

Titulaire de sa thèse, il s'installa tout d'abord dans les champs et nouveaux villages, à côté de *Disneyland*. L'exploitation du capital humain par des guignols déguisés en directeurs des ressources humaines fit des cauchemars aux nombreux travailleurs, eux-mêmes déguisés en *Baloo* ou en *Mickey-Mouse*. Les personnages de contes de fée, sous-payés pour la plupart et avec un brin de sensibilité d'ados attardés, cherchaient des arrêts de travail auprès de ce jeune médecin. Ils venaient se plaindre au cabinet d'Hector d'avoir été

agressés par des petits enfants-rois, virulents, sauvages et cruels. Toute la violence était travestie en château blanc enchanté. Bref : le concentré de la société du spectacle. Officiellement, la souffrance au travail n'existait pas : tout pour le bonheur, tout pour les enfants-rois ! La hiérarchie pleurnichait face au manque de réactivité des salariés, leur indifférence, leur manque d'enthousiasme. Officiellement, la paresse n'existait pas non plus. C'était une adaptation d'un rêve nord-américain à la réalité Seine-et-Marnaise.

En janvier 2004, il vint me rejoindre à Paris dans un quartier où la pauvreté fait un excellent fond de commerce pour les trafiquants de sommeil, où *drugs* se mélangent avec l'abandon des politiciens locaux et nationaux, et où la misère se regarde avec mépris du haut du mirador d'un restaurant *BCBG*, bon chic bon genre.

En 2015, nous avons tous deux été déstabilisés par une campagne haineuse digne des procès staliniens. Le trafic des médicaments fit l'objet d'une surveillance accrue des forces de l'ordre : tous les professionnels de santé furent épinglés, certains inculpés attendent leurs jugements, certains furent assassinés, d'autres se suicidèrent, d'autres encore retrouvés morts. Nous avons été *clean* et nous avons survécu, épuisés mais vivants. Le piège dans lequel nous nous retrouvâmes était tenu par ces trafiquants qui voulaient nous faire porter le chapeau. On devait devenir leurs têtes de turcs. La malédiction avait encore frappé : tous ceux qui nous nuisent meurent ! Le 18 novembre 2015, la pression culminait. Hector aurait dû se présenter devant le tribunal de l'assurance maladie. Bloqué par l'assaut des forces de l'ordre autour de notre quartier à la suite des attentats du 13 novembre 2015, il manqua le rendez-vous et il faillit être condamné par contumace. Choqué, il put se présenter une semaine plus tard et il fut acquitté trois mois après. Cette pression nous fit en

partie adapter notre pratique en augmentant sensiblement nos tarifs et quitter partiellement ce bazar du misérabilisme pour exercer dans un autre cabinet plus serein.

> Hector : « Ah, tu dis plus serein mais ce tronçon entre Cambronne et Saint-Lambert de la Croix-Nivert désespère visiblement. »
>
> Moi : « Oui, effectivement, c'était un nouveau piège. »

Le 11 novembre 2008, Hector et moi descendîmes pendant ce long weekend à Marseille. Une fois de plus, nous discutâmes du projet d'y construire notre maison en bas des terrains paternels.

Nous dinâmes avec de l'agneau préparé par Julie et avec de la soupe au pistou. Le lendemain, Hector ouvrit la porte de la chambre de ses parents vers 8h30 un peu surpris qu'ils dorment aussi longtemps. Il trouva Michel assis au bord de lit dans une position inhabituelle.

« Igor, viens vite ! »

« Il est mort », constatai-je. Puis, en tant que médecin, je rédigeai le certificat de décès de mon beau-père. Nous n'étions « *pacsés* » depuis le 22 mai 2005 et nous nous *mariâmes* le 5 décembre 2015.

« Le chiropracteur ? C'est trop tard, il est décédé », dis-je à un jeune homme qui s'était garé devant la véranda.

« C'est pourquoi je suis ici. Je suis *thanatopracteur*, je vais préparer le défunt pour l'enterrement. »

Avec sa *maladie d'Alzheimer,* Julie, qui avait dormi la dernière nuit tranquille à côté de son mari, ne s'était pas rendu compte qu'elle était devenue veuve. Ce fut seulement vers onze heures, après le passage du thanatopracteur et à la vue son corps allongé dans la chambre, qu'elle sanglota quelques petits instants.

Elle ne fut pas capable d'assister à la messe du défunt ni à l'enterrement.

Elle fut placée dans un EHPAD aussitôt car elle était devenue un danger pour elle-même et pour toute la maison. Ses paroles devinrent incompréhensibles, puis elle se tut. Elle fut ensuite transférée dans un autre EHPAD et elle s'éteignit à la suite d' une fracture du col de fémur, trop tardivement diagnostiquée, le 23 janvier 2013. Hector, appelé par la direction de l'EHPAD, quitta Paris en voiture le 22 janvier et conduisit le plus vite possible. Entre Lyon et Valence, il fut rappelé de nouveau par l'infirmière de nuit. C'était trop tard. L'âme de Julie était partie sans qu'il puisse l'embrasser une dernière fois.

Sur une aire de l'autoroute du Soleil, Hector fit une crise de larmes, vomit de chagrin et dormit dans sa *Peugeot*. Le lendemain, il m'appela de Marseille.

Les funérailles de Julie furent dignes de celles d'une grande dame avec toutefois un épisode de la *commedia dell'arte* : le convoi se perdit dans les ruelles de Marseille entre le funérarium et le cimetière de Saint-Pierre en faisant des détours et des allers-retours dans des culs-de-sac : le corbillard et toutes les voitures du cortège.

Bref, Marseille, capitale de province.

Hector devint un adulte à ce moment-là. Les larmes ne purent le consoler que brièvement. Ses staccatos colériques sont difficiles à supporter. Le travail le conserve.

Apprendre à mourir est la seule philosophie immuable.

DEUXIÈME PARTIE : Olomouc

Je suis celui qui n'est pas, sous le signe de *La Vierge.*

Le premier avril 2020 :

Je ne me sens pas comme un "*looser*", ni comme un "*dominant".* Un homme sans importance qui en sauve d'autres, au moins certains, comme médecin et comme artiste. Je suis, mais *"je suis celui qui n'est pas"* : un Morave, voire un Tchécoslovaque en France, un homme libre, libéral, libertin, libertaire, un individualiste non égoïste, sans aucune volonté d'appartenance au troupeau. Certes, je vis en tant que système biologique : un mètre quatre-vingt-cinq centimètres, quatre-vingt-neuf kilos, cinquante-cinq ans, visage rond, slave, nez bulbeux, de petits yeux vifs verts, la figure d'allure bien conservée avec des bons points quand même. C'est une remarque par rapport au Dieu qui a soufflé à Moïse sa devise d'une véritable existence éternelle, unique, juste, bonne et belle: "Je suis celui qui est". Moi, je suis le contraire, le non existant. C'est pourquoi ma foi, en celui qui est, demeure profonde et inébranlable. Nous faisons ensemble, si j'ose dire, un très bon binôme, presque un couple. En complément de celui qui est, celui qui n'a pas bonne figure ou mauvaise mine et remplit ce qui lui manque : le non-néant et le non-existant à la fois.

Mais je ne suis déjà plus Morave non plus. Je suis certes né à Olomouc, (Olmütz, Olomuntium) en Moravie, mais de parents étrangers : d'un père pragois, d'une mère Slovaque ! Cette devise du néant-existant ou du non-néant vient aussi de ma région natale, la Moravie, qui se situe sur le territoire de l'ancienne Tchécoslovaquie, aujourd'hui à l'est de la République Tchèque, à la frontière avec la Slovaquie. C'est la région la plus grande, la plus riche, la

plus peuplée, la plus cultivée, mais elle n'existe ni dans les manuels d'histoire, ni dans les manuels de géographie, ni dans les manuels politiques ou géopolitiques d'aujourd'hui. J'insiste sur les différences entre les trois régions de l'ancienne Tchécoslovaquie : la Bohème, la région de Prague, « tchécophone », protestante, voire athée, germanophile, « saxe », industrielle et commerçante, « pays de la bière »; la Moravie, également « tchécophone » mais plutôt catholique et « austrophile », « bavaroise », agricole et « pays du vin »; la Slovaquie, « slovacophone », catholique, « hongrophile et hongrophobe à la fois », viticole et fière. Ces trois régions, belles, homogènes et culturelles souffrent de xénophobie et de complexes d'infériorité. Olomouc, avec la région de Hana, est au cœur de la Moravie. Celle-ci est riche en histoire et en culture. C'est un vrai joyau de l'art baroque. C'est dans cette ville où a sévi également, dans les années 1980, le dialectisme marxiste-léniniste sous *"la Serre"*, puis dès 1990, il s'est transformé en délire marxiste-léniniste-attaliste.

Olomouc reflète ce repli sur soi sur ses trois collines, dans son imposture d'un baroque dogmatique, spirituel et conservateur, ignorant tout de son entourage. Paris incarne cette lumière douce, changeante, cette arrogance chauvine, cette promenade des petits bourgeois sur ses grands boulevards Haussmanniens et les berges de la Seine aménagées, dénaturées. La Tour Eiffel est pour Paris ce qui est la colonne de la Sainte Trinité pour Olomouc, neuf fois plus petite que la tour parisienne : un mémento idéologique visible de tous et tout le temps. Pour Paris c'est un mémento technocratique et technologique du positivisme, pour Olomouc le rappel tragique et ridicule du baroque. Les villes sont des

coulisses de nos vies et de nos pièces à jouer. Elles incarnent cet élément immuable qui nous dépasse ; elles reflètent bien le temps qui s'y déploie.[39]

Tout sur mon enfance sous le signe de la Vierge : Dimanche 11/09/1966 à 11h11

Ma naissance, ainsi que ma conception, se sont déroulées à mon insu et sans mon avis. Ce fut par un dimanche maussade en fin de matinée, jour du Seigneur, vers 11h11 que j'émis mes premiers cris, gaz et que je vomis pour la première fois, affirmant ainsi mon *score d'Apgar* à la première, cinquième et dixième minute, de 10, 10 et 10. Ce score n'était pas encore largement employé. La maternité était située à trois cents mètres de notre tour d'habitation, également sur la Colline des Tables. Ma mère accoucha de moi dans la douleur, en l'absence de mon père. Ma sœur, alors âgée de six ans, vint me voir avec une collègue de ma mère. Cette dame partit l'année suivante en Algérie pour y construire le communisme post-colonial mais, après l'invasion de Prague par les forces du pacte de Varsovie en 1968, elle ne rentra jamais en Tchécoslovaquie, ce paradis collectiviste, mais devint une errante. Leur histoire rappelle tristement toutes les autres histoires des exilés, émigrés, réfugiés : vous souhaitez quitter votre maison hantée par tel ou tel spectre qui est souvent lié à l'oppression, mais votre nouvel entourage vous ramène inexorablement à cette caractéristique d'oppression que vous fuyez, comme si vous l'aviez emporté avec vous. L'entourage hostile ou ignorant

[39] Georg Mendel, fondateur de la génétique au XIXème siècle; Comenius, philosophe du XVIIème siècle; les médecins comme Vaclav Vejdovsky, Arnold Pavlik, philosophes comme Georg Mendel, Edmund Husserl; le fondateur de la phénoménologie, Sigmund Freud, ou encore des musiciens comme Gustav Mahler, Leoš Janáček, Iša Krejčí, Bohuslav Martinu, ou des peintres comme Othon Coubin (Otakar Kubín), Maxmilian Švabinský, Bohumil Dvorský, Jan Köhler, Ivan Theimer, Otmar Oliva, Jiří Žlebek y sont passés et y ont laissé leurs empreintes, entre autres.

vous renvoie toujours à vos « racines ». Personne ne peut dépasser son ombre : tu ne peux pas être une personne autre que toi même.

Moi : « Je ne suis bien nulle part, dans aucune maison. Je sens toujours la présence d'un agent de la sécurité secrète. »

Hector : « Ou, au contraire, tu es partout chez toi, comme les Américains ou les errants comme *Ahasvérus*. »

Moi : « Comme chantaient *les Jacobins* de Dvorak : *« seulement en chantant, nous nous sommes réconciliés.* » Je suis né sous le signe de la *Vierge*, perfectionniste, sensible, mystérieux, solitaire mais efficace, têtu, sensuel et conceptuel. Je dis souvent sur mon compte que je suis celui qui n'est pas par rapport à Dieu qui, Lui, est. C'est comme le concept de la mort chez les épicuriens, présenté comme tel par Michel Onfray : « dans le futur, la mort est inévitable mais ce n'est pas moi qui y sera car, si je suis vivant, je ne suis pas mort. Je ne peux pas perdre la vie, car j'ai perdu la mort. Mais ça, je ne vous le dirai jamais, car vous vous moqueriez de moi[40]. »

Hector : « Comment ça ? »

Moi : « Un Morave enfanté par un Pragois et une Slovaque n'existe plus, comme la Tchécoslovaquie naguère inventée par Tomas Masaryk. Puis, ce prénom d'Igor qui était rare à l'époque avec cette consonance russe, voire soviétique. Si enfant, je n'aimais pas mon prénom, je lui trouvais une singularité agréable durant l'adolescence et, depuis l'âge adulte, j'en suis fier. Il est surprenant de voir qu'il y

[40] Michel Onfray : Sagesse, Editions Albin Michel/Flammarion. Paris, 2019.

> eut une vague d'Igor dans ma génération juste avant l'invasion russe que j'ai découvert vers mes trente ans. »

Mon prénom est d'origine viking, « Ingvar », lorsque ceux-ci envahirent les plaines de l'actuelle Russie, et dans ce mélange ethnique ils transformèrent le prénom d'Ingvar en Igor. C'était leur dieu de la fertilité et de la force virile. Néanmoins, en 1978, quand nous visitâmes nos amis à Prague, je fus refroidi. Vilém Bronstein, un des trois frères Bronstein, grands littéraires, dissidents et agents du KGB/STB, avec son épouse et une amie proche de ma mère, Milena, elle médecin dans le temple du consumérisme à Prague *Na Porici, Bila Labut*, possédait un petit fox-terrier qui avait le même nom que moi. Je fus sidéré quand, derrière la porte, le chien aboya et que Vilém, avec son intonation d'acteur de théâtre, hurla : « Ferme ta gueule, Igor ! Au pied, Igor ! Tais-toi, Igor ! » Je fus quand même triste d'apprendre que Vilém, après avoir été découvert comme ayant été un agent du KGB/STB par les Révolutionnaires de Velours, se suicida, comme cinquante ans plus tôt son frère aîné Jiří quand les Allemands occupaient Prague en 1941. Officiellement, il mourut dans un accident de voiture.

> Moi : « Saint Igor, patron des veuves et des orphelin.e.s, fêté en France le 5 juin, la veille du Débarquement en Normandie. Mais ce ne sont que des coïncidences, mon cher Vanek. En Bohème, la Saint Igor se fête le 1er octobre. »

Mon enfance se déroula entre une famille normalement oppressée sous le régime du socialisme réel du Dr Gustav Husak, le groupe de mes copains, l'école et les activités périscolaires : piano, langues, peinture. Si l'allemand me fut insupportable par sa sonorité abrupte, le piano me plut davantage par

ses émotions et le bruit tonal, mais je détestais le solfège et la technique. Je n'ai jamais appris à parler allemand, je n'ai jamais dépassé le stade d'un ignorant en solfège : ma mère en souffrait et, moi, je regrette cette frivole obstination et mon refus catégorique de m'éduquer. Mais la peinture était mon univers.

Ma nounou, jeune mère éduquée qui restait à la maison faute d'une véritable profession et afin de garder son fils, accueillait aussi d'autres enfants du même âge dans son appartement contre une somme d'argent commune. Nous étions souvent confinés dans ces trois pièces où le mobilier de leur ancienne propriété encombrait l'espace de cet appartement moderne. Les journées étaient agréables, pleines de sottises, d'amitiés, de rancunes, de jalousies et de saveurs. Son fils fut pour moi comme un frère jusqu'à mon « *coming out* » qui arriva quinze ans plus tard qu'il n'accepta pas. Depuis, nos rapports sont devenus froids, polis et respectueux mais sans aucune affection. J'ai perdu de vue tous les autres.

Mes copains de classe à l'école étaient tout à fait différents : par exemple, Irène Mojplova était une des copines dont l'agressivité physique (les filles sont, au même âge, plus mûres et plus fortes que les garçons !) et verbale (mensonges, mensonges !), l'hypocrisie de petites princesses et la nécessité de dominer furent la prémonition avant l'heure du mouvement castrateur actuellement dénommé sous l'étiquette *« Me-too ! »* et *"Balance ton porc!"*. Irène Mojplova était un cas sportif, indépendante, têtue, protestante issue d'une grande famille de médecin qui avait méprisé et détesté ma mère. Sa mère, une femme battue, élégante et gracile, dont je fus amoureux comme tous les enfants de leurs nounous, était la directrice de cette école maternelle et notre principale de classe. Son père était un cardiologue renommé à l'époque

dans une ville voisine provinciale où il était le chef de service. Il fut l'un des premiers à utiliser les *pacemakers* et défibrillateurs dans les années 1970. Son grand-père, Professeur de cardiologie, était une célébrité dépassant le cadre local tant au niveau politique que médical.

> Hector : « Nous sommes tous des célébrités inconnues, je vous le rappelle. »
>
> Moi : « La famille était une branche du clan Mojpl-Vrsovec, des représentants protestants. Karel Mojpl-Vrsovec fut parmi les premiers représentants du synode protestant des années 1950 et reçut le prix de la paix Lénine des mains de Staline : il faut le faire ! »

Le vieux professeur était un politicien et médecin cardiologue, chef du jury de ma mère en 1960, mais aussi président de mon jury en 1992 à quatre-vingt-sept ans. La retraite de fonctionnaire conserve ! L'attachement aux valeurs transatlantiques lui permit allègrement de collaborer avec les communistes en place, puis de souscrire à un pamphlet de *« 2000 mots »* (*« Dva tisice slov »*), qui avait incité à une révolution antisocialiste, mais tout à fait communiste en 1968. Le style était plus que prolétaire, il était vulgaire. Il est à souligner que ce pamphlet scientiste avant l'heure fut rédigé comme une pétition par l'un des pires staliniens des années 1950, Ivan Hanzlík, à la demande du polit bureau communiste directement sur l'incitation du Dr František Kriegel. Leur dystopie du « *socialisme à visage humain* », a continué. Voici la conclusion du manifeste des « 2000 mots, 27 juin 1968 »[41]: « *Ce printemps, il nous est*

---

[41] « Manifeste des 2000 mots, 27 juin 1968 » : Il fut publié le 27 juin 1968 dans Literární listy (La Gazette littéraire) et trois quotidiens nationaux : Mladá fronta, Zemědělské noviny (Le Journal agricole) et Práce (Le Travail). Chronique de politique étrangère, Vol. 23, No. 1/2, PRAGUE 1948-1968 (JANVIER-MARS 1970), pp. 181-185

revenu, comme après la guerre, une grande opportunité. Nous avons de nouveau la possibilité de reprendre en main notre destin commun, portant le nom provisoire de socialisme, et de lui donner une forme qui corresponde mieux à la réputation et au jugement plutôt positif que nous avions autrefois de nous-mêmes. Ce printemps vient de se terminer et il ne reviendra plus. Cet hiver, nous saurons tout. C'est ainsi que finit notre déclaration destinée aux ouvriers, agriculteurs, fonctionnaires, artistes, chercheurs, techniciens et à tous. Elle a été rédigée à l'initiative des chercheurs. » Ce même Hanzlík rédigea aussi la Charte 77 et en devint l'un des premiers signataires[42].

Mis à la retraite à l'âge de soixante-cinq ans, le vieux professeur est revenu en 1989 comme un spectre de la faculté et chef de service de cardiologie et de médecine interne. Il était farouchement opposé à tous services de maladies infectieuses, qu'il a vu uniquement par un prisme étatique. Défenseur de *l'industrialisation de la médecine*, il n'a pu jamais concevoir que la médecine puisse être libérale. Et encore moins l'infectiologie. Il a pourtant assuré que son fils reprenait la gestion du service de médecine interne en 1992. Les fonctions lucratives en démocraties sont héréditaires.

Dans cet imbroglio social et vivant dans une cage de normalisation, j'étais élevé par ses braves parents : ce mélange kafkaïen de paradoxes sociaux, celui du pouvoir communiste oppressif, de la *perestroïka* libératrice, de la dissidence arrangée m'ont fait chercher des portes pour m'enfuir de cette cage tchèque.

[42]Parmi les premiers signataires de la Charta 77 (Charte 77) étaient : Jan Patočka, Jiří Němec, Václav Benda, Vlasta Chramostová, Václav Havel, Ladislav Hejdánek, Zdeněk Mlynář, Radek Kachyna, Petr Uhl, Ivan Hanzlik, Ludvik Vaculík a Jiří Hájek.

La première fuite « intellectuelle » de cette condition ubuesque fut dirigée vers l'esthétique complexe de Georg Wilhelm Friedrich Hegel et Emmanuel Kant.

La deuxième fuite de l'expression littéraire et humoristique fut la formulation d'un délire sociétal et sarcastique. Nous avions créé un groupe d'étudiants de la *Nouvelle Société Pataphysique*.

La troisième porte de secours fut ma peinture.

La quatrième porte était l'amour de la Nature et de l'Homme biologique. La Nature, biologie, microbiologie, zoologie, botanique, écologie, m'a toujours émerveillé. La faculté de médecine avec ses amours, rencontres sociales et premiers échecs, m'ouvrit les yeux sur la société d'Olomouc que je trouvais trop repliée sur elle-même et paranoïaque pour y trouver l'inspiration.

Mes voyages et les langues étrangères faisaient office de cinquième porte. Durant mes années de médecine, comme boulot d'étudiant, j'ai été guide touristique. La découverte d'autres cultures a été une autre porte de secours pour moi. J'ai réalisé en partie mes rêves d'adolescent qui consistaient à fuir vers la culture de l'Occident.

La sixième porte a été l'engagement public. C'est un virus qui ne m'a pas quitté, même si je suis vacciné. Plus tard, j'ai rejoint la mouvance des réformateurs au sein du *Parti Communiste Tchécoslovaque*, avant que je ne vive l'excitation du changement lors de la chute du régime communiste et de la chute du Rideau de fer. Cette condition absurde m'a toujours forcé à chercher un compromis entre des positions diamétralement opposées.

Malheureusement, je ne l'ai pas encore trouvé, mais ma quête s'arrêtera un jour par cette libération entre solution, procrastination, confrontation, révolution et ataraxie.

Le 17 avril 2020

Le temps se réchauffe perceptiblement et les arbres dans le jardin commencent à fleurir. Les oiseaux sifflent sur les branches autour de leurs nids et nous devinons quelques petits oisillons. Le chat rôde sur la pelouse et guette les souris. Le printemps a vaincu l'hiver. La jeunesse est splendide dans son renouveau.

> Hector : « La petite enfance est remplie de maladies virales souvent banales mais il y avait jadis une grande mortalité infantile liée surtout aux pneumonies, méningites, tuberculose et autres maladies infectieuses graves. Je me souviens bien des paroles et des récits de mes parents et de mes grands-parents. Cette fatalité est effacée, en apparence, car elle existe encore sous une autre forme. Aujourd'hui les enfants nés et survivants grâce aux diverses vaccinations et à une meilleure prise en charge médicale voient leur vie gâchée par des maladies civilisationnelles de bas âge qui leur coûtent toute leur jeunesse et, souvent, toute leur vie : allergies, intolérances, obésité, troubles psychiques. Nous vivons quand même mieux aujourd'hui. »

> Moi: « Mieux, je ne sais, mais différent. Je ne défends pas la sélection spartiate mais la vie garde des aléas que nous ne pouvons pas, ne devons pas corriger. Sans aléas, la vie se transformerait en goulag. Heureusement que, pour nous rappeler la réalité, nous avons cet infâme Covid19. »

> Hector : « Ce covid catalyse les tensions culturelles, sociétales qui surgissent elles-mêmes comme conséquences des inepties des concepts sur lesquels la perception du monde naturel est conçue. Ce n'est pas le virus qui nous enferme, mais les représentations imaginatives et inappropriées de nos dirigeants. Ce virus est un magnifique rappel à la réalité. »

Si ma petite enfance reste floue, mon adolescence me donne de vifs souvenirs d'un sage rebelle.

Ah, cette jeunesse pleine de sentiments confus et de battements de cœur qui remplissent les tempes et qui gonflent les poumons avec une sensation de grandeur optimiste. Je n'ai jamais été le membre d'un troupeau mais, de temps à autres, j'ai été le meneur, un *« Young Leader »,* ce qui m'a plu mais sans jamais être soumis dans le troupeau, en étant toujours à la limite d'un renégat. Je n'ai jamais été ce gendre parfait que les femmes méprisent mais choisissent pour époux. Ma mère a toujours voulu que je devienne ce petit garçon obéissant, joueur de piano, parlant allemand, russe et anglais, poli, avec des costumes sur mesure et cravates : et je l'ai été. Et j'étais fier d'être l'incarnation de sa fierté. Malgré cette enveloppe d'un jeune enfant raffiné, je suis resté fort de caractère : ce qui ne s'exclut pas contradictoirement.

L'école primaire František Stupka commença à être construite en 1966 et elle ouvrit ses portes le 1er septembre 1968, dix jours après l'Invasion des Forces du Pacte de Varsovie. Son emplacement entre les nouvelles cités HLM et les villas des confiscateurs était en harmonie avec l'architecture fonctionnaliste de l'époque : carrée, vitrée, grande et sans âme. L'école était décorée par une immense statue payée par les fonds publics, qui représentait les premiers pas

de l'homme sur la Lune avec Apollo 11 et les astronautes américains : c'était une audace abstraite et idéologiquement douteuse à l'époque de la normalisation qui avait commencé dès 1969 après le printemps de Prague. Le système d'éducation tchécoslovaque fut fondé sur des idées du début du XVIIème siècle et évolua vers l'un des enseignements le plus totalitaire et le plus complet de notre ère. Tout le monde dispose d'un titre universitaire inflationniste qui dénigre les autres vraies éducations.

> Hector : « Ils sont tous « docteurs » ? »
>
> Moi : « Il y a plus d'*ingénieurs*, de *magistrats*, de *bacheliers*, de nouveaux titres introduits après 1990. La démocratisation des appellations n'arrange rien à la dégradation et à l'humiliation par éducation. Ceux qui travaillent avec leurs diplômes se trouvent sur les mêmes bancs que ceux qui y parviennent par leur simple présence. »
>
> Hector : « A la Sorbonne, ils veulent supprimer les examens de fin de semestre à cause du Covid19. »
>
> Moi : « Les universités ne sont plus des temples de la connaissance mais les temples employant des fonctionnaires universitaires qui sacrifient l'objet même de leur existence. Elles deviennent des viviers de futurs parasites qui conceptualisent seulement le sujet enseigné mais qui abhorrent le travail réel voire manuel. »

Cette dégradation des diplômes bloque la machine éducative comme « ascenseur social ». Ce système d'éducation et de formation donne un accès prioritaire au guichet de l'*ASSEDIC (« Úřad práce »* en tchèque) car leurs détenteurs ne sont compétents en rien sur le marché, hélas. Je tente de vous

décrire ce système éducatif unique qui est composé comme suit : dès l'âge de trois ans, une école maternelle pour comprendre les règles de la vie commune; de six à neuf ans, un premier niveau d'école primaire pour apprendre à lire, à écrire et à compter, obligatoire pour les filles et les garçons depuis 1774. Puis, à dix ans, un second niveau d'école primaire (l'équivalent du collège) devenu obligatoire en 1918 jusqu'à l'âge de douze ans, jusqu'à quinze ans en 1948 et, depuis 1985, jusqu'à l'âge de seize voire dix-huit ans ! Puis, les jeunes gens étaient dirigés pour quatre ans vers le lycée ou l'école technique qui était quasi obligatoire dans les années 1980 avec, pour conséquence, une dégradation totale de l'éducation secondaire, du baccalauréat qui brille par son universalisme. L'incorporation paramilitaire et idéologique se faisait sentir dans l'obligation de faire partie d'un ensemble : « Les étincelles » (« *Jiskřičky* ») dès l'âge de six ans, des scouts socialistes (« *Pioneer »*) dès dix ans puis de la jeunesse communiste *(« Le faisceau de la jeunesse socialiste », « Socialistický svaz mládeže », « SSM »)* à partir de l'âge de quinze ans.

Dès l'âge de la majorité portée à dix-huit ans, les jeunes étaient presque obligés dans les années 1980 de choisir entre l'université et la polytechnique pour pouvoir trouver un travail peut-être mieux rémunéré dans le futur dans un salariat omniprésent étatique. Ceux qui ne continuaient pas à la faculté faisaient le service militaire obligatoire de deux ans. De nos jours, les diplômés en littérature grecque antique comme les ingénieurs cyber-informaticiens deviennent chefs de rayon dans les supermarchés.

La rentrée de 1973 me fit découvrir la gentillesse de notre institutrice dont le fils était un camarade de classe. Ma sœur se retrouva dans les dernières classes de cet établissement ; je trouvai de nouveaux copains. La bienveillance et la patience de notre institutrice avec vingt-huit autochtones de la Colline des

Tables nous fit accepter en douceur les règles de la vie commune. Le directeur de l'école était un homme d'une carrure impressionnante, un mètre quatre-vingt-dix pour quatre-vingt-quinze kilos, et une sorte de visionnaire : fils d'un petit *koulak*, un paysan qui s'était enrichi pendant la guerre, Adolf Kuchar joua à merveille le rôle de communiste convaincu : son humanisme se traduisait aussi dans le fait que son école servait de réserve pour tous ces intellectuels qui avaient été brisés soit par la logique politique après 1968, soit par la vie tout court. Dans les classes avancées de l'école primaire, nous avions des professeurs déchus du lycée et de l'université qui avaient été nos instituteurs. Adolf Kuchar était aussi un passionné de philatélie. Comme tous les garçons, j'avais de beaux albums de timbres et, aujourd'hui encore, je possède une collection de FDC, « *First Day Cover* », un bijou de pour les collectionneurs, de la série du Château de Prague de 1948-1989. Il était amoureux de l'Union Soviétique, surtout de l'Azerbaïdjan où il voyageait souvent. Il me fit découvrir l'amour pour la géographie et m'encouragea dans la perspicacité, en quête de structure et d'ordre, dans la discipline d'un collectionneur philatéliste. Puis beaucoup plus tard, je le vis jouer régulièrement aux échecs dans un nuage de fumée de son emblématique cigarette au café de l'hôtel « *Národní Dům* » *(« Grand Hôtel Maison Nationale »)* ou l'esprit de ma grand-mère Bohumila flottait encore. Tous les grands esprits se rencontrent !

Mes copains étaient cruels, sympathiques, braves, arnaqueurs, *troupistes*, puérils, malhonnêtes et amusants. Les amitiés enfantines ne durent pas au-delà de l'adolescence, mais laissent des traces profondes. Les filles étaient plus raisonnables, retenues, et hypocrites : notre guerre avec les filles était une

guerre pour la primauté sur le groupe. Je la gagnai avec des garçons mais la revanche se fit ressentir par l'intervention des parents de "bonnes familles".

Les cours du collège étaient complètement refaits et notre classe devint une classe expérimentale avec intensification de l'enseignement des mathématiques, de la géométrie, de la physique et autres sciences naturelles. Nos professeurs étaient des rebelles de la normalisation, d'excellents motivateurs pour les études, la curiosité, pour comprendre, découvrir et créer, en biologie, chimie, physique, mathématique, mais aussi en langue tchèque. Notre cycle a fait un score inouï, quatre-vingt-sept pour cent des élèves furent admis au lycée : tous furent acceptés dans les divers établissements de l'éducation secondaire, alors que les autres classes avaient avec un taux de réussite tournant autour d'un quart ou d'un tiers. Jamais nous ne fûmes exposés à la sous-pédagogie des couches populaires pour qui l'éducation était synonyme de passe-temps avant un « véritable boulot ». Ces camarades que nous avons abandonnés lors du changement pour le lycée ne nous pardonnèrent jamais cette désinvolture de faire plus et mieux : vingt ans plus tard, certains de ces petits caporaux firent une revanche haineuse. Le Velours a souvent des franges râpeuses !

Le monde qui m'entourait commençait à se présenter à moi à travers les catégories enseignées : la géographie étiquetait toutes les nations, montagnes, villes, forêts, la biologie tous les fauves, insectes, plantes et arbustes, les formules euclidiennes et arithmétiques, l'algèbre, la géométrie descriptive, les projections de Monge tous les objets et leur positionnement dans l'espace.

Je rédigeai mes premiers « articles » dans l'obnubilation des découvertes faites par moi-même lors de cette phase de l'enfance tardive. J'écrivis sur le

changement des cycles de vies, de floraison et d'évolution des herbes et des plantes d'un mètre carré de pré pendant toutes les saisons de l'année 1980 ou sur les cycles circadiens du bison en captivité ; cela me servit d'entrée dans le domaine de la Nature. Faisant partie d'un groupe d'écolos avant l'heure, je découvris aussi que les groupes sont toujours politisés. Les écolos avaient une tendance presque dissidente.

Puis, je devins lycéen de 1981 à 1985.

L'abonnement au magazine *« Naší přírodou » (« Dans la nature tchécoslovaque »*) et l'enthousiasme du professeur Jelinek, « petit cerf » en français, au lycée m'incitèrent à m'émerveiller, sur la biologie qui gouverne l'empire du vivant. Plus tard, lorsque j'ai attrapé la mononucléose en 1982, la lecture du livre « *Živí proti živým » (« Les vivants contre d'autres vivants »)*[43] m'ont convaincu que les maladies infectieuses sont non seulement le passé mais aussi l'avenir de la médecine car il est tout à fait infantile, voire stupide, de prétendre, comme le font nos irresponsables hommes publics, les marxistes positivistes, que nous contrôlons tout. Cela s'avère non écologique, car la Nature craint le vide, un virus qui disparaît est remplacé par un autre micro-organisme. Cette loi écolo-épidémiologique est intuitive et apodictique, comme traduction de la loi physique de Dalton à propos de la somme des pressions partielles des gaz : elle reste constante comme la pression des divers risques mortels. Si l'un disparaît, un autre apparaît. Certes, il y a une profusion exponentielle des vaccins, mais il y a aussi une explosion exponentielle de nouvelles épidémies ; elles ne sont pas toutes graves ou mortelles, heureusement, mais elles occupent le vide et maintiennent un risque constant.

[43] Milan Labuda, : Živí proti živým, Albatros, Praha, 1979.

> Hector : « Oui, ce n’est pas seulement un non-sens c'est aussi une aporie morale : si la vie devenait complètement contrôlée, ça ne serait plus la vie, mais un grand goulag. Le confinement, même individuel ou casanier, est la seule et unique mesure sérieuse à prendre contre une maladie infectieuse inconnue. Le contrôle de toutes les variables, si cher à Aristote, à large échelle d’un Etat est une prison, un goulag ou le quatrième Reich. »
>
> Moi : « Les infections provoquant le SRAS, le Mers-coV, le Coronavirus du Syndrome Respiratoire du Moyen-Orient, la Covid 19 mais aussi le SIDA nous convainquent cruellement de l’infinie variabilité des conditions. L’approche meurtrière de nos pseudo-intellectuels et de nos administrateurs, derrière des preuves positivistes préfabriquées et des arguments administratifs, est de détruire toute la médecine comme la culture de penser et de soigner. »

En 1982, Schweitzer pour l’Afrique, Laveran pour la malaria, Finlay pour la fièvre jaune, Saint-Charles de Borromée et Yersin pour la peste, Botkin et Metchnikoff pour les virus et l’immunité, Jenner et Pasteur pour les vaccins, Neisser, Wassermann et Semmelweiss pour l’hygiène, Koch pour la tuberculose mais aussi Kabelik ou Krejčí pour la méningo-encéphalite à tiques du centre de l’Europe endémique entre Sternberk et Olomouc, m’enchantèrent à jamais par leur héroïsme silencieux, le respect de la nature et de la vie humaine. La Nature honorée et majestueuse me séduisit.

Les années de lycée furent aussi celles pendant lesquelles je découvris la Culture des langues, du civisme, des voyages, de la danse et la littérature, le

cinéma, la philosophie, les premiers flirts hétérosexuels, l'hypocrisie et la jalousie, bref la société.

L'appartenance à un groupe, extrêmement mal vue par les politiciens locaux, qui s'appelait « *Historická Olomouc » (« Olomouc historique »)* dont le président était typographe, profession qu'on lui avait imposée, et notre voisin de la tour d'immeuble, un ancien séminariste exclu de la vie réelle par des socialistes staliniens, me renseigna sur les faits historiques qui restent officiellement cachés. Même si certaines informations sont douteuses ou ne sont que des *fake-news*, elles offrent un contrepouvoir aux fausses nouvelles officielles.

L'esprit indépendant consiste à faire sa propre hiérarchie de valeurs et adhérer à celle qui paraît la plus cohérente avec le respect de la Nature ou de la Culture présentée.

Notre lycée historique s'appelait « *Le Lycée Slave » (« Slovanské Gymnázium »)* et était dirigé par Adalbert Honning, un double d'Adolf Kuchar : au-dessus des nombreux professeurs blessés, politiquement exclu de la société et repêchés par elle, il planait comme un Aigle Rouge de la Sempiternelle Révolution. Les devises affichées dans l'imposant escalier étaient au nombre de trois. La première était jésuite et avait été écrite par les fondateurs du lycée en 1566 : *« Per Aspera, Ad Astra »*. La devise plus pertinente *« Ad Maiorem Dei Gloriam »* était considérée comme anti-athéiste et fut écartée. La deuxième était une citation de Comenius, *« Šťastněji nemohou býti roubováni stromové, jakoby za mladistva štěpováni byli » (« Il n'y a pas de greffe plus heureuse pour les jeunes arbres que celle faite dans leur jeunesse »* !) et, finalement, le slogan politique de l'époque : *« Se*

sovětským svazem na věčné časy ! » (« Avec l'Union Soviétique pour l'éternité et jamais autrement ! »). L'expérience confirma les deux premiers dictons, le troisième slogan disparut dans les oubliettes de l'Histoire. La relativité de l'éternité soviétique durant quarante-et-un ans battit le mensonge du *Troisième Reich,* promis pour mille ans et qui en dura douze, ce qui était déjà trop.

Je pense, contrairement à ma sœur, que le lycée fut la période la plus heureuse, mentalement active et socialement satisfaisante : certes, je fus enrôlé dans les « *Pioneer »* ou dans le *« Socialistický svaz mládeže »* (*« Le faisceau de la jeunesse socialiste »*) comme tous ceux de ma génération dans cette organisation qui reprit le flambeau de la *Hitlerjugend* après leur dissolution ou des scouts catholiques. Avec mon talent de meneur, je fus même fonctionnaire bénévole de cette organisation, avec un insigne indiquant l'exclusion du parti communiste de mon père. Je suis toujours resté « engagé » dans la vie publique. Certes, avec du recul, il ne fallait pas être recruté mais il n'y avait aucune autre possibilité pour participer à la société que celle d'être au moins, en apparence, un socialiste ou un communiste. Si tout le monde faisait pareil, semblant, personne ne croyait au collectivisme, encore moins au « *socialisme réel* ». De nos jours en France, la situation est similaire dans la décadence, avec la notion de la République qui marche, et les vieux partis politiques en décomposition dans une bataille de leurs egos. Aujourd'hui, je n'ai plus la force ni l'envie de mentir ! Voilà les origines de ma confession de *Go, Camarade, l'aube se lève à l'Ouest!* Au lycée qui portait les trois devises à chaque palier de son grand escalier, mon don naturel pour être un *« young leader »* et le fait que mon père était considéré comme ennemi du régime, divorcé et époux adultère, me firent devenir le premier et le dernier président du *« Comité lycéen pour la Paix Internationale » (« Mírový výbor »).* Les

ressemblances avec les sinécures des fonctionnaires de cet Etat socialiste réel ne sont pas dues au hasard. C'était bien une sorte de sinécure d'un témoin sans aucune influence, mais j'ai été invité partout. C'était même agréable ! Il y avait certainement des réunions politiques mais la plupart de nos activités étaient purement divertissantes, sportives ou culturelles.

Une autre révolte individuelle fut ma découverte de l'intellectualisme théorique sur la philosophie de l'esthétique par rapport à ma peinture toujours enseignée dans les ateliers d'artistes de l'école populaire. Un héroïsme intellectuel naïf me fit découvrir les traductions tchèques de Jan Patočka, un éminent signataire de la Charte 77, de « l'Esthétique » de Hegel et surtout de « La Critique de la raison pure » d'Emmanuel Kant. Ma petite mais prétentieuse *« l'Introduction à l'esthétique de George Wilhelm Friedrich Hegel »* que je rédigeai en 1984 fut arrêtée par le comité d'un jury lié au Parti communiste au niveau régional à Ostrava. Je réussis quand même à faire parler de moi.

Les tenailles de la naïveté qui prétendaient que le collectivisme, et donc le Communisme, peuvent être réformés pour devenir individuels, me dirigèrent vers le Parti communiste en 1987. Je fus accepté comme candidat (deux années de noviciat obligatoires). En ce temps-là, nous, les jeunes inspirés et manipulés, vénérions « *la perestroïka »* de Mikhaïl Gorbatchev contre l'immobilisme de Leonid Brejnev appelé en russe « *zastoï »*. Mon acceptation en tant que novice avec un père pourtant exclu du Parti, fut une sorte de *« victoire »* pour tous les réformateurs et *open-minded* sur les opposants et *hard liners* staliniens, ou plutôt un piège.

« Sur ta tombe, Jean Ratkine, d'hier et farfelue » en Fráňa Šrámek « *Stříbrný vítr* » (« *La brise argentée* »)[44]

> Hector : « La *jeunesse est une maladie dont nous guérissons tous les jour* : proverbe italien. Oui, surtout c'est la plus nostalgique des périodes car pleine de souvenirs. La jeunesse supporte bien le mal et le mauvais traitement que nous appelons la formation. »
>
> Moi : « Fráňa Šrámek, un écrivain tchèque, a bien dit par la bouche de son héros autobiographique en 1910 *: « Sur ta tombe, Jean Ratkine, d'hier et farfelue ».* La puberté découvre tout, y compris la culture et le mysticisme, le corps et la nature et ce changement est aussi historiquement le synonyme des maladies rares et sévères comme la mononucléose ».

Ma mononucléose a été sévère. Je ne pouvais pas manger, mes amygdales étaient blanches, volumineuses et hyperalgiques. J'ai maigri de huit kilos. J'ai été privé d'école pour raison médicale presque douze semaines, ce qui est énorme pour un lycéen. Mon alitement était rythmé par une masturbation intense et agréable. Ma première éjaculation se produisit vers l'âge de treize ans, lors du retour d'un lac ou nous avions passé un après-midi avec des nymphes et des faunes. La masturbation en présence de quelques amis ne dépassa jamais les célèbres *« touche-zizi »* sans franchir le seuil d'une relation sexuelle avec une personne de même sexe ni du sexe opposé. Ma première

---

[44] Fráňa Šrámek « Stříbrný vítr » (« La brise argentée ») est un roman de 1910 (deuxième édition de 1921 complètement révisée) sur l'adolescence.

expérience du genre homosexuel date de la faculté, vers l'âge de vingt-quatre ans. La confusion entre amitié au sens agapè-philia pure, cordiale et spirituelle, et la perception d'amitié par mes copains avec éros refoulé entre quinze et dix-sept ans, qui l'avaient pris pour des avances homosexuelles, me blessait. Ce fut le début de ma marginalisation à cause de l'homophobie cachée. Je suis resté enfant plus longtemps qu'eux. Je ne faisais pas la différence entre désir et attachement, pour utiliser le vocabulaire d'aujourd'hui. Kevin était un hétérosexuel affermi et homophobe. Kevin me fit découvrir les vicissitudes de la pornographie purement hétérosexuelle. Il me fut particulièrement blessant d'apprendre que c'était Kevin qui avait tagué l'accusation impromptue et anonyme sur le poteau devant la cantine, à l'extérieur du lycée, bien en haut pour que ça ne soit pas effacé mais bien visible et lisible : *« Ciggi (mon surnom) est un cochon ».* Elle y resta bien longtemps. Je ne compris pas qu'il fallait me défendre, une fois de plus.

Kevin était considéré comme moi comme un alien par les autres olomuciens. Nous formions un groupe d'amis proches, Léonard, Matyas et moi, ou moins proches : Milouš, Dimitri ainsi que certaines filles. Kevin était originaire de Cheb (orthographe tchèque), Eger (orthographe allemande), Egra (orthographe française), une ville entre Carlsbad et Bamberg, une ville sudète, indépendante par excellence. Il avait déménagé à Olomouc grâce à des proches du régime en place en 1983. Sa mère, native du sud de la Bohème, était une fonctionnaire. Son père, un tchèque militant contre le phénomène germanique à Eger, était acteur de théâtre où il fut engagé à Olomouc pour préparer, avec d'autres, la Révolution de Velours. Certes, il n'y a aucune preuve. Eger fut l'une des dernières villes libres allemandes qui sut résister à Bismarck jusqu'à Hitler, mais elle succomba à la création des Sudètes

attachées au Troisième Reich. Les tensions après les décrets du président Beneš à l'encontre des Allemands des Sudètes en 1945 furent les plus vives dans ces régions. Kevin disparut très tôt de mes radars, vers 1985. Il réussit sa carrière après la Révolution de Velours.

Ivan Hanzlík, grand bolchevique sanguinaire et petit pamphlétiste, a dit d'Olomouc que c'est la plus grande ville provinciale de Bohême et Moravie. Il avait pour une fois bien raison : l'éclat du snobisme avec une touche de chauvinisme bavarois d'ascendance hanaque (ma région) et l'intellectualisme facho-communiste font la marque de la décadence olomucienne. Mon père disait avec ironie que les Français ont peine à saisir que « Olomouc est peut-être la plus grande ville provinciale en Tchécoslovaquie, mais la plus grande dans son provincialisme, car elle l'est à la perfection ! ».

Depuis l'Impératrice Marie Thérèse en 1740, Olomouc était considéré comme la ville aux trois États : armée, clergé et les prostituées. Leur symbiose reste inébranlable et remarquable. Le clergé du passé est équivalent aux fonctionnaires d'aujourd'hui.

Matyas était fils d'un pasteur de l'église des Frères Moraves, de la grande dynastie des collaborateurs de tous les régimes depuis 1618 et des piliers du n'importe quel président des républiques successives : Masaryk, Beneš, Hácha, Gottwald, Zápotocký, Novotný, Svoboda, Husák, Havel, Klaus, Zeman. L'Église des Frères Moraves fut la première Église œcuménique à faire le pont entre les protestants et les catholiques. Les Frères Moraves traduisirent la Bible en tchèque qui servit de base à la renaissance de la langue en 1613, à l'initiative de leur évêque Jan Blahoslav. Cette église est la plus proche des Luthériens dont ma grand-mère maternelle Suzanne vénérait les

communions. J'assistai souvent à ces communions protestantes en l'accompagnant en tant que lycéen en rébellion spirituelle contre le régime. J'aimais beaucoup le père de Matyas pour son anglais. Petit, trapu, dégarni, il inspirait dans son visage rond la confiance qui remplace chez les protestants l'institution catholique de confession. Les deux églises extorquent ainsi des informations sur la vie privée, comme les *cookies le* font aujourd'hui pour les Gafa. Il avait fait des études de théologie à Cambridge pendant l'époque communiste ! Si cela n'était pas une marque de l'exfiltration des forces de renseignements extérieures communistes, il serait difficile d'en trouver une autre. Le père de Matyas, avant d'être discrédité par Vaclav Havel lui-même comme agent KGB/STB, fut le Vice-Premier ministre du premier gouvernement de la transition entre novembre 1989 et printemps 1990. Quelle déception pour ses brebis que d'apprendre cette surveillance policière au sein de leur paroisse ! Sa mère était femme au foyer, plus qu'humble, elle décéda d'un cancer des ovaires à soixante ans. Le père pasteur se remit après le décès de sa femme en « concubinage » avec son vicaire !

> Hector : « Le vicaire est un homme. Le « progrès » est imminent à toute Église ! »
>
> Moi : « Le progrès n'est pas l'apanage de l'éternité que l'église doit institutionnaliser. C'est un concept de faits successifs. La mort n'est pas forcément meilleure que la vie même si elle arrive après elle. ”

Matyas reçut une sinécure dans un magasin de sport en 1990 où le blanchiment d'argent lui permit d'obtenir un statut économiquement respectable. Au lycée, ce garçon était trapu, sportif, médiocre dans ses études, mais cohérent et assidu. A la faculté, il opta pour le génie mécanique à Brno,

il n’exerça jamais dans le domaine correspondant à son diplôme. Comme beaucoup, il devint *manager*. Dans les années 2000, il glorifiait le progrès à la chinoise et ses yeux bridés lui confèrent encore aujourd’hui un certain charme, comme dans sa jeunesse. Depuis 2010, nous ne nous sommes pas revus.

Milouš était habile, fils d’un escroc communiste. Il était toujours jaloux de ceux qui le dépassaient. C'était un garçon à l’intelligence pragmatique qui poursuivait les escroqueries de son père. Ses sourcils en arcade ressemblaient à ceux de Leonid Brejnev. Le fait de se lever à cinq heures du matin pour arriver au lycée à huit heures, par un train de banlieue, a toujours provoqué chez moi une sorte d’admiration. Il est parti étudier le Tchèque et l’histoire tchèque à la faculté de philosophie/philologie. Devenu le premier communiste de notre promotion en 1985, il réussit, après la Révolution de Velours dès 1990, à privatiser une maison d'édition. Il réussit à vendre uniquement des auteurs communistes recyclés en démocrates, ce qui est un commerce rentable, mais au moins en rapport avec son diplôme.

Le lycée a été aussi une initiation à l'art. Après une introduction à l’esthétique, je fis un exposé sur le « *Manifeste des Futuristes* » de Tommaso Marinetti, qui était un monologue prétentieux soulignant la similitude des révolutions artistiques fasciste ou communiste. Audace inouïe mais notre professeur de littérature tchèque, Bozena dite Němcová, nous avait autorisé à en parler librement, si nous ne prenions pas le parti adverse, avec l’Aigle Rouge de la Sempiternelle Révolution, l’ARRS, Adalbert Honning, le directeur, au-dessus de nos têtes. Elle brava les interdits des auteurs sur l’index, exclus des manuels officiels. A cause de son prénom et de son courage, elle était surnommée

Němcová[45], en hommage à un auteur féministe du XIXème siècle, rebelle de la littérature tchèque.

Une autre des aventures du lycée fut la création d'un groupe d'étudiants de la *Nouvelle Société Pataphysique*[46] *(« Stanovy Nové Patafyzické Společnosti »,* dont les signataires étaient : Igor Jakubek, Léda Vítkovská et Marcel Bram). Cette association joua jusqu'au bout l'ironie politique, exprimée par le pouvoir absolu d'un dictateur, que j'incarnais en tant que meneur de ce trio. *Young leader* se mua en *Roi Ubu*. Nos *pin's* étaient faits de zinc galvanisé en forme d'étoile à cinq branches, comme le signe des hippies mais sans bordure autour. La dialectique de la relation entre les masses et l'individu s'exprimait par ma voix comme si, moi-seul, était la société tout entière : un monarque absolu éclairé. La référence à Alfred Jarry ne m'épargna pas les avertissements des communistes *hard-liners*.

L'activiste du Parti communiste régional, le père d'une de mes camarades de l'école primaire František Stupka, un Slovaque de l'Est, avertit ma mère de l'existence de ce groupuscule. Il sentait un fil patriotique slovaque pour ma mère devant le mépris olomoucien. Il me convoqua chez lui et me parla franchement dans une vraie langue néologique, un mélange de tchèque, de slovaque, de hongrois, de polonais, de russe et d'une *novlangue* bureaucratique, avec un accent harmonieux et incompréhensible sans ambages et sans menace :

---

[45] Božena Němcová (1820–1862) est l'une des écrivaines les plus influentes de la Renaissance nationale tchèque.

[46] *« Stanovy Nové Patafyzické Společnosti »,* signataires : Igor Kubalek, Igor Jakubek, Lada Hrabálková, Marian Benca, Léda Vitkovska et Marcel Bram, 1979.

« Igorko, Igorko, » (seulement ma mère utilisait ce diminutif) « il ne faut pas faire ce que vous faites ! Léda est la fille de la secrétaire du premier secrétaire du Parti communiste régional, Marcel est un contre-révolutionnaire et tu es le meneur de ce trio qui va exploser ! N'oublie pas que tes parents ne sont pas d'Olomouc. Ton père a été exclu ou radié du parti, ta mère est Slovaque comme moi. Ils veulent vous sacrifier ! Avez-vous entendu des lycéens exclus du lycée technique ? Ces têtes brulées se sont opposées à la construction d'une grande surface en centre-ville pour que l'archéologie dite préventive puisse finir ses fouilles. Ils n'y sont pas allés à la légère. Certes, ce n'était que des catholiques contestataires du dimanche, mais quand même ! Certains ont été exclus et n'auront pas accès au baccalauréat, en tous cas pas cette année. Leurs vies ont été ébranlées. J'en ai parlé à ta mère, au directeur du lycée, le camarade Adalbert Honning et à vos professeurs : continuez si vous voulez, mais cela peut être dangereux pour vous et vos proches. Je vous conseille de ne pas élargir votre cercle. Ainsi, tout le monde le prendra comme un caprice de jeunesse et il n'y aura pas de suite. Je ne peux rien vous proposer de plus. » Il respira lourdement puis ajouta comme pour me séduire « tu sais que ma fille t'apprécie beaucoup. »

« Et elle ne veut pas se joindre à nous ? »

« Canaille ! Canaille ! » L'homme s'esclaffa de rire : « Je dois être plus insistant mais, à ton âge, j'ai fait pareil. Sans ton esprit, ni ton éducation : j'étais ouvrier au fourneau et j'habitais chez mes parents. Les *Benderovci*[47] menaçaient nos campagnes en 1946. Nous nous sommes battus contre eux, moi j'étais le vigile de nuit de nos maisons à quatorze ans. Il ne faut pas se

[47]Des groupes militaires et paramilitaires d'anciens fascistes ukrainiens qui se sont battus pour passer en Allemagne de leur enclave soviétique après 1945

moquer de ces gens, des générations qui ont souffert, de nos aïeux. Je te demande de rester discret ! »

Ce fut ainsi que notre association disparut. Elle persista encore une année académique puis disparut dans la tombe farfelue de la jeunesse. Léda et Marcel sont restés longtemps mes amis.

> Moi : « Il m'a fait comprendre qu'il y a deux sortes de gens : les créateurs, les faibles, souvent les "*loosers*", les marginalisés, et les managers, les fonctionnaires, les forts, les dominants, les surhumains, les *Frankenstein*. Je me sens indépendant et créatif, tout à fait, mais pas un "*looser*", ni un "*dominant*". Les fonctionnaires adorent gérer les créateurs. Les fonctionnaires détestent et méprisent les créateurs. »
>
> Hector : « Ta typologie est proche de celle de Dostoïevski dans *« Crime et châtiment »* : selon Raskolnikov, il y a les Napoléons et les misérables. »
>
> Moi : « C'est pire, lui a vécu dans la Russie tsariste, nous, nous avons des satellites et des portables. Et ce virus mondain. S'il n'y a pas de surhumains et de faibles, il y a bien des combinards, des entremetteurs, des managers, des gestionnaires, des fonctionnaires, tous sans aucune créativité, aucune fécondité, sans responsabilité individuelle, dans l'impunité totale. Il se voient eux-mêmes comme des surhumains anti-nietzschéens, des *Frankenstein*, ils oppressent les autres. Ils savent toujours au mieux ce que les autres doivent faire. Ce sont les « managers » des partis politiques, des mafias, des polices secrètes :

DGSI, DGSE, Mossad, KGB/STB, CIA, les combinards rusés qui intimident les autres. Je ne vois aucun mérite à embêter le monde. »

Hector : « Le plus difficile est de vivre ensemble, prétendent ces fonctionnaires. C'est la vie sociale, comme ils disent, car ils tirent les ficelles. »

Moi : « Non, je ne vois pas le sens de la vie à vouloir gestionner les autres. Non, je ne vois aucun mérite à intimider les autres. Et la carence totale de bon sens en France rend l'exercice du pouvoir impossible. Oui, j'aime la politique, comme l'art, comme la tentative de nous faire vivre au mieux et en paix ensemble. Ce ne sont pas les deux cent cinquante-huit variétés de fromages de Charles de Gaulle, c'est le manque de bonne volonté et l'absence de bon sens. »

Hector : « On sent l'amertume d'un incompris. »

Moi : « Non, c'est l'amertume de quelqu'un qui voit la réalité en face des aveugles. Mon père avait un dicton biblique : « *un borgne est roi parmi les aveugles* ». Le confinement, les illogismes contre les médicaments et contre les protections « non homologuées », le penchant aberrant pour les tests peu fiables, tout cela prouve la liberté contemporaine de vivre non pas dans la réalité mais dans ses représentations sophistiquées du réel. »

Hector : « C'est seulement en France où l'on attend d'un politicien de « faire rêver ». C'est un vrai cauchemar ! Cela fait accoucher des tonnes et des tonnes de textes de lois contre productifs, suffocants, au double sens, inefficaces. »

Moi : « Oui, oui, ça ressemble fortement à l'Union soviétique de la dernière heure, ou à l'Empire Austro-Hongrois à l'agonie, producteurs de lois inflationnistes et cacophoniques. L'exercice poétique de certains coryphées n'y change rien. »

Hector : « Tu es presque impoli, cher ami, mais tu as raison. Le passage du goulag soviétique à l'Est à la cage de l'Ouest n'est qu'une faible illusion. »

Moi : « Comme j'ai été fier d'arriver en France définitivement en 1999, et puis d'être naturalisé! C'était en effet le passage du goulag à la cage aux folles. Bienvenue aux pays des soviets ! »

Hector: « Bienvenue au pays des soviets qui parle la langue latine lors de leurs interminables réunions. »

Léda décida d'étudier l'économie et finit avec le baccalauréat d'une école spécialisée en économie où elle rencontra Véronique Říhová d'Olomouc, un agent des services de l'information, à l'aise avec tous les régimes successifs, sans scrupules.

Marcel fut une victime innocente et controlatérale de la Révolution de Velours, quand un autre agent de la Sécurité Secrète et professeur temporaire de chirurgie l'évinça de la faculté aux dernières épreuves orales. Marcel, après six ans d'études de médecine, devint un responsable d'une grande surface de bricolage. Aujourd'hui, il est directeur d'une autre enseigne, *Obi,* à Olomouc. Il a fait sa carrière contre sa volonté dans une discipline qu'il n'avait jamais étudiée, ce qui le rapproche des autres "*managers"* hors de leurs diplômes. Si, à Marseille, les intrigues du Professeur malveillant ont fatigué et meurtri mon

ami Hector, à Olomouc, les rancuniers pleins de ressentiment stoppèrent carrément plusieurs jeunes universitaires pour assouvir leur vengeance viscérale et irrationnelle. C'était une vengeance abominable et gratuite sur des innocents.

Moi : « La mononucléose fut aussi instructive. Elle ressemblait d'ailleurs à notre confinement d'aujourd'hui. C'était une cage plus petite et plus fermée que le reste de la société du socialisme réel. »

Hector: « La littérature en cantonnement, c'est une longue histoire, l'isolement permet de lire Camus, Mann ou Boccace. Qu'as-tu lu dans ta jeunesse? Nous vivons d'ailleurs la même période de danger de la mort individuelle. Danger de la mort biologique, comme sociétale. Le projet du goulag mondial avance. Le transhumanisme aussi. Tout le monde ne connaît que Vaclav Havel ou Milan Kundera ».

Moi : « Et c'est bien dommage. Si Havel n'était pas marxiste, car exclu par ses origines de la construction du socialisme, Milan Kundera était un communiste convaincu comme Kachyňa ou Kormorán. Ah, ces ingénieurs des âmes humaines ! Je préfère Josef Skvorecky, Oto Pavel, Vaclav Holan, Frantisek Hrubin, Jan Zahradníček. Les étrangers qui s'intéressent à la littérature tchèque sont sous l'influence du *Comintern.* Les Français, notamment, connaissent plutôt les idéologues que les vrais artistes. »

Hector : « Et les auteurs français? »

Moi : « A part Roger Vaillant, Alfred Jarry, Paul Eluard, Louis Aragon, Romain Rolland, je n'ai pas lu car les nouvelles éditions de

Paul Claudel, Charles Maurras, Jean Anouilh n'existaient pas, hélas. Mais tout ce que j'ai lu me semblait trop linéaire, trop facile. Jusqu'à ce que je découvre le *Code du travail* et le *Code de santé publique* : c'est le vrai sommet de la littérature française qui dépasse largement la narration de la Bible et le cynisme de *Das Kapital* ! »

Hector « Attention à ne pas provoquer l'ire de ceux qui écrivent des *bestsellers* mondialement connus en français, comme Kundera !»

Moi : « Ah, je te taquine. L'humour français ne connaît pas le sens de l'ironie. »

Jaroslav Seifert

Jaroslav Seifert, poète intimiste, reçut le prix Nobel de littérature en 1984 en remerciement pour son soutien à la Charte 77. Il écrivit un discours dithyrambique sur la nécessité d'une narration épique et du pathos, à l'antipode de son art, en guise de remerciement. J'ai rédigé une lettre de félicitation à laquelle nous avons reçu une réponse. Le professeur de littérature tchèque surnommée Němcová a dû s'en expliquer devant Adalbert Honning, mais elle n'était au courant de rien. L'Aigle Rouge convoqua notre professeur. Après un livre de Jan Patočka sur Hegel et Kant, j'introduisis un autre dissident dans notre lycée, peu importe si c'était un Prix Nobel.

J'imagine la scène:

Honning : « Camarade, que signifie cette initiative ? Ça vient de vous ? »

Němcová : « Je ne suis nullement au courant, Camarade directeur, mais je n'y vois aucun mal. »

Adalbert Honning prit la lettre avec en tête en filigrane et une jolie gravure illustrative avec une scène des rues de Prague, et la lut à haute voix :

> *« Chers étudiants,*
>
> *Je suis particulièrement touché par vos louanges pour le prix qui m'a été décerné au niveau international. Je partage la gloire et le bonheur avec vous. Je suis fier que vous m'ayez adressé vos félicitations au nom de toute la classe et que chacun ait signé. L'avenir sera le vôtre !*
>
> *Amicalement,*
>
> *Jaroslav Seifert »*

Puis l'Aigle Rouge ajouta : « Trouvez-moi les instigateurs ! »

Le lendemain, notre professeur de tchèque posa la question devant la classe. Je n'eus aucun mal à avouer. De toute façon, un élève, fils du professeur d'éducation physique et gérant du *volley-ball-team* du lycée avec lequel il voyageait partout, m'avait aussitôt dénoncé.

« Je suis fier pour vous tous et je propose que la réponse soit donc remise à Igor. Monsieur le directeur - elle avait du mal à utiliser le terme « Camarade » - souhaite savoir qui l'a fait. Mais ne craignez rien, il va vous protéger. »

« Contre qui ? », demandais-je naïvement.

« Qui ? Les mésinterprétations peuvent être dangereuses et tendancieuses. »

Il est quand même à souligner que Jaroslav Seifert était dans les années 1920-1929 un fervent communiste et un rédacteur dans les trois journaux du Parti.

« Bien, si ce n'est que ça, » dit Adalbert Honning en nous regardant, le professeur et moi, avec la lettre dans la main une fois montés dans son grand bureau, « si c'est la fierté de la littérature, c'est bon. Mais, Igorku (encore ce diminutif !) ne faites pas de politique de bas étage. La Charte 77 est une entreprise trop compliquée pour que nous ici, en province, la comprenions. Ne craignez rien. J'ai déjà expliqué votre amour pour la littérature au comité régional du Parti communiste. *« Praci zdar, soudruzi ! » (« Que le travail réussisse, camarades ! »).*

Il nous congédia avec un aurevoir communiste et un sourire menaçant. Il était aussi notre professeur de russe et, malgré le fait qu'il ne maîtrisait pas tout à fait ni la grammaire ni le vocabulaire, il était capable de nous faire parler dans un russe approximatif, un espéranto slave et de nous faire comprendre par les autres Slaves et les Russes. Il était profondément amoureux de la vieille Russie, éternelle et soviétique, du *Zolotoe Kolco (« Anneau d'Or »)*, à la façon d'Adolf Kuchar et de son Azerbaïdjan. Pendant l'été 1985, il organisa un voyage à Kostroma, à cinq heures de voiture au nord de Moscou, la ville jumelée avec Olomouc. Il en exclut toute notre classe car il ne souhaitait pas avoir de soucis à l'époque de Konstantin Tchernenko (1911-1985). Iouri Andropov (1914-1984) décéda en février 1984 paisiblement dans un hôpital moscovite d'hypertension et d'insuffisance rénale. Konstantin Tchernenko était le Secrétaire Général du Comité Central du Parti communiste de l'Union Soviétique, malade et imprévisible. La bataille interne intra-communistes, entre les anciens, sous la houlette de Grigori Vassilievitch Romanov (1923-2008), et des réformateurs sous la direction de Mikhail Gorbatchev (1931-)

était à son comble, loin de la presse encore ficelée, loin de nous, à Olomouc (Moscou se trouve à 1810 km d'Olomouc, Paris seulement à 1250 km d'Olomouc). L*'ARRS*, l'Aigle Rouge de la Sempiternelle Révolution, ne souhaitait pas devoir à s'expliquer de novo auprès des barons locaux du Parti communiste, après l'histoire de Seifert, Patočka, de la *Nouvelle Société Pataphysique* s'il avait pris pour ce voyage les rebelles de la classe Quatre-A.

J'épinglai la réponse de Jaroslav Seifert au tableau d'affichage de notre classe où tout le lycée vint la consulter dans l'insurrection mesurée contre le régime...Dix jours plus tard, environ, elle avait disparu : le fils du *coach* de l'équipe de *volley-ball* l'avait volée. Ce garçon était fait pour le monde terrestre de l'Époque Formidable. Aujourd'hui récompensé pour ses services des renseignements, agent du KGB/STB comme son père, il est le gérant d'une station de ski à Praděd, la plus haute montagne morave, 1492 mètres, dans les montagnes de Jeseniky au Nord de la Moravie. Le sport mène à tout dans la société du spectacle ! Les subventions et les redistributions font la manne de tous les amoureux de ces activités lucratives.

Trente ans plus tard, je fus particulièrement étonné d'apprendre qu' Adalbert Honning avait souhaité me soutenir dans mes ambitions pour devenir diplomate et aller faire mes études à Moscou. Mon père, *outsider* du régime officiel et éminence grise officieuse de son entreprise, ma mère, manipulée et au grand cœur, étaient des faibles garanties pour que je sois accepté, sans un appui politique fort et efficace. La garantie d'Adalbert Honning était une énorme contribution.

Ma mère, toujours angoissée à vouloir me protéger, avait appris mon souhait de faire de la diplomatie par mes professeurs de lycée et s'y opposa. Elle ne

me l'avouera jamais. Ce fut ma sœur qui, trente ans après, me divulgua ce terrible secret bien-pensant de ma mère. La bien-pensance tue.

> Moi : « Je pense que je ne lui ai jamais pardonné. Il est difficile de l'admettre mais, si je ne m'abuse, je pense que, durant toute ma vie, ma mère eut le don de me nuire. Mais tout ce mal fut peut-être finalement un avantage : si j'avais divagué vers la diplomatie comme je l'avais souhaité, je n'aurais certainement jamais fait médecine, ni sciences, ni arts. D'ailleurs, mon autre ami, mon aîné de quarante-et-un ans, véritable père spirituel, Hans Antonius Valkenburg, dont toute la famille est dans le corps diplomatique mondial, disait que j'aurais été le pire des diplomates possible. Selon lui, j'aurais été à l'origine d'une déflagration mondiale à coup sûr ! En tant que diplomate, je serais peut-être plus en vogue ou plus riche, mais pas plus heureux et amputé de quelque chose que je nommerais *ma métaphysique* ou *deep psychology*. »

La sortie suivante, l'exit du socialisme réel et quotidien, fut la porte des arts. Au lycée, une francophone et francophile, fille d'un peintre, nous a enseigné avec son charme, son élégance et son amour, la technique et l'histoire de l'art, de la peinture notamment. Elle sut me soutenir dans mes ambitions de peintre. Elle m'a présenté à la seule grande galerie commerciale d'Olomouc. La galeriste était un être éthérique, presque volatile habillée de couleurs vives, son mari, un avocat-collectionneur et un fin parleur. Leur galerie avait cette ambiance artiste, chic et commerciale à la fois.

Je fréquentais de 1974 à 1987 « l'École Populaire des Beaux-Arts » où j'appris diverses techniques auprès des différents artistes. Le professeur de peinture

m'encourageait dans la théorie car son mari était, de son vivant, un philosophe, esthète et animateur de rendez-vous sur l'esthétique donnés à la Colline Sainte (Svaty Kopeček). Ces séminaires avaient disparu bien avant mes écrits ou mes créations. Mon plus grand succès d'enfant peintre fut le prix de la « *Rose de Lidice » (« Lidická Ruze* », *1977),* en hommage aux victimes de ce village anéanti par les nazis en 1942 au début d'une période de terreur à la suite de l'attentat mortel du 27 mai 1942 contre Reinhard Heydrich, gouverneur du Reich à Prague.

Tous ces artistes m'ouvrirent les yeux sur Albrecht Dürer, Matthias Grunwald, André Derain, Pablo Picasso, Georges Braque, Henri Matisse, Paul Cézanne puis, beaucoup plus tardivement, sur Nicolas Poussin, Eugène Delacroix, Wilfredo Lam, Otto Dix, Arnold Böcklin ou Hans von Marées, et les classiques tchèques Max Švabinský, Mikoláš Aleš, Jakub Schikanaeder, Emile Fila, Cyprian Majerník et Ivan Theimer, Jan Köhler, Otmar Oliva et Jan Zerzavy.

L'autre muse qui m'enchanta pendant mon adolescence fut la danse, incarnée par la figure de Romana. Avec Romana, nous formions un couple de danse classique et de salons pendant plusieurs années : nous avons voyagé pour des compétitions partout en Tchécoslovaquie. Nous avons gagné quelques trophées. Le club dans lequel nous avons pratiqué nos répétitions évolua vers un club de prestige qui porte le nom du *champion de danse, Josef Houza*. Elle se sentit comme une *star*. En manque d'amour, hystérique, elle quitta le lycée avant le baccalauréat. Elle suivit sa demi-sœur aînée, chanteuse de bar, plutôt entraîneuse, puis Romana devint libraire chez Promberger, le plus grand et ancien libraire d'Olomouc. En ces temps communistes, le nom de cette splendide boutique avait été effacé et englouti par le *« Státní pedagogické*

nakladatelství » (« Editeur pédagogique national ») mais comme les Olomouciens appelaient inlassablement un chat un chat, le nom de Promberger se perpétua dans les discours locaux.

Les cours de piano demeurèrent une souffrance dans mes activités artistiques. Être pianiste ne m'évoque plus rien. Je suis déshonoré quand j'évoque mes leçons de piano, si cher à ma mère, qui souhaitait que je devienne un petit Richter. Je commençai à l'âge de dix ans environ, mais l'école n'eut sur moi pas le moindre charme. J'ignorais les cours de solfège, ce qui passa inaperçu pendant environ deux ans. Ma mère était toute sa vie convaincue que je n'étais pas informé de l'obligation de participer aux cours théoriques mais, la vérité, c'est que je ne voulais pas passer deux après-midis de plus à l'école. Puis je changeai pour des leçons privées, ma mère considérant, à juste titre, que je ne pouvais pas développer mon talent en cours collectif. Je commençai donc mes heures de piano avec Madame K. mais, au regard de mes performances qui étaient tout à fait à la hauteur des émotions de l'artiste mais pas du tout au niveau technique, nous abandonnâmes cette expérience après un accord mutuel. C'est peut-être la chose que je regrette vraiment le plus dans ma vie. Le piano droit que nous avions acheté très cher resta chez nous pendant des années et seulement ma grand-mère, de son vivant, y produisit quelques harmonies. Il fut donné à des personnes plus mélomanes vers 1998.

L'amour pour la Culture dans les années de ma jeunesse prit au lycée la forme de l'amour pour les langues. Si l'allemand m'était depuis la petite enfance désagréable par sa sonorité martiale, ma deuxième langue maternelle, le slovaque ressemble beaucoup au tchèque, ma langue natale, mais elle est plus souple, molle. Le russe m'a toujours traumatisé à cause de son alphabet cyrillique et la présence des chars militaires.

Au lycée, je fus enchanté par l'anglais, par sa sonorité gutturale. Le Professeur était l'un des membres du cabinet des « dissidents » avec les professeur de la littérature tchèque et des arts plastiques. Derrière le Rideau de Fer, cet ancien boxeur et compagnon de lycée de mon père jusqu'en 1948, songea aux voyages dans les pays anglo-saxons. L'anglais est une langue atomisée, brève, courte, qui me subjugua. J'ai souvent comparé l'anglais au grec dans l'antiquité, comme le français au latin hellénistique. Longtemps, avec ou sans Denissa Datcheva, un professeur privée, je répétais *« The rain in Spain stays mainly in the plains ! »* avec des billes en verre sous la langue, comme je l'avais vu faire dans le film *« My Fair Lady »* avec Audrey Hepburn, splendide. Et le vocabulaire : j'appris de nombreux synonymes pour le mot « vache », comme pour des plantes, outils ou idiomes, et les abréviations médicales. J'ai presque tout oublié.

Je découvris le français seulement à l'université et ceci vers 1986 quand je pris le virus au sens imaginaire pour la nouvelle épidémie du SIDA. Le français était pour moi une possibilité d'aborder les auteurs d'articles scientifiques. Je n'étais pas particulièrement motivé, c'était utile. Le français est une langue longue, précise, descriptive.

> Hector : « Tu peux toujours te perfectionner en français. Ton français est loin d'être parfait. »
>
> Moi : « Parler pour parler sans être écouté, cela ne m'enchante pas. Et si je suis écouté, les gens sont capables avec un petit effort et un peu d'intérêt à suivre mon *franglaichèque* ».

Le latin fut une catastrophe et je n'en retiens rien sauf quelques dictons. Plus tard, je fus aussi obligé d'apprendre le néerlandais. Dans mes cages successives françaises, j'ai tout oublié. Nous n'avions pas de classes de grec.

Hélas, hélas, trois fois hélas.

Les réminiscences de 1985 - Le début de la perestroïka

L'été 1985 je décrochais le baccalauréat à la fin de mes études au lycée Slave et j'entrais à la faculté de médecine de l'Université de Palacky et le début de la *perestroïka* ; j'avais 19 ans.

L'arrivé en 1985 de Mikhaïl Gorbatchev à la fonction suprême du comité central du Parti communiste de l'Union Soviétique et le début de la *perestroïka* mit fin à mes ambitions et sympathies avec la dissidence secrète ; tout était ouvert, transparent, visible, permis, voire encouragé. Du moins, en apparence. Jamais les générations qui suivirent ne comprirent cet énorme changement que nous avons vécu. Respirer un air nouveau, la critique constructive… tout était le bienvenu.

A cette époque, je devins aussi membre de « *la Commission pour l'amitié entre les USA et la Tchécoslovaquie Socialiste* » (« *Komise pro přátelství USA-CSSR* ») qui était présidée par un jeune « réformateur » et membre du système avant 1989, un diabétologue formé aux USA, de Gottwaldov (surnommée aussi « Bataville » d'après Bata, l'inventeur de la chaussure industrielle et du travail à la chaîne, dans la ville de Zlin). Lors de mon inscription, je fus invité à l'âge de vingt ans au Ministère des Affaires Étrangères où se déroula un dialogue avec un fonctionnaire, genre Antonio Banderas, très sexy et très simple, chargé de surveiller tout ce qui se passait

dans les campagnes. Je ne connais pas la suite de sa carrière, mais il aurait pu finir comme représentant de la République tchèque à l'OCDE.

Le camarade Banderas posa ses pieds sur la table basse comme un vrai *cow-boy* mais nous étions à Prague en 1986 et le portrait du Dr Gustav Husak, le président, avec ses lunettes, nous surveillait avec une bienveillance figée et malicieuse.

« Qu'attendez-vous de cette organisation ? »

« Oh, rien. J’aime la langue anglaise, la littérature anglo-saxonne, la pensée positiviste. »

Le positivisme était pour moi à l’époque synonyme de preuves scientifiques présentées sans aucunes déformations religieuses ou politiques et non un synonyme d’une nouvelle idéologie bornée sur des affirmations préfabriquées.

« Mais ils sont encore officiellement nos ennemis contre le Pacte de Varsovie. »

« Je regarde avec beaucoup d’intérêt leur rapprochement avec Mikhaïl Gorbatchev. Entre lui et Ronald Reagan, il y a un vrai respect. En tous cas, ce qui m'intéresse, c’est la langue et leur culture. Oui, je vais comprendre ce qui se passe ! Pas tellement la politique, encore moins la politique militaire. »

« Faites attention à vous, nous n’avons rien contre votre présence. »

Mais de retour à Olomouc, je fus convoqué deux jours plus tard par l'un des vice-doyens de la faculté qui, devant un parterre de professeurs, m'apporta une réponse beaucoup plus directe :

« Igorko, (encore ce diminutif!), serais-tu devenu dissident ? Mais il est trop tard ! Les dissidents sont présents ici mais des camarades rigoureux et droits dans leurs bottes sont également bien là aussi. Je te prodigue un bon conseil : tu persistes dans cette voie si tu veux mais tu n'auras aucune activité contre nous dans cette commission. Aucune activité tout court, nous te surveillons ».

Déçu de l'accueil de mes pensées libérales, avec une étiquette de dissident, je demandai un rendez-vous avec le lecteur américain Philippe Roth (homonyme d'un écrivain célèbre) en présence d'une étudiante du département d'anglais :

« Je suis navré pour vous mais tout cela sonne comme une agression menée contre la Charte 77 », dit ce jeune homme arrogant derrière ses lunettes à la Groucho Marx.

« Mais non, c'est officiel mais pas contre les gens de la Charte 77, » répondis-je naïvement, trop naïvement.

Ainsi grâce au Camarade Banderas et Groucho Marx, nous étions pris dans un désarroi d'un malentendu et nous avons reçu un stigmate d'anti-chartiste contre notre volonté. La carrière de cette fille après 1989 prit un tournant bizarre : après son stage à Cuba – elle était étudiante en anglais et en espagnol –, elle tomba amoureuse d'un trotskiste révolutionnaire et bijoutier mexicain, se maria quelques années plus tard et partit vivre avec lui à Tijuana, au Mexique. Lui est interdit de séjour aux USA, car considéré comme individu suspect, elle vit à Tijuana et travaille à l'université La Jolla à San Diego en Californie et à celle de Tijuana où elle enseigne le slavisme et, à part de son activité pédagogique, elle forme des nouveaux les successeurs d'espionnage tchèque.

Ah oui, vers l'âge de vingt ans j'étais jeune, intelligent, beau, hétérosexuel et communiste, mais je ne fus jamais marxiste ! Les premières amours, notoirement hétérosexuels, aussi. Ce n'était que par conformisme mais aussi par ennui et émotions. Dès dix-sept ans, je fus dépucelé par Léda (celle qui avait signé les statuts de la *Nouvelle Société Pataphysique*), suivirent Jarmila, Radka, Pavlina, Jaroslava et Monika.... Il est navrant pour moi de devoir me souvenir comment étaient les années entre 1980 et 1990 : si je n'étais pas encore sexuellement actif, j'aimais regarder et toucher les magnifiques corps des filles, et le mien. Plus tard, les émotions enivrantes me firent tomber sous le charme des garçons, mais ce fut toujours l'amour, au sens presque platonique du terme, qui motiva mes rapprochements et mes amitiés : philia et agapè étaient découpées d'éros. Tardivement, je compris que, pour ceux de ma classe, contrairement à moi, ce furent les hormones qui conditionnèrent leurs attitudes.

La faculté était une autre école.

Leoš Kosicka était le troisième de notre quatuor de mousquetaires comme nous aimions le dire : « un pour tous, tous pour un ! » Mais la devise d'Alexandre Dumas avait ses limites : ce que j'appelais l'amitié, les autres considéraient ça comme de la tentation. Leoš était le fils aîné d'un neurologue, un séminariste avant 1948 devenu communiste avéré après 1948, un personnage troublant, souple, collaborateur de tous les régimes. Neurologue Dietrich Kosicka était un héritier d'un institut de recherche sur l'intelligence humaine, fonctionnaire de l'université et de l'hôpital sans imagination mais

avec beaucoup d'ambitions, et idéologue de l'institut[48]. Depuis fort longtemps, il avait abandonné les soins des malades pour le mirage de la société du spectacle : fonctions, apparences, réunions.... Il était un admirateur d'Edmund Husserl, un autre morave, juif de Prostějov (Prossnitz) et fondateur de la phénoménologie. Afin d'arriver à toutes ses fonctions, il avait léché les bottes des barons communistes et avait proposé une « critique constructive de phénoménologie du point de vue scientifique » sous la soutane d'un séminariste converti à l'idéologie du marxisme-léninisme. C'était son dada officiel. Son fils le voyait déjà en Président de la République. Jeune neurologue talentueux, débutant à l'extrême Est de la Slovaquie, il avait dilué son savoir-faire dans son savoir-vivre à la fonctionnaire, polissant les poignées des bureaux du Parti. Il faisait partie des "catholiques collaborateurs à la Ployhar" dès 1948. Ce recteur d'université fut aussi mon protecteur jusqu'en décembre 1989. Le Sportif longiligne muta quarante ans plus tard vers un grand quinquagénaire musclé, toujours poétique et intellectuel. Leur appartement était voisin de celui d'un ancien moine, autre personnage complexe qui avait connu la torture et la prison communiste après 1948. Ce moine, un vieux paranoïaque, hurluberlu, parfois dépersonnalisé, car sous une omerta toute sa vie, était une encyclopédie errante et son appartement au-dessous de Kosicka était rempli de livres en tout genre. Âgé de vingt ans de

[48] Jaromir Hrbek (1914-1992) médecin, neurobiologiste, scientiste, communiste et Ministre de l'Education lors de la normalisation, responsable des purges dans « l'Education Nationale ». Au début de sa carrière, il défendit les travaux de Lyssenko et de Lepechinskaïa. En neurobiologie, il continua les travaux dans l'esprit de réflexologie de Pavlov et conçut une sorte d'« homunculus » la même année que Wilder Penfield (l'homoncule moteur et l'homoncule sensitif aussi appelé l'homoncule sensoriel) mais sa présentation à Paris en 1952 fut ridiculisée et étiquetée comme un plagiat. Son Institut de neurosciences de la fonction supérieure d'Olomouc, créée en 1951, fut dissoute en 1991. Ses collaborateurs se dispersèrent partout dans le monde, aux USA, en Russie, en Israël. Ses travaux innovateurs pour la connaissance du cortex, de la mémoire, du *split-brain syndrome* et autres, servent de base à l'intelligence artificielle. Son œuvre gigantesque de huit-mille pages sur la neurologie expérimentale fut en son temps une encyclopédie de progrès expérimental. Il était, avec sa femme Eliška Ortová, épidémiologiste et hygiéniste, le protecteur de ma mère.

plus environ que le neurologue, il fut son mentor et guide depuis des décennies, Dietrich collaborant gaiement avec le pouvoir en place par nécessité, par profit ou par lâcheté. Le fils Leoš, longiligne, au visage très angélique, de la figure puérile, ni athlétique ni intellectuel, était une incarnation d'un adolescent mal dans sa peau, un véritable "*looser"*, au cœur sensible. Notre amitié mélangeait heureusement les sentiments et sensations d'un couple d'amis. C'était un mélange de philia et d'agapè sans éros. Je devance l'histoire de narration mais ce manque d'amour qui n'avouait pas son nom se solda par une haine homophobe, une fois que la Révolution de Velours donna son absolution aux expropriations illégales, que Leoš mena dans les années 1993-1994, devenu un coopté des "*dominants"*. Son père y était pour quelque chose : pour protéger sa retraite et ses enfants, comme recteur démissionnaire, Kosicka senior a démantelé l'Institut de Neurologie Expérimentale qu'il avait hérité et dirigé, et abandonna la promesse de la protection de ceux qui se sont trouvé en situation inconfortable, comme moi. Au lycée, Leoš était le plus sensuel et le plus sensible de nous, une sorte d'artiste. Doué pour la peinture, son manque de discipline ne lui permit jamais de classifier, de construire, de faire évoluer ses talents vers une forme harmonieuse. Il était aussi le plus distrait et le plus mauvais élève de nous quatre dans la classe du lycée. Son père me demanda de lui servir de précepteur du même âge : la physique, les mathématiques, l'anglais ou le russe étaient nos discussions structurées comme la technique et l'histoire de la peinture.

L'université, réouverte en 1947 après sa fermeture en 1860, portait le nom de Palacky, mage de l'histoire tchèque. Palacky et son invention de l'histoire tchèque avec des personnages mythiques non existants dans la réalité

historique se vantait d'être positiviste et disqualifia par sa méthode basée sur les preuves préfabriquées deux manuscrits falsifiés qui auraient dû remplacer le chaînon manquant de la littérature médiévale chevaleresque tchèque. Néanmoins, Palacky comme précurseur de Masaryk, défendait l'approche positiviste, ce qui n'est pas étonnant pour construire des *fake news* basées sur les fausses preuves, dirions-nous de nos jours dans le jargon du *show-biz.* Ses mensonges scientifiquement prouvés ne se disqualifièrent pas d'eux-mêmes. Un bon mensonge est crédible.

Le camarade recteur Dietrich Kosicka fut congédié de ses fonctions le 21 décembre 1989. Vaclav Havel fut élu Président de la République Tchécoslovaque Socialiste le 29 décembre 1989 à l'unanimité par un parlement à deux Chambres, la Chambre Populaire et le Sénat, entièrement communiste. Toute ressemblance avec le Février Victorieux de 1948 aurait été inquiétante. Le nouveau recteur Gustav Grünberg, GG, fut nommé le 1er janvier 1990. Bref, la souveraineté de notre vie académique sur la vie politique est une tradition un peu folklorique et moquée.

Gustav Grünberg, GG, jouait de la politique. Il m'était bien connu en tant que linguiste, américaniste, spécialiste de la littérature américaine et des idiomes américains (américanismes). Il détesta, et c'était réciproque, une Russe, Denissa Datcheva, spécialiste de la phonétique anglaise qui était mon enseignante privée. Elle formalisa mon amour pour l'anglais : sa verve à me faire parler, malgré des fautes, était rafraîchissante. Sa méthode était très proche de celle d'Adalbert Honning : « Parlez, parlez, parlez, n'ayez pas peur des fautes, corrigez-vous immédiatement si nécessaire, mais parlez, faites des descriptions, cherchez des synonymes, antonymes, homonymes… ! » Cette méthode est à l'opposé de la méthode française qui privilégie la perfection à

l'approximation. Son attachement à ses origines russes faisait d'elle un alien, ce qui fut merveilleusement exploité à son encontre après la Révolution de Velours pour la faire repartir aussitôt en Russie.

GG était un grand défenseur d'une certaine littérature américaine dite « progressiste », comme celle des « *The Southerners* » : Joyce Carol Oates, William Faulkner... « *The Beat Génération »* était son dada. Il invita Allen Ginsberg, William Golding, ou encore Josef Skvorecky à l'université pour des colloques. Si je fus empêché de parler à Josef Skvorecky en tête-à-tête, je lui écrivis toutefois une petite lettre lui expliquant que les oligarques sont des ex-apparatchiks mafieux. Je garde sa courte réponse sur une carte postale de Toronto. *The Beatniks*, J.D. Salinger et autres de classiques rebelles ont été très appréciés dans les librairies universitaires par les jeunes, ou du moins le furent-ils. La libération sexuelle de Woodstock fut un pas majeur de l'histoire de l'humanité.

Le sexe est différent de l'amour et de ses autres formes d'éros, d'agapè, de philia. Le sexe n'est pas l'amour. Le sexe n'est que du sexe. Le sexe est une importante notion de l'activité physique visant à améliorer sa condition physique sans obligation d'attachement émotionnel, sans notion culturelle, ni éthique, ni esthétique. La pratique du sexe dans les règles du respect d'autrui, sans insistance désagréable voire agressive et donc inacceptable, est une activité corporelle répandue. Le sexe avec un inconnu peut-être une vraie révélation, c'est-à-dire une *Aléteïa* ou bien une *Apocalypse*. Le sexe avec quelqu'un de déjà connu peut aussi se transformer en galère ou en *fiasco*. La pratique du sexe à plusieurs est un jeu collectif. Il n'y a pas de moralité dans le jeu. Le jeu sexuel n'est pas un sport, car on cherche l'épanouissement de tous les protagonistes. Tous les sports avec adversaire sont immoraux, voire

amoraux comme le dit bien Raphaël Enthoven, car le but est de gagner dans les limites les plus basses de la morale, de ne pas transgresser les règles de jeux qui ne cherchent pas à améliorer la condition de l'adversaire, mais à le détruire. Le sexe n'est donc pas un sport, même s'il reste un jeu, car il cherche à donner plaisir à son partenaire et ceci sans aucune règle propre à ce jeu !

> Hector : « Nous en parlons beaucoup, mais nous le pratiquons peu. »
>
> Moi : « Si nos souvenirs sont exacts, la pratique sexuelle est rafraîchissante. »

L'activité corporelle que nous appelons sexe, diffère pour beaucoup étonnamment du sexe c'est-à-dire du genre, comme les sciences humaines et les théories du gendre nous l'enseignent. Ces théories sont trop pédantes et hystériques. Néanmoins, embrasser et jouir en présence d'un homme ou d'une femme, ne fait pas de l'un ou de l'autre une victime, un agresseur, un voyeur, un pervers… bien sûr tant que les règles du respect d'autrui et de la règle communautaire concernant le consentement et l'âge du rapport, à supposer qu'il y ait un rapport, c'est-à-dire la fusion de deux corps, soient respectées. La pénétration était une condition juridique *sine qua non* : la non-pénétration exclut la notion du coït. Ce qui était discriminatoire. Car il n'existe un « rapport » uniquement en présence d'un homme qui, seul, peut « pénétrer ». Cette asymétrie de la loi notamment pour l'abus des mineurs en faveur des femmes incestueuses voire pédophiles était frappant[49]. Aujourd'hui, l'hystérie du harcèlement ou de l'agression sexuelle est dans un autre extrême : un regard séducteur, un rapport consentant mais impromptu, un geste manuel ou une

[49] Un exemple qui confirme la règle est le cas sinistre et tragique de Gabrielle Russier (1937-1969) filmée dans « Mourir d'aimer » (titre italien : Morire d'amore), un film franco-italien réalisé par André Cayatte, sorti en 1971 et inspiré d'une histoire vraie.

remarque séductrice peuvent être considérés comme une agression sexuelle : telle est la conséquence de vouloir tout définir juridiquement. Je comprends : Philia, si proche de l'amitié respectueuse avec l'esprit, Éros avec des notions d'humour et de séduction et, finalement, Agapè quasi synonyme de bon vivant amical avec de la bienveillance et de la charité.

Philia, éros, agapè ont différentes significations, mais pas du tout ludiques ou naturelles ou corporelles du sexe : il s'agit de notions purement culturelles déclinées différemment depuis l'antiquité : si Éros est possessive dans la pensée de Benoît XVI[50] , et donc un péché car limitant surtout l'accès à l'autrui et à Jésus, chez Denis de Rougemont[51] c'est l'amour chevaleresque, proche de Philia, qui en possède un autre. C'est bien sûr « pour le bien du possédé », comme pour un contrat de mariage.

Après toute cette théorie : un bouleversement, à ma connaissance, presque révolutionnaire et majeur à observer chez les catholiques romains contemporains : le Pape François conçoit pour la première fois un rapport sexuel conjugal sans aucune allusion au péché ni à la reproduction[52]. Ce sexe, même s'il ne reste que conjugal, devient jouissif avec l'approbation papale.

> Moi : « L'homosexualité n'est pas un délit mais l'homophobie l'est. La xénophobie est bien tolérée par le troupeau. Tout le monde sait que je suis sensible aux charmes des hommes. Même ma mère ! Je les aime beaucoup. Certains disent même deux fois trop ! C'est flatteur, certes, mais hélas absolument faux. Je n'ai rien à me reprocher : je respecte

---

[50] Le Pape Benoît XVI : Deus Caritas Est, 2005. (http://www.vatican.va/content/benedict-xvi/fr/encyclicals/documents/hf_ben-xvi_enc_20051225_deus-caritas-est.html)
[51] Denis de Rougemont : L'amour et l'occident, 2001.
[52] Pape François L'Amoris Laetitia, 2016.

parfaitement les règles de la courtoisie au-delà des règles de la législation. »

« Quand j'étais jeune, j'étais intelligent, beau, communiste et hétérosexuel mais je ne fus jamais marxiste. »

« *Marx, Darwin et Freud sont les trois prospections les plus écrasantes du monde occidental. La vulgarisation simpliste de leurs idées complexes a plongé notre monde dans une camisole de force mentale d'où nous ne pouvons-nous échapper que par la violence la plus anarchique.* »

William Golding

Moi : « Quand j'étais jeune, j'étais intelligent, beau, communiste et hétérosexuel mais je ne fus jamais marxiste. J'ai toujours trouvé cette idéologie défaillante et malhonnête : elle n'explique pas le monde, elle le met à sa botte, elle le change, elle le dénature. »

Hector : « Qu'as-tu tout le temps contre le marxisme ? C'est une belle idéologie d'émancipation humaine et de volontariat politique. »

Moi : « Oui, c'est tout à fait vrai. Le problème est que son volontarisme devient outrancier. Et l'émancipation humaine chez les marxistes n'est pas la libération individuelle, mais celle des masses, des *classes*. Cette idéologie est destructrice pour la Nature et pour la Culture, car elle la régit selon une seule idée. »

Hector : « C'est une philosophie de construction humaine. »

Moi : « Non, ce n'est pas une philosophie qui explique le monde, mais une idéologie de réification qui le change. »

> Hector : « Leurs dogmes sont imposés comme la disparition de tout mystère. C'est vrai, je ne suis pas d'avis qu'en économie le partage de travail crée la richesse. Le partage crée la redistribution, donc l'inégalité, donc l'injustice. C'est vrai que ce n'est qu'une pile d'inepties dogmatiques. »

« La Plaisanterie » à la Milan Kundera[53]

Un épisode tout à fait banal en apparence et brûlant par ses conséquences lourdes fut la fête de *Pâques*, de *Velikonoce* en tchèque, de 1988. Tradition oblige, les jeunes hommes viennent fouetter les jeunes filles et leurs mères pour leur souhaiter santé et prospérité, et reçoivent en échange des œufs, puis boivent souvent de l'eau de vie, *kirsch* ou *slivovitz,* pour trinquer ensemble à leur santé. En Slovaquie, les jeunes hommes aspergent les jeunes filles d'eau. En France, les enfants reçoivent un œuf, symbole de résurrection. Après cinq à dix verres dans différentes familles, les jeunes garçons tchèques sont souvent saouls, ce fut mon cas en 1988. Chez Říhová, j'étais ivre mort. Je pouvais encore tenir debout, mais j'étais émoustillé en me rendant avec mon copain d'enfance chez une amie, Říhová, où nous terminions. J'étais tellement saoul que mon ami eut besoin de plusieurs heures pour me ramener à la maison qui n'était pourtant qu'à six cents mètres. Je vomis, j'étais ivre mort pendant vingt-quatre heures, ma sœur me soigna chez mon père. Chez Říhová, j'imitai le discours de Klement (Herbert) Gottwald, usurpateur du pouvoir lors de l'arrivée des Communistes : « *Právě jsem se vrátil z Hradu, pan President demisi přijal* » *« Je reviens du Château. Monsieur le président a accepté la démission.* » Ce discours signa la fin de la crise politique et la victoire totale

[53] Milan Kundera : La Plaisanterie, Marcel Aymonin (trad.), préface de Louis Aragon, Gallimard, 1968

des Communistes le 25 février 1948. Bourré, je criai dans une sorte de parodie cette phrase sur le balcon de la maison familiale si calme, ce qui me valut un rejet total de la part de sa mère, Říhová d'Olomouc. Toute sa famille et elle furent vexés par cette parodie touchant leur *leader*, pourtant intouchable. A quoi tient une réputation ? Et la vie sociale ? Comme cela, je fus étiqueté au fer rouge par ceux qui me furent toujours nuisibles, avec moins d'amour que ma mère.

D'après *le Théorème de Brandolini*[54]*,* ce masque accolé sur le visage est difficile à enlever dans les réputations. Cette plaisanterie est la base du roman du même nom de Milan Kundera : cette histoire est universelle et n'incombe pas seulement à la période du socialisme stalinien. Après cette marque d'alcoolique, j'eus dans ma vie des « *stickers* » de néostalinien, communiste, anticommuniste, philosémite, juif, pro-sémite, antisémite, agent secret, bigot, athéiste, marxiste, antimarxiste, dissident, rebelle, conformiste... Le fait qu'ils soient incohérents et contradictoires n'apaise en rien la souffrance qui en résulte. La masse a besoin d'un bouc émissaire, le troupeau n'est que nocif pour un individu. Mais la vérité vainc et s'extirpe de la carcasse du mensonge avec le temps. C'est souvent long, très long, mais inévitable, car Dieu ne joue pas aux dés avec nous.

> Hector : « *Vanitas vanitatum, omnia vanitas.* Les crimes s'enracinent dans la jalousie et dans le mépris. Maudit soit celui qui s'attaque au pur. Détruire coûte beaucoup moins d'énergie que construire. C'est la loi de l'entropie ou la deuxième loi thermodynamique. Chaque

[54] Le principe d'asymétrie des idioties, ou loi de Brandolini, plus connu sous sa dénomination originale de *bullshit asymmetry principle*, formulé publiquement pour la première fois en janvier 2013 par Alberto Brandolini, un programmeur italien, énonce que : « La quantité d'énergie nécessaire pour réfuter des idioties est supérieure d'un ordre de grandeur à celle nécessaire à les produire. »

construction mène en soi à sa propre destruction, car cela rend le système instable. Le déconfinement est inclus dans la déclaration du confinement : rien ne peut durer éternellement.»

Moi : « Oui, avec une licence artistique c'est vrai. La destruction est imminente à tout ce qui pousse : c'est pourquoi la mort est la seule constante fiable de la vie avec la naissance, le reste n'est que poésie.»

Hector : « La Nature a peur du vide. Après une catastrophe arrive une nouvelle renaissance, après une destruction une nouvelle construction. »

Moi : « Vous connaissez ma mère ou le catéchiste Juraj Stolba ? Détruire pour instruire ou pour construire ? »

Hector : « Ah non, cher ami, l'universalité s'applique à tous les cas individuels. »

Plus tard, en 1999, je sollicitai le soutien de Véronique Říhová dans ma situation inextricable. Elle était mon seul refuge, la seule personne capable de comprendre ma situation pour obtenir un soutien en France. Elle me reçut dans son salon. Je lui expliquai ma situation difficile et mon impossibilité de faire de l'épidémiologie clinique des maladies infectieuses en libéral à Olomouc, ou de me privatiser en libéral en médecine interne ou générale. J'avais le choix entre quitter la médecine, devenir un porte-sacoche, émigrer ou me suicider. J'optai pour des horizons étrangers. Les USA m'étant fermés, il ne me restait que l'Europe. Son sourire me fit comprendre qu'elle était déjà au courant.

Ce fut comme cela que, malgré mes intentions, je devins une sorte de dissident, étiquette que je refuse. Le glissement vers une nouvelle posture se

fait par de petites ou de grandes ruptures. Véronique Říhová comprit le gouffre social et professionnel dans lequel je me trouvais et, pensant comme tous les fonctionnaires, que les professions n'existent pas dans l'accomplissement des formes, mais qu'ils se prétendent sur des postes salariés, elle me soutint pour que je parte pour la France, avec l'idée derrière la tête que je reviendrais humilié à Olomouc. Aimable dans son sofa, elle hocha la tête en signe d'accord.

Per aspera ad astra

L'amour pour la Nature : si je suis tombé dans les bras de la Nature et sous son charme, ce fut grâce à mes parents, tous deux randonneurs et skieurs, et mes grands-parents qui habitaient à partir de 1976 dans un village à la frontière de l'Autriche, au Sud-Ouest de la Slovaquie, à Plavecky Štvrtok, Blasenstein-Zankendorf. Un vrai village avec des champs, des jardins et des vergers, une église et son clocher, des animaux de basse-cour (dindons, oies, poules, coqs, chiens, chats et souris…), *Serik*, un chiot bâtard, mélange robuste et sympathique entre teckel et terrier, m'amenait à découvrir les bois et les lacs. Mais aussi, comme enfant des villes, je me passionnait pour la botanique et la zoologie[55]. Je découvris tout d'abord des textes sur la parasitologie, la médecine tropicale et les maladies infectieuses, l'écologie[56], puis connaissant la langue anglaise, sur la théorie de l'évolution par réplication génétique,[57] et les travaux sur l'éthologie animale[58]. À l'époque,

---

[55] Jan Jelínek, Vladimír Zicháček : Biologie pro gymnazia, Olomouc, Votobia, 2014 ;
František Polívka : Polivkuv klic k urcovani rostlin. Olomouc, Promberger, 1896.

[56] Eugene Pleasants Odum : Základy ekologie, Praha, Academia 1979.

[57] Susumu Ohno : Evolution by gene duplication, Springer-Verlag, 1970

[58] Konrad Lorenz : Essais sur le comportement animal et humain : les leçons de l'évolution de la théorie du comportement, Paris, Le Seuil, 1970

j'ignorais l'enthousiasme nationaliste de Konrad Lorenz et son constat des dégâts du lavage de cerveau chez les Allemands nazifiés et les Russes stalinisés… La biologie et la Nature m'ont séduit.

A la faculté, le département de la biologie médicale était déchiré entre un stalinien au grand cœur, enfant du communisme, ancien barbier et expert en parasitologie, d'une part, et un séminariste intégré à la société communiste, un scolaire éduqué, autoritaire et amer, grand expert de la littérature scientifique et issu de la bourgeoisie locale. Après la Révolution de Velours, le clerc devint le chef et relégua *littéralement* son rival dans une cabane dans les placards universitaires. Cette petitesse d'esprit était d'autant plus indigne que le département de biologie s'était toujours enorgueilli des grands esprits qui y avaient régné auparavant, et leur conflit se déroula sous le grand buste de bronze de George Mendel, fondateur de la génétique, professeur à Olomouc. Voici un autre exemple prouvant que la succession ne signifie pas la progression : Mendel était proscrit dans les années cinquante et sa théorie jugée obscure fut remplacée par les travaux pseudo scientifiques, mais idéologiquement corrects, de Trofim Denissovitch Lyssenko (1898-1976) et d'Olga Borisovna Lepechinskaïa, (1871-1963), les deux fondateurs de l'épigénétique ou de la « génétique mitchourinienne », qui revient sur le devant de la scène de nos jours. C'est une doctrine néodarwinienne, néo-lamarckienne sur l'environnement qui impose des modifications au génome, voire marxiste, voulant que les outils de travail font développer l'ouvrier. Ce n'est pas complètement faux, d'ailleurs, mais dans la démesure idéologique ceci devient complètement farfelu. C'est la crête distinguant une philosophie d'une idéologie : la première cerne la sagesse, l'autre applique ses théorèmes. Le marxisme n'est qu'une mauvaise idéologie.

Les microbes, la guerre froide et les voyages

Ma première expérience avec les “microbes dangereux” dans ma chair était une infections à *Erysipelothrix* qui a failli m'emporter à l'âge de neuf ans : je l’avais contracté lors d’une visite scolaire dans une porcherie du *kolkhoze* socialiste, quand une plaie, faite en coupant la brioche du dimanche, fut infectée en caressant des porcelets le mardi suivant. J’ai déliré à cause de la fièvre, j’ai été rouge à cause d'un érysipèle porcin, je m’en suis sorti sans séquelles grâce à mes parents et de fortes doses d’antibiotiques. Une autre fut une dysenterie à Tbilissi à l'âge de vingt-et-un ans qui me fit découvrir la solidarité entre malades, la théorie et la pratique des *bactériophages* et la collaboration internationale entre les épidémiologistes russes, azerbaidjanais et géorgiens. A l’âge de seize ans, la mononucléose me fit entrer dans l'âge de l’éveil sexuel.

La grande tradition scientifique en microbiologie et en hygiène tchécoslovaque, héritée de l’ancien Empire, fut une autre raison de ma fascination pour le monde des microbes. La région d’Olomouc est une zone où sévit de manière endémique la méningo-encéphalite à tique d’Europe centrale. C’est une variante endémique de la méningoencéphalite qui sévit de la région de Strasbourg, passant par l'Europe centrale et la Sibérie, jusqu'au Japon, deux à dix fois plus mortelle que le Covid (0,3 - 3%) avec environ dix pourcent des séquelles neurologiques à vie. Le groupe des chercheurs médecins, des professeurs de la faculté à Olomouc était inspiré, voire visionnaire : leurs travaux sur l’encéphalite, ainsi que ceux sur les antibiotiques provenant des hautes plantes, les *phytoncides*, étaient originaux, même s’ils furent complètement abandonnés. Le cycle de lectures et de discussions *« Le Chanvre (Cannabis sativa) en tant que médicament »* fut créé

à l'origine pour la conférence scientifique des universités qui se tint à Olomouc en décembre 1954, une année après la mort de Gottwald et Staline. Une partie de cette conférence fut dédiée à l'action thérapeutique du chanvre et à son effet antibiotique en particulier. L'un de ses adeptes est un grand chercheur actuel sur le cannabis à Tel Aviv. Sous la tutelle[59] d'un microbiologue, je travaillais sur les mycobactéries atypiques sur le réseau d'eau industrielle et potable. Les publications qui en résultèrent vers 1990 me valurent une demi-heure de gloire dans le monde, sauf en France[60]. Les mycobactéries atypiques n'étaient pas seulement le dada de Jaroslav Mysak. Plus tard, vers 1994, alors que j'étais à Paris, les professeurs de la Pitié Salpêtrière l'apprécièrent. Ces deux grands médecins et scientifiques ne regardaient pas la science comme une entropie inutile académique, ni comme une idéologie autonome, mais comme un service au profit de la Culture Médicale : leurs esprits étaient plus proches de Robert Koch que de Louis Pasteur.

En 1986, dans la bibliothèque de la faculté de la médecine où je traînais pour apprendre les nouveautés de la médecine, je découvris dans la librairie un article de la revue *The Science*[61]. La Providence s'est tourné vers moi. Ce fut

---

[59] Jaroslav Mysak était le responsable du laboratoire des mycobactéries et chef du bureau du parti communiste au sein de la station régionale hygiénique.

[60] Jakubek I, Kubalek I, Mysak J. The prevalence of environmental mycobacteria in drinking water supply system in a demarcated region in the Czech Republic, in the period 1984-1989. European Journal of Epidemiology, 12: 471¬4, 1999; Jakubek I, Kubalek I, Komenda S. Seasonal variations in the occurrence of environmental mycobacteria in potable water . Acta pneumologica, microbiologica et imunologica scandinavica, 103: 327-330, 1995. Jakubek I, Kubalek I, Mysak J: The Prevalence of Environmental Mycobacteria in Drinking Water Supply Systems in Olomouc County, North Moravia, Czech Republic, in the period 1984-1989. Central European Journal of Public Health 1995(1) 39-41. ; Jakubek I, Kubalek I, Komenda S, Mysak J. The Spring-Fall Variations in the Prevalence of Environmental Mycobacteria in Drinking Water Supply System. Central European Journal of Public Health. 1995(3): 146-8).)

[61] Barré-Sinoussi F, Chermann JC, Rey F, Nugeyre MT, Chamaret S, Gruest J, Dauguet C, Axler-Blin C, Vézinet-Brun F., Rouzioux C, Rozenbaum W, Montagnier L. Isolement d'un rétrovirus T-lymphotrope chez un patient à risque de syndrome d'immunodéficience acquise (SIDA). Science 1983 ; 220 (4599) : 868-71.

un véritable coup de tonnerre. Grâce à lui, j'ai aperçu tout le mystère de la vie : une nouvelle maladie intrigante, inconnue, infectieuse, chronique et mortelle, répandue surtout parmi les *gays*. Le *GRID*, *Gay Related Immunodeficiency*, ou *GRC*, *Gay Related Cancer*, sonnait l'heure de *géhenne* aux oreilles des pêcheurs et des inquisiteurs. Il y avait aussi des toxicomanes et des prostituées, ce qui jetait un discrédit sur mon estime pour cette discipline. Je commençais à suivre tous les écrits publiés sur ce sujet, ceux de David D. Ho à Anthony Fauci, en passant par ceux de Willy Rozenbaum et de Sylvie Matheron. Quelques années plus tard, juste avant la chute du Rideau de Fer, j'écrivis à Françoise Barré Sinoussi. En 1989, je reçus une réponse négative de sa part, mais une émigrée tchèque qui travaillait aussi dans le département de virologie moléculaire m'a proposé de venir faire un stage à l'Institut Pasteur. A Olomouc, y compris dans ma famille, dans les yeux de ma mère et de ma sœur conformiste, mon intérêt pour les virus n'était pas digne de celui d'un médecin. Elles pensaient que je ferais de la cardiologie ou de la pédiatrie, ou quelque chose de plus habituel que de l'infectiologie. Les autres olomuciens se moquaient de l'épidémie parmi les prostituées, les drogués et les homosexuels. Jamais, ils ne songèrent que le SIDA pouvait être un modèle de maladie transmissible. Leur haine envers les homosexuels et leur peur des virus s'exprimaient dans leurs propos, y compris au sein de ma famille : « Si les pédés meurent du SIDA, ils le méritent bien » disait ma sœur.

Les maladies infectieuses ont été considérées comme obsolètes, résolues, dépassées, sans avenir, ou au mieux comme des sinécures hospitalières. Leur erreur de jugement et leur manque de perspicacité face au Covid sont évidentes, mais pour ma part et pour ma vie, les conséquences sont irrévocables.

Pendant la guerre froide, le service militaire était obligatoire mais j'y échappai : je pense qu'il se sont rendu compte de mon attirance pour une certaine forme de rébellion, ou pour les garçons, mais, officiellement, je fus réformé pour raison de santé : *« spina bifida occulta »* des 4ème et 5ème vertèbres lombaires. C'est vrai que je souffre souvent de rachialgies, comme tout le monde.

La Guerre Froide ne fut pas effectivement chaude : ni sexuellement, ni militairement. Les prudes monopolisaient l'opinion publique à l'Est comme à l'Ouest. La sexualité comme jeu était proscrite. Elle était chargée de morale hypocrite et de notion de reproduction. Notamment, la sexualité virile était une sorte de castration, la sexualité féminine un tabou. Le sexe des hommes avec des hommes était quasiment placé sous omerta malgré le fait que l'âge du consentement était à quinze ans (!) identique pour les hétérosexuels et homosexuels. En 1979, l'épidémie du Sida commença. Dans un article du *« Svět v Obrazech » (« Orbis pictus »*, en réminiscence à peine cachée à Comenius), je découvris l'histoire écrite de *Stone Wall* pour le dixième anniversaire de cet événement et la marche de la fierté qui s'ensuivit. En France, quarante ans plus tard, je rencontrai un témoin oculaire de cette mutinerie, un agent des renseignements généraux, un ancien diplomate socialiste.

La Guerre Froide n'était pas propice au tourisme étranger, mais je me suis débrouillé. Plus tard, après la fin du Rideau de Fer, durant mes voyages, je fis par trois fois l'expérience mystique d'une extase spirituelle : sur la tombe de Comenius, en présence de Walter en 1992 ; sur la tombe de Jésus en 2007 avec Hector et, une troisième fois, dans les fours crématoires de la mort industrialisée en 2015, également avec Hector. A Naarden, à Jérusalem et à

Dachau, je vécus ce qui correspondrait dans d'autres circonstances au *syndrome de Stendhal*. A la différence de la crise d'hystérie de cet écrivain devant la beauté de la *Santa Croce* à Florence, ma crise d'hystérie se présenta comme un tourbillon, un vertige et des picotements devant la vanité de l'émigration, l'humilité devant l'éternité et l'effroi devant l'horreur.

A l'époque du socialisme réel avant 1989, les voyages en famille m'enchantaient : Bulgarie, Hongrie, Yougoslavie, Allemagne de l'Est. Notre périple de trois semaines en Pologne en 1981, dont j'avais préparé l'itinéraire détaillé, fut une révélation. J'en ramenai la devise de toute la vie d'un homme, Karol Wojtyla, Jean Paul II : « N'ayez pas peur ! » C'était la seule chose à rapporter de la Pologne du Général Jaruzelski, car les magasins étaient vides.

Les voyages dès 1984 me confirmèrent dans mon intuition que le gens sont partout semblables et différents, non interchangeables, uniques et similaires, comme les monts, fleuves et mers de la Nature. Je fus le plus jeune guide, pas encore majeur, en juillet 1984 ! La globalisation du marché en économie et la mondialisation de mauvais goût en idéologie sont dans leurs uniformisations, hélas, à l'opposé de découvertes de l'autrui, des autres cultures.

A peine majeur, je commençais un boulot d'étudiant qui me permit de très bien gagner ma vie, de voyager et de me mêler à la nature d'homme et de femme : je devins guide touristique. Ma mère était furieuse d'angoisse, mon père ravi de voir qu'une partie de son rêve de derrière le Rideau de Fer pouvait en partie se réaliser, ma sœur avait déjà exercé une telle fonction.

De 1985 à 1993, je travaillais ainsi pour l'une des plus grandes agences de voyage gérée par des jeunes communistes, « *CKM » « Cestovní Kancelář Mládeže » (« Agence de voyage de la jeunesse »)*, une sorte d*'UCPA*, comme

guide pour touristes étrangers anglophones et russophones en Tchécoslovaquie du Socialisme Réel. Cette agence « *CKM »* était aussi une machine de blanchiment d'argent pour les subventions des partis et organisations des camarades, de l'Est et de l'Ouest pour *« Le Faisceau de la Jeunesse Communistes* ».

Avant cette expérience structurée, encore au lycée, pendant l'été 1985, nous étions trois : deux filles et moi, âgés d'à peine dix-huit ans prêts à partir pour la Bulgarie. Si aujourd'hui ceci paraît plutôt banal, à l'époque c'était audacieux et une forme d'accomplissement. Non seulement nous étions très jeunes, et insouciants, mais dormir trois semaines sous une simple tente sur des plages et faire du campings sauvages en Bulgarie, était quand même un exploit hasardeux, malgré l'époque du camarade Todor Zivkov[62] et le fait que la criminalité fut très basse. Nos expériences n'étaient pas du tout chastes. Le sexe intense de la jeunesse avec ma copine de l'époque, m'apporta peu de satisfaction. Je l'avoue maintenant avec un certain recul.

L'autre fille était notre complice. Nous ne pratiquâmes pas de triolisme, nos fantasmes étaient bien bridés par l'éducation socialiste. Nous sommes rentrés sains et saufs.

En 1986, au sein du "*CKM"*, j'ai rencontré parmi les collègues guides, Lucie Vocickova, une fille honnête, sentimentale, étudiante en pédagogie, en russe

---

[62] Todor Zivkov (1911-1998) déclarait vouloir « procéder à l'unification définitive d'une nation majoritairement chrétienne par l'éradication de la présence turque/musulmane dans son pays ». Il mena une politique de « bulgarisation » contre des minorités musulmanes nommée officiellement « processus de régénération nationale ». Une sorte de visionnaire tordu. Les milices bulgarisantes, une fois dissoutes, s'engagèrent plus tard dans le nettoyage de diverses mafias ou pour réaliser des règlements de comptes à l'Ouest.

et en peinture, mais douée pour les affaires. Nous eûmes une longue relation amoureuse.

En octobre 1988, j'obtins un visa de sortie pour un voyage en Espagne organisé par *« l'Agence de voyage de la jeunesse* ». Tous les participants étaient soit des jeunes communistes, soit des fonctionnaires du « *Faisceau* », soit des guides de cette agence. Malgré cela, nous étions un groupe de vingt voyageurs pour trois guides : un technique, deux politiques, les oreilles et les yeux du KGB/STB. Ce régime paranoïaque avait peur de l'émigration même « parmi les siens ». Nous avons voyagé à Madrid, Tolède, Grenade, Malaga, Torremolinos, Cordoue, Séville. Par hasard, je m'arrêtai devant un bar encore fermé à 19h00, « *The Eagles* » qui affichait le dessin pudique mais viril de Tom of Finland d'un policier assis et des photos de Freddie Mercury à la porte. Malgré mon intérêt, le bar était fermé et je n'entrai pas à l'intérieur. Je compris plusieurs années plus tard que c'était un bar « *gay* ». J'étais trop jeune et homosexuellement encore vierge. Ce soir-là, j'étais encore sous l'emprise de Velasquez, d'El Greco, de l'Escurial, de l'Alhambra et la monumentale Vallée des Morts avec la tombe du *Caudillo,* du flamenco et de la sangria.

Mes voyages comme guide me firent découvrir l'Union Soviétique et ses pays satellites. Par exemple, en 1986, je faillis mourir de dysenterie à Tbilissi après une intoxication la veille à Bakou, lors d'un banquet organisé en notre honneur pour les jeunes communistes venus dans un train entier, soit environ quatre-cents personnes de Tchécoslovaquie. Notre périple fut grandiose : Olomouc - Kosice - Kiev - Kharkov - Volgograd - Bakou - Erevan - Tbilissi - Batumi - Soukhoumi - Rostov sur le Don - Kiev - Olomouc. Plus de huit mille cinq cents kilomètres en train en dix-huit jours, nuit dans le train, journée sur place. Le traitement par des *bactériophages* me fut présenté et administré.

J'y étais comme guide. J'ai séjourné à l'hôpital de Tbilissi pendant une semaine avec d'autres compatriotes peu russophones en découvrant les méthodes exactes des épidémiologistes envoyés de Moscou, et les soins d'excellents cliniciens, sur place. J'ai raté Batoumi et Soukhoumi. Je les ai rejoints à Rostov sur le Don. Le compte rendu de mes impressions sur la Russie, corrigé avec un certain recul, fut couché sur papier en 2019.

La Russie et la société enchainée

Incompatibilité occidentale avec la polarité orientale. La société enchainée.

La Russie[63] est un terme en peu ambiguë : les Russes ethniques « de souche » me semblent assez rares et ont été remplacé par *l'Homo sovieticus,* qui mélange, dans des cultures et des atavismes, les anciennes nations colonisées. L'ancienne Union Soviétique, de 1917 à 1992, comptait environ 267 000 000 d'habitants, 160 nations, sur un territoire de 22 402 millions de kilomètres carrés. Chacune de « ces nations » disposait d'un « Etat », c'est-à-dire d'une République Soviétique automne ou « *oblast* » (« territoire ») selon la population majoritaire sur le territoire donné : Tatarstan, Daghestan,

[63] La Russie n'est considérée comme créée ou indépendante par l'Occident que depuis 1613. Cette date marque l'arrivée au pouvoir des moscovites, les Romanov, par une élection entre des boyards (les barons terrorisant les populations locales). Les Romanov avaient stabilisé les territoires en les sortant du chaos (« temps troubles » avec la lutte pour le pouvoir contre les suédois, polonais…, 1584-1610) qui avait saisi le pays après les morts d'Ivan IV le Terrible (1584) et de Boris Godounov (1605). Mais la Russie existait auparavant et elle reçut le baptême en 988 de Vladimir à Kiev, un personnage controversé et pas si saint. Puis la dynastie des *Riourikides* (non slaves car Viking, Ostrogoth) transféra la capitale à Vladimir, puis à Moscou. Les invasions mongoles de 1222-1480 créèrent un asservissement historique des Russes envers des superpuissances extérieures et, selon nos interlocuteurs locaux, ce fut l'origine de cette verticalité, de l'asservissement, dont je reparlerai. Ce chaos primordial entre 1584-1610, surtout entre 1605-1613, fut instauré entre des boyards après la mort de Boris Godounov, un *opritchnik* (agent de la police secrète créée par Ivan IV, dit le Terrible, comme des contre-pouvoirs aux boyards), élu tsar, sans ascendance aristocratique et sans descendance. Les boyards s'enrichirent rapidement, en un siècle car ils furent libérés du joug de la Horde d'Or Mongol aux Khans Mongols, à la suite de la révolte d'Ivan III (1480). Le parallèle actuel avec la désintégration de l'oppression étatique soviétique depuis 1989 est très frappant : les boyards se transformèrent en Nouveaux Russes, en nouveaux riches.

Ouzbékistan…, même les Juifs eurent leur république autonome en Extrême Orient aux environs de Khabarovsk avec comme capitale Birobidjan créée en 1924. Certains Hébreux d'aujourd'hui considèrent la création de cette république autonome comme un camp de déportation. Actuellement les grands États quasi homogènes au niveau ethnique sont séparés. La Biélorussie, l'Ukraine, la Moldavie, l'Estonie, la Lituanie, la Lettonie, la Géorgie, l'Arménie, l'Azerbaïdjan, le Kazakhstan, l'Ouzbékistan, le Tadjikistan, le Kirghizistan et la Russie de l'Union Soviétique sont devenus indépendants mais souvent restent des vassaux commerciaux et militaires de la Russie. Ils se versent progressivement dans les bras de la Chine, créant de nouvelles Routes de la Soie. La Russie elle-même compte environ 145 000 000 d'habitants, 160 nations et environ 100 territoires ou républiques autonomes sur une superficie de 16 995 800 kilomètres carrés.

Si je fus positivement très inspiré, après mon voyage en 2016, par l'évolution de la Russie depuis 1988, j'ai changé d'avis sur beaucoup de choses entre 2016 et 2018. Mon dernier voyage, datant de 1988 sous Mikhaïl Gorbatchev, fut comme une brise de liberté par rapport à 1985, l'année de mon premier voyage.

Trois sujets majeurs restent constamment préoccupants : le grand remplacement de l'Orient, l'économie du salariat ubiquitaire et l'agressivité structurelle.

Le grand remplacement de l'Occident incarne une islamisation de la société. En Russie, le grand remplacement de l'Orient est une acceptation de la philosophie de vie, athéiste, utilitaire et utilitariste de la Chine, mi-marxiste, mi-bouddhique. La Russie, en 2011, accueillit 412 645 immigrants

permanents[64]. Après 200 ans de joug mongol, il est étonnant que la cupidité conduise les politiciens à s'ouvrir de nouveau à l'expropriation culturelle et économique. Il paraît que la raison principale de l'exclusion de Nikita Khrouchtchev du pouvoir fut sa prophétie qui disait que la Chine allait bientôt dominer le monde. Il proposa en 1962 une guerre contre la République maoïste de Chine, période pendant laquelle la Chine n'était pas encore prête à assumer son hégémonie.

Nos guides - Daria, Marina, Eugenia - nous dirent à plusieurs reprises que la société russe n'était pas une société européenne, mais asiatique. Effectivement, l'incompatibilité entre l'enclume européenne du socle social solide et l'oppression centralisée du marteau asiatique est palpable. La Russie est centralisée, tribale ou polarisée, avec des différences énormes entre les pauvres et les riches mais seuls les pauvres, ou la classe moyenne sont visibles dans la société, il n'y pas de classe de professions libérales ou indépendante "moyenne".

L'éducation générale de qualité est parallèlement mitraillée et effacée par une dystopie et le mirage d'une éducation trop généralisée : avec l'université et le baccalauréat pour tous. Si Sir Roger Scruton dit, avec Renaud Camus, que « la seule différence entre les riches et les pauvres d'aujourd'hui, c'est l'argent », j'ose à affirmer que « la seule différence entre les gens éduqués et diplômés d'aujourd'hui, c'est l'éducation ». Cette énormité empêche déjà conceptuellement le fonctionnement de l'éducation comme ascenseur social : jusqu'où pouvons-nous nous élever si tout est déjà élevé ? Les prolétaires d'aujourd'hui sont économiquement et culturellement situés au même niveau

[64] Source : https://data.oecd.org/fr/russie-federation-de.htm#profile-society.

que la classe moyenne. Tout le monde est salarié. Il n'y a aucune activité individuelle. Les exceptions nombreuses confirment ce constat : les anciens brillantissimes ingénieurs, intellectuels, scientifiques ou membres de la classe aristocratique moyenne, comme Mendeleïev, Tsiolkovski, Mitchourine, Pavlov, Korotkoff, Metchnikoff, sont aujourd'hui concentrés dans des centres de haut niveau à Novosibirsk, Tcheliabinsk, Oms, Ekaterinbourg, Moscou, Saint-Pétersbourg ou ailleurs. Les écoles privées sont des centres de formatage encore plus pointus et spécialisés et donc coupées de la réalité synthétisante de la vie en Russie. Il y a des experts ingénieurs, docteurs en droit, en économie, en médecine… des spécialistes... qui ne voient que leur domaine ultra spécialisé. Il n'y a pas de généralisation, pas de synthèse pourtant tellement présente dans l'âme russe et dans ses classiques. Je le répète : « Aujourd'hui, entre des gens diplômés et éduqués, il n'y a qu'une seule différence : l'éducation. » Le rejet par une grande partie de la population des réformes individualisantes menées dans l'histoire industrielle par Alexandre III, Kerenski, Khrouchtchev, Gorbatchev, signifient l'immobilisation de la société tribale russe, avec une inertie slave et un fatalisme orthodoxe. Tout le troupeau attend une aumône du protecteur (« *rabotadatel* », État, oligarque, tsar) et non des honoraires de l'entrepreneur pour son offre entrepreneuriale.

En Russie, il n'y a pas d'économie individuelle privée sans demande du collectif, de la mairie, de l'État, de la société : c'est donc, en bref, économiquement suicidaire. En russe, il y a des expressions utilisées pour privé en économie : « *litchnyi* » ou « *osobennyi* », « personnel », « privé », « particulier », « individuel » et « *ouchastnyi* », qui veut dire plutôt *« corporatiste, enchaîné ».* Aucune activité économique ne répond à la demande spontanée par une offre spontanée. Il faut que toute demande soit

d'abord reformulée par un intermédiaire (État, mairie, oligarque, supranationale) qui pèse si la demande est aussi une demande pour lui et si « oui », et seulement « oui », il la reformule et la présente aux fournisseurs (entrepreneurs locaux, quasiment jamais individuels, très souvent des branches de l'intermédiaire) et débloque des moyens pour lancer l'économie et asservir ce malheureux fournisseur élu à ses propres ambitions. J'avais la même expérience néfaste en Tchéquie entre 1992 -1999 lors de mes désillusions professionnelles. Ce keynésianisme est considéré en Russie comme « la force du marché » tandis que, en Europe, nous le voyons comme de l'interventionnisme étatique (en référence à la relance de l'économie britannique après la Deuxième Guerre Mondiale par une demande étatique de reconstruction). A noter : John Meynard Keynes (1983-1946) fut marié avec Lydia Lopokova, espionne russe à Cambridge et sympathisante du groupe de Bloomsbury en arts, « intellectuels » de gauche pro-stalinien. J'apprécie certaines peintures du cercle de Bloomsbury, de Duncan Grant, de Vanessa Bell. Keynes a indirectement conçu la Banque Mondiale et *The International Monetary Funds.*

En 2016, mon ami Hector s'aperçut de la similitude entre Saint-Pétersbourg et Baltimore : des villes de la même époque, avec fleuves et mer, le même urbanisme, une même mentalité pour montrer son propre succès, les grosses voitures, ses grandes rues et ses larges boulevards, les mêmes enseignes (Bata à l'époque, puis McDonald, King Burger, Starbucks Coffee…), le même enchaînement. Effectivement, il y une différence entre les USA et la Russie : les USA considèrent la liberté individuelle comme le graal de leur culture, leurs traditions les incitent à pousser les individus, dont le commerce individuel privé ou corporatiste, donc enchainé, tandis qu'en Russie cette

individualisation n'existe pas. Le maximum, que l'on puisse espérer, c'est un corporatisme enchaîné.

En Russie, la non-existence de l'individu et donc de la société civile, se reflète sur le marché du travail où tous les salariés, successeurs des prolétaires en collier blanc, mais toujours marxistes, sont employés soit par des multinationales, soit par l'État dans l'administration, dans l'armée, dans la marine, soit par des oligarques locaux. Tout le monde est salarié et vit dans une misère acceptable qui est arrondie à la fin du mois par un second boulot. Ce second *job* n'existe que dans les grandes villes, ailleurs il n'y a que la misère.

Batisme-Fordisme

Le salariat comme forme du collectivisme économique outrancier est omniprésent et égalitaire en Russie : s'il existe une grande disproportion entre les revenus des oligarques et leurs hautes marionnettes (« directeurs divers »), il y a peu de différences parmi les autres salariés. Si « slave» sonne, par onomatopée, comme « esclave », c'est une coïncidence fâcheuse, mais celle-ci présente le salariat comme la dernière mutation d'asservissement : salariat-prolétariat-servage-esclavage. Cette salarisation ou prolétarisation qui en résulte est frustrante et triste. Karl Marx avait faussement affirmé que le partage du travail crée la richesse mais, au contraire, le partage crée la redistribution, donc l'injustice, et la production hypertrophiée (productivisme, *batisme*...), donc les disparités. Le « *batisme* » est le premier « fordisme » inspiré selon Tomas Bata[65] en 1894. Le *batisme* est la première forme de

[65] Tomas Bata (1876-1932) était le cordonnier de l'Empereur d'Autriche, issu d'une lignée de cordonniers depuis trois cents ans qui, après la constitution dualiste en 1867 et après la création de l'Empire Austro-Hongrois sur les débris de l'Empire Habsbourgeois, obtint le monopole de l'Empire pour chausser l'armée.

partage du travail sur la chaîne de production et la première forme industrielle d'aliénation entre le producteur et le produit. Bata devint rapidement l'un des premiers producteurs de chaussures après avoir conçu les chaînes de production sur l'exemple des tisserands anglais, avec un partage du travail. Il implanta ses chaînes dans les régions les plus pauvres de l'Empire, en Valachie, où il a créa toute une société enchainée : ses ouvriers naissaient dans ses maternités, allaient dans ses écoles, étaient ensuite formés dans ses écoles, travaillaient sur les chaînes de production de ses usines Bata, allaient à l'église sur son domaine, campus Bata, s'assuraient auprès de l'assurance Bata, se soignaient dans ses hôpitaux et étaient enterrés dans son cimetière. Bataville, Batadorp, Batawa, Bata Park, Bata Estate… tels étaient les noms de ces paradis. Si un individu ne voulait pas adhérer à la bien-pensance de Tomas Bata, il était mort. Exclu. Un *outsider,* un *looser*. Cette expropriation corporelle individuelle est une base du transhumanisme : celui qui "paye" pour vos soins décide! Mais il ne paye pas avec son propre argent, mais avec celui qu'il a récolté auprès de ses salariés. L'homme n'est qu'un objet.

Toute ressemblance avec la radiation du Parti communiste après l'invasion du Pacte de Varsovie en 1968 que mon père vécut n'est que le *remake* de l'excommunication moyenâgeuse transmise pour la postérité progressiste.

Cet asservissement inspira, dans les années 1890, Henry Ford qui fit du fordisme industriel le modèle de l'industrie automobile.

La non-existence d'élément indépendant, force la société à un salariat et les salariés à devenir des directeurs pour les oligarques, des patrons de l'État, des

---

La « Société des Chaussures Bata » fut fondée en 1894 à Zlín, qui, à cette époque, faisait encore partie de l'Empire Austro-Hongrois.

hauts fonctionnaires. Les *boyards*, les oligarques d'aujourd'hui, incarnent cette immobile fatalité verticale dans laquelle un humble salarié né de parents eux-mêmes salariés ne peut jamais rien posséder. L'âme russe aime cette dépendance verticale envers son patron, son tsar, son État. Le keynésianisme, l'interventionnisme de l'État pour créer la demande, est vu comme une bonne idée économique ! La demande est donc créée, elle n'existe pas comme une nécessité économique imminente ! Et donc, si la demande est créée, elle ne nécessite pas de réaction de nouveaux acteurs économiques qui autrement est nécessaire pour articuler la demande spontanée : tous les talents, les improvisations, les alternatives, les entrepreneurs sont à priori exclus ! Tout passe dans l'économie russe par une décision verticale : des oligarques (« *boyards »*), de l'Etat russe (tsar) ou supranationales (khan mongols).

Le rôle positif de l'embargo européen sur l'importation de produits agricoles vers la Russie fut l'apparition de petits de producteurs locaux ou l'implantation d'étrangers qui produisent sur le territoire russe des produits d'appellation étrangère, ou produisent tout court des produits autrefois importés, comme des fruits et légumes, des produits laitiers, etc. La renaissance des vergers, des vaches laitières, permet une certaine indépendance de la Russie pour ces produits mais celle-ci est encore trop faible. Oui, il faut donc accentuer l'embargo pour que la société russe devienne plus occidentalisée.

Dans la Russie de 2018, les chaînes économiques corporatistes, "*ouchastnyi*" (chaînes de taxis, chaînes de restaurants…) étaient encore paradoxalement l'expression la plus libérale de l'économie. Elles étaient plus proches des petites et moyennes entreprises européennes qui n'existent pas en Russie. Quel paradoxe et quel non-sens économique et linguistique ! L'uberisation comme libération ?

La sémiologie de l'utilitarisme collectif détermine le bien et le mal. Il n'y a aucune notion de libéralisme, ni d'individualisme.

Le conflit existentiel insurmontable essentiel entre l'Orient et l'Occident est dans le conflit entre l'individualisme occidental, libre, libéral et le collectivisme oriental, tribal.

Qu'il me fût triste de me faire conduire jusqu'à l'aéroport dans un taxi conduit par un acteur de théâtre d'Etat et de prestige de Saint-Pétersbourg, donc un poste de fonctionnaire privilégié, qui était aussi obligé de travailler comme chauffeur pour subvenir aux besoins de sa jeune petite famille. Il fut intéressant de parler avec Galia qui fut notre guide à Iaroslavl et qui, seule, comprit cette différence économique et culturelle majeure. Il était navrant de parler avec la jeune Anastasia, fraîchement diplômée d'un doctorat, farfelu certes, de finance ou d'économie, mais qui gagnait pourtant plus comme guide à Peterhof que comme fonctionnaire à l'université à Saint-Pétersbourg. Tout le monde a des diplômes futiles avec lesquels ils inondent le marché du travail ; quant aux diplômes utiles, eux, ils deviennent pervertis et inutiles car ils se noient dans la masse des concurrents futiles. Le chômage est maîtrisé à cinq pour cent mais c'est un chômage masqué avec un salariat précaire. Le « double travail » est très répandu et signifie l'appauvrissement des deux professions salariées.

Les Russes restent des marxistes convaincus que la redistribution peut être « juste » malgré leurs vies brisées et exténuantes. L'accumulation des emplois précaires ne crée pas la richesse individuelle avec laquelle un individu peut s'épanouir ou exister, mais elle permet aux sujets de subsister.

L'appropriation par des puissances victorieuses de ce qui est bien ou mal

philosophiquement prend en Russie des dimensions grandioses, presque métaphysiques : le collectivisme public est bon, bien, vrai, unique, essentiel et beau. Tout ce qui est individuel est maudit. Il n'y a rien qui évolue en dehors de ces limites collectivistes. Tout répond uniquement à une demande du collectif, du marché étatique : il n'y a aucune spontanéité, aucune création individuelle. Rien n'est créé en dehors des demandes collectives.

Rien...

Le flegme slave coïncide avec cet ennui de la vie enchainée et avec cette structure d'oppression, d'apparat, d'armée, de salariat. La meilleure illustration en est le remplacement de l'appellation de Deuxième Guerre Mondiale par le nom de Grande Guerre Patriotique. D'où vient aussi leur profonde, honnête et naïve conviction que le stalinisme est une meilleure option que le fascisme. L'agressivité russe est structurelle et tribale. L'agressivité structurelle est visible partout, surtout dans la ville de Vladimir qui est le centre historique de l'industrie militaire. Ce que j'appelle « agressivité structurelle » est une agressivité liée et indissociable de la structure de la société russe à laquelle il manque l'existence d'une société civile. C'est autrement l'accumulation des armes. La société civile russe est féminine : il n'y aucun homme qui travaille dans les petites structures, commerces, bureaux… Les hommes s'occupent de la politique, de la vie publique, de l'armée, de la police, de l'ordre, de l'industrie… Les femmes en Russie font le reste : il n'y a pas non plus énormément de choses à faire car tout est mort. Quasiment toutes les femmes à qui nous avons parlé étaient hyper-patriotiques, marxistes, staliniennes, protectrices de leurs familles et de leurs enfants. La sous-population, le manque de densité, empêche d'avoir un véritable boulanger car pétrir du pain dans un village de deux mille personnes

dispersées sur dix kilomètres carrés éloigné de soixante-dix kilomètres de distance d'un autre village de deux mille habitants ne vous procure pas un marché suffisant pour survivre à des prix « concurrentiels ». Ceci est vrai pour les autres professions et artisans. Tous se concentrent dans des villes comme Moscou, la cosmopolite, et Saint-Pétersbourg, l'américaine, qui n'ont rien en commun avec le reste de la Russie. A Souzdal[66], magnifique ville musée située à trente kilomètres de Vladimir, envahie par des cars de touristes chinois. Il n'y a pas de taxis privés. Les petits producteurs ne vendent que des cornichons et des fruits rouges à des prix ridicules (cinq cents grammes de groseille à soixante-dix roubles soit un euro, cinq cents grammes de cèpes séchés à mille roubles soit treize euros), tandis que le prix de la nuitée à l'hôtel est au niveau européen, au minimum à soixante euros. Les hommes qui comprennent cette société militarisée boivent de la vodka jusqu'à l'atrophie cérébrale, tentent la politique pour jouer avec ou contre les dissidents ou les officiels, s'engagent dans l'armée ou dans la police, ou émigrent. Au mieux, il trouve un « salariat » et deviennent des « capos » comme gestionnaires d'un secteur, « managers » pour d'autres. A la gare de Vladimir, il y avait un guichet ouvert pour vendre des billets… et un guichet de consigne, mais quatre scanners de bagages avec chacun deux agents et huit surveillants. Les huit surveillants somnolents étaient des hommes... tandis que deux femmes étaient affairées aux guichets

---

[66] Souzdal mérite une plus grande explication : c'était la prison des étrangers à l'époque de la guerre civile 1917-1924, et ainsi le lieu de détention des étrangers supposés, à juste titre ou non, de collaborer avec l'ennemi. Depuis Felix Dzerjinski, même un allié est un ennemi potentiel : cette paranoïa organisée était incarnée dans la prison dans laquelle le colonel Ludvik Svoboda, future général et président, était détenu de 1939 à 1941, ainsi que le maréchal Friedrich Paulus (1890-1957), *Generalfeldmarschall* du Troisième Reich, captif et vaincu de la bataille et du siège de Stalingrad en 1943, avec Walter Ulbricht (1893-1973) et Wilhelm Pieck (1876-1960), les futures hommes forts de l'Allemagne communiste, premiers secrétaires du Parti communiste et pères fondateurs de la République Démocratique d'Allemagne de l'Est. Maréchal Paulus mourut en 1957 à Francfort sur Oder, en Allemagne de l'Est.

de consigne et de billetterie. Les femmes s'occupent de la société qui reste en ruines : les crèches, les commerces. A propos des officines de santé avec leur « *vratches* » : parmi eux, certains vrais médecins éduqués et non formatés surgissent et existent comme l'exception de la misère du collectivisme de la pensée. La Russie et son influence en Europe Centrale depuis des siècles et après 1945 ont préparé cette partie de l'Europe pour devenir un "*cordon sanitaire*" du grand remplacement oriental. Ce cordon sanitaire entre la Russie et l'Europe est un *remake* du traité de Munich ; les conséquences risquent d'être hyperboliques. Ce cordon sanitaire partant des Pays Baltes et s'étendant jusqu'à la Turquie, peut au contraire stopper, temporairement, les deux grands remplacements qui se profilent : celui de l'Ouest par islamisation de l'Europe, celui de l'Est par l'orientalisation de la Russie.

L'agressivité russe structurelle est différente de l'agressivité occidentale culturelle : la première arrive par la nécessité de s'occuper de sa propre vie, l'autre attaque pour simplement voler, coloniser. Ni l'une ni l'autre ne me plaisent : l'agressivité culturelle de l'Occident dérive de la ruse, voire de l'escroquerie de Esaü et Jacob : un plat de lentilles pour le droit d'aînesse; l'agressivité russe provient de l'ire comme Caïn ignoré par Dieu à propos de ses offrandes honnêtes de paysan. Elle me semble plus justifiée. Néanmoins, ces deux dérives sont tout aussi catastrophiques.

La solution pour la Russie paraîtra comme la nécessité de soutenir la liberté individuelle et le soutien de l'économie individuelle, y compris en arts, éducation, retraite et en médecine pour s'approcher des valeurs occidentales.

La solution russe tente de s'approprier la main d'œuvre bon marché asiatique, d'où l'ouverture des frontières avec la Chine, le Kazakhstan etc. et d'opter pour

le grand remplacement de Renaud Camus.

Le modèle de la société russe est asiatique : basé sur le pouvoir du plus fort des clans, des mafias, du *troupisme* exacerbé, des récompenses et de la punition de la hiérarchie et du collectivisme affreux sans que l'opinion individuelle ne soit tolérée.

Le rôle de la femme et l'émancipation féminine en Russie sont historiques : après tant de morts pendant la Deuxième Guerre Mondiale, la société russe fut construite, reconstruite et menée par les femmes. Aujourd'hui, la société civile russe est toujours féminisée et morte car elle attend la redistribution. Le rôle de la femme n'est pas du tout comparable à celui de l'Occident et le féminisme russe, proprement dit, n'existe pas car il n'a pas de raison d'être. L'Occident se bat pour des mirages d'égalitarisme homme/femme. La dernière invention obscène et sexiste est “la parité sexuelle” dans les institutions publiques et dans les postes des élus. En Russie, il y a une surreprésentation des femmes dans la société égalitaire, une « parité sans hommes ». Ce manque d'hommes est chronique. L’Eltsiniade s'est terminée : il n'y a plus rien à voler dans les caisses de l'Etat. L'Etat subsiste, se recentre, se restitue sous la main ou le poing de Vladimir Poutine (et Dieu merci !) mais, en dehors du Kremlin, la société civile reste morte et féminisée. La castration masculine de l'émancipation soviétique et de la « parité sans hommes » ne permet ni une émancipation asexuée, pas de mouvement LGBT sérieux, ni une sexualité libre, aucun Woodstock en Russie, ni une dynamique car tout est pris en son sens utilitaire. Le sexe est vu comme simple outil de reproduction et de renouvellement des ressources humaines et de la force de travail. C’est une tradition orthodoxe. Cette « parité sans hommes » sert aussi la base du salariat ubiquitaire sans la moindre ambition. Le sexe n'est pas vécu comme une

activité ludique mais comme une activité sociale, reproductive, source d'impôts, ou de leur allègement dans le cas d'une famille nombreuse.

La Russie reste extrêmement homophobe de nature, c'est une homophobie de marginalisation et moins de persécution. Cette haine et ce mépris sont structurels, comme le reste de l'agressivité et de l'arrogance russe. Il ne s'agit pas de haine ou de mépris culturel : il n'y a pas de moralité dans le rejet, il n'y a que l'ignorance. A Moscou, en 2018, je voulais visiter les restaurants et bars « *gays* » qui m'avaient été recommandés par une connaissance de Paris mais ces funestes et tristes bars ne m'inspirèrent pas suffisamment confiance pour y rentrer. Dans le premier, il y avait une sorte de *Benderovci*, sorte de *Tom of Russia*, dans l'autre une sorte de prostitués moitié efféminés, moitié travesties ; le comique se mêlait à une tragédie de dégradation et de dégradation humaine dans une caricature hystérique.

Quant à la santé : en 2016, j'avais la fausse impression que le système libéral pouvait peut-être être né dans les grandes villes : Moscou et Pétersbourg. En 2018, j'en doute : il n'y a que des « cliniques » privées et la misère des « *bolnitsas* », hôpitaux publics. Le statut de profession libérale n'existe pas. Le médecin libéral, dédié par sa profession aux soins, n'existe pas. Il n'y a que « *la médecine industrialisée »* - héritage d'une science inébranlable de la protection et de la prévention sanitaire sous le régime soviétique. Les soins médicaux sont procurés par des « *vratches* » interchangeables car formatés et non-éduqués et, en effet, c'est une antithèse de la médecine hippocratique comme un art conservateur : la médecine du sport produit des athlètes dopés et les soins sont majoritairement prothésistes, implants, stimulateurs… ou au maximum chirurgical. La médecine ou l'approche médicale sont effacées ! A Birobidjan, le « *vratch* » « *voit* », car il ne peut pas consulter, cent soixante-

dix personnes (et non malades) en huit heures d'une journée de travail. Soit une personne toutes les trois minutes, et ceci tous les jours du lundi au vendredi, avec les réunions indispensables à propos du management compris ! Qu'appelons-nous une « consultation », un « médecin », un « patient », un « système » de santé ? Tous ces mots ont perdu leur sens dans cette boucherie du système de la médecine industrialisée. Seulement les élus, les "*dominants"*, deviendront les immortels, les *Frankenstein*, mais les autres, les perdants, les "*loosers*" seraient obligés à se faire prélever sur les fruits de leur travail pour immortaliser les dominants et disparaître dans l'indifférence. Pour pallier ces crimes organisés, la population s'enfuit et les médecins sont remplacés par des médecins chinois. C'est une autre culture médicale, une autre culture tout court ! La médecine au noir, « *vetovniki* » et les guérisseurs sont florissants, seuls les professeurs des bancs de l'académie sont autorisés à avoir des revenus libres commerciaux. Le marxisme et le scientisme effacent toute valeur métaphysique, imminente, intrinsèque et réifient, chosifient, objectivisent toute réalité et la rendent fausse, mensongère.

A Khabarovsk, ville impériale russe du 19ème siècle, il n'y a plus de Russes, tous ont fui le grand remplacement oriental. En France, en parallèle, à Saint-Denis à côté de la basilique royale, dernière demeure des rois de France, il n'y plus d'habitant aux origines française, après le coucher du soleil, le centre rappelle les villes du moyen orient. Comme un autre pays d'adoption du *batisme-fordisme,* la Russie comme la France devient un énorme goulag à ciel ouvert où le prolétariat, qui fut échangé pour les « *moujiks* » au début de l'industrialisation, s'est finalement transformé en salariat. Les *moujiks* étaient les plus pauvres ouvriers agricoles, les esclaves en Russie, souvent analphabètes. Aujourd'hui, ils sont diplômés, mais sans réelle éducation.

L'immensité de la Russie, sa sous-population, et donc l'absence de révolte, rend ce goulag à ciel ouvert éternel.

La solution russe adoptée par le « grand remplacement d'Orient », l'invasion de travailleurs chinois accentue le danger et augmente la friction entre l'Occident, individuel et libre, et l'Orient, collectiviste et tribal.

Pour que l'Europe joue son rôle de *leader* culturel, il lui faut se débarrasser du *scientisme* comme de l'idéologie réifiée de la science, voire de la scientologie sectaire quasi religieuse. C'est en effet à nous de nous débarrasser du *Gestell*, de la supposition qu'il existe une logique sous-jacente. Comme cela, nous nous débarrasserons du *sécurantisme pseudo-scientifique* et de l'obscurantisme fidéiste pour vivre avec des aléas, avec la fatalité et avec la compréhension approximative de notre entourage.

> Hector : « Un bon exemple est la Covid 19 avec les inepties de l'OMS, de l'INSERM, du CNRS, de l'ANSM[67]. »
>
> Moi : « Bien sûr que ce n'est pas le virus qui nous fait si mal socialement et économiquement mais les représentations ineptes de ceux qui prennent des décisions à nos places. Les virus nous rendent malade, dans vingt pourcents des cas, et nous tue trois pourcents des infectés, mais le *lockdown et* les reconfinements prolongés, ne sont que des produits de nos dirigeants. »

[67] OMS: Organisation Mondiale de Santé, INSERM : Institut National de la Science et Recherche Médicale, CNRS : Centre National de la Recherche de Santé, ANSM: Agence Nationale de Sécurité des Médicaments.

La réalité et son refus

Hector : « Tu critiques mais ils gèrent plutôt bien cette bataille avec l'inconnu ; quant à toi, tu es capable de tout, phi, phi ! Encore ton manque de modestie mais, malgré tes capacités du temps jadis, tu te trouves en pantoufles devant la télévision suivant le discours d'Elisabeth II sur cette peste. »

Moi, piqué au vif : « Mes appréciations sur la gestion médicale de cette épidémie sont moquées et, en plus, nous, les professionnels de la première ligne, les généralistes et les spécialistes en ville, nous soignons ceux qui nécessitent un avis pour pressentir si les complications sont déjà menaçantes. L'*ARDS, acute respiratory distress syndrome*, est la cause principale de décès de nos adultes aujourd'hui à cause de la Covid 19. »

Hector : « Que veut dire l'ARDS en français ? »

L'ARDS, en français le Syndrome de Détresse Respiratoire Aigüe, est une pathologie grave du collapsus pulmonaire et une exclusion des poumons, causant l'asphyxie généralisée. C'est la cause du décès de la Covid 19. La visionnaire chef du service de néonatologie en 1992 me fit découvrir l'oxygénation extracorporelle sur des membranes *ECMO (extracorporeal membrane oxygenation*) et le surfactant comme remède miracle pour les prématurés aux poumons immatures qui meurent d'ARDS néonatal.

Mes séjours aux Pays-Bas n'étaient pas des voyages touristiques mais professionnels ou de formation.

Ma sexualité avec les hommes commença durant l'été 1988 alors que j'étais membre du comité universitaire de la *Jeunesse Communiste* admis pour un échange que *« Le faisceau »* organisait chaque année pour les étudiants en médecine : comme j'étais le meilleur étudiant dans le classement annuel, j'optai pour Amsterdam. Mon père y était allé l'année précédente pour une possible coopération avec *Philips* et avait été enchanté par le mode de vie. J'aurais pu choisir l'oto-rhino-laryngologie à Lubeck ou l'ophtalmologie à Hanovre en Allemagne de l'Ouest, ou encore la radiologie à Bergame en Italie, mais je choisis la néonatalogie car je la trouvais plus proche des soins intensifs de la médecine en maladies infectieuses. Le *Pneumocystis carinii Jiroveci*[68] donne une pneumopathie chez les nouveau-nés ou chez les immunodéprimés comme les mycobactéries atypiques.

Je suis donc parti pour les Pays-Bas. Amsterdam, comme son nom l'indique, est un barrage, *dam*, sur le fleuve Amstel. L'estuaire d'Amstel dans l'Ijmeer, la mer interne qui est devenue, grâce au technocrates, une sorte de lac salé, avec de nombreux canaux artificiels concentriques autour du *Rokin* et du *Singel*, deux anciens bras du fleuve. Les trois principaux canaux, dénommés *Herengracht, Keizersgracht et Prinsengracht*, forment le centre historique : riche, plat, en briques rouges, aux maisons étroites et pointues. La lumière d'Amsterdam et des autres villes flamandes, ressemble à cette lumière douce et glaciale des peintres hollandais de l'âge d'or : Pieter de Hooch, Johannes Vermeer, Jacob van Ruysdael, Jan van Goyen, Simon de Vlieger. Le centre héberge une célèbre obélisque qui en est le symbole devant le Palais du Roi.

---

[68] Pneumocystis jiroveci est une espèce de champignons opportunistes. Otto Jirovec fut le premier à décrire la pneumocystose humaine en 1952. Cet organisme parasite était jadis classé comme protozoaire, et de nos jours, on l'appelle encore souvent Pneumocystis carinii. Il provoque une maladie, la pneumocystose, qui touche les personnes au système immunitaire affaibli, tels les enfants, les personnes âgées, et en particulier les personnes atteintes du SIDA.

C'est une capitale grande et sympathique à taille humaine : deux université s'affronte dans une compétition assez farfelue : l'ancienne historique, l'Université d'Amsterdam, *Universiteit van Amsterdam*, et la nouvelle école, un héritage des soixante-huitards, l'Université Libre d'Amsterdam, *Vrije Universiteit Amsterdam*. La tolérance est une devise respectée au prix de *gezelligheid*[69]. Arrivé à Amsterdam pour un stage de quatre semaines au *Amsterdam, Medisch Centrum, AMC*, je fus accueilli par une grande dame de la médecine mondiale, une pionnière du traitement de *l'ARDS* et de la *méthode kangourou* pour prévenir la mort subite du nourrisson (prévalence 0,0013, environ 130 cas pour 100 000 nouveau-nés vivant en 1990, diminution par deux en 2010 à 50 cas). Mais mon obstination à devenir un infectiologue scientifique libéral se heurta pour la première fois à l'incompréhension. L'amour du corps était pour moi, castré par ma sainte mère, toujours un tabou : avant le charme des garçons que je découvris bien tard, en Hollande, vers 1992 donc à vingt-six ans, depuis l'âge de dix-sept ans, j'avais eu beaucoup de relations avec des filles, nombreuses et charnelles. Lucie Vocickova reste ma muse pour la vie, le *fag-tag* ou ma meilleure amie une fois mon *coming-out* consommé. J'étais amusé par ses questions naïves lors des aveux de mon épanouissement plus grand avec des garçons qu'avec des filles.

« Qui joue la femme dans votre relation ? »

« Personne, il n'y a pas de femme, c'est la différence avec toi et d'autres copines que j'ai rencontrées. »

---

[69]Traduite comme « easy-going », « convivialité », plutôt « sociabilité » cf. page 238.

« Un monde sans femmes ? »

« Non, pas le monde mais l'amour charnel et le sexe », lui répondis-je.

Elle fut étonnée et confuse. Les jeunes d'aujourd'hui ne se posent plus toutes ses questions hurluberlues sur le sexe, l'amour charnel, la vie en couple, l'amour charitable ou l'amour amical. Certes, il y a toujours la question de la biologie reproductive, mais ceci n'a rien à voir avec la vie en couple ou l'épanouissement sentimental, spirituel ou charnel.

J'ai honte car je fus un lâche avec elle et face aux horreurs de la vie quand j'étais encore étudiant à la faculté. Elle avait avorté deux fois à cause de moi, donc une fois à mon insu. Mais ma carrière était déjà arrêtée depuis fort longtemps, à mon insu. C'était mon refus de la réalité.

> Hector : « L'insoupçonnable devient évident, une fois toute tragédie accomplie. »
>
> Moi : « Oui mais, à l'époque, je ne connaissais ni la désastreuses nature de l'homme ni les bassesses de la vie professionnelle. »

Mais l'époque me fut souriante et propice. La vie d'étudiant en médecine, malgré son ascendant sérieux, était aussi remplie d'exploits paramédicaux, politiques voire sexuels.

Sans être vulgaire ni obscène, je dois admettre qu'après avoir travaillé dans des incubateurs de grands-prématurés avec diverses malformations congénitales, j'avais envie, à vingt-deux ans, de voir autre chose que la souffrance muette. Le plus petit que j'ai tenté de perfuser avait vingt-quatre semaines de gestation et pesait quatre cent quatre-vingt-deux grammes, le

cinquième d'un nouveau-né normal. Je voulais faire du tourisme, j'avais quand même été guide, et m'amuser en profitant un peu de la vie d'étudiant, mais j'étais toujours trop assidu. Mon stage d'interne commençait même au mois d'août, du lundi au vendredi de 9h00 à 17h00. Mais à 17h15 je prenais mon vélo et depuis, l'AMC, je mettais une demi-heure pour arriver à Diemen où j'habitais en face du stade de l'Ajax. De là-bas, il me fallait encore une demi-heure à vélo pour arriver au centre-ville, à Singel.

Le quartier rouge n'était pas trop ma tasse de thé : les péripatéticiennes obèses à cause d'une contraception hormonale, exposées dans les grandes vitrines hollandaises, dans un éclairage rouge et lugubre, comme de la viande vicieuse, ne me séduisaient pas. La journée, je préférais le quartier des musées : Stedelijk Museum avec le mouvement COBRA qui m'inspira, le Rijksmuseum avec La Ronde de nuit[70] ou encore le Van Gogh Museum me servaient d'abris pour les dimanches. Mais le soir à Amsterdam, l'année suivante, je retrouvais une virilité farfelue, joyeuse et décomplexée dans *Reguliersdwarsstraat* au *Havana Café* ou à *l'Exit*, ou encore au *Bar The Montmartre*.

En 1988, à cause de l'épidémie de VIH, j'étais apeuré. L'attirance pour ces beaux éphèbes du même âge que moi l'emporta finalement. Certes, j'avais déjà eu quelques minimes expériences de *« touche zizi »* à Olomouc mais, en 1990, ce n'était que quelques fois. Mon premier amour de nuit qui n'ose pas dire son nom se fit à Prague en 1988. J'hébergeais un ami du lycée Derick Valdman devant la pluie dans ma chambre d'hôtel où j'attendais un groupe de soviets pour le lendemain. La chambre simple de l'*Hôtel Krivan* disposait

[70] Le titre complet : "De compagnie van kapitein Frans Banninck Cocq en luitenant Willem van Ruytenburgh maakt zich gereed om uit te marcheren", De Nachtwacht de Rembrandt 1642

d’un seul lit que nous deux, pédés complexés et refoulés, dûmes partager. *Krivan* signifie « tordu » et c’est aussi le nom de la montagne nationale slovaque dans les Hautes Tatras haute de 2 494 mètres d’altitude. Il faisait froid. Nous nous plaquâmes l’un contre l’autre. Le reste se fit assez naturellement. Je le pénétrai. Mordus des remords de la fausse moralité hypocrite socialiste et de la castration féministe, nous ne recommençâmes pas. Seulement au petit matin.

La faculté de vivre et l'Hiver de Velours

La faculté de médecine était la faculté pour apprendre à vivre « librement ». La rencontre avec la Nature au lycée me fit cheminer vers une rencontre avec l’Homme. A l’époque, je ne savais pas que les abysses de la nature humaine étaient si profondes. Je continuai toujours mes sorties sociales et politiques : avec la distance, il est étonnant de voir comment je me suis épanoui dans ces temps. Malgré le changement de l’époque, je ne sens aucun regret d’avoir fait ce que j’ai fait. Les années de 1985 à 1991, celles de l’Université Palacky, je devins contre ma volonté un bouc émissaire de la nomenklatura et de la « dissidence arrangée ». Mon héroïsme narcissique permit cette destruction. De 1987 à 1989, j’ai rejoint le Parti communiste. Même mon acceptation de candidat comme membre s’est faite avec une voix d’abstention : ce qui ne s’était pas produit depuis 1970, depuis le début de la normalisation.

> Hector : « La volonté d'un jeune homme de participer au mouvement collectif est toujours exploitée dans toutes les régies et dans toutes les situations. Comme Gavrilo Principe, les candidats municipaux de nos

> jours, ou les kamikazes terroristes qui ont entre dix-huit et trente ans. »

Les rencontres faites à la faculté étaient aussi multiples et colorées que pénibles et répétitives. Les agents de la Sécurité Secrète rôdaient autour de nous durant tout mon cursus universitaire. Les légionnaires de ma classe, comme Roman Gellar, eunuchoïde et peu attractif, firent de leur mieux pour nous nuire en douceur : aucune violence, seulement de la pression, de la manipulation et de la surveillance, de l'usure, de la dégradation, du dénigrement, des bâtons dans la roue. Lui, déjà diplômé comme ingénieur en mécanique industrielle de l'école technique de Brno, faisait une surveillance active de notre milieu d'étudiants en médecine. Il n'a jamais exercé aucune de ces deux formations.

> Hector : « Ils ont tous un diplôme pour un métier qu'ils n'exercent pas. »

Plus tard, ce grand eunuchoïde devint un agent du Ministère de la Santé où il exerce encore aujourd'hui, faisant la liaison avec les anciens élèves de la faculté, expatriés dans le monde entier : en Angola, au Liban, au Mozambique….

Ma période de désillusion après 1989 commença avec mes critiques contre des voies obscures et mafieuses de la nouvelle classe politique. La politique tchécoslovaque après 1990 reste, à mes yeux, aussi incohérente que paradoxale, identique à celle d'avant la chute du communisme. La lutte interne au sein du Parti communiste tchécoslovaque entre les *hard-liners* et les réformateurs arrivait à son acmé. Les dissidents faisaient pas mal d'apparitions aussi, encore sous couverture de médias communistes très

minimalistes. Moi, vice-président du comité universitaire "*Du Faisceau de la Jeunesse Communiste",* haute fonction non professionnelle, celle d'un futur bouc émissaire, je gardais de bonnes relations avec ceux qui avaient été exclus de la société normalisée. C'étaient surtout divers pratiquants de toutes les religions : hébreux, catholiques, protestants. A l'époque, il n'y avait pas de musulmans, ni bouddhistes, ni d'autres sectes réformées visibles comme les Témoins de Jéhovah, les Adventistes du Septième Jour, les Mormons. Ils m'ont choisi comme accompagnateur pour leur voyage en Scandinavie sur l'invitation de la jeunesse progressiste danoise et suédoise en 1989. Les Scandinaves progressistes étaient des gens qui étaient venus l'année précédente à Olomouc et j'avais été leur hôte officiel et guide en anglais. En ce temps-là, mon anglais était *too bookish,* bien sûr, mais dans cette génération d'avant 1989, j'étais l'un des rares spécimens qui maîtrisait cette langue hormis les étudiants en langues de la faculté de philologie. Nous avons entamé notre voyage le 21 août 1989, date anniversaire de l'invasion de Prague par les chars du Pacte de Varsovie en 1968. Ce périple avait inclus : Leningrad puis, par train, Helsinki (plein de Finnois ivres mort dans les wagons pour un voyage de trois heures), puis Wasa, Umea, Jorkepping, Malmo, Goteborg, Lund, Uppsala, Stockholm, Copenhague et Berlin. Helsinki est une capitale rurale avec son grand palais présidentiel ou le téléphone ne s'appelle pas phonétiquement "téléphone" comme dans les autres langues mais "*puhelin*". Le séjour se fit à Umea. C'est une ville agréable, estudiantine, vivace, jeune. La lumière nordique du mois d'août et les forêts d'épicéa ressemblaient à l'été indien en Europe plus méridionale. Uppsala garde son mystère comme Lund, plus petite. Stockholm est une capitale de taille humaine. Berlin nous dépassa par sa splendeur prussienne : celui de Kaiser-Wilhelm-Gedächtnis-Kirche, d'Alexander Platz, la porte de Brandebourg, l'île des musées. Nous fûmes

approchés par des fidèles de la secte œcuménique de *Bahaï* et nous dépeçâmes le mythe scandinave et nous le trouvâmes encore viable du fait que, depuis le XVIIème siècle, leur neutralité leur a permis de tirer profit des deux côtés des belligérants.

L'hiver de Velours commençait dans mon inconscient en août. Déjà, en juin, des hommages nationaux aux *leaders* politiques de l'insurrection hongroise de 1956, Imre Nagy et d'autres, laissaient pressentir que Moscou ne devait plus se mêler directement des affaires de ses vassaux européens. Le pique-nique paneuropéen du 19 août 1989 à Sopron en Hongrie, deux jours avant notre départ, sous la houlette de Otto de Habsbourg et Gyula Horn, ouvrit *de facto* les frontières jusque-là barbelées. L'Allemagne de l'Est, le plus dur de tous les régimes communistes, ouvrit ses frontières avec ses pays frères communistes. Jusque-là, les Allemands de l'Est n'étaient pas autorisés à voyager même dans les pays dits frères, ceux du Pacte de Varsovie. Cette ouverture se solda par un fiasco avec un campement devant les ambassades des USA, de Grande-Bretagne, et de l'Allemagne de l'Ouest (*Bundesrepublik Deutschland*) à Prague et à Budapest. S'ensuivit ensuite un exode massif de l'Allemagne de l'Est d'Erich Honecker vers l'Allemagne de l'Ouest de Helmut Kohl et Hans-Dietrich Genscher.

Les trois mois : septembre, octobre, novembre 1989

Nous sommes rentrés de notre périple scandinave le dix-sept septembre 1989. Pile un mois plus tard, le 17 octobre, mon père décéda et monta aux cieux. Je le vis à midi, il chuta à quatorze heures à cause d'une hypotension majeure due à la métastase de son cancer des poumons aux surrénales et, la nuit, il partit. Son incinération eut lieu le 24 octobre 1989.

Encore un mois plus tard, le 17 novembre 1989, la marche organisée par les agents de la Sécurité Secrète, du KGB/STB à Prague réhabilita Alexandre Dubcek et Vaclav Havel. Cette date symbolique fut choisie par les dirigeants communistes pour faire un parallèle historique avec la fermeture des universités tchèques le 17 novembre 1939, l'année de l'annexion des Sudètes. En 1939, il y avait eu des morts à Prague : l'étudiant en médecine originaire d'Olomouc-Litovel, Jan Opletal (1914-1939) et Jan Sedlacek (1917-1939), tous deux tués lors de la marche des étudiants. Ils protestèrent contre l'occupation nazie du 15 mars 1939. En 1989, Alexandre Dubcek fut spécialement transporté de sa retraite libre depuis 1969 de Bratislava à Prague par une voiture du consulat de l'Union Soviétique. Il attendit la procession des étudiants menée par Milan Ruzicka dans un café sur l*'Avenue de la Nation, Národní Třida*, pour se mettre par la suite sur le balcon de l'éditeur "*Melantrich"* avec Vaclav Havel. Selon diverses sources, Martin Smid était un pseudonyme de Milan Ruzicka aka Ludvik Zifčák, un major de la « *Statni Bezpečnost » (STB « Sécurité nationale »).* La *fake-news* de la mort de ce Martin Smid fut aussitôt répandue, pas seulement par la gardienne du *CROUS (« Vysokoškolské koleje à Troja »*) de Prague, mais surtout par un neurologue qui indiqua avoir « soigné Martin Smid grièvement blessé qui décéda des suites de ces blessures » et les médias étrangers. Pavel Žantovský (né en 1962) appela *Reuters* et Petr Uhl (né en 1941) "*Radio Free Europe"*. Plus tard, le neurologue devint Ministre de la Santé, puis doyen de la faculté de médecine de Prague. Certains insistent qu'il ne fût pas un agent.

> Moi : « Le 20 novembre 1989, mes collègues de la faculté m'apprirent que j'étais stalinien, ce que j'ignorais jusque-là. »

La semaine du 17 au 26 novembre fut pleine d'angoisse de tous côtés et de vigilance accrue et d'hystérie. L'hiver était rude, glacial, les températures descendaient cette semaine jusqu'au moins onze degrés en centre-ville, les rassemblements étaient bien vigoureux et arrosés. Lors de cette semaine, en tant qu'étudiant, responsable universitaire à la *Jeunesse Communiste,* je fus convoqué pour un rendez-vous avec la Sécurité Secrète dans nos locaux pour surveiller le *CROUS* pendant le week-end du 26 novembre 1989. Je refusai cette vigilance excessive, en présence de notre président, homme de gauche au cœur pur et droit, décisif et fort, vrai communiste non stalinien mais quand même anti-réformateur, anti-perestroika.

J'ai dit aux officiers : « Je ne crains pas les violences. Les réformes de la *perestroïka* n'ont pas avancé suffisamment et peuvent passer à la vitesse supérieure sans contrôle central. Quoi qu'il en soit, je ne ferai pas barrage, c'est le rôle de l'État, de la Sécurité Secrète et de la Police Nationale. »

Silence total et surprise maîtrisée.

« C'est bien dommage, mais… nous en prenons note », dit l'un des officiers en vêtements banalisés avant de repartir aimablement avec ses collègues.

Le président me regarda ébahi, puis il ajouta : « Igor, tu n'es pas de notre côté. »

« Mais si. Il n'y aucun autre côté de toute façon », répondis-je pour défendre mon point de vue.

« Hélas pour toi, mais non, il n'y pas d'autre coté et tu n'es pas du nôtre. »

Jamais, je ne compris que mon ascension au poste de vice-président fût un plan manigancé pour trouver un bouc émissaire.

Lundi 27 novembre, je demandai à être reçu par le camarade séminariste refoulé, le recteur Dietrich Kosicka, le père de Leoš. Notre rencontre se fit dans son bureau solennel du recteur de l'université Palacky.

« Camarade Recteur », dis-je pour commencer notre entretien le 29 novembre 1989 (jour d'anniversaire de ma mère qui avait 56 ans) avec un collègue de la faculté, jeune homme sportif et éduqué, blond, aux yeux bleu clair, « comme vous savez, le 17 novembre 1989, il y a eu une manifestation pacifique d'étudiants à Prague, qui ont été dispersés brutalement. On parle de plusieurs morts. J'ai refusé de patrouiller avec les milices communistes contre de possibles contre-révolutionnaires au sein de notre université lors du week-end du 26 novembre. Nous pensons que la libération de notre vie académique est nécessaire. »

« Mes chers jeunes camarades, vous connaissez notre Parti communiste qui traverse une profonde discussion entre ceux qui défendent la *perestroïka*, comme vous deux, n'est-ce pas ? », dit-il en versant un regard amusé et médusé à la fois. « Certains pensent que ce n'est encore qu'une tentative vaine, et d'autres croient profondément que nos bases restent immobiles depuis Marx et Lénine. »

« Ces jeunes ne sont pas contre notre pays, son peuple, sa culture », ajouta Ivo.

« Oui, je le sais. Mon fils Leoš, que vous connaissez tous les deux, a le même âge que vous et, moi aussi, j'ai été jeune. Pour la visite du KGB/STB dans vos

bureaux, je suis au courant : j'ai réussi à leur passer une note disant que vous êtes toujours solidaires et libres », ajouta-t-il malicieusement.

« Camarade Recteur, permettez-moi une question qui risque de vous harceler : si nous tentons de nous positionner pour ou contre, nos vies académiques risquent d'en pâtir. Nous avons encore une année de médecine à finir, nous ne pouvons pas, après tant d'investissement personnel, abandonner et changer pour un autre métier. »

« Vous êtes encore jeunes, tellement jeunes, vingt-trois ans, vous pouvez encore bifurquer pour un autre métier même s'il n'y a pas de métier plus complet que celui d'être médecin, croyez-moi."

A l'époque socialiste décadente avant l'époque formidable, il ne pouvait pas deviner que, après les réunions de l'académie, de la formation, de la paperasse, des négociations avec divers assureurs, des discussions infructueuses avec des patients qui ont acquis des savoir-faire sur Internet auprès de divers journalistes, des négociations avec des croyances hurluberlues et des pseudoscientifiques et de la comptabilité, nous aurons peu de temps pour soigner.

Il examina par la fenêtre le temps glacial dehors, puis ajouta : « Faites ce qui vous semble bien. Tant que je suis ici, dans mes fonctions de recteur, je veux dire, je vous protégerai tant que je le pourrai. »

« Merci, mon Camarade, » dis-je et je partis avec Ivo. Les promesses n'engagent que ceux qui les reçoivent.

Le Camarade Recteur fut destitué de ses fonctions le 21 décembre 1989. Pour assurer l'avenir de ses deux fils et sa retraite, il détruit l'Institut de neurologie

expérimentale, sacrifia certains amis, élèves et collègues, et trahit la confiance des autres.

Son fils Leoš, un très mauvais étudiant qui passait tous ses examens car il était le fils du recteur, fut expulsé de l'université en janvier 1990. Il avait vingt-trois ans, et quatre années de « médecine ». Dans la rage encore, à la faculté entre le 17 et le 29 décembre 1989, nous nous battîmes sévèrement dans la nuit dans la cité universitaire à cause de ses mauvaises notes, comme si j'en étais responsable. La gardienne appela la police pour nous séparer, mais nous nous sommes sauvés avant leur arrivée, complètement ivres. En effet, avec le recul, je vois que c'était plutôt à cause d'une attirance homosexuelle refoulée dans notre amitié qu'il me haïssais. A l'époque, il était marié et père d'un fils. Après la Révolution, il se remit à confisquer des biens aux anciens camarades, il volait les voleurs de 1948. En 1992, il divorça et partit avec le soutien de notre copain Matyas Vrsovec, ce prostestant et fils d'un agent secret, au Texas. Leoš rentra en 1993 avec un petit capital et commença à entreprendre de façon plus régulière. Il est parmi les rares en Tchéquie à ne pas avoir de diplôme universitaire. Son baccalauréat, déjà, était une usurpation obtenu grâce à l'influence politique de son père. Finalement, il est devenu un conformiste sans grand intérêt. Son admiration pour la famille traditionnelle ne l'empêche pas d'être divorcé et d'avoir plusieurs relations instables. Son admiration pour la structure et le fonctionnement d'une famille traditionnelle islamique clanique du Moyen-Orient soviétique, azéri, ouzbek, tadjik ou kazakh, l'aide à développer une haine de l'occident, à cultiver son homophobie et à devenir un admirateur de la vulgarité des avancés matérialistes et scientistes. Son attachement aux mafias orientales est aussi rentable que confortable. Pour la Covid, il défend la thèse de la peur

instrumentalisée et l'approche thérapeutique basée sur le sport, le sauna, le sexe et la vodka. J'ai tourné la page de notre amitié. Je le considère comme une simple connaissance.

Le gouvernement de Ladislav Adamec (1926-2007) fut le dernier gouvernement exclusivement procommuniste avec un premier ministre communiste, réformateur. Son vice-premier ministre était aussi le père de Matyas, avant que Vaclav Havel le pousse dehors en révélant sa collaboration avec STB. La tragédie personnelle de Ladislav Adamec fut de n'avoir pas obtenu le soutien nécessaire de Moscou, de Mikhaïl Gorbatchev, pour continuer la *« perestroïka tchécoslovaque »*. De nouveaux visages arrivèrent en politique, les anciens furent hués. Le changement n'était qu'un simple *happening*: les quatre piliers du totalitarisme, arts, santé, éducation, retraites, furent conservés dans les mains de l'Etat[71].

Après cette visite du STB, j'eus la forte impression que tout était arrangé. Souvent, quand j'évoque une dissidence arrangée des années de normalisation, je suis mal compris ou étrangement perçu.

La Charte 77 signée par deux cent quarante-deux signataires était un signal fort envoyé au régime que *« quelque chose était pourri ».* Même si la Charte 77 était une organisation politique, elle garda un arrière-goût de provocation dans la continuation de l'anarchie pataphysique de Jaroslav Hasek (1883-1923). Jaroslav Hasek, connu pour son œuvre majeure *« Les aventures de bon soldat Svejk »*, écrivit aussi *« l'Histoire politique et sociale des progrès modérés du parti dans les limites de la lois » (« Politické a sociální dějiny*

[71] L'Etat omniprésent, omnipotent, omniscient était l'idée concentrationnaire de Thomas Hobbes (1588-1679). La couverture de son livre L'Etat Léviathan (1651) fut gravée par un bohémien Wenceslas Hollar (1607-1677) contemporain exacte de Comenius et aussi un exultant.

strany mírného pokroku v mezích zákona ») dans les années 1911 mais cet opuscule fut seulement édité en 1963.

> Moi : « Comme quoi l'immortalité est souvent mortelle pour l'auteur de son vivant. Le roman reste célèbre pour *: « Merde, dit Svejk pour entamer la conversation* ».
>
> Hector : « Avec « *Ce ne sont que des coïncidences, cher Vanek »,* de Vaclav Havel, ces deux ouvrages définissent bien l'absurdité de « *L'insupportable légèreté de l'être »* de Milan Kundera. »

A part quelques-uns comme Patočka, Seifert, Havel, Kolář, Hutka, les autres signataires étaient en majorité d'anciens communistes staliniens des années 1950, rejetés par leurs camarades après 1968.

Pendant la grande grève générale du 27 novembre 1989, je m'opposai à cette grève lors de l'assemblée des étudiants de l'université, en soutenant le gouvernement du Premier Ministre, un communiste réformateur. Ladislav Adamec et ses alliés souhaitaient continuer les réformes rapidement en abandonnant l'hégémonie communiste. Cette démarche était en partie motivée par les tristes souvenirs de la répression après 1968 et après 1956 en Hongrie, mais surtout après 1948. Ceci me coûta une réputation de néostalinien, fausse, bien sûr, car ce qui se produisit par la suite n'était qu'un *happening*. Les *apparatchiks* se muèrent en entrepreneurs en 1990 et, grâce à la finance et l'économie réelle, continuent à gouverner en 2020. Leur adhésion actuelle au projet de la *« Route de la Soie »,* entre Pékin et Athènes, *ou du "cordon sanitaire",* entre la mer Baltique et la mer Noire, énonce leur voracité. En 1990, ils transformèrent leurs activités d'*apparatchiks* en

entrepreneuriat à leurs profits, avec des subventions faramineuses de l'Union Européenne (France, Grande-Bretagne, Allemagne notamment).

En arts, le foisonnement libérateur se fit sentir. Certes, nous avons toujours eu de grands artistes « nationaux » et « de mérite », mais il y a aussi ceux qui sortirent du placard, les artistes interdits. La nomenclature officielle a toujours vénéré les artistes signataires de l'Anti-Charte 77[72]. Mais on vit arriver les anti-icônes ou signataires de la Charte 77. Le plus triste fut de voir certains artistes collaborateurs du régime communiste, qui avaient brillé en permanence sur les écrans pendant toute l'époque socialiste de 1948 à 1989, commencer à colporter des mensonges comme quoi ils avaient été forcés à collaborer. Effectivement, la culture des serviteurs était toujours prévalente. Je tais leurs noms insignifiants.

Les étudiants manipulés, coachés par les services de la Sécurité Secrète, STB, jouèrent bien le rôle du moteur de la Révolution : le peuple, les travailleurs, étaient endormis dans leur relatif confort castrateur, calme et reposant.

Il y eut plusieurs « *Happenings* » à Olomouc. Les trois plus réussis étaient : la construction d'un mur de deux mètres haut et de plusieurs centaines de mètres de long en papier carton autour du siège du *Comité Régional du Parti communiste* (« *CRPCT* », « *OVKSC »* aujourd'hui la Faculté de droit) soldé par le déboulonnement d'une statue de Klement (Herbert) Gottwald de style

[72] La réaction du régime du socialisme réel à la Charta 77 s'incarna par une assemblée officielle des artistes qui se distancièrent des signataires Charta 77. Le pamphlet qui en sortit était appelé l'Anti-Charta 77 (Anti-Charte 77). Les artistes de l'anti-Charte 77 comptaient parmi eux l'emblématique Karel Gott (1939-2019), enterré avec des funérailles nationales comme Johnny Hallyday en France, Eva Pilarova (1939-2020), Bohumil Hrabal (1914-1997), Jiří Menzel (1938-2020) et sept mille deux cent quarante-sept autres artistes. Les signataires de la Charta 77 comme Marta Kubišová, Jaroslav Hutka, ou encore Pavel Kryl sont réapparus. Les appellations d'« artistes nationaux » (« Národní Umělci ») et d'« artistes de mérite » (« Zasloužilí Umělci ») étaient ironiquement déformés par leurs onomatopées pour les appeler « les artistes intermittents » (« náhradní umělci ») et « les artistes d'usure » (« vysloužilí umělci »).

du réalisme socialiste[73]. Le deuxième *Happening* fut organisé sur l'ancienne place de la synagogue rasée le 15 mars 1939. Cette synagogue, construite pour son culte en 1897, était un bijou de style néogothique orientalisant. Elle fut dévastée le jour de l'annexion des Sudètes. Après la guerre, elle ne fut pas reconstruite, faute de moyens et du fait que la communauté avait été décimée : 2292 victimes sont recensées sur le mémorial de la *Shoah* à Olomouc. Une immense sculpture de Staline, Lénine (les deux regardant vers le Nord) et un ouvrier avec un sac à dos (regardant vers l'Ouest !) fut édifiée à sa place[74]. Cette statue était empaquetée par des milliers de ballons de caoutchouc d'hélium et d'un écriteau *« Odleťte do teplých krajů ! » (« Envolez-vous vers les pays chauds ! »)*. La lourdeur de la masse empêcha bien sûr cette ascension. C'était un événement irrévérencieux et gai. La place Vladimir Ilitch Lénine fut renommée en 1990 place Jan Palach et la statue fut détruite. En 2009 une nouvelle statue en fer, en effet en quatre-vingt-cinq mille clés, incarnant des lettres "*RÉVOLUTION*" fut érigée pour le vingtième anniversaire de la Révolution de Velours[75]. La rue adjacente illustre mieux les successions révolutionnaires au nom du progrès : des voies sur berges qui passaient jadis sur le bras du fleuve Moravie, la rivière fut recouverte pour faire un grand boulevard. A l'époque, celui-ci se nommait Franz Josef *Strasse* (1870-1918), puis Masarykova *ulice* (1919-1930), puis Göring *Strasse* (1939-1945), puis avenue de la Libération (1945-1953), ensuite avenue Vladimir Ilitch Lénine (1953-1989) et enfin avenue de la Liberté, nom qu'elle garde

---

[73] Le style du réalisme socialiste était le style officiel du progrès socialiste depuis Anatoli Lunacharsky (1875-1933). Il met en avant la figuration stéréotypée des ouvriers, dirigeants communistes, des familles ou des mères. La statue de Klement Gottwald des auteurs Rudolf Doležal (1916–2002), Lubomír Macháň (1952-), Karel Typovský (1923-) fut détruite en 1990.

[74] Artistes: Rudolf Doležal (1916–2002), Vojtěch Hořínek (1906–1998), František Novák (1911–1983).

[75] Jiří David (1956-) l'a créée en 2009, l'installation s'est faite en 2019.

encore aujourd'hui. Et le fleuve court toujours dans des tuyaux de trois mètres de diamètre, six pieds sous terre.

Le troisième *Happening* qui marqua notre conscience collective fut le couronnement des Lions. Deux statues de lions, symboles du pouvoir, sur l'escalier principal du Tribunal de Grande Instance d'Olomouc, furent décorées par des couronnes royales en carton, par le jeune, beau et sportif Dimitri Grieger, mon ancien camarade de lycée, de l'école des beaux-arts et de la faculté de médecine, sous les acclamations de la foule enthousiaste.

Dimitri Grieger (né en 1967) est devenu un personnage important de la vie politique tchèque. Nous nous connaissons depuis l'âge de dix ans. Nous ne nous parlons plus depuis 1990. L'été de notre baccalauréat, nous nous rencontrons comme d'habitude sur les bords de la grande piscine olympique municipale, lieu des rendez-vous estivaux à Olomouc. Lui, rebelle romantique et artiste de cœur, était déjà acteur amateur au théâtre communal sous le regard avéré de son protecteur-mentor expérimenté. Le théâtre municipal d'Olomouc, davantage que la peinture, était un vivier où les dissidents, les provocateurs et les agents du KGB/STB se mélangeaient et les vrais acteurs en souffrirent. Parmi les agents, se trouvait aussi une créature, Vlasta Gabčíková, qui n'arrêtait pas de se vanter d'une filiation douteuse avec l'un des membres de commando contre Heydrich en 1942, tout cela au profit d'informations transmises au KGB/STB. Elle était notre chef du théâtre à l'école élémentaire. Sa fille, ma fiancée de l'école élémentaire, devint la secrétaire particulière de Dimitri. Aujourd'hui elle est la première adjointe au maire d'Olomouc. Après la Révolution, la vieille Gabčíková récitait des poèmes haineux inspirés par les travaux du stalinien Kormorán. Dimitri, en tant que peintre, dessinateur, poète, danseur, violoniste, était comme moi

enchanté par la vie et la découverte de la Nature et de la Culture. Je me rappelais que ce fut à l'été 1985 qu'il décida de demander son admission à la faculté de médecine. Il tenta comme moi de s'inscrire à Olomouc.

« Finalement », me dit-il au bord de la piscine avec son maillot mouillé sur son corps de jeune Adonis en 1985, « je suis admis à Hradec Kralové (Königgrätz) ».

« Toi ? Mon Dieu, alors ce sera bientôt la Troisième Guerre Mondiale ou, tout du moins, la révolution ! », commentai-je insouciant. La clairvoyance de mes propos se confirma plus tard.

La faculté de Hradec Kralové était la faculté de médecine militaire. En ce temps-là, cela me mit la puce à l'oreille que quelque chose clochait chez cet épicurien et bon vivant sympathique. Il sourit. Personne ne comprenait mes prophéties.

Le 29 décembre 1989, Vaclav Havel (1936-2011) dissident connu et respecté, homme de lettres, moraliste et droit, cohérent avec lui-même et loyal avec autrui, pacifiste et descendant de la dynastie des Havel, liée aux temps sombres de l'occupation et de Tomas Masaryk, fut élu le Président de la Tchécoslovaquie, à l'unanimité par un parlement à cent pour cent communiste. Ici, en dissonance officielle, il faut éclairer un peu la vie tragique et immense de l'homme libre, tel que le fut Vaclav Havel, garant de la liberté et de la responsabilité individuelle. Saint, au sens étymologique, de celui qui est cohérent avec lui-même et respectueux de Dieu, Vaclav subit une vie de chien les cinq décennies précédentes avant d'être brusquement conduit de l'ombre à la lumière. Il fut mis à l'écart à la Libération car il était le fils d'un collaborateur nazi, il se maria pour être protégé avec Olga Havel (1936-2011),

une autre Sainte. Olga était issue d'une famille d'intellectuels communistes pro-européens, branche de Jan Šmeral (1880-1941), proches des eurocommunistes comme Paul Eluard (1895-1952) ou Elsa Triolet (Ella Yourievna Kagan, 1896-1970). Cette mouvance était très mal vue par les staliniens, les démocrates, comme des nazis. C'était un mariage de raison, de respect et d'un grand amour respectif et respectueux au sens de Philia, lui grand bourgeois rentier, elle ouvrière, car tous deux écartés de la société socialiste! De plus, Vaclav avait entretenu une relation reconnue avec un danseur de ballet pendant toute la période ayant suivi le Printemps de Prague jusqu'au Velours. L'œuvre dramatique de Vaclav Havel manque à mon avis d'émotions et d'originalité, elle est trop proche du théâtre de l'absurde d'Eugène Ionesco ou de Samuel Beckett. Ses essais et surtout « *Les lettres à Olga* » sont, au contraire, le sommet de la littérature qui dévoile la vérité, pleine d'esprit, de sentiments et de cohérence.

Le 1er janvier 1990, Gustav Grünberg (GG) fut investi dans sa fonction de recteur de l'université Palacky à Olomouc[76]. Avant le 17 novembre 1989, Vaclav Havel était aussi surnommé du pseudonyme de Ferdinand Vanek, l'un des personnages principaux de sa pièce *« L'Audience ».* Le 7 octobre 1989, « *Rudé Právo »*, le quotidien du Parti communiste Tchécoslovaque, imprima une congratulation, un canular dédiée à un certain Ferdinand Vanek de Malý Hrádek (Hrádeček) avec la photo de Vaclav Havel. C'était une indication que les temps immobiles du socialisme réel étaient comptés par nos *leaders*

[76] GG devint par la suite sénateur de la République Tchèque, puis le recteur de l'Université d'Europe Centrale à Budapest, surnommée par Viktor Orban « l'université de Soros ». Le charme libertin de ce temple du *politiquement correct* n'est affiché que dans le hall central à *Nador utca* à Budapest : il n'y a aucune statue de scientifique ou d'artiste ou de profession libérale mais la statue forte agréable de *Don Giovanni,* espion, libertaire et aventurier notoire à la solde de l'Empereur du Saint-Empire Romain Germanique. Le libéralisme post-communiste a aussi ses exemples qui entraînent des disciples. Pour réussir, il faut coucher ! De nombreux hauts fonctionnaires actuels issus des anciens pays socialistes sont ses gradués.

camarades et que la Révolution était prête dans un tiroir ? Ou bien les rédacteurs étaient plus ou moins farceurs, dissidents ou réticents au pouvoir communiste firent cette mystification dans la « *Rudé Právo*[77] » (*La Justice rouge)* créé en 1920 ?

Pour son cinquantième anniversaire en 1986, Ivan Hanzlík, le même stalinien, un des premiers signataires de la Charte 77 et l' auteur du « *Manifeste de deux milles mots* », exprima bien, dans ses félicitations à Vaclav Havel, les trois formes de refus : « *OUI* » pour prétendre collaborer et rester en paix avec l'oppresseur, « *NON* » pour ne pas collaborer et risquer une mort tranquille sous une omerta, et « *MERDE* » pour ne pas collaborer mais exprimer une position indépendante voire une rébellion. Vaclav Havel répondit dans son célèbre essai « *Le Pouvoir des sans-pouvoir*[78] » .

Avec un certain recul, il paraît que les « dissidents communistes » ayant été les moins influencés par l'hégémonie américaine, auraient voulu proposer un autre célèbre écrivain, plus socialiste, plus international et plus cosmopolite, ancien communiste, Milan Kundera. Je n'en sais rien et, en ce temps-là, tout était flou et rapide, préparé d'avance par ceux qui m'avaient dit avoir pris note de ma décision de ne pas faire de patrouilles pour le week-end du 26 novembre 1989.

---

[77] Ce journal existait tout d'abord sous le nom Rudé Právo. Après la Révolution de Velours de 1989, la rédaction prit ses distances d'avec le Parti communiste Tchèque (ou Tchécoslovaque) et renomma le quotidien « Právo » (« Le Droit » ou "La Justice"). Il est désormais considéré proche du Parti social-démocrate tchèque, donc des mêmes idéologues néolibéraux marxistes étatisants.

[78] « Le Pouvoir des sans-pouvoir » (*Moc bezmocných*) (1978) dans *Essais politiques* rassemblés par Roger Errera et Jan Vladislav, Paris, Le Seuil, 1991 ; Paris, Calmann-Lévy, 1994 : « Lettre ouverte à Gustáv Husák » (*Dopis Gustávu Husákovi*) (1975), « Le Pouvoir des sans-pouvoir » (*Moc bezmocných*) (1978), « La Politique et la Conscience » (*Politika a Svědomí*) (1984), « L'Anatomie d'une réticence » (*Anatomie jedné zdrženlivosti*) (1986).

Dimitri Grieger (né en 1967) perdit une année scolaire dans le transfert entre la faculté militaire de Hradec Králové à la faculté civile d'Olomouc et, en 1989, il commença la quatrième année de médecine, donc des disciplines précliniques et le début des disciplines cliniques. Ses engagements politiques successifs l'empêchèrent de finir ses études mais il se vit octroyer un diplôme de médecine en 1992 *(MUDr., Medicinae Universae Doctor).* Tout le monde a un diplôme dans ce pays, comme en France ! Ils sont tous ingénieurs, docteurs, maîtres, *magistrats, bacheliers*. Certains, comme Dimitri, ont même deux « *doctorats* » ! Il n'a jamais soigné aucun patient, à ma connaissance. Pour des mérites incontestables, il se fit octroyer plus tard un diplôme de droit *(IUDr., Iuris Universae Doctor)*. Le scandale des thèses truquées, qui entacha des décennies plus tard de nombreux politiciens, l'épargna miraculeusement. Il adhère au Parti Civique (le plus grand parti de la droite tchèque) depuis 1991. En juin 2007, il fut nommé Ministre de l'Intérieur, étant un proche du président de l'époque.

En 1989, je rentrai en cinquième année de médecine et je travaillai toujours dur. Notre organisation de *Jeunesse Communiste* continua son activité mais sans aucune autorité. Je ne subis aucune autre intimidation qu'une exigence hors normes lors de mes examens, tous oraux, à tel point que je demandais constamment à un membre de la faculté d'être assis avec mes examinateurs. Ce n'était pas un harcèlement? Marcel Bram eut sa vie brisée et devint un marchand mais, moi, j'eus mon diplôme en mai 1991 avec la mention honorable, *summa cum laude.* Naïvement et aveuglement, je n'étais pas trop inquiet.

Le nouveau doyen était un bon agent de la Sécurité Secrète, récupéré dès 1945 comme un ex-membre de la *HitlerJugend*. Il ne fut jamais partisan

communiste, car il collaborait autrement. Lors d'un de mes examens, il n'arrêtait pas de me poser des questions relevant d'un niveau de spécialiste en médecine légale (« combien de temps reste un anchois dans le bol alimentaire d'un cadavre ? et le chou-fleur? de combien de millimètres pousse la barbe par jour ? Et après la mort ? »). Ce qui fut le plus gênant, ce fut lorsqu'il me posa des questions sur l'amour pédérastique, entre Éraste et Éromène, entre actif et passif et sur les diverses pratiques de sodomie et de fellation avec un sourire narquois. La question de l'examinateur sur la plicature ou la *valve de Kohlrausch* dans le rectum, à environ sept centimètres de la marge anale, qui disparaît chez les homosexuels après des rapports anaux, ne me surprit pas. Longtemps, sa palpation lors l'examen clinique *per rectum* fut considérée comme preuve de rapports homosexuels par la jurisprudence, qui respectait le paragraphe 175 de *Straffen Buch.* A l'époque, je ne vivais pas encore ma sexualité, malgré mon retour d'Amsterdam et de pratiques plus conséquentes. Je ne rougis même pas. Je ne vis pas d'arrière-pensées obscènes mais uniquement un intérêt médico-légal. Bien sûr, j'avais tort.

1991 - 1998 l'internat

J'avais trente-trois ans, ma vie était bouleversée et la chronologie stricte de ma narration n'apporte que du chaos. Ces années-là, j'ai séjourné plusieurs fois au Pays Bas, en France et j'ai voyagé en Angleterre, aux Etats Unis, avec des retours dans la ville ou je suis né. Ce laps du temps était enivrant par sa fraîcheur et de nouvelles découvertes, tant professionnelles que sentimentales, géographiques ou culturelles, et exténuant physiquement et psychiquement.

Le jour du 20 mai 1991, je fus solennellement décoré du diplôme de docteur en médecine générale (*Medicinae Universae Doctor, MUDr*). La cérémonie

était forte impressionnante avec des fanfares, toute l'académie était habillée des robes traditionnelles des dignitaires, faites-en étoffes chères et luxueuses, l'espace de la salle du style renaissance n'avait rien à voir avec la salle multifonctionnelle et triste de Marseille-Timone dix ans plus tard. J'étais fier. Ma thèse sur les mycobactéries atypiques fut la base de mes publications successives.

« Bravo, mon garçon » dit ma mère qui était fière de s'afficher à côté de moi comme soutien et mère.

La joie fut un peu gâchée par une banderole déployée à la sortie du bâtiment historique de notre hall de promotion de l'université :

« Les pédés dehors ! » (« *Teplouši do chládku* ! », littéralement : *« Les chaleureux au froid, en prison! »*).

Hector : « Ah mon Dieu, quelle honte, quelle agression. »

Moi : « C'était une faible vengeance des révolutionnaires qui me soupçonnaient à juste titre de préférer les garçons. Durant le règne de Velours, ce n'était de ma part ni encore consommé, ni vrai, ni caché, ni avéré. Même sans mon nom, cette banderole montrée juste devant la sortie de notre cérémonie, m'était clairement adressée. Je n'ai ni réagi, ni rougi, étonnement. L'homophobie est structurelle et constitutionnelle chez tous les Slaves.»

Hector : « Personne n'a protesté ? »

Moi : « Non, pourquoi ? Quelles protestations ? Qui ? Contre quoi ? Détruire coûte moins d'énergie que de construire. »

Nous nous sommes tous salués très chaleureusement avec les autres diplômés de la promotion. Ce jour-là, tous les étudiants restèrent avec leurs familles, mais nous nous retrouvâmes deux jours plus tard dans mon appartement pour une fête débridée et bien arrosée.

« Igorku, » (encore ce diminutif!) me chuchota Jana dans l'oreille alors que nous préparions de petites canapés pour nos amis dans la cuisine, « on s'en moque de cette banderole ridicule. S'ils te visent, ne t'en fais pas. Lucie t'aime et tu l'aimes aussi, et si tu as de petits écarts, ça ne regarde que vous deux. »

« Mais il n'y a pas d'écart », niai-je car, depuis l'Hôtel *Krivan*, trois ans auparavant, il n'y avait eu que Mojmír et Stephan qui avaient bénéficié de mes charmes, et ceci une fois chacun. Mojmír, ingénieur financier à la *Caisse d'Epargne Tchèque*,« *Česká Spořitelna »*, une fois son *coming-out* révélé, fut complètement effacé de la vie publique et expédié au fin fonds de la Slovaquie de l'Est, à Świdnik. Il y devint alcoolique et disparut de mes radars. J'ai entendu dire qu'il avait opté pour un suicide pour abréger sa quête d'amour infructueuse. Stephan était une folle tordue, une véritable *star* du comparse du théâtre morave d'Olomouc, puis un barman du *Diva Bar*, le lieu de rencontre *gay* à Olomouc.

« On connait ton engagement pour ces *gays* : est-il totalement désintéressé ?»

« Rien n'est totalement désintéressé mais la bien-pensance et le transfert oblige, mon libéralisme libre, libertaire et libéral me fait passer directement pour un pédé. »

Jana sourit. C'était bien ça.

Je me souvenais de Kevin, un compagnon de lycée qui, sans aucun rapport sexuel ni avance, ni vraiment attirance pour lui, m'a toujours traité de pédé. Mais comme je le dis, Eros - Philia - Agapè, ne sont pas ce que les jeunes (nés après 1990) comprennent par "sexe libre". Les trois formes d'amour lient, le sexe proprement dit est une discipline ludique ; il ne lie pas.

Mon premier séjour d'un mois au Pays Bas en 1988 annonça inconsciemment le premier pas vers l'émigration. Les nouveaux horizons se sont ouverts. La Hollande confond dans sa tradition calviniste la *gezelligheid* (traduite comme « facilité », « *easy-going* », « convivialité », plutôt « sociabilité », sorte de surveillance sociale accentuée de la vie privée – les grandes fenêtres sans rideaux des maisons hollandaises trahissent ce voyeurisme) avec la tolérance. Ils doivent tout savoir sur vous jusqu'au dernier détail pour pouvoir vous accepter tel que vous êtes. Ça ne marche pas toujours. Une de mes connaissances d'Amsterdam, et entièrement asexuelle, me chercha une fois en vain dans le service de néonatologie à l'hôpital, laissant un message pour moi auprès d'une collègue, une jeune ambitieuse étudiante, et en lui précisant bien qu'il avait vu ma petite annonce de demande pour des cours de néerlandais particuliers dans le coin de la célèbre librairie, *Boekhandel, Vrolijk*, à *Paleisstraat* 135 Amsterdam. Cette adresse évoquait le quartier rouge entre *Dam* et *Centraal Station*. Ce fut un choc pour cette jeune mère d'un enfant de neuf mois d'apprendre que son supposé collègue étranger qui parlait mal le néerlandais, la langue de Vondel, était un homo, *ein flikker, ein nichtje*. La question interne qui la taraudait était : des homos peuvent-t-ils exercer la pédiatrie ? Le lendemain, elle m'annonça ce message devant tout le *staff*. La grande chef s'esclaffa de rire, les médecins plus âgés aussi, les autres étaient perplexes. Je ne me souviens pas si j'ai rougi. Je pense que non car je

ne voyais aucun mal à vouloir me perfectionner au plus vite dans la langue sans forcément l'assimiler à la fellation. Bref, la *gezelligheid* n'exclut pas le malentendu, ni les préjugés.

> Hector : « Je veux dire que, dans ta bouche, l'homosexualité est presque un don de Dieu. »
>
> Moi : « J'ai toujours défendu la thèse disant qu'être original est un privilège. Et j'ai compris, effectivement, que l'homosexualité est un don de Dieu. »

L'homosexualité est une disposition émotionnelle et comportementale purement culturelle pour un jeune individu qui n'est pas encore tout à fait sexué et pour les asexués moins jeunes, donc peut-être plus purs que ceux vivant dans le péché originel. Elle existe dans la nature avec des traits génétiques. Elle reste peut-être une pratique d'abomination pour certains, mais pas pour l'Éternel, car il préserve le jeune narcisse altruiste du péché originel tout en lui permettant d'accomplir sa propre découverte corporelle : c'est donc un don divin. Karl-Maria Kertbeny ou Károly Mária Kertbeny, né Karl-Maria Benkert, raya l'histoire millénaire des amours masculines, pédérastiques, saphiques ou non dites en les enfermant dans diverses catégories de formes d'amour physique. Ce cartésianisme cloisonné, la pensée catégorique ! Ses classifications étaient néanmoins beaucoup plus subtiles que ce qu'il en reste de nos jours : hétéro, homo (ce qui seraient aujourd'hui les *gay-professionals*), asexuels, bisexuels, transsexuels, et surtout il parlait des normosexuels, des deux tiers de ceux qui consomment un amour sans noms particulièrement stigmatisants. De plus, nous le voyons bien dans les enjeux historisants des nomenclatures pathologiques des différentes pathologies psychiatriques

(*Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders, DSM*), l'homosexualité y figura jusqu'en 1995 parmi des maladies mentales : il suffit de changer le conseil psychiatrique lors de la rédaction de DSM et les pathologies disparaissent ! Donc, après les homosexuels, les mélancoliques psychotiques, les hystériques sont guéri(e)s depuis 2012 par un simple trait de plume, par un changement de nomenclature ! Il est vrai qu'au commencement était le Verbe. Mais les vraies hystéries existent également chez les animaux. C'est identique pour la maladie Covid19. Dieu merci, je suis toujours épargné par le virus VIH. Je suis séronégatif. Pas pour la Covid 19, mais pour le VIH.

J'ai toujours insisté sur la protection, surtout mécanique, car la prévention par *emtricitabine* et *ténofovir* en préexposition, la *PreP* d'aujourd'hui, ne protège pas contre les autres maladies.

Être *gay* en Tchéquie, mais aussi en France, est trop souvent vu comme une faiblesse de mœurs ou un comportement immoral. Je ne partage pas les principes de certains moralistes. Comme le dit le rabbin Hillel « Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas que l'on te fasse. Ceci est la Loi ». Les mouvements *LBGT* en Bohême seraient sous cette emprise moralisante : ils ont essayé de susciter de l'empathie, d'obtenir le pardon par un abaissement humiliant d'autoflagellation. Si des *leaders* officiels ou mes amis, Derick Valdman, Jindřich Syrovy et autres, participèrent activement à cette repentance, moi je refusai cette mascarade. Cette imposture affaiblissante n'a rien à avoir avec la marche des fiertés en hommage à *Stonewall*. L'introduction d'une « *homocratie* » mondiale est liée à cette demande d'acceptation par les « normaux ».

La pornographie est la nouvelle industrie florissante partout dans le monde et aussi en ancienne Tchécoslovaquie. Après les industries pharmaceutique, de l'armement, de l'automobile et de l'alimentaire, de la chimie, les brasseries et de la philatélie, cela change ! Il reste peu de traditions de la chimie organique : l'explosif *Semtex,* indétectable au rayons X, utilisé par les terroristes internationaux, a été inventé en 1966 en Tchécoslovaquie, le stupéfiant pervitine est lui aussi tchèque. L'industrie militaire fut arrêtée par un décret du président Vaclav Havel avant la dissolution de la République Fédérale en 1992.

Mais tout cela est secondaire dans le monde actuel si profane !

Avant l'internat, nous fûmes sélectionnés par le laboratoire *Hoffmann-La Roche* pour un stage en juin à Bad Schauenburg en Suisse. Parmi les vingt héritiers de la gestion médicale tchécoslovaque, j'étais le seul d'Olomouc. La programmation pour que je devienne un *dominant*, un des *Frankenstein*, semblait porter ses premiers fruits. Là, je trouvai mon engouement pour les études cliniques sous la houlette du professeur Blacksmith d'Oxford. L'opulence de nos mets et le luxe de notre hébergement confirmèrent ce bon choix que les nombreux autres stagiaires suivirent dans leurs carrières professionnelles. Ils sont devenus techniciens d'études cliniques, les *ARCs*, assistants de recherche clinique.

> Hector : « L'affaire de l'interdiction de la prescription de la chloroquine par les médecins prouve bien que même nos scientifiques français sont à la solde des budgets d'étude. Ces intellectuels castrateurs préfèrent interdire aux autres la liberté d'exercice et

l'indépendance de la recherche et de l'expérimentation clinique ! Oui, vous avez tout à fait raison. C'est honteux. »

Moi : « Seulement en partie, car effectivement la méthodologie des essais cliniques d'aujourd'hui est extrêmement bien documentée, dans le seul domaine de la pensée, bien sûr. Mais d'un autre côté c'est effectivement une attaque contre la pensée médicale, surtout empirique et expérimentale et encore plus contre l'éthique médicale. C'est la perte de chance pour ceux qui ne peuvent pas profiter de ce traitement. Face à une maladie inconnue, nous ne pouvons pas faire d'études validées et encore moins en urgence. Il est inconcevable de faire une description de l'évolution naturelle d'une maladie et, en même temps, de faire des études interventionnelles. C'est une imposture claire et nette, une arnaque si vous voulez. Dans tous les cas, les études ne peuvent arriver qu'une fois que l'évolution naturelle est connue. Et encore, cette connaissance est uniquement validée dans un seul système de pensée. Je me souviens d'une étude clinique à l'origine du retrait d'un médicament antidiabétique : la conclusion de cette étude disait que les risques mortels sont plus élevés mais seulement chez les diabétiques. A qui d'autre voulez-vous prescrire un médicament contre le diabète qu'aux diabétiques ? »

Hector : « On marche sur la tête. C'est horrible ! Dans d'autres cultures, on peut avoir d'autres explications, descriptions et solutions ? »

Moi : « Oui, malgré le fait que la médecine ou la science médicale traitent la Nature, donc la nature objective et universelle, indépendante

> de nous, la médecine est une affaire culturelle, et encore plus étroitement, c'est une affaire scientifique. La science n'est qu'une ultime petite tranche de la Culture tentant d'expliquer la Nature. La science ubiquitaire et toute-puissante n'existe pas. C'est une croyance liée à ce principe immobile que je nomme Dieu. »

Malgré la chute du Rideau de Fer et les revers dits de la Révolution de Velours, ma carrière commençait à être tracée : en 1991, j'étais en dernière année de médecine et j'obtins deux bourses : *Erasmus* pour la Hollande et une bourse du gouvernement français.

En Hollande, j'étais déjà connu : je retournai dans le département de néonatologie où la formidable *équipe* de médecins m'accueillit pendant plusieurs mois. Un jeune interne ne supportait pas la présence d'un jeune Slave anglophone et je compris alors combien l'incompétence professionnelle et humaine rime parfois avec inventivité pour des coups-bas et une force extraordinaire de nuire, même sans agents de la sécurité secrète. Au bout de deux mois, la chef décida qu'il fallait que je parle néerlandais. C'était plus que difficile : apprendre la néonatologie avec ses systèmes de respiration, les divers gestes et techniques et le néerlandais de surcroît.

En France, je réussis à prolonger la bourse gouvernementale par une bourse privée du *Comité de Bonne Volonté d'Olga Havel (Výbor dobré vůle d'Olga Havel*) qui me présenta à une Député, Présidente d'une alliance franco-tchèque, l'association du *Pont des Arts*.

Les sorties culturelles en ville avec cette association aux galeries d'art, aux théâtres, les colloques et les visites des monuments historiques et institutionnels étaient impressionnantes et charmantes et elles imprégnaient

nos esprits par la culture française. Tous les membres français de l'association montraient l'intérêt de la France qu'elle porte à son rayonnement vers l'étranger et son accueil des étudiants étrangers sur son sol.

Une fois stagiaire à Paris, ma collègue tchèque me présenta également à un virologue de l'OMS et chercheur de l'Institut Pasteur d'origine roumaine, et à un virologue à Caen, que je bassinait avec ma vision libérale, individuelle des maladies infectieuse, et ma volonté de me consacrer à cette discipline comme un chercheur et un clinicien pour en faire l'épidémiologie clinique.

> Hector : « Oh, cher Igor, le confinement te donne raison ! Les mesures les plus efficaces sont celles qui sont individuelles, en synergie elles font plus pour la population que les mesures centralisées. »
>
> Moi : « La tragédie est entre le collectif et l'individu. Même si les deux entités ne sont pas en opposition, les attitudes qu'un collectif inflige à l'homme ne sont que rarement en harmonie avec les ambitions de cet individu. Le sacrifice demandé par un collectif est un rite. »
>
> Hector : « Le rite sanguinolent. »

En 1992, l'organisation d'internat en République Tchèque, donc de spécialisations cliniques qui est obligatoire pour pouvoir exercer la médecine pratique dans toutes les disciplines cliniques, fut arrangée d'une façon plus naturelle qu'en France. Le *numerus clausus* à l'entrée de l'Université était très bas (pour ma sœur, la sélection était de cinq pour cent et sept et demi pour cent pour ma promotion). La sélection se faisait à l'entrée de l'université où les examens étaient sévères, écrits et oraux et combinés avec des examens du lycée et du baccalauréat. Puis, à l'université le taux de « mortalité » comme

les étudiants appellent la sélection par des épreuves était au total d'environ un sur deux. De 246 étudiants admis en première année en 1985, uniquement 120 obtinrent le titre de docteurs en médecine. L'inscription pour la spécialisation se faisait automatiquement si vous aviez décroché un contrat de travail à durée indéterminée dans un service spécialisé (c'est-à-dire déterminé jusqu'au jour où vous passez un examen de fin d'internat). C'était soi-disant la Première Attestation, le premier degré, obligatoire, puis il vous fallait chercher un autre nouveau poste dans votre discipline et, là, vous aviez la possibilité hypothétique non obligatoire et contrôlée par la hiérarchie de faire un deuxième degré au bout de cinq ans, la Deuxième Attestation. Vous pouvez aussi bifurquer directement vers une surspécialité (on dit sous-spécialité dans les pays sous influence germanique). C'est en effet la Deuxième Attestation qui correspond à un diplôme traditionnel de la médecine, car elle oblige les candidats à la compréhension de la pratique médicale dans son intégrité sociale, culturelle, médicale et éthique. Elle donne aussi une certaine liberté d'exercice. Elle correspond à la spécialisation européenne selon la directive EU 2000/36. Au moins auparavant, car ce système fut, hélas, abrogé. Aujourd'hui le système de la formation post universitaire s'est transformé en système selon le dictat de l'effacement des écoles nationales de la pensée médicale, dans la mondialisation et homogénéisation des idées, monograde, occidental, plus incohérent, plus dilué dans son contenu et donc moins efficace. Les surspécialités comme l'infectiologie, l'allergologie, les soins intensifs… se sont greffées par la suite à ce premier ou deuxième degré.

J'ai passé mes deux degrés à Prague en 1993 et en 1998. Je les ai obtenus à la deuxième Faculté de Médecine comme étant le plus jeune spécialiste en médecine interne, le 11 novembre 1998, jour de l'armistice que les Français

commémorent et que les Tchèques endurent. Plus tard, quand j'ai été naturalisé, la fête du vingtième anniversaire du *Pont des Arts* au palais de l'Elysées m'a rempli de fierté en devenant français. La fête nationale liée à la dissolution de l'Empire se fête le 28 octobre, jour de la proclamation de la naissance de la première République Tchécoslovaque en 1918.

L'exercice libéral en Tchécoslovaquie est un oxymore, car rien n'y est encore de nos jours libéral. Au contraire : tout ce qui était étatique passa des mains de l'Etat Léviathan aux mains privées des anciens *apparatchiks*. Les mutuelles englobent directement, sans aucune liberté, la Sécurité Sociale de l'Etat, donc solidaire, et l'assurance commerciale, vers un système digne des anciens concepteurs du ministre Walter Funk et de son mentor Joseph Goebbels. Le salariat étatique fut remplacé par le salariat privé des mutuelles. Les médecins devinrent les exécuteurs de la volonté des mutuelles qui obtinrent d'énormes subventions de l'Etat pour faire cette mutation sans donner la moindre liberté ni aux patients, ni aux hôpitaux, ni aux professionnels de santé. Tout était assujettis par les services financiers des mutuelles et leur raisonnement médical fut réduit à une logique comptable.

Après une courte période d'hésitation, au printemps 1990, sous le nom officiel du pays, l'État Tchéco-slovaque fut rebaptisé République Fédérale Tchèque et Slovaque. Les questions nationales travaillèrent la nouvelle entité et aboutirent à la dissolution de la Tchécoslovaquie le 31 décembre 1992.

Je pris mon premier poste de jeune médecin à Sternberk, la même ville que ma sœur réintégra en tant qu'ophtalmologiste. Un hématologue aguerri, un autre écarté du socialisme réel limogé de l'Université Palacky après 1968 pour cet hôpital provincial, était le chef du service de la médecine interne et un

homme visionnaire : il était d'accord pour me soutenir dans mes ambitions de faire de l'infectiologie. Quand j'obtins ma première bourse pour les soins intensifs en néonatologie, il m'encouragea à y aller.

Je rencontrai la mort non pas pour la première fois, mais de la manière la plus violente, avec un cas de *séminome disséminé* chez un jeune homme de vingt-quatre ans. Moi, j'en avais vingt-cinq. Il avait un œdème généralisé, *anasarque*, et il s'est éteint par asphyxie à cause d'un œdème pulmonaire.

En 1992, j'avais encore le soutien de certains dirigeants d'Olomouc, comme la nouvelle doyenne, professeur de pathophysiologie. Elle m'a, avec ses illustres collègues, empreint de la logique expérimentale, de cette science médicale majeure, empirique et expérimentale, qui n'est pas bien enseignée, il me semble, en France. C'est la base pour comprendre l'évolution naturelle de la vie et de ses pathologies. Sans pouvoir bien comprendre les tenants et les aboutissants d'une pathologie sans intervention thérapeutique ou chirurgicale humaine, nous ne pouvons pas, dans le respect de la Nature, intervenir.

La pensée pathophysiologique essentiellement expérimentale ou interventionnelle est à l'opposé de la pensée observationnelle de l'épidémiologie. Deux jambes sont quand même nécessaires en médecine pour avancer.

Lucie s'éloigna de moi et trouva une bande d'amis sans vraiment trouver l'amour. Fin 1993, nous nous quittâmes.

Je compris à ce moment que les Olomouciens essayaient de me faire partir définitivement, mais je n'avais encore ni le courage, ni le motif, ni l'envie de

quitter cette ville deux fois millénaire, fondée par les Romains, repliée sur ses trois collines, au cœur jésuites sous l'emprise rationaliste.

Soft Power, Sharp Edge et *le syndrome de Stockholm*

Comme à l'époque du socialisme réel, la période démocratique employait beaucoup d'agents-informateurs, les « yeux et les oreilles » pour « consolider les bases de la démocratie » comme ils avaient l'habitude de le dire et de le faire. La consolidation remplaça la normalisation.

Dans cette guerre tiède qui suit la Guerre Froide, il est légitime de se poser la question de savoir si nous ne nous sommes pas trompé d'ennemi. Je crains que oui, dans la dilution globalisante annoncée.

Les anciens agents du KGB/STB étaient actifs mais désemparés et, engagés eux-mêmes dans la Révolution dite de Velours, ils crachèrent leur venin. Les nouveaux experts venus de la CIA investirent l'université. Les agents du KGB/STB russes disparurent. Denissa Datcheva, mon professeur d'anglais, prit sa retraite à Moscou. Les étudiants étaient étroitement surveillés. Seul Dimitri Grieger le comprit bien. Son ascension politique au sein du Parti Civique fut surprenante pour beaucoup de nos amis. Comme je soupçonnais déjà ses liaisons clandestines avec la dissidence arrangée et avec la police secrète, je ne me faisais pas d'illusion.

Les nouveaux agents ne sont pas des tortionnaires comme à l'époque de Cepicka, un stalinien, ou de Himmler, un nazi, mais ils ont toujours le même fonctionnement désastreux, destructeur et incompréhensible. Ils entourent leurs cibles pour leur nuire. Ils peuvent, dans leurs calomnies et leurs *fake-news* selon *le théorème de Brandolini,* mettre sous omerta leurs cibles ou, du

jour au lendemain, les propulser sur le devant de la scène. L'histoire de la Charte 77 prouve cette affirmation. La plupart de ces personnes indésirables sont issues de la société civile et sont devenues des paramilitaires. Leur motivation est la paranoïa gratuite, désir de reconnaissance ou d'argent, la haine et le cynisme omniprésent. Détruire pour construire, tels sont les motifs de leurs actions ténébreuses. Dans leur action, il n'y a pas de place pour la morale, la réflexion altruiste, l'amour, mais tout cela existe uniquement comme des moyens utiles.

Souvent, ces informateurs sont incorporés volontairement dans le mythe d'un espion, souvent sans scrupules, des « tueurs », sans aucune motivation sérieuse. Souvent, ils furent menacés et acceptèrent de collaborer avec le pouvoir qui est aussi mesquin qu'inefficace. Ceux-là sont plus humains, indulgents, ils relativisent plus aisément.

Les troisièmes catégories sont les « vacataires » : ils n'ont pas de lourdes missions, ce sont des informateurs sur l'effondrement du pouvoir de la hiérarchie. La chute de l'Empire austro-hongrois, du Troisième Reich, de l'Union soviétique, de l'hégémonie américaine se sont produits en partie grâce aux services secrets omniprésents, omnipotents, omniscients. Ils accumulent autant d'informations, de désinformation, de mésinterprétation, de mensonges, d'erreurs dans un recueil qui manque de cohérence. Il faut une certaine cohérence pour exercer le pouvoir. C'est comme cela que les macrostructures s'effondrent. Trop d'information tue l'information.

> Moi : « C'est encore l'entropie en œuvre. C'est encore la thermodynamique et la théorie du chaos. Oui, la ressemblance avec Internet, où vous trouvez tout et son contraire, est judicieuse. Si le

> chaos dure suffisamment longtemps, il commencerait à s'organiser : peut-être mais à l'échelle du *Big Bang*, si on y croit, et non lors de la vie humaine. »

Avec du recul, je vois que je j'étais plus que naïf. En effet, toute cette période m'a été nocive de toute part. S'ils me protégèrent physiquement, ils me mirent au placard administrativement pour me bâillonner et mieux me sucer comme des sangsues. Je fus également une sorte de bouc émissaire grâce aux légendes paranoïaques du contre-espionnage colportées sur mon compte par Sergueï Zamboj, mon beau-frère.

Je nouai de vraies amitiés avec des Américains que j'appréciais malgré le fait que leur mission était de surveiller la vie à Olomouc.

La première fut Jocelyne qui était un simple agent et qui passa plusieurs années en Europe. Elle était de mère française et d'un père tchèque de bohême, volage, qui avait quitté la petite Jocelyne encore en bas âge. Je pense que Jocelyne a gardé une rancune importante contre les hommes, et les bohémiens notamment. Elle partageait en colocation une riche folle new-yorkaise qui se fit arnaquer par un petit voyou tchèque, jeune, sexy et abruti. Jocelyne détestait ce type dans lequel elle pouvait identifier son père. Nous nous revîmes en 2007 en Californie et en 2019 à Paris, elle est devenue obèse mais garde toujours un charmant visage. De retour de Turquie et de Tchéquie, elle fut diagnostiquée *schizophrène tardive* et grossit de trente kilos sous neuroleptiques.

Un autre étudiant américain en histoire à Olomouc était un autre agent beaucoup plus rusé, et aussi plus nuisible, malgré le fait que nous eûmes des relations amicales et des rapports plus intimes. Je lui ai divulgué toutes les

petites histoires farfelues d'Olomouc des divers clans. Il était originaire du Montana, mais ses parents avaient quitté la Bavière après la Guerre de 1945. Étaient-ils d'anciens nazis expatriés aux Etats-Unis ? Il était gentil et tiède. La directrice de sa thèse sur « l'Histoire des minorités en Tchécoslovaquie, notamment les Roms (Gitans) de 1918 à 1989 » était l'ancienne dirigeante du département d'Etat. J'aimais ce garçon timide, sportif, dégarni et svelte qui devint professeur de sociologie et d'histoire de l'Europe Centrale à Sherbrooke au Canada. Il coupa, hélas, toute liaison, dans un souci de tranquillité, je pense. Les agents ne s'attachent pas. C'est pourquoi le sexe avec eux n'est qu'un jeu. Il confirma à sa hiérarchie, ainsi qu'à Jocelyne, mon entêtement pour l'infectiologie. A tort, il assigna ce dévouement médical au régime étatique, donc communiste, et non libéral.

Mon troisième ami et agent américain à Olomouc post-Velours était un ancien militaire d'un sous-marin américain basé au Japon, cotisant chez les Démocrates et professeur d'histoire, de trente ans mon aîné, avec qui j'ai entretenu longtemps une abondante correspondance. Sa voix résonne toujours dans mes commentaires. Sa deuxième femme était une ardente Républicaine. Lui seul comprenait que rien n'est noir, ou blanc et que ma critique n'était pas anti-américaine. Nous passâmes même des vacances ensemble, à Corfou, mais son intervention à Rotterdam me causa finalement une descente aux enfers. Il intervint auprès de mes professeurs afin de ne pas me proposer de poste de chercheur en épidémiologie. Il ressemblait à *Yul Brynner*. Il rentra dans l'Oregon à la fin des années 1990. Nous gardâmes longtemps « *l'esprit de Corfou* » et, en 2016, il vint me rendre visite à Paris.

Je souffre pour tous les trois du *syndrome de Stockholm* quand la victime tombe sous le charme de son ravisseur. Le problème principal de la

surveillance par tous les agents, que ça soit le KGB/STB, la CIA, le Mossad, la Stasi ou la DGSE/DGSI, est lié à la mésinterprétation de ce qui est dit et entendu par ces agents. Les agents sont formés dans une paranoïa inutile. Ce ne sont pas eux qui décident, finalement. Par souci d'être bien noté comme dans toutes les hiérarchies, ils inventent, cachent ou interprètent les informations pour être complaisants avec leurs supérieurs. Non seulement ils sont inutiles, mais ils sont nuisibles. Il faut se méfier de leurs conclusions et de leurs rapports toujours tendancieux. Ils ne font que prouver leur loyauté car, sans cela, ils meurent.

En France, les autres « amis » font partie de cette « surveillance bienveillante ». Leur but est d'empêcher toute attitude publique qui pourrait être interprétée comme une critique de la France, quelle que soit. Ces pauvres créatures d'allure sympathique ne font que creuser la tombe de la France libre au profit de l'homogénéisation et de la standardisation de la pensée.

Les autres agents en France et en Tchéquie, qui gravitaient autour de moi, sont trop nombreux pour pouvoir les nommer. La judiciarisation de la vie publique continue ce démembrement de la liberté pour construire ce goulag à ciel ouvert. Les aléas sont interdits, la fatalité n'est pas concevable, tout doit être davantage décidé.

Certains agents justifient malgré leurs sévices de parler du *syndrome de Stockholm*. D'autres, au contraire, ne suscitent que du dégoût. La majorité d'entre eux ne suscite qu'une indifférence complète : se souvenir ne veut pas dire pardonner.

En France, il serait injuste d'oublier une traductrice officielle du tchèque de documents sensibles, voire inutiles, avec une sinécure dans une agence

d’assurance parisienne pour ses mérites, un autre raté de l’art et de la philosophie qui surveillait intensivement Jiří Kolář, ou Safrah Dahan, une tchéco-américano-syrienne expatriée tout d’abord à Paris puis, une fois découverte, elle fut expatriée à Londres. Leur méthode d'approche à mon encontre fut assez stéréotypée : un siège d’avion voisin lors d’un vol Paris-Prague, des consultations farfelues à mon cabinet (comme pour changer à la fois de médecin et de sexe !), l’insistance lors d’une consultation sur une attitude inacceptable, un petit conflit, des plaintes déposées, leur « intérêt » pour ma peinture ou mes écrits et, à l’époque, pour ma science, la « curiosité » pour mes opinions politiques ou sociétales. Jadis, quand j'étais un jeune médecin hospitalier, les services secrets mirent les informateurs dans ma chambre professionnelle à l'hôpital. Récemment, modernisation oblige, ces services utilisèrent un réseau de rencontres *gay*, sur lequel je m'étais inscrit en vacances en juillet 2019, *Grindr*, pour me séduire et créer une rencontre avec leur agent. Si c’était rapidement transparent, ce fut amusant.

Hector : « *Ce ne sont que des coïncidences, cher Vanek.* »

Le complotisme et le conspirationnisme sont leurs images en miroir. Le problème de cette spirale vicieuse est de répondre à la question fondatrice des services secrets modernes de Dzerjinski : « Qui va surveiller le surveillant ? ».

Hector : « Les renseignements, c’est une grande maîtrise de soi et des diverses situations. »

Moi: « Il y a eu un changement dans la tonalité des renseignements, depuis Gorbatchev. »

Même si la Guerre Froide s'est officiellement arrêtée avec la *perestroïka* et la chute du Rideau de Fer, l'espionnage économique prit toute sa place. Néanmoins, par politesse ou plutôt par nécessité de ne pas se briser devant un tiers service de renseignements, qui pourrait être un ami voire un ennemi, les agents ont tatoué sur leurs fronts le signe de la maison à laquelle ils appartiennent.

Ayant passé en 1993 mon premier degré de spécialisation en médecine interne, je me sentis plus sécurisé. Je demandai au comité central d'éducation médicale post-universitaire tchèque, « *l'Institut d'Education Professionnelle* », qui a changé de nom depuis 1989 mais pas de fonctionnement, à être inscrit directement à la surspécialisation des maladies infectieuses. Après de nombreux rendez-vous et correspondances, ceci me fut définitivement refusé. Ce n'était pas surprenant : « c'était pour mon bien » me dit-on pour me contraindre. L'intervention négative par peur que "je n'attrape des maladies", de ma mère auprès du chef de service à Prague s'est fait ressentir.

J'eus le choix : soit le deuxième degré et un salariat qui, un jour, pourrait peut-être déboucher sur un poste plus satisfaisant que celui de médecin « porte-sacoche » dans la hiérarchie hospitalière, soit la privatisation en libéral, soit le suicide, soit l'émigration. Le mythe de la soi-disant privatisation est passé. Tous les cabinets convertis des anciens centres médicaux ont déjà été partagés, la carte des *« health care providers »*, *« les fournisseurs des soins »*, en français *d'apparatchiks* était dessinée. Depuis, la carte n'a pas changé ! Hélas, de plus, ma mère avait arrêté son cabinet de médecine de ville, le plus grand d'Olomouc avec environ quatre mille âmes inscrites sur la Colline de Table, donc dans un quartier chic, et elle décida, après vingt-huit ans de

carrière, de se consacrer uniquement à son deuxième mari. L'âge légal de la retraite était fixé à soixante ans pour les femmes sans enfant, cinquante-huit pour une mère avec un enfant en Tchécoslovaquie. Elle aurait pu s'arrêter à cinquante-quatre ans. Elle décida de se retirer à cinquante-cinq ans en 1988. Elle aurait pu aussi « privatiser » son cabinet avec l'équipement et le réseau, ce que ma sœur et moi lui suggérions, mais son deuxième mari insista sur sa retraite.

Cela fut un mélodrame, une déception.

Un centre de cardiologie de haut niveau me proposa de les rejoindre, ce que j'acceptai temporairement car la cardiologie ne m'intéressait pas : trop technique, trop prétentieuse, trop positiviste, trop bête. Ce centre était l'un des premiers en arithmologie à l'Est, dirigé par le fils de Pavel Mojpl, Karel Mojpl (1944-2013), père de la terrible Irène qui m'avait battu à la maternelle et mari de mon institutrice de cette école que j'aimais, comme les petits garçons aiment leurs institutrices de maternelles, et qui se faisait battre par lui-même.

Non seulement la cardiologie, la prétendue ambiance d'excellence et les relations ni catholiques, ni judaïques, ni charitables, mais également mon intérêt permanent pour l'environnement écologique et la Nature, donc les maladies infectieuses, m'empêchèrent de m'épanouir dans ce sanctuaire du progressisme technique et du scientisme débridé. En 1993, Olomouc était avec Prague la seule ville qui avait implanté des défibrillateurs. Dix ans plus tard, quand je le mentionnai à Paris, une collègue me dit, qu'en France, « on ne fait pas ça, car c'est inutile ». Encore dix ans plus tard, le centre de rythmologie de Paris est fier d'implanter une centaine de défibrillateurs.

Ce centre, dirigé de main de fer par la dynastie des Mojpl, était un éden infernal pour tous les cardiologues en Moravie, construit comme un véritable bastion. La dynastie des Mojpl venait de Prague. Leur manque de toute cohérence leur permit de garder de hauts postes dans tous les régimes.

Je me souviens de notre discussion :

Karel Mojpl : « Que veux-tu faire dans la vie ? »

Moi : « Maladies infectieuses. »

« Phi, c'est obsolète et sinon, c'est uniquement à l'hôpital, étatique, universitaire, la science, hm ? »

« C'est la science, l'hôpital et la ville. Et l'écologie, bien sûr. »

« Le sida ? Mais qu'est-ce que te prend de vouloir faire du sida ? On n'a pas de sida ici ; il n'y aura jamais assez de cas de sida ici. »

« Oui, peut-être mais c'est une maladie virale modèle. Les virostatiques, ça commence à bouger. Il y une encéphalite centrale d'Europe centrale à tique qui est endémique ici. »

« Il n'y rien contre les virus. »

« Il y déjà l'aciclovir, et ça commence avec *l'interféron*, le *ganciclovir* etc. »

« Il y a autres choses auxquelles tu tiens, hein ? »

« Bah, je n'ai aucun problème que cela touche des homosexuels. Cela ne m'agace pas ! »

« Mais non, les maladies infectieuses ne sont plus un problème, tout est réglé, si j'ose dire. » Il sourit avec son grand sourire intriguant : « Nous sommes tous stériles ici. »

A la suite de quoi, nous convînmes d'un *« gentlemen act »*, disant que j'allais rester en tant que stagiaire selon ses besoins d'un chef et que, si j'obtenais une bourse ou une autre opportunité pour développer l'infectiologie, il n'allait pas m'en empêcher. De plus, si dans un avenir proche je devais revenir, il me reprendrait. Encore des promesses.

« Préfères-tu la science à la médecine ? C'est bien dommage ! »

« Mais non, mais c'est une nouvelle discipline et je suis franc avec vous comme vous me faites l'honneur d'être honnête avec moi. Je vous assure que je vais faire de la médecine clinique, auprès des patients, en ville, dans le privé, ce qui n'existe pas encore ici. C'est le moment d'essayer de la construire. Mais la science et la recherche me plaisent aussi et je pense qu'il y a une vraie possibilité de combiner les deux. »

« Et ton engagement politique ? »

« Oui, mais non. Oui, j'ai des idées comme tous les jeunes sur comment faire ou ne pas faire mais je suis à l'écart, comme vous l'étiez, vous le savez. De plus, je gêne les nouveaux. Dimitri Grieger…Ils ne veulent que leur profit, ils n'ont aucune vision stable, surtout pour la médecine. Ils ne comprennent pas ce qu'est la médecine. Ce n'est pas uniquement un service d'urgence, c'est toute une Culture ! Être en retraite politique ne me gêne pas : j'aurai un peu de calme pour faire dans mon coin cette infectiologie. A peu près comme vous avez fait l'arithmologie. »

Il sourit encore. Il mourut en 2004.

Le 17 novembre 1993, j'écrivis une demande pour un séjour scientifique doctorant au *Aaron Diamond Aids Research Center (ADARC)*, aux Etats-Unis, que j'avais rencontré lors d'une conférence à Amsterdam. Le thème que je proposais était de déterminer la dose infectieuse du HIV : dans le sang, les muqueuses et dans le sperme. Combien de virions, quelle quantité du virus est-elle nécessaire pour inoculer la maladie à un sujet sain. La dose infectieuse du VIH n'était pas encore décrite. Ma demande resta lettre morte.

> Hector : « A quoi bon ? »
>
> Moi : « La dose infectieuse est une notion primordiale en épidémiologie. C'est plus important que le *reproductive rate* ou *le Rate-naught,* R-zéro*,* qui nous dit combien de patients secondaires peuvent développer la maladie après un contact avec le patient index. C'est même plus intéressant car le contact n'est pas toujours identique : serrer les mains n'est pas faire l'amour, ni parler à distance, la densité ou le confinement ne l'influence pas. Et la population sensible ou immunisée non plus. La dose infectieuse différencie la gravité de shigellose et de salmonellose, mais aussi la gravité des variants du Covid. »
>
> Hector : « Mais c'est obscène de doser le virus dans le sperme ! »
>
> Moi : « Mais pas du tout : si nous avions cette notion, nous aurions possiblement déjà éradiqué la maladie car, aujourd'hui, il y a des preuves que la virémie indétectable signifie la non-contagiosité du patient. Mais si on avait su, par exemple, qu'il faut 5 millilitres de sang avec une virémie à 5000 copies par millilitres, soit une dose infectieuse de 25000 copies pour que la transmission soit effective,

nous aurions pu diminuer le traitement antiviral, l'engager dès le début, donner un traitement préventif, etc. »

Hector : « Tu ne diminues pas le traitement efficace ! »

Moi : « Bien sûr que oui. S'il n'est plus nécessaire, tu l'interromps. On arrête aussi les antibiotiques à la fin du traitement. De même pour les statines contre cholestérol. Il n'y a pas de raison de traiter à vie, de toute façon, un jour nous allons tous mourir ! Et donc à l'inverse : si le taux de la virémie spermatique est plus élevé, bien que le virus n'existe plus dans le sang, tu donnes davantage de traitement prophylactique comme aujourd'hui nous donnons le *Truvada*. »

Hector : « Ah, je comprends mieux aujourd'hui tout ce tracas avec les études faites en urgence pour déterminer quels médicaments peuvent être utiles contre la Covid19. »

Moi : « Oui de plus cet applaudissement sur les balcons à vingt heures pour se défouler de sa propre conscience et se moquer encore plus des professionnels de santé ! L'étatisation bolchevique, que certains proposent comme solution après la crise, est un goulag avéré avec l'explosion des impôts par la suite. Effectivement : l'éducation, la retraite, la santé, les arts sont les quatre piliers du totalitarisme et sont, de novo, au centre des convoitises sans imagination, sans compréhension... Si le gouvernement fait au mieux et ils le font très bien face à l'inconnu, le reste est hallucinant : l'affaire de l'interdiction de prescrire par décret du 26 mars 2020 l'hydroxychloroquine en combinaison avec du Zithromax constitue un crime. Il restera impuni à mon avis. Cela prouve bien que la médecine est accaparée par des fonctionnaires pseudoscientifiques qui ne travaillent pas au profit de la médecine mais de la « science » technique, des publications, de

l'éducation budgétisées. C'est une perte de chance pour de nombreux malades, et certains en sont morts. »

Hector : « Et l'histoire du laboratoire P4 de l'Institut Pasteur à Wuhan ? Complot des fonctionnaires du laboratoire ? »

Moi : « Ou non. Je n'y crois pas trop. Même si le séquençage du virus est suspect. Aussi, aucune pandémie ni épidémie ne commence par un seul et unique cas. Même dans les grandes pandémies de l'histoire, il y a toujours eu plusieurs foyers qui se sont accumulés. Proches, mais multiples. Le virus de la grippe espagnole a d'abord infecté les canards, puis les porcs, puis les travailleurs de la ferme, puis il y eut la transmission interhumaine dans une base militaire. La transition d'une maladie vétérinaire vers une maladie humaine est le premier pas majeur pour la propagation de virus, mais elle se répand avec des cas multiples. C'est la vraie nature de toutes les zoonoses épidémiques. C'est une approximation, pas tout à fait exacte, c'est plutôt de la vulgarisation. J'essaie d'être impartial : il ne faut pas glisser vers la critique et la politique ridicule est haineuse, les gens ne comprennent absolument rien sur cette situation. Il ne faut pas remplacer le *sécurantisme pseudoscientifique scientiste* par un *obscurantisme fidéiste*. Les critiques des adversaires ne sont qu'exceptionnellement bien fondées. La politique politicienne est navrante et fait fuir ceux qui peuvent s'y intéresser. La politique n'est plus un échange d'idées constructives, mais une compétition de chantage, de coups-bas, de harcèlement, de *bullying*. Les mêmes « patriotes » ou progressistes qui applaudissaient sur le balcon à vingt heures mettaient des mots anonymes dans les boîtes aux lettres des professionnels de santé pour

qu'ils aillent dormir ailleurs. N'applaudissez pas, mes amis, surtout n'applaudissez pas. »

Hector : « Quoi ? Qui ? Comment ? Quand ? »

Moi : « Si je parle du crime, je parle de celui qui est hypothétique, celui qui dénigre la capacité des médecins à prescrire un médicament, celui qui les empêche de travailler, de soigner selon leurs capacités… sous n'importe quel prétexte. Je garde toutes mes distances avec ceux qui voient dans cette pandémie un complot... Il faut rendre tous les médicaments disponibles à tous les médecins, notamment aux généralistes, y compris les nouveaux médicaments. Ou mettre tous les médicaments en vente libre! Les médicaments récents sont souvent, de façon illogique, réservés aux médecins hospitaliers ou aux « spécialistes », ce qui fait les choux gras de l'hôpital en consultations pour garantir la supériorité administrative hospitalo-centrée et ce qui constitue un gâchis humain pour les professionnels et une perte de chance pour les patients. Je parle du traitement anti VIH, des antirhumatismaux, des antidiabétiques, des antiasthmatiques, des anticancéreux… Effectivement, il faut surveiller la maîtrise médicale et le coût. Cette réserve de prescription est purement administrative et hospitalo-centrée. Ce décret interdisant la prescription de l'hydroxychloroquine aux médecins généralistes est un exercice illégal de la médecine par empêchement administratif, plutôt un *inexercice légal* ! Il faut, même, mettre tous les médicaments en vente libre pour ceux qui pensent que la médecine n'est qu'une simple information sur Internet ! Si nous sommes médecins, c'est pour manipuler les médicaments qui sont a priori tous toxiques car avec des effets secondaires ! Il n'y aucune raison que vous puissiez acheter des

raticides, des insecticides... sans ordonnance du dératiseur ! La population hors crise trouve que nous, les médecins de ville, sommes des bons à rien, malgré les applaudissements sur le balcon à vingt heures pour se défouler des familles pesantes confinées. N'applaudissez pas, s'il vous plaît ! ».

Hector : « Mais ce sont les laboratoires pharmaceutiques qui font le bazar. Nous ne parlons pas du tout des médicaments naturels. »

Moi : « Pas du tout. Les laboratoires pharmaceutiques sont les victimes de la juridicisation invivable. Il faut être convaincu que les médicaments naturels sont sûrs, et non dangereux, et qu'ils ne font pas perdre de chance aux patients, qu'ils sont un peu plus efficaces que le placebo. Le placebo soulage environ dans trente pour cent des cas. Non, ce ne sont pas les laboratoires qui sont derrière toute cette pandémie, ni toute cette « *industrialisation de la médecine* ». Ils sont, certes, derrière la position positiviste et derrière tous les coryphées de la science médicale qu'ils sponsorisent. Ces porte-paroles du progrès ne souhaitent pas voir un autre chemin d'évolution. La médecine n'offre pas la "solution", mais les soins adaptés. Ils usurpent les médias et profitent de leur monopole de la pensée éclairée et objective, qui n'existe pas dans le monde réel, c'est Dieu Lui-même. La demande des « études » provient de la conception de la science médicale après le procès de Nuremberg. C'est ce sécurantisme pseudo scientifique et étatique qui impose une régulation trop rigide et onéreuse. Mon *PCR (Polymérase Chain Réaction)* Covid 19 était positif, pour Hector négatif. Je me suis arrêté d'office tout d'abord huit jours. Avec fatigue et perte d'odorat. J'ai prolongé ma maladie jusqu'à quinze jours. Je n'étais vraiment pas bien : fatigue excessive, courbatures. »

> Hector : « Deux attaques contre des médecins. Premièrement, tu étais interdit même en téléconsultation tandis que tes patients employés par l'assistance publique des hôpitaux te demandaient de pouvoir faire du télétravail avec les mêmes symptômes. Alors que la téléconsultation « explosait », selon les médias, chez les pharmaciens dans leurs cabines qu'il fallait amortir. Secundo, cet arrêté du 26 mars, l'interdiction de prescrire en initiation du *Plaquenil*, de l'hydroxychloroquine, pour les généralistes. Il n'était pas réservé à l'usage exclusif par des hôpitaux en Covid 19, ni uniquement et exclusivement dans le cadre de l'autorisation de mise sur le marché en ville ! De plus, il était en vente libre sans ordonnance jusqu'au 15 janvier. Non, il était uniquement interdit aux généralistes de le prescrire ! De continuer ces démarches concentrationnaires après cette crise sanitaire est une honte et un crime ! C'est la perte des chances. Nous vivons une période dans laquelle les médecins ne peuvent pas prescrire les médicaments pour leurs patients qui viennent chercher leur aide. Je ne parle pas des remboursements ! Si les médecins ne peuvent pas prescrire, pour des raisons administratives, de l'insuline aux diabétiques, ceux-ci meurent. C'est une perte de chance pour les patients. »

En 1991, les nouveaux visages en politiques sortis des structures de la jeunesse communistes, et donc inconnus du grand public, furent promus dans tous les postes importants de l'Etat et dans tous les nouveaux partis. Ce n'était pas le plus gênant : seuls les fonctionnaires étaient capables de conduire cette Révolution dite de Velours, sans bain de sang et sans chaos inutile. Même si ces fonctionnaires provenaient exclusivement soit du Parti communiste, ou de sa jeunesse, ou de l'administration d'État.

Plus vicieux fut le fait que la gestion entière de la société fut mise aux mains des gens écartés depuis 1968 de toutes décisions, *les soixante-huitards*. Ces gens furent les premiers staliniens des années cinquante puis, après la construction dystopique du « s*ocialisme avec visage humain* » d'Alexandre Dubcek de 1968, ils furent limogés pendant vingt-et-un ans, puis ils revinrent en force en 1990 avec les mêmes idées étatiques. En 1968, la plupart d'entre eux furent écartés pour des erreurs de jugement ou pour leur incompétence. L'acmé du cauchemar survint après la séparation arbitraire de la Tchécoslovaquie en Tchéquie et en Slovaquie, le 31 décembre 1992. Les directeurs et vice-directeurs des entreprises d'Etat furent massivement limogés et remplacés par ces gens sortis du placard. L'ancienne *nomenklatura* économicopolitique de 1968 à 1989 prit tous ses contacts, tous ses savoir-faire dans le secteur privé qui naquit dès 1993. Ce fut la naissance de l'oligarchie moderne cryptocommuniste. Il faut rappeler qu'en Tchécoslovaquie, en Union soviétique, en Bulgarie et en Allemagne de l'Est, contrairement à la Hongrie, la Pologne, la Yougoslavie et la Roumanie, l'économie privée n'existait pas avant 1990 : tout était la propriété de l'Etat, à part peut-être quelques coopératives agricoles ou artisanales. Tout était planifié. La nouvelle oligarchie issue des ruines du Parti communiste émergea en 1993.

La séparation tchéco-slovaque était bien entamée et instrumentalisée : les Slovaques, depuis 1990, étaient constamment pointées du doigt comme trop pro-russes et traités comme un frère cadet simplet par rapport aux Tchèques. Ceci provoqua une sorte de national-patriotisme hystérique autant qu'historique en Slovaquie qui ressuscita tous ses héros, y compris les héritiers profascistes d'Andrej Hlinka. Les deux nouvelles Républiques, Tchèque et Slovaque, furent simultanément proclamées le 1er janvier 1993.

La Moravie fut omise. La séparation était économiquement avantageuse car les structures économiques et les infrastructures n'étaient pas du tout identiques : la Bohème était basée surtout sur une industrie légère et les services, la Slovaquie sur l'agriculture et l'industrie lourde. La Moravie, la région la plus grande et la plus peuplée, possédait les quatre atouts.

Le *« forum civique », « Občanské Forum », OF,* qui réunissait toute une opposition d'anti-communistes et des communistes camouflés, fut à la naissance du système pluripartite dans les deux Républiques. C'était la continuation de la dissidence « *en pull-over* », majoritairement des suiveurs de la Charte 77, avec de brillants marxistes comme Valtr Komárek (1930-2013) en économie. La STB resta aux manettes. Une partie du *« Parti Démocratique Civique* », *« Občanská Demokratická Strana* », *ODS*, était le parti le plus clair, le plus économiquement orienté et le plus lucide pour mener les changements de la privatisation. C'était la branche économique de Vaclav Klaus (né en 1941) que j'avais soutenue. Leur incapacité à composer avec la Réalité non transformée, avec la Nature, en premier avec la Médecine fut la source de ma rupture inévitable. Deux figures proches de cette mouvance en médecine, Petr Lom et Jaromir Slavětínský, étaient encore vivants en 1990. Quand je quittai finalement le Parti communiste car il n'y avait aucune possibilité d'abandon de leur idéologie de planification centralisée, en 1990, le lendemain je reçus dans ma boite aux lettres une invitation pour une réunion d*u « Parti Démocratique Civique,* » *ODS,* et un carton d'inscription pour en devenir un nouveau membre. Je suis allé à la réunion mais leur discours était identique à celui de mes anciens camarades. Je ne remplis plus aucune autre adhésion.

A ce moment-là, je commençai à comprendre que la Révolution de Velours étaient une énorme bouffonnerie. Plus tard, une des dissidentes connue, Zdena Mašinová junior, publia un propos : *« Aucune révolution, le Velours n'était qu'un happening* ». Les protagonistes ont conçu la privatisation de toute la société basée sur ses immuables et solides pieds qui restaient étatiques et centralisés : la santé, l'éducation, les arts et les retraites.

Comme indique Sylvain Tesson[79] : *« L'usage d'un mot similaire pour qualifier l'opposé n'arrange rien à la souffrance du monde. »*

En médecine, ces actions ne sont pas seulement irrationnelles mais elles deviennent criminelles car *« l'industrialisation de la médecine »* est un terme révisionniste, inventé par le ministre Walther Funk (1890-1960) et par le protecteur du Troisième Reich, Reinhard Heydrich (1904-1942). Le révisionnisme appliqué est un *« fascisme à visage du chef comptable»*, comme certains nouveaux dissidents nomment cette construction *comptabiliste*. Il est à souligner que les inventeurs de ce terme de *médecine industrialisée* et les premiers pionniers de son application furent condamnés à mort dans les procès de Nuremberg, comme le professeur Klaus Schilling (1871-1946). Il est inconcevable que, de nos jours, cette révision scientiste passe dans l'indifférence complète.

Les morts brutales et violentes de deux figures phares opposées à la séparation de la Tchécoslovaquie, Pavel Tigrid (1917-2003) et Alexandre Dubcek (1921-1992), fomentèrent l'inquiétude et la curiosité de ceux restés indépendants dans leurs esprits.

---

[79] Sylvain Tesson : La Panthère de neige, Paris, Gallimard 2019.

En médecine, deux figures aussi moururent brutalement : Petr Lom (1935-2003) et Milan Slavětínský (1930-2001). Lom disparut dans des circonstances inconnues comme ambassadeur de la République Tchécoslovaque au Nigeria, Slavětínský explosa avec sa chaudière dans sa maison. Certains mettent leur disparition en rapport avec leurs volontés d'introduire un système mixte, à la fois commercial ou concurrentiel, et solidaire ou égalitaire, dans le système de santé tchèque. Ils critiquaient le détournement du serment d'Hippocrate, utilisé comme chantage, lors des pseudo-réformes qui dépossédèrent les médecins de leur capacité de décisions médicales en les transférant vers la finance et l'administration. Tous les deux parlaient de l'évolution anti-hippocratique en médecine. Le maintien des quatre piliers du totalitarisme était justifié par la nouvelle *nomenklatura* afin de garder « *la paix sociale* » pour mener à fond et à bien ce viol d'un ancien Etat communiste et de sa partielle privatisation, exclusivement dans la sphère économique. Le terme de « *paix sociale* » fut introduit par Vaclav Klaus.

Les changements de l'économie centralisée de l'Etat vers l'économie du marché, au moins en apparence dans les secteurs purement économiques, étaient plus que bienvenus et nécessaires, mais l'avidité, la cupidité, l'arnaque et autres jeux démocratiques en brouillèrent complètement l'évolution harmonieuse. L'expansion de *l'OTAN* et de la communauté européenne leur servit de base de détournement de fonds dans la soi-disant privatisation des grandes entreprises jadis nationales. Les petites et moyennes entreprises furent privatisées par les anciens *apparatchiks* ou conçues comme des coopératives. Ces entreprises nationales furent soit anéanties, comme l'industrie militaire par exemple, soit vendues aux valeurs comptables aux repreneurs étrangers. Tant mieux car, depuis les Hussites, les Tchèques, et

surtout après la guerre de Trente ans, n'ont pas le sens de la gestion du capital privé. Ils furent écartés de l'instauration du capitalisme dans l'âge de Lumière par la contre-réforme catholique allochtone germanophone.

Aujourd'hui, leurs pupilles regardent vers Pékin avec admiration et ne cessent de critiquer l'Europe. Ils cherchent activement à établir ce "*cordon sanitaire*" Nord-Sud sur la base de la *Route de Soie* Est-Ouest. La Communauté Européenne est effectivement trop soviétique, bureaucratique, subventionniste, budgétisée, collectiviste et centralisée, mais aussi incompétente en Etats nationaux, en provinces, en villes où, tout court, en périphérie. Dans les années 1900 et 2000, les subventions affluèrent en République Tchèque au profit de la restructuration sociale et économique.

Hector : « Et ta vie dans ce tourbillon ? »

Avec le soutien d'Olomouc et de l'Institut d'Education Professionnelle à Prague, je repartis pour faire un *Master of Science in Epidémiology* à l'université *d'Erasmus* à Rotterdam, puis à Paris pour le cours de virologie médicale à l'Institut Pasteur. Le programme Erasmus, dans ces temps lointains, était encore prestigieux et intéressant. Ce n'était pas encore cette *Auberge Espagnole*[80]. Rotterdam est différente d'Amsterdam : ville portuaire, industrielle, financière, lourdement bombardée ne garde que la Bourse comme ancien bâtiment historique. Autrement elle est flambant neuve avec *EuroMast*, *cube-houses,* un pont suspendu *Erasmsubrug* ou *coffee-shops*, elle a peu de charme. L'hôtel *New York* au milieu des eaux de la Meuse rappelle les premiers *Pilgrim Fathers* partant pour l'Amérique et l'histoire de

[80] Cédric Klapisch : L'Auberge Espagnole Comédie, 2002 avec Romain Duris, Cécile de France et Judith Godrèche.

Speedwell and *Mayflower*. La lumière y est la même que sur l'Amstel : froide, douce, agréable à regarder. Tout le pays en dessous du niveau de la mer aspire à surmonter vers les cieux dégagés et venteux.

A partir d'août 1992, je suivais mes cours d'épidémiologie à Rotterdam. Je fus fasciné par la limpidité des argumentations des grands professeurs Diederick Grobbee, Albert Hofmann, Kenneth Rothmans, Arno Hoes mais surtout celles de Olli S. Miettinen et de Hans Antonius Valkenburg. En 1992, Albert Hofman donna la conférence inaugurale à l'Université Erasmus : *« Sur les patients, les populations et l'épidémiologie hippocratique ».*

Lisant les livres d'Olli S. Miettinen, il fut celui qui me fit découvrir le travail de Karl Raimund Popper[81]. Hans Antonius Valkenburg (1925-2005), était un compromis entre la profondeur de la pensée d'Olli S. Miettinen exprimée avec une énorme parcimonie, et la factographie sèche de Kenneth Rothman.

Si les autres étaient distants, je nouai avec Hans Valkenburg une amitié profonde jusqu'à sa mort en 2005.

La visite de mon beau-frère Sergueï à Utrecht et Rotterdam, pour montrer que les nouveaux entrepreneurs d'Olomouc peuvent s'intéresser au projet de l'épidémiologie clinique, fut plutôt contreproductive. En effet, c'était un piège de sa part : il a divulgué tout le projet aux adversaires; Sergueï défendit le pragocentrisme contre la Moravie, les *restitués* de l'industrie pharmaceutiques se sont méfiés de la faculté pleine de fonctionnaires pro-étatiques ou procommunistes, et les cliniciens se sont moqué de moi : faire de la recherche appliquée à Olomouc : quelle folie ? Moi, au milieu de ces

[81] Popper, Karl [1959]. The Logic of Scientific Discovery. Abingdon-on-Thames: Routledge. Son concept de falsification des hypothèses est un véritable salut de la pensée occidentale.

tensions et guerres fratricides, je n'avais pas le poids pour me défendre ou résister. Mon beau-frère, qui avait une certaine aisance économique naissante, me soutint en apparence en sponsorisant la publication de mon livre sur l'épidémiologie médicale. Son délit d'initié était fatal pour la création "d'épidémiologie clinique libérale de maladies infectieuses" à Olomouc. Il se rendit à Rotterdam où nous rencontrâmes Diederick Grobbee pour lui proposer de collaborer et de nous aider avec ce centre d'épidémiologie clinique. A l'époque encore, les chercheurs de la faculté d'Olomouc virent dans cette démarche une possibilité de voir affluer les subventions et fonds supplémentaires des laboratoires pharmaceutiques. En effet, c'était une explication plausible. L'autre, tout aussi acceptable est qu'avec ma verve et mes facilités d'adaptation, d'absorber des nouveautés, j'ai été rapidement repéré par les héritiers de ceux qui avaient conçu l'industrialisation de la médecine, dans les années 1940. Les suiveurs de Walter Funk, défenseurs du transhumanisme, trouvent leur intérêt pour me questionner et reprendre mes contacts, les informations, les projets. Pour me bloquer ou enterrer les projets s'ils ne pouvaient en profiter directement. J'ai été donc projeté pour rencontrer des gens dans l'Institut d'État, pour le contrôle des médicaments, fondé par des *scientistes* avant l'heure et qui jette jusqu'à nos jours des *fatwa* et *omerta* sur toute la médecine qui s'est rendu sous sa botte. Une autre visite contreproductive en Hollande était celle de Walter, un de mes geôliers américains d'Olomouc, qui intervint après Albert Hofmann pour que celui-ci ne me propose aucune collaboration pour que je sois obligé de rentrer à Olomouc sous leur contrôle.

La suite en 1993 à l'Institut Pasteur fut aussi éblouissante : mon intérêt pour toute la virologie médicale, du niveau moléculaire à l'épidémiologie, était

assouvi. La France avec le soutien de la Député et son association du Pont des Arts m'offrit la période la plus lumineuse et la plus courte de ma vie trop longue. Je me sentai heureux et, finalement, arrivé au bout du noviciat. Ils ne suivirent pas mes points de vue. Je proposai mes connaissances et mes services mais l'épidémiologie n'existait pas à l'Institut à cette époque et le Professeur qui dirigeait l'unité médicale était un fonctionnaire sans enthousiasme, gris, sans esprit. Il ne souhaitait pas que je m'épanouisse au sein de son institution bien que cela eût pu être novateur ou original. Le séjour à l'Institut Pasteur m'ouvrit les yeux sur les sinécures des chercheurs qui entretiennent la peur structurante dans la société. Ils arrivent à lire un article de huit pages pendant toute la journée et, pour tout travail, à accoucher d'un plagiat six mois plus tard. D'autres chercheurs sont exploités à mort et découvrent des chefs-d'œuvre qui bouleversent la science biologique. La renommée de l'Institut Pasteur à l'étranger, et surtout en France, est largement jalousée mais exagérée car son efficacité, sa justesse et son humanisme ne sont que la voie vers une obscure réalité. L'accusation par des complotistes contre l'Institut Pasteur affirmant que l'origine de la pandémie du Covid à cause d'une erreur de manipulation génétique au sein de son laboratoire P4 à Wuhan, voire avec une intention malveillante, me semble à la fois farfelue, car infondée et impossible à confronter, et plausible, car le savoir-faire comme l'immoralité de certains existent. Le patron de son petit service hospitalier était un fonctionnaire sans aucun esprit, ni enthousiasme, dégoûté par le snobisme comptable de ses compères politiciens et du corps scientifique dont il fait partie. Il était pris à son propre piège : fonctionnaire et positiviste, il ne put pas trouver des contre-arguments pour défendre les aléas de la Nature ni pour encourager l'audace du chercheur indépendant qu'il n'avait jamais été. Il ne découvrit pas grand-chose. Amer et enfermé dans son raisonnement cloisonné

cartésien, il surfait sur les vagues de vanité des fonctionnaires. Son fils, une *star* du *show-biz*, accomplit son rêve de célébrité. La séparation entre science et médecine était navrante et infranchissable : là, je pris la décision d'être utile auprès des malades et d'être rémunéré pour les soins procurés plutôt que de construire comme un savant budgétisé des théories enfermées dans des châteaux en Espagne. Avec le recul, je soupçonne que c'était une raison d'Etat, pour sa sécurité, d'écarter tous les possibles chercheurs non Français du centre, de les éloigner des informations stratégiques pour cette épidémie. Ce qui était identique à la position des dirigeants de l'Institut Pasteur. Le traitement anti-VIH était gardé dans sa préparation comme un ultime secret avec des enjeux stratégiques, économiques et politiques majeurs.

J'effectuai également de brefs séjours à Cambridge dans le département du *Medical Research Council, MRC,* et à Londres, à la *London School of Hygiene and Tropical Medicine, LSHTM,* pour chercher des soutiens pour ce projet d'épidémiologie clinique des maladies infectieuses à Olomouc sans susciter de grand intérêt auprès de mes interlocuteurs. Mon séjour à Cambridge pour un trimestre au sein du MRC m'ouvrit les yeux sur la méthodologie des essais thérapeutiques en oncologie, sur la vanité du renseignement des services secrets et sur l'assiduité des uns, plus abondants, et sur la frivolité des autres, plus rares, qui, grâce à leurs rentes parentales, pouvaient obtenir les diplômes de cette prestigieuse université. Les assidus étaient plus nombreux, les frivoles plus tapants, plus sociables, plus présents.

Cette ville universitaire a un charme profond et un obnubilant parfum de jeunesse, de curiosité, un régime de discipline invisible comme à Tübingen, Heidelberg, Uppsala ou même à Olomouc. Cambridge a l'air apaisée, sereine, docile, humble et bienveillante, au moins en apparence. Les vertes pelouses

qui bordent le Cam aux eaux verdâtres avec de grands chênes, des églises gothiques, des collèges, le *Fitzwilliam* Museum, les omniprésentes bicyclettes et les *pubs* et cafés invitent à flâner, rêver ou bavarder. L'ambiance de ce printemps 1994 était royale.

La promiscuité académique à Cambridge était extraordinaire et inégalée : sur le gazon vous pouviez discuter avec un statisticien, un jeune médecin, un philologue ou philosophe… Jamais, depuis, je n'ai rencontré un tel enthousiasme pour la pensée libre et sophistiquée et une telle fluidité de l'âme entre différentes disciplines. C'était rafraichissant, même si l'hôpital local universitaire et son service de maladies infectieuses me considéraient comme un jeune traître infiltré et ne me proposa jamais la moindre coopération. La jeunesse aime se regrouper. Cambridge, avec ses petits canaux et bateaux romantiques, est prodigieusement prédestinée pour les rencontres romantiques ou les espions. Les chroniques de John Meynard Keynes et de Lydia Lopokova et le livre de Stephen Fry, *The Liar*, décrivent bien cette ambiguïté entre l'âme fluide et la surveillance.

Ce fut un printemps extraordinaire avec un voyage à la *London School of Hygiene and Tropical Medicine, Saint Guy Hospital* et *Kensington Hospital*. L'Angleterre me paraissait comme un bastion froid et imprenable. Je ne sollicitai jamais l'Albion autrement que pour une « coopération scientifique » en maladies infectieuses avec les tchèques dont il se défiait. La jeunesse est une gentille maladie de confiance inégalée.

Jan Neruda : *« Čím vším jsem byl, tím byl jsem rád ». (« Ce que je fais, j'en étais content. »)* ou sur l'incompatibilité de l'humain et du troupeau

Le 1er mai 2020 : Pas de muguet cette année. La vente dans la rue est autorisée mais personne ne se risque à la faire. Il y a quelques brins dans le jardin.

Quand je suis rentré à Olomouc, en septembre 1994, j'eus un choc. Ceux qui m'avaient soutenu avant mon départ trouvaient mes ambitions démesurées, déplacées et incompréhensibles. Les coûts budgétaires étaient importants et la construction de l'infectiologie ou du centre des études cliniques en maladies infectieuses était exclue. Je me trouvai sans point fixe et vu comme un renégat. Je trouvai cette situation mesquine. Le chef de médecine interne à Sternberk me reprit bien, mais seulement temporairement comme un médecin remplaçant. Puis Karel Mojpl, puis tous les autres services de médecine interne, de pneumologie, néphrologie, rhumatologie, hématologie, oncologie. Peu importe l'errance forcée, je voulais finir mon deuxième degré en médecine interne pour devenir interniste. D'ailleurs, c'était agréable : je pus faire mes stages d'environ 3 à 9 mois dans ces diverses disciplines et divers hôpitaux d'Ostrava à Olomouc, de Sternberk à Prague. La date de deuxième attestation ne pouvait pas être fixée avant 1998 car il fallait au moins cinq années entre le premier et le deuxième degré.

Le métier commençait à être intelligible pour moi. J'aimais beaucoup cette période. Mes copains du lycée et de l'université n'étaient occupés que par leurs profits inédits et immédiats dans les créations de nouvelles coopératives, les confiscations ou dans les privatisations avec leurs papas. Malgré une sorte de marginalisation vis-à-vis des autres collègues, jeunes médecins, qui n'avaient

jamais bougé, jamais eu aucune initiative et donc aucun désarroi, je me sentais comme un libre explorateur. C'était vraiment grandiose. La possibilité d'obtenir le deuxième degré en médecine interne m'était promise. Tel était notre contrat oral. Tous mes protecteurs avaient abandonné, lors de mon absence, l'idée de faire construire un nouveau service et un département d'infectiologie. La privatisation en médecine était pour eux trop lucrative. De plus, certaines natures humaines, surtout celles des vieilles femmes médecins, forts désagréables provinciales, xéno- et homophobes, me chargèrent d'une réputation infernale et répandue à Olomouc.

Bref, à ce moment, tardivement et épuisé, je compris que je ne récolterais jamais les fruits de mon travail dans ma ville. Tout d'abord, j'écrivis et éditais l'une des premières brochures en épidémiologie clinique en langue tchèque de cent dix pages sponsorisé par Sergueï Zamboj[82]. Ce qui causa un scandale car je le fis dans mon coin avec trois relecteurs, sans *imprimatur* officiel de la hiérarchie. C'était prétentieux et arrogant au sens beau, fier et indépendant. Je suis fier d'y écrire la transposition de la loi aérostatique de Dalton sur les pressions partielles des gaz et leur somme qui reste constante : en médecine le risque cumulatif reste constant et c'est la somme de tous les risques partiels. En d'autres mots: Un jour nous mourrons tous, ou la Nature craint le vide.

L'initiative dont je rêvais, à savoir celle de construire un centre d'épidémiologie clinique en maladies infectieuses, commençait à faire peur à tout le monde. Les cliniciens se sentirent menacés d'être dépossédés de leur privilège de traiter toutes les études directement avec des laboratoires, les

[82] Kubalek I. Obecna metodologie klinického výzkumu a praxe 112 p. Votobia, Publishing House, Olomouc. 1996.(Méthodologie Générale de la Pratique et Science Médicale). Elle avait comme *leitmotiv* la citation du Talmud : « Celui qui sauve une vie sauve l'humanité tout entière » (Michna, Sanhédrin 4:5).

théoriciens de la faculté ne furent pas capables de passer le cap de s'occuper des patients, personne ne souhaitait faire de l'infectiologie. Comme le disait en souriant, en 1991, Karel Mojpl : « Ils sont tous stériles à Olomouc ».

Mes emplois hospitaliers s'enchaînaient. Je m'accrochai à mon intuition pour la dernière fois. Pendant ces multiples stages, j'en refis un à Paris en médecine interne. Cette dernière escapade non planifiée qui se déroula du 1er novembre 1993 au 30 avril 1994 était la dernière chance de me sauver. La Député avait une écoute distraite ; son association vivait ses meilleurs moments.

En effet, lors de ce séjour déjà sans bourse et donc sans argent, je refis l'équivalence de mes diplômes, les examens écrits et oraux. Je passai pareillement mon équivalence pour les USA, le *Certificat of Foreign Medical Graduates.* Pourtant, ma visite pour être embauché au *Saint-Vincent Hospital*, dans le New Jersey, comme résident en janvier 1996 se solda par une perte brutale de ma motivation devant mes interlocuteurs ce qu'ils dûrent sentir. Le positiviste américain *quaker* me faisait peur. Je revis la dynastie des Mojpl en anglais. La renommée de rêve de l'hôpital Saint-Vincent ne changeait rien. Aujourd'hui, je me verrais bien à San Francisco ou à Los Angeles mais il est trop tard. Qui voudrait d'un vieux *schnock* morave ? Ah, les regrets …

Mon retour de Rotterdam avec l'abandon du projet du "centre libéral de l'épidémiologie clinique des maladies infectieuses" à Olomouc signifiait que de nouvelles portes s'ouvraient à moi. Tout d'abord, un retour au Palais des Tchernins au Château de Prague. Le palais, le plus grand des palais baroques de Prague, est, depuis 1934, le siège du Ministère des Affaires étrangères. De 1939 à 1945 pendant le Protectorat *Böhmen und Mahren* le palais abritait le ministère de la santé du Troisième Reich et Walter Funk y conceptualisait

l'industrialisation de la médecine. Je proposai mes services de jeune organisateur, polyglotte, fasciné par la vie dans les autres pays où je rêvais d'habiter. A vingt-huit ans, j'étais fatigué par le provincialisme de ma ville natale. Vivre à Prague, était un nouveau défi mais, à part la langue, il fallait y refaire une nouvelle vie : pourquoi alors ne pas risquer d'aller ailleurs ? Je visai inconsciemment les USA, sans trop d'affectation, car trop inconnus, trop américains, trop lointains.

Le rendez-vous avec le chef du personnel fut un moment agréable de mon existence. Presque proche de la vérité. Monsieur le chef du personnel me reçut dans son modeste bureau de fonctionnaire. Le bureau était gris, vétuste, presque sale, avec des meubles communistes en aggloméré et formica. Il ne ressemblait en rien à la splendeur des cocktails des ambassadeurs, sans Ferrero Rocher, sans champagne, sans luxe.

« Pourquoi nous offrez-vous vos services ? La diplomatie, c'est quatre-vingts pour cent de bureaucratie, dix pour cent d'intrigues, neuf pour cent de meetings inutiles, et zéro huit pour cent de rendez-vous intéressants ou utiles pour vous trouver sur un poste éjectable. »

« J'ai rencontré à plusieurs reprises son excellence Petr Lom qui m'a parlé un peu de tout. »

« Ne vous voyez pas en ambassadeur ! Comme dans son cas, c'est une fonction politique et non diplomatique proprement dit. Vous avez les mêmes penchants que lui ? La même profession je veux dire », en souriant. « Vous avez un métier, soi-disant le même que le docteur Lom, vous êtes médecin. »

Je fus un comparse. Je me souvins de la voix de Hans Valkenburg me disant que, si je devenais diplomate, la Troisième Guerre Mondiale serait inévitable.

Mon autre expérience, trois mois plus tard encore en 1994 à Prague, fut de passer un autre entretien pour devenir le chef du bureau étranger au Ministère de la Santé, dans un bâtiment imposant sur la place de Charles IV à Prague. L'entretien fut fructueux mais resta sans suite. La dame qui m'examina me demanda si je parlais tchèque car notre entretien se déroula en russe, en anglais et en français. Étonnant caprice pour me faire comprendre que le poste était déjà pourvu ! Je fus un comparse.

Je suis retourné donc à Olomouc une fois de plus entre 1996 à 1998 et j'ai continué à y être humilié, voire insulté, et finalement je suis allé à Prague pour d'excellents stages théoriques en médecine interne.

La Faculté de médecine de l'Université Palacky d'Olomouc est la seule faculté au monde, à ma connaissance, qui ne dispose d'aucun service de maladies infectieuses, ni d'infectiologie. Cette seule raison est suffisante pour la fermer. Pour les mêmes raisons d'insuffisance, elle a été fermée de 1860 à 1947. Pour camoufler ce manquement, ils ont créé un grand service de recherche de médecine *translationnelle* qui combine la recherche sur la transmission en général, translation comme ils disent, en génétique, notamment oncogénétique comme en infectiologie. Mais il n'y a aucun service médical qui la répercute en pratique, il ne s'agit que de services théoriques pour toucher des subventions européennes et qui n'ont rien à voir avec la médecine.

J'ai obtenu le jour de l'Armistice, le 11 novembre 1998, le deuxième degré de ma spécialisation, le sésame de la privatisation et d'une certaine indépendance professionnelle. Lors de ces stages, faute de ressources, je logeai chez des

amis de famille de mon beau-frère, Sergueï, et je fus contacté par des gens de la Sécurité Secrète qui me proposèrent un poste dans une clinique installée dans les locaux de l'ancien KGB/STB. Quelle surprise, ils me contactèrent sur la recommandation de la traductrice officielle en France qui avait traduit tous mes documents ! Effectivement, la Révolution de Velours n'était qu'un *happening*.

Cette clinique privée de Prague était une filiale d'un réseau de cliniques basées au Texas. Le médecin y était très bien payé, mais ne faisait surtout pas de médecine. Il avait un statut de domestique, entre la manucure et le coiffeur, et son arsenal thérapeutique variait entre méga dose de vitamine C en intraveineuse et *peeling* à l'acide kojique en trois couches. Les nouveaux riches convaincus de leur jeunesse éternelle, de leur beauté visible et charité vénale se présentaient au portillon. Pour moi, c'était *too much*.

Ma privatisation comme médecin n'était plus possible : les anciens *centres* médicaux socialistes « privatisèrent » les murs et les patientèles et, avec le grand soutien des assureurs et du Ministère, ils actèrent cette carte d'un maillage, un *numerus clausus* d'installation. J'entendis : "Si quelqu'un meurt, tu pourras t'installer, il n'y a pas d'autre solution".

La vie me montrait son *Sharp Edge* une fois de plus !

Le 25 février 1999, quarante-et-un ans après la révolte communiste organisée avec les forces collaboratrices en 1948, j'atterris à l'aéroport de *CDG*.

Ce fut mon Février Victorieux éphémère, mais victorieux quand même. J'étais fier d'arriver en France.

TROISIÈME PARTIE. Paris ou la cage aux folles.

1999-2015 : Où est ma patrie ?

Nous sommes le quatre mai 2020. La France est mon pays d'adoption, ma deuxième patrie. J'en suis fier. Je me sens assimilé, malgré mon accent, mes remarques insolites envers des Français de souche, ma critique sournoise ou ouverte de l'épiphénomène français. Il est vingt heures et la Marseillaise sonne après le discours du Président.

> Moi : "Le Palais de l'Elysée m'évoque des souvenirs les plus splendides de la période la plus optimiste de ma vie quand j'y ai été invité pour un dîner de L'association du Pont des Arts après ma naturalisation. Comme j'ai été fier et radieux! La député était resplendissante et la première dame éblouissante. J'ai été impressionné et intimidé mais aussi fier et heureux. La pluie tombait sur Paris et sur les rues avoisinant le palais de l'Elysée. Les gardes républicains m'impressionnèrent. Et voilà que sonne l'hymne national pour nos défunts lors du confinement. Tristes sont les héros morts pour rien dans la paix pour nulle autre conquête qu'une survie ratée, pour leurs vies abrégées et oubliées, pour ce passage sur Terre qui finit toujours, et finit mal. »
>
> Hector : « Quel optimisme ! »
>
> Moi : « Quelle lucidité ! »

Depuis la fin du XVIIIème siècle, depuis la renaissance de la littérature tchèque, « *Kde domov můj ?* » (en français : *« Où est ma patrie ? »)* est l'hymne

national de la République tchèque, resté après la séparation de la Tchécoslovaquie en 1993[83]. À l'époque de la Tchécoslovaquie, ce chant formait la première partie de l'hymne national adopté en 1918, l'hymne slovaque « *Nad Tatrou sa blýska » (« Sur les Tatras il foudroie »)* formant la seconde.

Où est ma patrie ?

Où est ma patrie ?

L'eau ruisselle dans les prés

Les pins murmurent sur les rochers

Le verger luit de la fleur du printemps

Un paradis terrestre en vue !

Et c'est ça, un si beau pays,

Cette terre tchèque, ma patrie,

Cette terre tchèque, ma patrie

A part son sentimentalisme romantique, c'est un hymne serein, sensuel et séducteur, si différent de la sanguinaire Marseillaise qui, par la Providence, est devenue ma deuxième patrie et mon deuxième hymne national. La Providence fut incarnée, dans les faits et sur le papier, par mon immigration le 25 février 1999, un autre *Février Victorieux*, puis par ma naturalisation par décret présidentiel. J'ai été fier, très fier, presque orgueilleux. J'ai senti une renaissance.

---

[83] Cet hymne provient de la comédie « Fidlovačka aneb žádný hněv a žádná rvačka », (« Fidlovačka, Balle dansante paysanne ou Pas de colère et pas de bousculade ») écrite par le compositeur František Škroup et le dramaturge Josef Kajetán Tyl, jouée pour la première fois au théâtre des États de Prague le 21 décembre 1831 par le personnage d'un violoniste vagabond aveugle de Mares.

Comparez l'agressivité verbale marseillaise et la rondeur molle slave :

Allons enfants de la Patrie
Le jour de gloire est arrivé
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé
L'étendard sanglant est levé
Entendez-vous dans les campagnes
Mugir ces féroces soldats
Ils viennent jusque dans vos bras,
Égorger vos fils, vos compagnes.
Aux armes citoyennes ! Formez vos bataillons !
Marchons, marchons,
Qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Moi : « Oui, je suis français, assimilé et fier et je paye mes impôts en France. »

Hector : « Ce n’est pas un mérite : tu n'as pas le choix. Tu paies le taux le plus élevé au monde. »

Moi : « Vrai ! Mais ma culture, celle de mes parents, les empreintes de celle-ci sont indélébilement liées à la Moravie, à Olomouc, à un slavisme, à la Mittel Europa. Les taxes y sont plus faibles peut-être mais les revenus et l’esprit de tout salariat est encore plus bas qu’ici.»

L’hymne slovaque du poète Janko Matúška de l'ancienne Tchécoslovaquie semble davantage écologique, ce qui est fort sympathique et avant l'heure. Il

s'agit en effet d'un chant populaire de 1848 créé lors de l'insurrection des Slovaques contre les « riches nababs Hongrois » :

Sur les Tatras il foudroie,
Le tonnerre frappe violemment.
Arrêtons-les mes frères,
Cependant ils se perdront,
Les Slovaques renaîtront.

L'hymne Morave était jadis la pause silencieuse entre les deux chants, muette, brève et inaudible dans sa sérénité. Depuis le 1er janvier 1993, il n'y est même plus.

Épiphénomène français

Les gaulois font vivre l'épiphénomène français et les compatriotes tchécoslovaques, se recueillent pour le contempler et pleurer, jamais acceptés, pour en faire une partie intégrale. Tous les termes : le sophisme culturel français du refus de la réalité, son épiphénomène, le *Gestell* français, la cage française, l'intellectualisme ne sont que des synonymes du refus d'autrui. Pour des gens avec accent, surtout d'Europe de l'Est, surtout les Slaves, la France a toujours été vue et pressentie comme un pays de grande culture, de tolérance et d'esprit. C'est toujours vrai et c'est le cas, mais demeure cet épiphénomène français amer, obscur et intolérable mais quotidien, voire immanent. Bien évidemment, ce n'est qu'un épiphénomène parasitaire sur ce qui est bon et sain dans la culture française et francophone. La liberté, l'égalité et la fraternité remplissent toujours les promesses de foi de nos candidats et, au quotidien, elles traduisent le respect d'autrui.

Quel est cet épiphénomène français ? Un étrange et pragmatique mélange fait de notions imaginatives comme l'anti-slavisme, de plein d'idées reçues, de chauvinisme, du manque de connaissance des autres cultures, de la bien-pensance suffocante, convenablement diagnostiquée dans « *Le suicide français* » d'Éric Zemmour,[84] du *troupisme* de toutes sortes : du corporatisme replié sur lui-même, du syndicalisme militant, du patriotisme histrionique, de l'animosité moralisante, du particularisme cloisonné, qui empêchent toute autre embrasure du monde, du complexe des grandes nations qui se trouvèrent humiliées, comme appendices des USA après la Guerre Froide, de la supériorité supposée, car basée sur le monopole français de juger ce qu'est la Culture et ce qui ne l'est pas, et de l'antisionisme non seulement religieux, mais aussi raciste. Le racisme primaire existe mais il est caché, étouffé et donc moins visible. Il est remplacé dans la bonne société par le mépris contre tout ce qui la dépasse. Ce que les autres langues appellent hypocrisie, se dit pudiquement « discrétion » en français. La confession ne change rien en perfidie. Ce *troupisme* s'articule dans la question impérieuse, inhumaine et incessante : « Il faut choisir son camp ».

En France, la médecine n'est pas considérée comme une activité pleinement culturelle, malgré l'histoire de Charcot, Pasteur, Ambroise Paré, Laennec, ou d'Elie Faure, Rabelais ou Céline. Elle est marginalisée et considérée comme l'application unifiée d'une seule idée en science. Mais la *médicinologie* n'existe pas, c'est une application irreproductible, donc plutôt artistique, empirique de nombreux procédés techniques et scientifiques. Svetlana Alexievitch, en Union Soviétique, a déjà fait un compte rendu de cette approche stalinienne des ingénieurs d'âmes humaines dans son livre. Si les

[84] Eric Zemmour : Le suicide français. Albin Michel, Paris, 2014.

autres disciplines étaient représentées au sein du parti unique, les médecins en étaient écartés. Les vétérinaires, mais plutôt toutes sortes d'ingénieurs, des technocrates, surtout des travailleurs agricoles et les ouvriers ont tenu la place primordiale dans la hiérarchie de l'oppression des autres. Les médecins n'étaient pas moins doués ou plus perspicaces, mais la médecine purement individuelle, par sa nature et dans son objet, le patient, ne correspond pas aux attentes de la gestion de la société enchainée ou collectiviste. Jusqu'à nos jours, les médecins dans les anciens pays communistes ne font pas partie des professions libérales comme dans l'espace gréco-judéo-chrétienne depuis deux mille cinq cents ans, depuis Hippocrate. Ils font partie du salariat d'un système de santé "national".

> Moi : « J'aime les gens mais je hais les collectifs. J'aime les gens divers et je hais tous les collectifs. Il n'y a pas « à faire partie d'un groupe ». Nous ne sommes que des individus. »
>
> Hector : « La misanthropie n'est pas le salut ».
>
> Moi : « Je ne suggère pas du tout la solitude misanthrope mais la liberté individuelle. Le confinement n'est pas un acte collectif mais purement individuel. Le confinement peut être casanier, d'établissement, départemental, régional voire national, voire étatique ou global, mais il sera exécuté par chacun, seul et individuellement. L'autoconfinement. C'est une distanciation sociale, le port des masques, le traçage des contacts. Porter le masque revient à utiliser un préservatif, vous connaissez les risques si vous l'ôtez, sauf dans le cas de la Covid vous ne connaissez pas les risques encourus. »

La France reste collectiviste, hélas, ce qui permet des créations d'injustices inouïes, non existantes dans des autres pays européens que j'ai visités : les différences sont palpables. La haine et le mépris sont unis. La redistribution est le problème principal. Mon arrivée en France m'a redonné l'espoir que la conquête du mystère de la vie n'est pas davantage perdue. Seulement temporairement, hélas, mais de nouveau l'espoir ressurgit en cette période de pandémie qui nous met face à la réalité. Le sophisme culturel français signifie une arrogance et un complexe de supériorité, jadis de la grande nation qui avait forgé son rayonnement depuis les Lumières. Il est vrai que la France attire et brille. Ou plutôt dans le passé : elle attira et brilla. Elle a d'énormes capacités, des charmes, des atouts mais elle les bride dans une dilution de redistribution injuste. Cet épiphénomène est lié à mon avis au gouffre qui sépare une hégémonie sophistiquée culturelle imposée d'une autorité naturelle. C'est le fardeau de cette redistribution injuste et la conception de cette redistribution des mains de l'Etat Léviathan. La pensée trop logique, trop catégorique, trop cartésienne, trop cloisonnée, elle étouffe toute approximation et donc empêche de saisir la réalité dans l'unité de ses formes multiples décadentes, changeantes, entropiques. La pensée française remplace la multiplicité d'une forme par la multiplication des formes. Proche du marxisme philosophique matérialiste, elle est liée davantage à l'école de Francfort plus qu'à l'école de Vienne.

Les Français ne comprennent pas la dialectique, et donc le changement des catégories, sous l'influence du temps. Ils n'ont pas le sens des proportions non plus. Et aucun sens de l'ironie.

C'est une approche très analytique, positiviste, mais très erronée car détachée de la forme et de sa structure elle-même. Ils voient en noir et blanc et non en

nuances de gris. Les Français dans leur supériorité présumée, dans leur mépris, ignorent tout des autres cultures et, de plus, ils en sont fiers. A la fois, ils se sentent responsables du bon cours du monde, si cela les arrange, ou comme des victimes, si cela les dérange. La moralité qu'ils imposent aux autres, ne les concernent pas. Ce *« troupisme »* n'est pas meilleur dans les autres pays, en Tchéquie, en Hollande et en Russie ou ailleurs, mais, nulle part ailleurs, l'ignorance de l'autre n'est portée à son apogée avec autant de louanges.

Ce cloisonnement entre utopie et réalité, entre pragmatisme naturel et dystopie culturelle est propre à la pensée française catégorique. Mais les Français savent limiter la portée néfaste de ce cloisonnement. Ils "relativisent".

En tant que Morave, je vois les contours flous d'une forme multiple de l'Empire défunt et, en tant que Français, je suis obligé de composer avec l'organisation cloisonnée de formes précises et multipliées.

L'autre défaut de l'intellectualisme culturel français est sa tendance au refus de toute réalité. René Girard[85] dit bien que « *le refus de la réalité est le signe pathognomonique de notre époque* ». C'est la source de l'épiphénomène français, d'un *sécurantisme*, de la juridicisation civile et le côté obscur de l'humain dans la société française. Le *Gestell* de Heidegger en France bat son plein et s'épanouit dans la perfection détaillée à la française, surtout juridique ou administrative. D'autres cultures ont tendance à le considérer comme ridicule.

La langue française reflète bien le problème de la multiplication des formes.

---

[85]René Girard : Les sanglantes origines, Flammarion, Paris, 2013.

> Hector : « Ton français est loin d'être la langue de Molière ! »
>
> Moi : « Certes, je l'avoue. Vous n'êtes ni sourds, ni aveugles ! Le problème principal était le peu de motivation que j'avais en Tchéquie, avant de venir en France, et une fois en France, c'était une impossibilité de trouver des cours adaptés. Contrairement à mon expérience néerlandaise ou anglaise, des cours de français efficaces et accessibles pour des gens éduqués et motivés à Paris n'existaient pas au moins en 1995. C'était une sorte d'une ségrégation douce de ne pas créer des conditions pour apprendre aux nouveaux arrivants non francophones à parler français. Il y a des cours de bas français pour les migrants, mais pas de cours en groupe pour les non francophones, de niveau plus avancé. Malgré ma culture et mon français, je me sens intégré, voire assimilé."

La langue d'un exclu se libère plus rapidement et plus facilement. Être un étranger, même naturalisé, me procure une certaine impunité d'expression et aussi une certaine incompréhension. De toute façon, je suis exclu. Je suis dans ma cage. J'ai acquis également la profonde conviction que l'homme est uniquement un individu et non le membre d'un groupe.

L'Europatriotisme ou le patriotisme européen, la cage bohémienne et française, le sophisme culturel français du refus de la réalité

Il me semble illusoire de trancher selon les administrations nos cultures européennes si imbriquées, si entrelacées, si mutuellement influencées comme je tente d'en témoigner dans ce texte.

La Providence est unique et la dichotomie franco-morave n'est qu'illusoire : la vraie unité se trouve en moi, en chacun de nous. La vraie unité est *de facto* l'unité de l'Euro patriotisme, les vrais patriotes en Europe sont européens ! Olomouc baroque et Paris haussmannien reflètent cette similitude des histoires décadentes, ancrées dans les bâtiments. L' épicentre du Monde c'est encore aujourd'hui New York, et demain ça sera peut-être Shanghai.

Il parait que Milan Kundera, cité par Alain Finkielkraut[86], est du même avis : « *il n'y a que le chauvinisme haineux qui détruit le patriotisme européen et local ! Il n'y a aucune incongruité d'être patriote et européen !* »

Cette douloureuse expérience d'un captif, quel que soit la condition réelle de sa détention, me fait penser à une rencontre hypothétique mais plausible entre deux géants de la littérature moderne, entre Ferdinand Destouches dit Céline (1894-1961) et Ernst Weiss (1882-1940), qui, dans leurs natures profondes et dans leurs cultures si bariolées, auraient pu se produire. Deux médecins, deux écrivains, un juif autrichien, l'autre français de souche antisémite et pronazi. Cette rencontre aurait pu se faire le lendemain du 14 juin 1940 quand les nazis ont investi la France. Weiss décida de se suicider, il est mort le 15 juin en se taillant les veines dans sa baignoire après avoir pris du poison. Weiss se suicida dans un hôtel à côté de la Gare du Nord où il séjournait, non loin de son travail à l'hôpital Lariboisière où exerçait aussi Louis-Ferdinand Destouches. Weiss y travaillait comme stagiaire, étudiant en médecine tandis qu'il était déjà médecin à Berlin. J'ai exercé plus tard dans le même hôpital pendant plusieurs années. Cette expérience, je l'ai vécue dans ma chair. J'imagine le mélange de dégoût, de responsabilité médicale, de haine

[86] Alain Finkielkraut : À la première personne, Gallimard, Paris 2019

politique et d'empathie éprouvé par Destouches aux urgences quand il se retrouva face à face à son collègue. Weiss n'ayant pas été reconnu en tant que médecin par ses confrères français, obnubilé par son poison, saignant par ses veines, était un immense écrivain dénonçant l'absurdité du *Gestell* social, l'absurdité de la vie, israélite migrant de Brno dans l'ancien Empire, en Tchécoslovaquie annexée et octroyée aux Sudètes. Ferdinand Destouches s'était battu à Poelkapelle en 1914 contre cet Empire.

> Hector : « Les hommes sont capables de se battre pour des idées, des préjugés de race, des sentiments et de l'argent, surtout. »
>
> Moi : « Mais les grands esprits se rencontrent et échangent passionnément et pourtant non violemment. »
>
> Hector : « Les hommes se détestent sans aucune raison valable, les femmes ne connaissent que la jalousie ou l'infidélité. »

Quel aurait pu être leur dialogue ? Je pense qu'à la place de la simple haine, c'est plutôt l'opposition des idées dans l'incompréhension fâcheuse et respectueuse qui a mal tourné à cause de la politique.

J'imagine Destouches comme un rationaliste enivré par le productivisme et enchaîné au batisme-fordisme, défenseur de la grande France coloniale, descendant présumé d'un chouan breton, antisémite avéré, dissertant sur les travaux d'hygiène d'un juif viennois, Philippe Ignace Semmelweis, employé de la fondation Rockefeller à Genève en position de force en tant que médecin reconnu face à Weiss, qui était humilié sur un poste de stagiaire à Paris. Ce médecin dans un rôle de patient dans le coma était écrivain de Brno à cent kilomètres au nord de Vienne qui avait remarqué comment la logique devient

insuffisante et absurde dans son application sans approximation, humilié par la dislocation de l'Empire, chassé par les nationaliste tchèques, puis par les fascistes et nazis autrichiens et allemands et s'est réfugié en France, anti germanique et antisémite.

La fascination de Destouches pour la logique l'a forcément amené vers ce rationalisme outrancier que les fascistes vénéraient dans leur devise de *« fasces cum secures »*. La réaction fasciste était équivalente au bolchevisme athée russe. Weiss a compris que la logique n'est qu'une imposture culturelle. Cette logique explique la Nature avec ses moyens dans ses constructions idéologiques.

> Moi : « L'étude « *Discovery* » sur la Covid19 est l'exemple scolaire de cette ineptie qui, par des preuves construites, souhaite dominer le monde et l'enfermer dans un mensonge. Le projet de l'étude est conçu pour disqualifier une la molécule contre la Covid 19 et non pour prouver son efficacité ni l'efficacité d'une autre molécule potentielle. »
>
> Hector : « C'est un mensonge scientifique, c'est horrible ! Là où nous espérons trouver de la liberté d'expression et de la pensée originale, nous trouvons des dogmes dignes de Thomas d'Aquin. »
>
> Moi : « Oui. C'est un mensonge scientifiquement prouvé ! Je souhaite revenir à Weiss et Destouches. »

Leur rencontre définit cette insoutenable lourdeur de la vie en troupeau : les deux magnifiques créatures-créatrices décimées par la haine et la paranoïa collective : l'un comme victorieux et oppressant, l'autre comme victime

cadavérique. Les deux liés dans leurs cultures et dans leurs natures si opposées.

La condition d'errant, en restant cohérente avec soi-même, est la base de notre vie qui se détache du groupe. Les grandes nations de l'histoire, comme les Français, Britanniques, Portugais, Espagnols, Russes, Hollandais…, n'ont pas la même approche que les petites nations Tchèques, Irlandaises et les autres nations qui ont été dominées ou des esclaves, les noirs ... quant à ce que signifie l'émigration. Pour les premiers c'est la conquête souvent sanglante et la colonisation, les gains faciles, les pillages, pour les autres c'est la nécessité de fuir des conditions économiques, politiques ou sociales invivables. Cette différence de perception de la même transhumance est inconciliable.

> Moi : « Personne ne change de pays par plaisir, sauf de nos jours, et si nous pouvons vivre de nos capitaux ailleurs. Il y a encore trente ans, la plupart des migrants l'ont fait pour vivre, voire pour survivre. De nos jours, seuls les pays du tiers monde font cela. »
>
> Hector : « Les gens changent de pays pour trouver une meilleure vie. »
>
> Moi : « Oui, certes, mais il y a une différence entre passer sa retraite à Tahiti pour un Français, et quitter le paradis socialiste ou l'enfer fasciste comme nos aïeux l'ont fait, ou la cruauté de la guerre civile en Syrie de nos jours. »

Les temps changent mais les gens restent identiques.

Ce collectif ne peut être que dévastateur pour un individu. Le collectif possède deux caractéristiques principales : la mentalité de troupeau et la hiérarchie.

Bienvenue au pays des soviets

Le 25 février 1999 fut pour moi un Février Victorieux éphémère, mais victorieux quand même. L'arrivée en France signifiait pour moi un espoir de vivre comme un homme libre et avoir peut-être une chance de faire de la médecine, non un service médical d'un officier médical ou d'un spécialiste qui devient un serviteur d'une molécule, mais une vraie médecine hippocratique. Cette vision de la réalisation professionnelle n'était qu'un mirage : une construction imaginaire. Hélas, la désillusion s'est fait sentir très tôt. Depuis 1989 les syndicalistes sous les pressions dures ou corrompantes des pouvoirs publics ont fermé la possibilité de tarifer librement le travail des professions libérales, mais il y avait encore la possibilité de soigner avec responsabilité et liberté de prescription et de jugement médical. La pensée cartésienne, prépondérante en France, est trop linéaire, catégorique, cloisonnée et liée davantage à l'école de Francfort plus qu'à l'école de Vienne. Les analyses et les spécialisations priment sur la synthèse et sur la généralisation ce qui est tragique en médecine hippocratique car la synthèse se fait au niveau d'un corps humain individuel, celui du patient. De plus, l'épiphénomène français avec sa supposée supériorité culturelle française, son chauvinisme, son anti-slavisme, son homophobie, sa xénophobie, ses préjugés contre les pays de l'Est forment un plafond de verre et incarnent un mode de destruction, de ségrégation efficace. Le mépris est utilisé comme une arme de destruction massive. La France en 1999 était le dernier pays européen à ne pas avoir appliqué les règles sur « *l'industrialisation de la médecine* ». Dans ce contexte, mon arrivée en France en février 1999 avec l'absolution de la Député, présidente de l'association Franco-Tchèque, et avec le soutien de Stanislas Hanse n'était qu'une victoire éphémère.

Angoissé, j'allai solliciter un soutien à Den Haag. Pas pour revenir en Hollande, mais pour lui demander un soutien à Paris. Hans Valkenburg me donna plusieurs adresses et rappela plusieurs professeurs en France. Je fis ces entretiens à Paris. Dans le risque d'instabilité administrative post-Velours, ne sachant quels diplômes seraient reconnus dans un avenir proche et lesquels seraient écartés de ma vie, je décidai de terminer mes spécialisations en Tchéquie. Certes, il n'était plus question de faire ce « centre libéral d'épidémiologie clinique en maladies infectieuses » pour les raisons évoquées plus haut, mais je n'aurais pas risqué toute ma vie professionnelle aveuglément.

En France, je tapais à toutes les portes comme les Français aiment à dire. Peu de gens répondirent. L'humiliation des sollicitant à la française a son charme pour les sollicités, mais la société basée sur la redistribution et le copinage n'est plus attractive pour personne.

Depuis, l'Europe a sans aucune raison valable harmonisé tous les diplômes, ce qui est une ineptie majeure car la médecine est effectivement une affaire culturelle et son exercice est conditionné par les systèmes de santé nationaux.

Finalement, j'obtins une invitation à mes sollicitations de rejoindre un centre d'études cliniques sur le HIV à Paris. Mais je tombai dans les mains de Martine Bensoussan, qui m'avait promis dans notre correspondance un poste en clinicat auprès des malades en faisant FFI, « *faisant fonction d'interne »*, et de la recherche clinique : j'étais ravi, avant de tomber dans l'arnaque de la cruauté académique parisienne, pensant que j'allais faire mon dernier stage à Paris pour me préparer pour la deuxième attestation, mais le piège était dur puisqu'il me fallait démissionner de mon poste en Tchéquie. C'était très

risqué. En arrivant en France, je me retrouvai sans papiers car Martine Bensoussan m'avait déclaré auprès des autorités comme « stagiaire » donc « étudiant » sans droit de travailler, donc sans droit de soigner, donc sans le moindre contact avec les patients.

Je vis alors le ciel tomber sur ma tête une fois de plus.

En effet, j'usais tout le monde avec toutes mes idées et, têtu et rigide, je me fâchai même avec ceux qui m'avaient soutenu auparavant. Je risquais d'être un sans domicile fixe. Dans une telle situation, j'aurais pu devenir un assassin, un terroriste ou un antisémite. Ce que je réussis à éviter grâce à une intervention du chef au-dessus de Madame Bensoussan que je confrontai aux fausses promesses, correspondance à l'appui. Le plus navrant désarroi fut d'apprendre, lors de la confrontation avec Madame Bensoussan, que j'étais venu à Paris pour « *une histoire de cul* ». Cette approche serait aujourd'hui considérée comme du harcèlement homophobe mais, en octobre 1995, c'était une approbation moraliste. Je me suis fait virer du centre mondialement connu mais j'ai réussi à me sauver en tant que médecin. La recherche clinique innovante, comme à l'Institut Pasteur auparavant, a été protégé comme un secret d'Etat. Moi de l'Est, je pouvais être considéré comme un agent infiltré du KGB/STB. Ce qui était faux, bien sûr. La fausse renommée d'un agent, distillée par mon beau-frère, pourrait y jouer un certain rôle. J'ai survécu en tant qu'homme. La Député ne pouvait rien démentir.

> Moi : "Une idée prévalente dit que la médecine clinique est mieux payée. »
>
> Hector : « Ah, pas du tout, au contraire ! De loin, les budgets d'études font vivre beaucoup de monde et très bien. Mais ces revenus en

doublons sont réservés aux personnes les plus haut placées dans la hiérarchie. Les budgets sont colossaux : en partie payés par l'Etat et en partie par les laboratoires de l'industrie pharmaceutique. Les études garantissent l'ascension académique à ceux qui font des publications et ont ainsi un double ou un triple revenu. Les cliniciens occupent toujours un poste clinique et les salaires se cumulent. C'est pourquoi les médicaments mis sur le marché sont terriblement chers. Et s'il y a un risque, ce n'est pas un risque que porte les chercheurs mais les laboratoires ! C'est pourquoi le domaine des études cliniques reste réservé en France comme en Tchéquie aux plus « fidèles », ce que je n'avais pas compris lors de mon limogeage ! C'est pourquoi les jeunes ne veulent pas faire de la médecine mais plutôt de la recherche qui est mieux rémunérée que la clinique. Mais en contact avec le patient, il y a toute cette énigme de l'art médical qui se déploie, ce que les *scientistes* ne peuvent pas concevoir. »

Moi : « La médecine est devenue un métier à risque et méprisé, particulièrement maltraité et mal payé. Aujourd'hui, à cinquante-cinq ans et après vingt ans de services médicaux et l'exposition permanente aux dangers infectieux, je n'ai pas de capital suffisant pour arrêter. La cage était supportable de 2001 à 2007 mais, depuis, elle devient au fur et à mesure une cage féroce. Je vais vous en parler. Si je parle de la cage aux folles, c'est pour surligner mon attachement émotionnel à Hector comme la cause privée de mon ancrage en France. Nous avons créé une famille sans enfants. Mais le vrai message c'est que c'est une cage.»

> Hector : « La Covid 19 doit changer leur approche. Il faudra renouveler avec les soins médicaux individuels et abandonner cette idéologie révisionniste. La Covid 19 n'est qu'un rappel à la réalité. Pour l'instant, ils renouvellent leur confiance aveugle à la science. Mais ce n'est pas la science, mais les soins qui font la médecine. La peur structurante adossée au *sécurantisme pseudo-scientifique* est leur arme de l'intimidation. »

En février 1999, ma tournée des sollicitations recommença. Elle fut exhaustive. Les braves gens que je mentionnais me trouvèrent finalement un poste humanitaire dans la misère : tout d'abord pour faire les consultations des plus « misérables ». Ce service avait une étiquette officielle (!), et poétique, des « *consultations Verlaine* ». Dans un autre hôpital, il y avait des policliniques Rimbaud, Villon. Il était prétentieux de donner une leçon de poésie aux étrangers migrants sans aucune autre attache à la France qu'économique, ou salvatrice pour fuir la guerre, et autre chose que par des poètes maudits ! Depuis 1998, l'administration a changé le nom de ces services pour les renommer en novlangue de la technocratie médicale : « *Permanence d'accès aux soins de santé* », la *PASS*.

> Hector : « Des gens maudits car sans aucune couverture sociale ? Les pauvres ne sont pas indignes ! »

> Moi : « La précarité touche trop de personnes dans la plus belle ville du monde, la ville Lumière ! Et dans toute la France en général. Les diverses subventions, d'ailleurs plutôt symboliques, leur donnent des avantages ridicules pour qu'ils se taisent sans les sortir de la pauvreté. Cela coûte horriblement cher aux classes moyennes, ou plus fortunées

> et aux entrepreneurs. Le travail salarial mal payé, mais trop cher, dissimule un chômage caché. Non, la misère ne rend pas un homme ou une femme infréquentable, mais elle l'exclut de la société. Comme le travail qui ne rend pas libre, mais qui rend digne dans toute circonstances. *Arbeit macht nicht frei.* »
>
> Hector : « Les migrants et les petites gens sans domicile fixe ont le droit de se faire soigner et de survivre. »
>
> Moi : « Tout à fait, les pathologies varient extraordinairement : j'ai même vu la lèpre, la brucellose, le paludisme, la tuberculose, des grossesses extra-utérines, des cancers avancés, la gale et d'autres grandes affections classiques. La prise en charge était disproportionnée : soit, il fallait transformer un clochard en demi-bourgeois pendant une année de séjour à l'hôpital dans maints services médicaux – une fois refait, celui-ci ne se reconnaissait pas – puis le faire remettre à la rue d'où il retombait de haut, soit il fallait plutôt faire semblant. La majorité des patients étaient traités comme des fournisseurs de pathologies pour les divers services de médecines techniques, spécialisés : néphrologie, cardiologie... qui, depuis les années 1980, faisaient face à une baisse d'activité à cause des coupes budgétaires et à une meilleure prise en charge en ville. »

Durant ces années, j'étais encore relativement jeune. J'avais trente-trois ans, l'âge du Christ, l'âge de toutes les décisions. Je regardai avec de grands yeux tout ce vagabondage médical, surtout dans un nouveau système de santé. Mon français s'était amélioré. Si je parlais bien l'anglais et le russe, mal le néerlandais, mon français était loin d'être fluide. Comme je l'ai déjà dit, je

n’ai jamais voulu rester à l’étranger et le temps après l’université ne vous donne pas la possibilité d'étudier des langues, ni la peinture, ni d’avoir d’autres loisirs, ni faire autre chose que l’internat. La médecine est une vocation, un dévouement, un sacerdoce : c’est trop souvent formulé, mais jamais considéré, toujours exploité.

Je me suis senti chassé de mon pays natal, accepté voire bien accueilli en France, mais aussi brisé car, malgré mes connaissances pour l’époque profonde, je fus traité avec un mépris chauvin et ingrat. Ça n’a pas trop changé, je vous dirai.

Hector : « Mais aujourd’hui, cela s’est amélioré, non ? »

Moi : « Oui, effectivement, les pauvres ont même le devoir de survivre et d'être en bonne santé. Surtout, tout a changé depuis 1999. Mais la trappe dans laquelle ils tombent est abominable. Les individus malsains les font venir comme des clandestins, des sans-papiers par les trafiquants, les marchands de chair fraîche, les vrais négriers des temps modernes. Voici des réflexions sur la précarité du quart monde parisien dans mes missives de 2014 : L'inégalité actuelle d’accès aux soins médicaux a cinq racines : la première est la pauvreté économique, la *« discrimination positive* » et la « *ghettoïsation* ». La deuxième est liée aux règlements des problèmes de tiers payants intégral en santé. La troisième est l’assistanat et le travail dissimulé et l’économie *« au noir »*. La quatrième est la *« médicalisation globale et la commercialisation totale »,* complètement inappropriées. Finalement, *« l’ethnicité et multiculturalisme »* rendent la solution dans un seul système illusoire. Il faut faire vivre des systèmes

multiples et parallèles et compétitifs, y compris dans le domaine de la santé. Il faut arrêter la dichotomie maléfique entre le tout gratuit et le tout commercial. La santé n'a pas de prix mais elle a un coût individuel ou collectif : les valeurs individuelles se confondent, ou pas, avec les valeurs collectives. La dignité humaine ne dépend pas du statut économique. La pauvreté n'est pas une honte mais n'est pas un mérite non plus. Il faut accomplir un virage vers des soins ambulatoires basés sur la valorisation du travail médical."

Hector: « Tout un programme. La Covid 19 montre la monstruosité dangereuse des idées concentrationnaires : la surmortalité surélevée dans les EHPADs, la contamination dans les centres médicaux, la surcharge des hôpitaux. L'idéologie concentrationnaire est perverse, obscène, mais beaucoup y tiennent et y adhèrent. Tout un programme, effectivement ! »

Moi : « Peut-être, mais tel est le programme de la survie. Le reste est du *flatus vocis* : les gauchistes et les nationalistes qui proposent une médecine nationale sont des démagogues et les fossoyeurs de la pensée médicale qui ne peut pas être enfermée dans les étaux d'un seul système de pensée. »

Hector : « Bref, la révolte! Souvenance encore de la guillotine rationaliste et iatromécanique ! Il est bien dommage d'en arriver là. Après la guerre, le système solidaire est devenu caduc car il n'a pas été revu une fois la souffrance primaire disparue. Il fallait ouvrir des portes dans les années 1950, et ne pas attendre jusqu'à nos jours. »

Moi : « Oui je suis d'accord, tout me semble trop tardif. »

En 1999, nous avons commencé avec Hector une vraie relation de couple, toujours exceptionnelle et, à l'époque, encore plus mal tolérée que de nos jours. Tout commença à s'éclaircir en 2000 : en janvier, j'ai reçu toutes mes autorisations nécessaires pour demander mon inscription à l'Ordre des Médecins. Hector était déjà médecin remplaçant dans un cabinet à Provins où il remplaçait tous les jours une des trois associées. En mai, il passa sa thèse et commença à chercher à s'installer. Son épuisement, son manque de courage et l'homophobie des autres, leur dédain, leur chauvinisme envers moi le brisèrent. Nous habitions à Ambly, dans la dépendance qui est devenue plus tard notre maison secondaire. Je travaillais avec une certaine indépendance dans le service de médecine interne à Beuvry. J'avais chaque jour cent kilomètres à faire vers Beuvry. La tempête du siècle du 31 décembre 1999 fit tomber plusieurs gros arbres et les chemins d'accès furent tous immédiatement coupés. Cet isolement fut court mais perturbant. Mon chef de service, membre du comité central du Parti Communiste Français, le *PCF*, l'un des derniers grands cliniciens et son successeur étaient bienveillants, tolérants et cohérents : l'un communiste, l'autre chrétien engagé. La médecine était une vraie médecine. La *team* ainsi que l'ambiance étaient très agréables mais l'avenir à l'hôpital n'existait pas pour moi : mon français imparfait, mon impatience, mon indépendance, ma ténacité pour la liberté empêchaient toute carrière de docile salarié. La misère était omniprésente, pourtant elle n'était pas gênante. Elle ne se cache pas sous une *burqa*, ni dans les départements majoritairement peuplés par l'immigration maghrébine.

Dès l'obtention de mon inscription à l'Ordre, je me lançai dans la médecine de ville en tant que remplaçant. J'obtins une double reconnaissance : celle de

généraliste et celle d’interniste. En France, la médecine interne, comme spécialité la plus intégrante de la médecine, n’existe pas. Si en Allemagne, dans les pays anglo-saxons ou slaves, la médecine interne est considérée comme la base ou le sommet de l'intégration de la pensée médicale, en France, dans une conception trop fragmentée et analytique, interniste rime avec chasseurs de molécules non-existantes et pathologies rares, uniquement hospitalières. De plus, vous ne pouvez pas exercer ce métier, vous êtes obligé de choisir une profession amputée de ses ramifications, car il faut exercer une seule et unique discipline médicale ! J’optai pour la médecine générale hippocratique dont la destruction commença en 1989 en France mais avança à grands pas en 2007, puis en 2016. Les campagnes françaises étaient encore plus chauvines et plus homophobes que l’académie. Je compris que ma seule sortie digne serait l’anonymat d’une mégapole cosmopolite comme Paris et l’exercice plutôt communautaire. Je trouvai un contact du cabinet d’un docteur qui parlait ukrainien et polonais. Elle souhaitait arrêter la médecine de ville et accompagner son mari pour s’occuper de lui. Sa patientèle fidélisée depuis 1986 était faite d’immigrés clandestins ou officiels de ces deux pays, surtout après les lois martiales du Général Jaruzelski de 1981. Le 29 mai 2001, je m'installai et achetai à crédit la patientèle pour un prix correspondant à trente pourcents de son chiffre d'affaires, sans les murs du cabinet. Certes, le quartier avait été huppé et bourgeois au XIXème siècle avec les vendanges de Montmartre – les vignobles s’appelaient « les pentes de la Goutte d’Or » – mais, en 2001, il ne restait plus que le nom de Goutte d’Or qui évoque aujourd’hui le commissariat du quartier, la promiscuité, la misère et le trafic de drogue. En 2001, il y avait moins de toxicomanes, car ceux-ci s'étaient déjà déplacés depuis les années 1990 vers le quartier Stalingrad.

J'avais peur, mais le courage ne me faisait pas défaut. Au début, je voyais cinq patients par jour, puis dix, vingt... En 2003, nous décidâmes avec Hector de le faire venir travailler avec moi. Sa réputation d'homosexuel en Seine-et-Marne ne rimait pas bien avec sa vocation de médecin de campagne. En 2004, nous achetâmes les murs de l'ancien cabinet dentaire sur la grande avenue Marx Dormoy.

La *CMU, la Couverture Maladie Universelle,* et l'*AME, l'Aide Médicale d'Etat* avant leur dégradation et expansion illogique étaient des mesures contre l'exclusion des pauvres et des étrangers sans assurance maladie. La gratuité pour les démunis ronge cet arrondissement et les minces avantages dont ils profitent, leur barrent toutes les portes de sorties.

> Hector : « Cette couverture gratuite universelle était encore considérée comme gratuite et due. Grâce au Covid 19, ce n'est plus le cas ! Les déficits seront catastrophiques. »
>
> Moi : « La vie continue jusqu'à la mort. Depuis vingt ans, nous travaillons souvent abusés, dépossédés du cœur de notre métier par les interdictions de prescrire selon nos connaissances et notre conscience, arnaqués et manipulés par les organismes tutélaires. »

En plus de la misère économique et sociale, il y a aussi une bassesse morale : haine, rancune, jalousie, homophobie, xénophobie, antisémitisme, racisme, calomnies, délations, dénonciations, intimidations psychologiques, physiques et administratives de toutes sortes qui sèment la panique et l'angoisse pour que la pègre récolte une manne par un racket, pour que les innocents financent les diverses mafias des islamistes, des affairistes, des centres médicaux avec redistribution aux partis politiques en place. C'est un paradis infernal pour les

promoteurs de la misère. La cage française est aussi celle de l'humiliation, du mépris et des mafias.

Le travail est l'une des bases de la dignité humaine. L'hébergement, la nourriture et le bien-être sont les autres piliers d'un individu sain et indépendant, si différents des quatre colonnes de la redistribution totalitaire et injuste : l'éducation, les arts, la santé et les retraites. Non, le travail ne rend pas libre, mais il rend digne dans tous les métiers et dans toutes les circonstances. Le « *sécurantisme* » est le frein de la libre pensée et de l'action. Le *« sécurantisme »* au travail, en production, en médecine, en création ou en arts, la bien-pensance est un venin de nos jours. La dégradation de la perception du travail et de sa vision comme aliénation sont liées au fait que le labeur se fait sous tension et non dans un épanouissement créatif. Il n'y a pas de « *passionarnost'* », pas d'identification entre le créateur et l'œuvre créée.

> Hector : "*Passionnarnost'* est le processus d'identification entre créateur et l'action de créer et l'objet créé. On en parlait quand nous avons évoqué la Russie éternelle."
>
> Moi : « La science a été détournée de sa nature vers l'utilité collective des mafias scientistes ou des pouvoirs publics, victimes du sécurantisme pseudo-scientifique, et du *Gestell,* pour pouvoir vaincre leurs ennemis jurés, ceux qui défendent l'obscurantisme fidéiste, comme ils prétendent, pour justifier leur action hostile, administrative et destructrice. Je pense que le système de santé solidaire et libéral français peut devenir mondial s'il laisse un espace pour les idées diverses. Ce n'est plus le cas : la France, depuis trente ans, essaie d'étatiser, concentrer, enfermer tout le système. Non seulement le

> système français a une forte attractivité économique et une vitalité sociale importante mais, de plus, il est culturellement subversif. »
>
> Hector : « La globalisation est un fait réel et plutôt positif, non pas dans la dilution des individualités caractéristiques mais dans leurs affirmations : individuelles, nationales, culturelles et historiques. Je ne défends pas notre repli sur nous-mêmes, mais je prône l'échange des concepts bien définis. J'ai beaucoup apprécié tes propos sur le temps l'autre jour : il faut nous réconcilier avec nous-mêmes et avec notre temps qui nous a été donné sur cette terre, dans notre travail, dans notre vie. »

La dissipation de l'individu et des valeurs individuelles n'est ni l'avenir de l'homme, ni de l'humanité. Effectivement, dans ma jeunesse derrière le Rideau de Fer, j'avais déjà entendu que, dans la nature, l'inconnu n'existe pas. En revanche, ce qui existe est seulement le monde connu ou celui qui n'est pas encore connu. Effectivement, l'économie est fondamentale, principale et décisive pour la société mais elle n'est pas le but de notre agissement. Le Capital n'est pas Dieu, c'est un mammon. Les gens, qui prétendent que le marxisme est l'idéologie du capitalisme et que sa solution applicable est le communisme, sont nombreux. Ils trouvent que cette doctrine est la continuation du monothéisme au sens d'Un Dieu de Moïse, mais ils se trompent. Le marxisme n'est que la vénération du mammon, d'un profit, de l'idolâtrie du veau d'or d'Aaron, du palpable. Ce n'est pas ce Dieu dont nous ne connaissons pas le visage qui se dévoile uniquement aux élus dans la fumée de buisson ardent. Le Dieu de Moïse est, mais il ne se démontre pas, il reste invisible. L'idolâtrie du mammon d'Aaron est celle qui se manifeste, celle qui

est sans exister. Je ne crois pas en la décroissance programmée mais en la qualité de la vie et en la vie elle-même, tels sont les buts de notre existence.

Hector : « Dans ce confinement, une seule mesure utile me plait ! Je travaille le matin et je rentre à la maison à 13h, je mange puis je m'occupe de mes hobbies. Pourvu que ça dure ! Un jour, ça sera fini. Mais le virus va circuler. Sans immunité protectrice à partir du premier contact, il y aura de nouvelles vagues puis, un jour, une nouvelle épidémie. »

Moi : « Mais ils disent que tu es privilégié, car tu es médecin et tu travailles et tu sors. Mais ils nous taxeront. Quelle honte ! Les vagues peuvent revenir en automne, comme pour tous les virus saisonniers hivernaux. Ça sera peut-être atténué. »

Hector : « Il faut avoir un travail et il doit vous plaire. Il faut s'identifier avec son travail, son œuvre. Les agriculteurs peuvent s'occuper de leurs jardins. Pas de superproductions avec des milliers d'hectares mais de petites unités de productions autosuffisantes et pouvant fournir le commerce local et saisonnier. *Passionnarnost'* en un mot."

Moi : « *L'industrialisation de la médecine* » ou *« l'industrialisation de l'empathie »* est promue par les assureurs commerciaux et par la fausse nécessité de la science. L'avenir est de novo dans la synthèse et non dans la fragmentation et dans l'analyse, car le partage du travail qui en résulte n'est pas une source de richesse mais la source d'injustice dans la redistribution. »

Douce France, terre fertile

Les Français pensent que l'Europe de l'Est n'est que l'incarnation de la misère, que toutes les autres cultures ne sont que des mythes et des impostures, y compris les médecines autres que française. Il est utile de rappeler grossièrement l'impression que donne la France aux migrants pour ceux qui songent à nous suivre : une terre fertile et une terre d'abondance, pleine de diversité culturelle et de foisonnements techniques, de gens sympathiques, courtois, polis, bon vivants, râleurs, rebelles à première vue. Une fois mieux intégrés, les migrants se retrouvent dans une cage avec un plafond de verre. « Ils se heurtent aux murs des paroisses », comme dit le doyen du rassemblement dans la maison de campagne. Aucune nostalgie ou regret, car le *troupisme* gouverne notre siècle révolu de ressentiment, en Tchéquie comme en France. La domination culturelle de la France fut rendu possible car c'est depuis la Révolution Française que la rationalisme outrancier puis le positivisme, puis le marxisme ont façonné le monde à tel point qu'il n'est plus qu'une représentation de son idéologie : un monde virtuel, héritage du Moyen Âge dominicain mais dépourvu de théologie médiévale. Tout ce qui existe en dehors de cette représentation idéologique n'existe pas : telle est la base de la suprématie culturelle, voire civilisationnelle, qui périclite face à la réalité, celle du Covid, entre autres. Ce rationalisme outrancier, ce *Gestell*, ce scientisme est la nouvelle religion de la scientologie positiviste, non mystique où tout est clair, facile, palpable comme le veau d'or, à portée de main ou accessible à l'explication. C'est évidemment faux.

> Hector : « Oui, les Français se croient supérieurs aux autres. Y compris économiquement, ce qui est une dérision. La pauvreté et l'assistanat ne sont nulle part plus frappants qu'en France au dépend de toute

indépendance créative. Regardez les libéraux, les indépendants, les PME (petites et moyennes entreprises)… Quand un ami s'est retrouvé coincé ici par le Rideau de Fer, par le Février Victorieux de 1948 en Tchécoslovaquie, il fut durant un certain temps garçon de ferme en Normandie. La France adopta le plan Marshall mais la misère, vers le Finistère et Crozon, était maintes fois plus dramatique qu'en Moravie, qu'il avait quittée. Il n'y avait rien, mais rien. Il fut même obligé de manger ce qui, chez lui, n'existait pas : des fruits de mer ! Quelle torture en 1948, pour un jeune garçon de Moravie, après la guerre, que de manger des palourdes, des clams ou des huîtres ! Puis, à l'image du *Batisme-Fordisme,* ils furent « sauvés » entre guillemets par l'agriculture industrielle et par *l'industrialisation*. Edouard Leclerc engloutit au fur et à mesure toute la péninsule, tous ses concurrents furent éliminés. Quand je suis retourné à Douarnenez il y a cinq ans, je n'ai pas reconnu ce petit port sympathique des années 1950 dont il m'a parlé avec nostalgie à propos de ses nombreuses boutiques de métiers de bouche. En 2015, la ville était devenue une ville fantôme : dans le centre-ville, nulle boulangerie, nulle boucherie, nul artisan, aucun commerce autre que des vendeurs de souvenirs et de savons de Marseille ! Pour acheter une baguette, le samedi matin, je fus obligé d'aller en voiture en périphérie, dans un centre Leclerc, et d'attendre 9h30 pour faire mes maigres achats. Il y avait déjà un groupe de retraités qui allaient acheter Ouest-France, et leur baguette. »

Moi : « Quand je suis arrivé pour la première fois en 1992, les gens pensaient qu'il y avait encore des tickets de rationnement dans les pays de l'Est et la misère. Ils n'ont jamais compris que le socialisme signifie

que personne n’est riche mais que personne n’est pauvre non plus et que ni le travail, ni l'éducation, ni la créativité individuelles ne servent à l'enrichissement individuel. Seuls les meilleurs camarades et les mafieux peuvent vivre au-dessus du seuil du simple confort, sans aucun autre travail créatif ou mérite que de « gérer » les autres. Comme le dit librement Georges Orwell dans sa ferme dans « 1984 », « nous sommes tous égaux sauf les porcs qui sont meilleurs. »

Hector : « Chez nous, nous préférons que le clergé ne travaille pas mais se fasse entretenir. Depuis l’aube de l’humanité, ceux qui gèrent les autres sont plus aisés que ceux qui travaillent. Rien de nouveau, donc, avec les *managers* d'aujourd'hui de l'époque formidable. Rien de nouveau dans cette destruction humaine de la redistribution et du partage du travail et de la richesse. Tout est à abolir et à reconstruire. *The Big Reset* en un mot. »

Les compatriotes

Cette cage aux folles française, qu’importe sa réalité, m’a obligé à me tourner vers d’autres portes de sortie : l’art, et les amis.

Heureusement que l’art me sauva encore de la rébellion ou de l’ennui : c’est dur de faire de l’art, d’écrire, de peindre quand il n’y a aucun spectateur, aucun lecteur qui vous répond.

La communauté tchèque en Île-de-France est assez hétérogène et discrète. Quasiment tous ses membres sont soutenus par des polices secrètes

(KGB/STB, DGSE, ou Mossad), ces connaissances reflètent les tournants historiques de notre pays d'origine.

Les rencontres avec mes compatriotes dans un jardin d'une banlieue chic, chaque 15 août, me donnent la joie de me retrouver entouré de gens qui comprennent mieux la réalité de l'Europe Centrale que les Français. Notre doyen et un politicien vétéran de la jeunesse catholique européenne de 1947 est le cerveau de ces rencontres.

Mes compatriotes sont de divers horizons : une bibliothécaire de Prague puis du Centre Georges Pompidou, des scientifiques, une traductrice, des catholiques pratiquants. Majoritairement raisonnablement intégrés, ils ne sont pas assimilés pour autant : leurs cœurs slaves et la pensée de la Mitteleuropa les trahissent.

> Moi : « La Covid 19 est une nouvelle maladie mais, en effet, elle représente l'ancien modèle des maladies infectieuses, virales, dues aux autres corona-viroses ou zoonoses. Toute histoire de l'humanité est rythmée par les catastrophes naturelles, épidémies, guerres. Même si elle est nouvelle, et que nous ne connaissons pas son histoire naturelle, elle suit les mêmes écliptiques des autres pathologies transmissibles par voies aériennes. C'est pourquoi il est ahurissant de faire des études comparatives tant qu'il n'y pas de description fiable de l'histoire naturelle, et c'est aussi pourquoi il faut se comporter comme à l'époque de la peste. »
>
> Hector : « Oui, docteur, à l'époque nous avions un chapeau pointu, un œil de cristal, des gants en peau de veau, un long manteau de velours noir, des besicles et un long nez en bois. Comment nous étions beaux,

à la naissance de la modernité. Effectivement, aujourd'hui, avec la Covid19 nous n'avons plus de chapeau pointu mais une charlotte jetable *made in China*, des gants en latex *made in China*, un masque FFP2 *made in China*, L'œil de cristal a été remplacé par des lunettes en plastique *made in China*, et la peste du Sichuan par un virus *Made in China* de Wuhan. »

Moi : « Je tiens à te faire lire une lettre adressée à un ancien ami. Celle-ci explique mieux qu'une explication interminable. »

Honni soit qui bien y pense ! *La Pensée Unique Marxiste, le Délire Marxiste-Léniniste Attaliste*, *l'Androidohygie*.

Cher Ami,

Je suis prêt à revoir les formulations néologiques et je reste ouvert à la discussion. Au bout de 20 ans de discussion, je découvre que vous êtes un kémaliste (selon Mustafa Kemal Atatürk).

Vous vous vexez quand j'affirme que les chrétiens actuels sont, hélas, presque tous marxistes mais, déjà d'autres auteurs décernent cet alignement « aristotélisme thomisme positivisme marxisme ». Pourquoi niez-vous l'évidence ? Mais chez vous, il y a pire : les métaphysiques disent que le blanc est blanc et que le noir est noir, les marxistes dialectiques disent que le blanc n'est pas noir, car il est blanc, mais vous dites que le blanc n'est pas noir, car il est noir. Ça me rend perplexe.

Tous ces étiquetages, ces catégorisations nous éloignent de la vraie discussion et de la tentative d'y voir plus clair. Au contraire, ma

grand-mère, déjà, me répétait toujours qu'il valait mieux être jeune, beau et en bonne santé que vieux, pauvre et malade. Pour autant, elle est morte, modeste, âgée et certes belle, mais invisiblement. L'idéologie délirante, marxiste, que j'appelle « la Pensée Unique Marxiste » est un dogme. Il lui manque le bon sens, remplacé par des « preuves » (au mieux « scientifiques ») préfabriquées et erronées. C'est un mythe marxiste. Le paradigme est une sorte d'expérimentation aristotélicienne, une « science positive ». L'expérimentation aristotélicienne signifie une construction de conditions artificielles pour que la même cause produise toujours le même effet. Le « Délire Marxiste-Léniniste Attaliste » est l'application pratique et politique de cette idéologie, l'action, pour trouver une solution au sein de cette idéologie dogmatique erronée ; c'est la confusion permanente entre le but et le moyen. C'est une action marxiste. En onomatopée, la PUM, « la Pensée Unique Marxiste » évoque bien les bruits de défécation sur la tête des gens qui ne partagent pas mais qui subissent ce dogmatisme. Cette Pensée Unique Marxiste et le Délire Marxiste-Léniniste Attaliste veulent des preuves au lieu du bon sens : des preuves « scientifiques » artificiellement fabriquées, chiffrées au mieux, et dogmatiques dans leur système herméneutique clos. Les « marxistes » ne cherchent plus à expliquer le monde, mais ils souhaitent le changer. C'est la base du scientisme, la nouvelle religion du progrès. Ces chiffres sont trop souvent faux, mésinterprétés, illusionnistes.

Depuis Hippocrate, la médecine se présente comme un art et non comme une science, malgré les études (observationnelles ou

expérimentales) qui concentrent les données et expliquent la technique nécessaire pour accomplir l'acte unique car individuel qu'est le soin donné au patient. Malheureusement, nous nous référons à la médecine comme à une science. Si c'est le cas, c'est uniquement à cause de la prévalence des « travaillomanes » angoissés dans la société, selon la classification schématique de Taibi Kahler, pour lesquels l'information se suffit à elle-même : sans contexte, sans application, sans approximation. Ces travaillomanes sont très nombreux, environ soixante pour cent de la population, ce qui fait fleurir le concept démocratique de la majorité, du bolchévisme autrement dit. Bolchévique signifie le plus nombreux, c'est une ancienne référence au congrès du Parti communiste qui évinça Trotski comme leader des mencheviks, minoritaires au profit de Lénine, leader des bolcheviks, majoritaires ou travaillomanes. Leur influence est d'ailleurs majeure partout dans toutes les activités humaines : science, éducation, politique... Il semble, hélas, préférable de voir l'arbre qui cache la forêt, comme disait Kant. Toute demande tyrannique de la perfection, de la spécialisation, de l'expertise, du détail, de la hiérarchie, de l'information, de la preuve « scientifique »... témoigne d'une dégradation constante de la méthode et de la logique, de l'absence de raison pure, de bon sens. Néanmoins, il faudrait planter beaucoup d'arbres pour cacher la forêt. Malencontreusement, le pourcentage dans la population générale de ce genre d'individus pour lesquels l'information est autosuffisante représente la même proportion dans les autres populations professionnelles, artistiques ou autres sous-groupes. De plus, en médecine, l'approche phénoménologique invalide l'approche

expérimentale et vice-versa : les physio-pathologistes sont séparés des raisonnements épidémiologiques, comme se perpétuent en parallèle les différences entre l'abstraction et la figuration en peinture.

Votre Pensée Unique Marxiste prétend que la solidarité doit être étatique. Les héritiers islamiques de cette pensée prétendent qu'elle est djihadiste.

Honni soit qui bien y pense !

Vous parlez à juste titre des mandarins français : ils forment une vraie « bureaucratie académique », voire ils sont devenus des meurtriers de la pensée libre et multiple. Et surtout de toute la culture et de la médecine. En France, c'est une minime fraction et absolument pas la profession entière mais, hélas, avec une influence auprès des décideurs, et des mass-médias. Je vous rappelle qu'Elena Ceausescu, Trofim Denissovitch Lyssenko, Olga Borissovna Lepechinskaïa, et autres… étaient les « meilleurs exemples » des mandarins étatiques : c'est eux et leurs semblables qui dirigeaient pour leur bien exclusif la santé étatique.

Honni soit qui bien y pense !

Notre époque est post-industrielle. Pourquoi niez-vous l'évidence? Le Délire Marxiste-Léniniste Attaliste insiste pour proposer des solutions de l'époque industrielle à une époque post-industrielle. La Pensée Unique Marxiste *et le Délire Marxiste-Léniniste Attaliste assument que la médecine porte des « solutions définitives ou finales ". Toute*

résonance avec le passé n'est pas du tout fortuite. Il n'y a pas de solution définitive en médecine pour certaines des raisons suivantes :

1. « Panta rhei » et le temps n'est pas compressible.

2. La vie finit par la mort même si l'immortalité est techniquement possible, mais pas médicalement, dans la médecine selon Hippocrate. L'Homme est mortel.

3. La médecine selon Hippocrate est un art conservatif et non une science positive exacte constructionniste, technologique, bionique, sociétale ou génétique.

4. La médecine est stochastique et non déterministe et, donc, non technologique.

5. Le but de la vie est la vie elle-même, pas la production, ni les fictions.

6. L'Homme urine debout depuis environ six millions d'années et les causes de décès restent inchangées ; l'Homme, selon Hippocrate, est un individu indivisible, non prothésable, non transplantable, non clonable, non génétiquement modifiable.

7. Il n'y a que très peu de « nouvelles maladies », y compris la Covid19. Surtout celles dites de «civilisation», les autres ne sont que nouvellement décrites et reclassées.

8. Il n'y a pas une seule médecine mais il y a des médecines : amérindiennes, traditionnelles européennes, chinoises, vietnamiennes, ayurvédiques, arabes... et des médecins.

9. La formation universitaire doit être suffisamment solide pour inspirer toute la vie professionnelle ; elle ne doit pas être dévalorisée par des « cours » tendancieux ou par une « formation médicale ou professionnelle continue ». Ceux-ci peuvent la compléter mais pas la supplanter.

10. Deux et deux ne font pas quatre. Tout dépend du système de calcul. Dans le système binaire, il n'y a que le zéro et le un. Et un n'égale pas un, si nous acceptons que tout est unique. Tout n'est pas interchangeable. Les chiffres mentent toujours.

La Pensée Unique Marxiste fait la confusion entre le but et le moyen. Vous pensez que l'Homme-Dieu ou l'Homme tout court, doté d'esprit, veut rester sur cette Terre « éternellement ». L'Homme sans esprit, peut-être. Le Délire Marxiste-Léniniste Attaliste permet que ce soit aux plus faibles de fournir aux plus forts les moyens nécessaires pour accomplir ce rêve pervers ? Vous étiquetez la synthèse médicale comme « une simple consultation ».

La médecine selon Hippocrate n'est pas hiérarchisée. L'homme, selon Hippocrate, est un individu indivisible. Les populations saines sont des populations d'individus sains : elles n'existent pas sans individus.

Au contraire, « l'androidohygie », mon néologisme, est une conception de la médecine anti-hippocratique, porteuse de solutions « finales ou définitives ». La Pensée Unique Marxiste propose un interventionnisme scientifique technique dans le but de créer des androïdes / humanoïdes clonables, prothésables ad libitum, transplantables, esthétiquement plausibles, immortels, éternellement

jeunes... Sic ! Des véritables Frankenstein. Au plaisir de ces hommes sans esprit ! Mais quel assureur sérieux va concevoir une telle assurance ? Si vous gardez l'assurance sociale solidaire étatique, qui va payer pour qui ? Je vous rappelle que le premier accomplissement bionique fut un pacemaker que vous-même avez porté inutilement pendant des décennies et que l'un des derniers fut les jambes en plastique d'Oscar Pistorius qui court si vite... jusqu'à sa sortie de prison. Le Délire Marxiste-Léniniste Attaliste permet ce concept intellectuellement acceptable : votre gonarthrose sera guérie si vous vous laissez couper les jambes et les faites remplacer par des prothèses ultra légères et ultra chics ! Mais vous souffrirez de douleurs fantômes ! Où est le bon sens ? Vous dites que vous êtes pour « des pièces détachées » en médecine. Et moralement ? Le fabricant d'orthèses Gibaud fait la couverture de son catalogue avec une photo de Pistorius courant. Sic ! Je vous rappelle également que, depuis l'Égypte ancienne, cette « iatrogénie mécanique » a toujours fait rêver les plus technocrates : à l'âge des Lumières, par exemple, un certain docteur Guillotin eut une autre invention qui fit ses preuves d'efficacité. La guillotine. Et les malades en Egypte ancienne ou chez les Mayas, qui ont subi une trépanation du crâne, ont survécu jusqu'à leurs morts! Sic !

Je tiens à préciser le déroulement d'un suivi pour UNE pathologie : la Pensée Unique Marxiste prétend que le temps est figé et que la « simple » consultation englobe une voire plusieurs pathologies.

C'est faux : la première consultation et une deuxième consultation pour la même pathologie sont nécessaires car les temps d'évolution et

d'appréciation ne peuvent pas être comprimés. Souvent, les gens ne reviennent pas avec des analyses car ils les ont considérées « comme normales ». Malheureusement, seul le médecin prescripteur est habilité et apte en médecine, selon Hippocrate, à interpréter sans la moindre faute de telles analyses. Au contraire de l'Androidohygie où tous les techniciens en sont capables, puisque capables de tout. D'une façon générale, nous ne vendons pas notre ordonnance, lavement, injection... mais notre savoir-faire : si le patient sait ce qu'il lui faut, qu'il le fasse lui-même ! Do it yourself, yes, you can !

La Pensée Unique Marxiste *prétend qu'il existe un système général de la solidarité. Le* Délire Marxiste-Léniniste Attaliste*, dans vos actes, est un simple étatisme, kémalisme, communisme avec un visage humain, un fascisme à visage humain. Bref, le* troupisme*. Vous appelez le général, « l'étatique ». Vous éliminez la partie commerciale de la santé. Vous dégradez les professionnels en les comparant à des « ouvriers » de la médecine. Jacques Attali parle d'une « industrialisation de la médecine et de l'empathie ». C'est une reprise des théories de Walter Funk et Joseph Goebbels. Mais c'est quelque part un « crime contre la paix », celui qui amène la guerre.*

Dieu est la plénitude. La Pensée Unique Marxiste prétend la simplicité : en médecine, la plénitude est garantie par une approche libérale, c'est-à-dire non étatique et non hiérarchisée. Le médecin, que nous appelons médecin ou guérisseur si vous voulez, est dépositaire et gérant d'une certaine connaissance qu'il vend comme un service de savoir-faire. Le patient vient demander l'avis de ce professionnel : soit

ça colle, soit ça ne colle pas et il faut alors changer et donc aller voir ailleurs.

Le système français avant 1989 était le plus adapté aux temps modernes pour un individualisme libéral. Il remplace le triangle : patient-médecin-assureur soit exclusivement étatique, soit exclusivement commercial, par un rectangle : patient-médecin-assureur solidaire-ET-assureur commercial. Cette constellation permet théoriquement plus de souplesse et diverses modalités qui doivent (mais ne sont pas) exploitées pour trouver peut-être la meilleure solution la plus évolutive, individualisée et solide. Vous énumérez les abus et caricaturez ce système. Votre moquerie manque de bon sens. Votre critique n'est pas fondée sur les faits ni sur les connaissances, elle est donc irrecevable. Le système français, par la séparation de l'assurance solidaire et commerciale, crée suffisamment d'espace pour que chaque patient choisisse en fonction de ses priorités, de ses moyens et de ses envies la mutuelle commerciale pour couvrir ses dépenses de santé, dès les urgences vitales jusqu'à la médecine esthétique, thermale, transgenre (aussi ?!) etc. Où voyez-vous le mal ? Le système étatique de la période du socialisme réel et du socialisme avec visage humain et du socialisme normalisé de Gustav Husak est révolu. Tout y était gratuit, le gaspillage et l'incompétence des professionnels et des gérants faisaient que, effectivement, tout le monde avait accès aux « soins d'Etat gratuits », c'est-à-dire au comprimé d'aspirine et à une bonne parole d'accompagnement. En effet, c'est un miroir aux alouettes, cette gratuité : les moyens sont collectés avant dans les diverses taxes,

impôts, prélèvements, cotisations pour être concentrés et redistribués, injustement, selon des critères culturels, arbitraires, faux, collectifs et injustes. Les "loosers" payent pour que les Frankenstein les dominent. La hiérarchie troupiste, avec ses récompenses et punitions, avait remplacé toute initiative des professionnels. « L'insoutenable légèreté de l'Être *» de Milan Kundera, lui aussi au début un bon camarade de Brno, décrit d'une façon romantique comment opéra ce gaspillage humain. Out les soins technologiques et aussi la recherche qui s'étaient concentrés dans quelques établissements étatiques. Tout avait été décidé en faveur par un groupuscule « d'académiciens » ou de « professeurs » ou des « meilleurs spécialistes ». Lyssenko était encore en vogue. Pour se faire soigner dans l'un de ces centres, il fallait verser de gros pourboires et des dessous-de-table, non déclarés. Les professionnels étaient à la botte de ces incompétents. Votre immorale et perverse nostalgie de ce temps sera peut-être satisfaite : la « Révolution de Velours » et la « démocratie pronostique » n'ont rien changé en médecine : la même dictature et bureaucratie académique contrôle la profession, les comptables détruisent la santé, un groupuscule d'autocrates décideurs en profitent pleinement. Tout le système est tiré vers le bas par irresponsabilité, par l'absence d'esprit, par incompétence. Comment voulez-vous choisir un « médecin talentueux » quand il ne peut pas travailler ni gagner plus ? Ni adapter des schémas thérapeutiques ? Une hérésie : Pourquoi faire payer solidairement la thalassothérapie, des vacances plus ou moins thérapeutique, par une seule assurance solidaire et présenter l'addition aux professionnels et aux autres assurés cotisants ? Ou le traumatisme après l'activité sportive ? Les nomades médicaux ? La*

consultation à vingt-cinq euros, un prix aussi bas est une honte à la synthèse intellectuelle qu'elle représente : les guérisseurs, médecins traditionnels... mais les coiffeurs shampooingneurs sont payés davantage. Ou des « spécialités » futiles... Certes, les statistiques officielles de la Sécurité Sociale prévoient qu'une telle « consultation simple » comme vous dites, ne devrait durer que douze minutes : que voulez-vous faire en douze minutes ? Et si on maîtrise le métier et si nous allons vite, on parle avec mépris d'un abattage ! Et ceux qui travaillent plus, gagnent, grâce aux fausses statistiques, moins ! Le métier d'un médecin clinicien et généraliste, de surplus au sein des carrières médicales, est considéré comme une punition tandis que la recherche ou les spécialités sont « des récompenses ». Le prix Nobel de Médecine est donné quasi-uniquement aux chercheurs et non aux praticiens. Effectivement, Alfred Nobel souhaitait que le prix récompense la recherche et non le travail clinique.

Voici un autre exemple récent de la gestion « étatique » : j'ai eu un jour un patient qui s'est présenté pour la première fois en urgence presque vitale : je n'ai pas pu établir le diagnostic car il était agité et il était souffrant. J'ai appelé les sapeurs-pompiers médicalisés. Il y avait au total quatorze personnes dont un médecin et un infirmier, deux camions pour un seul patient. Ils ont effectué leur travail très correctement et, pour une fois, ils ont été polis. Je n'ai pas de nouvelles de ce patient que je n'avais jamais vu auparavant. Il est parti sur le brancard sans me payer. Je suis resté avec lui deux heures et demie et j'ai annulé quelques consultations à vingt-cinq euros. Pensez-vous qu'il soit normal que les quatorze personnes touchent leurs salaires

pendant cette intervention et que, moi, je perde mes revenus pendant ce même laps de temps ? Ou votre acolyte qui m'appelle pour savoir si je peux lui envoyer une demande d'un avis spécialisé ? Pour qui se prend-il ? Pour qui me prend-il ? Il n'est pas obligé de passer par un médecin clinicien, il peut aller directement où il veut. Va-t-il me dessiner une maison si je lui demande, en tant qu'« architecte », par téléphone ? Ou allez-vous m'écrire un article de journaliste ? Un avocat, une plaidoirie?

Il faut que je vous explique ce que vous ignorez : « la simple consultation ». Effectivement toutes les consultations ne sont pas « si simples » mais celle-ci comprend :

• une partie sociale (bonjour, quoi de neuf avec vos enfants...);

• une partie physique (déshabillez-vous…);

• une partie médicale (1/ une anamnèse qui peut être très longue et très confuse ; 2/ un examen clinique assez difficile même pour quelqu'un qui fait ce métier depuis plusieurs années. C'est le sommet de l'art médical; 3/ une réflexion médicale donc une synthèse plus exigeante que la réflexion d'un journaliste ou d'un chercheur ou d'un peintre car à la fois scolastique, technique et culturelle ; éventuellement des 4/ analyses complémentaires et avis spécialisés, 5/ un diagnostic de travail, différentiel, temporaire, puis un diagnostic diagnostique et pronostique, 6/ la rédaction d'une ordonnance et d'un pronostic de l'évolution naturelle ou modifiée d'une intervention thérapeutique);

• *une partie administrative (arrêts maladies...);*

• *et une partie comptable (pour les marxistes actuels, les deux dernières parties sont les plus valorisantes de notre travail??!!)*

Honte à ceux qui défendent l'indéfendable !

Honni soit qui bien y pense !

Ouf, quelle misère de la pensée actuelle, quelle médiocrité de compréhension de la vie humaine !

Telle était la rupture écrite et définitive avec mes compatriotes tchèques.

D'autres groupes se formèrent par affinité.

Ce fut le cas du club Saint-Simon qui existe encore aujourd'hui. L'un des membres fondateurs, ancien juge, Guillaume Lefèvre, choisit le suicide médical en Suisse déjà en 2018 pour confirmer l'impasse dans lequel l'idéologie du progrès linéaire, ce Délire-Marxiste-Léniniste-Attaliste, nous a conduit. Son état de santé était si parfait qu'il n'arrivait pas à découper sa viande dans une assiette, à tenir un discours, mais son stimulateur cardiaque battait comme une pendule à balancier de coucou suisse, avec des analyses parfaites pour son âge. Face à cette impossibilité de mourir, mais incapable de vivre, il a choisi ce suicide *Swiss Made* médicalisé. « *Le refus de la réalité est un signe pathognomonique de notre époque* », a écrit René Girard. La mort est surprenante, surtout au début, après on s'y habitue et c'est la seule et unique certitude de la vie, paradoxalement !

La mort paraît un bien perfide commerce.

Moi : “Tiens, Hector, j’ai encore une écriture pour toi à lire que tu connais déjà. Mais reprends ce texte, il te plaira."

Elle ne souffre plus!

> *Elle ne souffre plus, de toute façon elle ne servait plus à rien.*
>
> *Condoléances à un ami, Jules. Juin 2015.*
>
> *Ma mère m'a skypé ce matin, ce midi et ce soir. A 82 ans, elle a besoin de me voir et de m'entendre, même à distance. Elle est en République tchèque, moi à Paris. Les deux sens de communication sont encore en bonne marche comme la parole. Dieu merci. Il faut dire que je suis médecin et l’était aussi dans sa vie active : elle était une « lékarka », une sorte « d'infirmière clinique » ou un « officier de santé ». Finalement, les années cinquante du XXème siècle en Tchécoslovaquie furent l'époque du bolchevisme et de la féminisation du métier de médecin et de l'émancipation féminine.*
>
> *Le soir même, je croisai un ami, Jules, 67 ans. Il était dans la vie active gestionnaire des comptes dans une banque. Un emploi de salarié, de « con » (comme il le dit de temps à autre), sans la moindre personnification ni identification à son métier. Sans aucune* passionnarnost’. *Que dalle. Nul, nullissime à sa façon, mais bien payé. Il n'est pas un* gay *professionnel (les homosexuels réunis*

sous diverses égides politiquement provocateurs ou politiquement corrects). Mais gay*, comme un homme qui partage sa vie avec un autre homme donc du même genre et, de temps à autre, du même sexe. Sa vie oscillait toujours entre un métier ou un salariat gris, ou il faisait face à un « bore-out » trop reposant, et des soirées débridées de temps à autre trop fatigantes, surtout dans sa jeunesse.*

Son ami Jim, juge en activité, 62 ans, souffre de la pathologie du « bore-out » au travail : comment tuer des heures et des heures et des journées et des semaines dans un bureau où il se cache derrière une immense table grise avec des piles de dossiers qui ne pressent pas et pour lesquels la décision de culpabilité ou d'acquittement arrive au dernier moment du jugement quotidien.

Cette pathologie de bore-out le rend haineux contre ceux qui prétendent avoir plaisir de faire valoir leur indépendance, leur savoir-faire, leur identification avec leur métier et leur paresse de prétendre que le faux est vrai. Bref, notamment contre des « libéraux », ces affectionados, ces passionnés. Il n'aime pas toute cette bande de voleurs libéraux qui ne respectent pas les grilles de salaire et les échelons de la hiérarchie, qui ne fonctionnent même pas par la récompense et la punition dont la hiérarchie dispose ! Que du chaos, aucune

discipline, pas de mérite, que de la demande et de l'offre, que des revenus ou que dalle.

Jules, un parisien, perdit sa mère âgée de 93 ans. Elle décéda loin de lui, à Brest. Elle était grabataire depuis peu, dans un hospice. Elle est partie sans souffrir, tranquillement dans son sommeil. Jules était très touché. C'était quand même sa mère et, comme nous tous, il n'avait qu'une seule mère. Du moins pour l'instant. Bientôt on pourra choisir entre la mère biologique, porteuse, sociale et éducative. Il était triste du fait de l'avoir perdue. Pas parce que c'était sa seule et unique mère. Jules est certes un gay *mais il ne voit pas trop l'intérêt pour une gestation pour autrui, pour une nouvelle mère ou mère porteuse. Il se sent vieux. Nos condoléances ont ravivé en lui une faible culpabilité du fait de la laisser partir sans s'être rendu à son chevet au dernier moment de l'ultime onction.*

C'était triste mais, finalement, ce fut aussi une libération pour elle, de ses souffrances muettes, pour lui et ses frères. Elle est partie rejoindre son mari et l'un de ses fils. Elle est au ciel. Jules ne croit pas trop en Dieu et en la vie éternelle. De toute façon, étant grabataire, elle ne servait plus à rien. Son départ a été triste, mais libérateur et économique. Il n'aura plus à payer cette maison de retraite si chère et inefficace car elle vieillit sans cesse.

N'empêche que Jules était très touché. Moins que son ami Jim. Lui est rationaliste, positiviste. Il ne compte que sur le réel, une sorte d'arithmétique du Diable car, pour lui, tout ce que nous faisons doit être net, clair et précis, comme un cercueil. Tout est trop cher dans la vie, semble-t-il quand on lui parle.

Devant l'Éternité, peu de choses, voire aucune, ne sont utiles. Le médecin de la vieille dame ne vint pas à son chevet non plus. Sa venue même, remboursée, semblait inutile devant cette fatalité obligatoire de devoir partir un jour. Jules était furieux : le toubib daigna même adapter le traitement ! Jim songea à faire un procès : « mais ce n'était pas gagné : il faudrait prouver la perte de chance ! Certes, l'assureur du médecin paye bien volontiers et, par la suite, il n'assure pas le médecin mais, de toute façon, il faudrait engager un juriste, un avocat. Et la paperasse ! Si nous pouvons gagner, OK, on va tirer un peu de fric du toubib mais ce n'est pas sûr ! Que dalle ! » résuma Jim.

La maison de retraite était vraiment aussi nulle comme le généraliste. Ils n'ont même pas proposé de la transplanter, de l'éventrer et de remplacer ses organes défaillants par de polis instruments mécaniques ou électromécaniques ou électriques que propose notre formidable métier de "médecin" à l'aube du XXIème siècle. Même si personne ne fut déçu, ils auraient pu

proposer une congélation pour de meilleurs jours, ou un clonage pour la garder parmi nous plus vivace, plus joyeuse et plus gaie, ou une momification qui est, hélas, interdite par notre charia rationaliste juridique. Positivement, nous n'en avons aucune preuve, mais ils auraient pu faire l'effort dans cette putain de maison de retraite de faire au moins semblant de prolonger sa vie au-delà du ciel. Sur Mars, peut-être. Rien, même pas l'euthanasie pour abréger ses souffrances car elle n'a pas trop souffert. Rien, elle est partie comme ça, en fumée. En fumée, par la cheminée du crématoire, malgré sa foi catholique fervente.

« La concession, c'est de l'argent perdus : c'est cher. Le défunt ne s'en rend pas compte. Et une urne est plus pratique : tu peux la garder chez toi, tu peux la mettre ou tu veux », commenta Jim. Jules exécuta.

Elle n'avait que 93 ans. Ils abrégèrent seulement sa souffrance ; de toute façon elle ne servait plus à rien. A rien, certes, mais elle était devenue la véritable actrice d'une activité économique locale, loin de son fils bien aimé. Elle payait toujours ses impôts locaux, sa maison de retraite qui coûtait une fortune et son fils déduisait ses pensions alimentaires de sa propre déclaration de revenus. Tout cela était aussi perdu ! Sic : que faire ? Que dalle !

Devant la nullité de son médecin qui n'a pas su prolonger cette aubaine fiscale, la mort paraît un bien perfide commerce ! Ils abandonnèrent l'idée de faire un procès au médecin, même si la maman se plaignait depuis environ quarante ans de fatigue, de douleurs matinales et de vieillesse. En quarante ans, il aurait pu trouver quelque chose, hein ? Le toubib actuel ni son charlatan de prédécesseur n'avaient rien vu, ni rien ne fait. Que dalle. Ils ne voient que le pognon, toutes ces professions sanitaires. On peut les applaudir!

Jim fut ému mais il se consola : effectivement, elle ne servait plus à rien : elle bougeait sans aide, mangeait sans aide. Elle faisait ses besoins toute seule aussi, encore le dernier jour. Ils, Jim et Jules, ne seront plus obligés de s'y rendre deux fois par an, une fois la succession réglée. Heureusement que nous n'avons qu'une seule et unique mère. Pour l'instant, mais dans un avenir proche, nous pourrons choisir une mère parmi d'autres. C'est déjà écrit noir sur blanc dans un journal sérieux. Et les garçons aussi pourront devenir une ou deux mères ! Que de bonheur et de progrès dans l'avenir. D'ailleurs, les blondes aussi ont déjà un diplôme !

Je laissai Jim et Jules au bar gay avec d'autres amis dont la gaieté n'avait pas été touchée. Ce bar gay des gays retraités sentait plus les fuites d'urine et de selles que le vice ou le souffre de passion.

Une tristesse inévitable m'envahit en pensant à cette brave dame. Je ne la connaissais pas mais elle me faisait penser à ma propre mère qui, à mille kilomètres de moi, trouve son bonheur de rompre un certain isolement avec son vieux compagnon dans la famille de ma sœur. La mère de Jules n'était pas un item des statistiques, ni une mère infanticide, ni une mère poule. Elle était seule comme toutes les vieilles veuves.

Je rentrai à la maison et vit que j'avais reçu un message de ma mère sur Skype : « quand viendras-tu me voir ? Et n'oublie pas d'être performant dans ton notable métier de médecin, car l'espérance de vie, selon les statistiques de nos dirigeants, augmente et il faudra être prêt à soigner les vieillards mourants branchés sur les assistances des organes défaillants. Si tu regardes Oscar Pistorius, il court avec ses prothèses aux deux jambes plus vite que les gens du même âge, en bonne santé, c'est incroyable. »

Effectivement, incroyable et farfelu ! A quoi cela sert-il de courir plus vite, avec des prothèses, que les gens en bonne santé ?

Même pendant sa retraite ma mère ne comprend pas que le médecin se doit de préserver la vie d'autrui de façon conservatrice, médicale, pas de la transformer. Sa foi dans le « progrès » et dans la volonté humaine qui

> *surpasse la fatalité sont les marques des deux siècles de rationalisme débridé et de totalitarisme qu'elle en train de vivre depuis 1933 (l'année de sa naissance) jusqu'à nos jours : fasciste, communiste,* comptabiliste...
>
> *J'éteignit l'ordinateur, et Skype avec, et regardai la nauséabonde couleur du ciel d'une ville la nuit : un mélange de réflexions de lumière jaune avec du bleu foncé, de gris de Payne, de la nuit sauvage faisaient une sorte de couleur marron brunâtre sans mystère et sans éclat, presque opaque et impénétrable, comme une marque de fermeture définitive sans aucun espoir ni mystère : est-ce cela, le progrès ?*
>
> *La mère de Jim ne me voit pas non plus.*
>
> *Que Dieu nous garde.*

Moi : "Quand j'ai écrit ce texte en 2015, ma mère était encore parmi nous."

Les années entre 2015 et 2017, en France à la *Goutte d'Or*, ont signifié une crispation et une chasse aux sorcières. Nous, Hector et moi, avec notre secrétaire, aurions dû servir de boucs émissaires pour le trafic important international de médicaments provenant du quartier. En 2015 et jusqu'à nos jours, la haine homophobe et xénophobe contre nous se présenta à plusieurs reprises et sous diverses formes : analyses inappropriées de nos activités médicales, filatures de la DGSI, procès administratifs infondés, contrôles fiscaux, taupes envoyées pour nous mettre à défaut, plaintes abusives

manigancées par des ratés de la vie et des naufragés de la médecine incapables de s'organiser ou de travailler... Tout cette pression profite de l'instabilité de la misère pour faire valoriser les ressentiments des jaloux. La misère fait son fond de commerce de toute pègre. Le trafic des clandestins et des médicaments se solda récemment en 2016 par le double meurtre de deux médecins. Détruire ceux qui s'occupent des migrants résout le problème de la migration clandestine pour ceux qui ne veulent pas des étrangers, clandestins ou officiels ; tel est le raisonnement de certains franchouillards.

La confrontation, ou plutôt l'interrogatoire stalinien pour René, devait se dérouler le 18 novembre 2015. Je voulus l'emmener en voiture. La mienne se déroula le 13 novembre 2015 au matin, jour des attentats barbares qui se produisirent le soir. Ma confrontation dura cinq heures. Aucun de mes arguments ne fut entendu. Le représentant du syndicat était présent. Je fus acquitté quelques semaines plus tard. L'audition de René eut lieu le jour même de l'assaut des forces de l'ordre contre les terroristes auteurs de l'attentat du 13 novembre. L'assaut se produisit à six heures du matin, à quelques rues de notre domicile. Tous les accès vers Paris intramuros furent bloqués. Je le fis descendre sur les bords du canal Saint-Martin pour qu'il prenne un bateau pour arriver au Tribunal. Je le quittai et tentai de rentrer à Paris pour travailler. Je mis quatre heures pour un trajet de vingt minutes.

A onze heures, j'ai reçu un coup de fil du représentant des syndicats qui avait été saisi pour assister à l'interrogatoire.

« Bonjour, cher confrère. Notre confrère, le docteur Hector Lauzier, ne s'est pas présenté à l'entretien à l'amiable avec l'assurance d'Etat. Avez-vous de ses nouvelles ? »

Je crus m'évanouir : j'étais convaincu qu'il s'était suicidé sous la pression que nous avions subie. Il ne répondait ni à la maison, ni sur son portable, il n'était ni au tribunal, ni au cabinet. En effet, à cause du blocus policier à Paris, il était interdit d'entrer dans la ville. Au regard des circonstances exceptionnelles du 18 novembre 2015, il fut convoqué à une autre date. Condamné avec sursis en novembre 2016, il ne se remit jamais de ce qu'il vit toujours comme une injustice.

> Hector : « Bon, la Douce France où l'hypocrisie s'appelle la discrétion. Ces calomnies lugubres vont mourir seules comme elles sont nées. Cet épiphénomène français est pitoyable. »

Les procès quasi staliniens de l'intimidation nous abîmèrent et nous firent vieillir de plusieurs décennies mais l'obscurité nous apprend que tout se termine un jour. Au bout du tunnel, il y a la lumière. Tous les jugements nous furent favorables.

Le confinement à cause du Covid 19 confirme que tout progrès n'est qu'une rencontre avec l'inconnu. La réaction à cet inconnu est toujours atavistique.

Epilogue fantastique en 20XX : Cum spiro, spero

Ces années 2020-20XX furent quand même des années bizarres. 2020 a été aussi bissextile, l'année du rat de métal pour les Chinois, ou l'an 229 du calendrier républicain. Les divers confinements, déconfinements et reconfinements, couvre-feux, états martiaux sanitaires et restrictions ne ralentirent pas notre approche face à la mort mais, dans la pénurie et dans la décomposition, ils accélérèrent ce renouveau qui viendra après la mort. *The Great Reset,* peut-être.

Nous sommes déjà le 11 mai 20XX. Le jardin se réveille avec la grâce du printemps. La Nature respire.

Les mastodontes de l'industrie ont cessé de croître, de nombreux festivals, les jeux olympiques, ont été restreints, comme ceux du Japon en 2020 ou de Paris pour l'année 2024. En effet, tous ces événements dévoilent bien leur nature profonde, comme en art avec les ports francs : aucun spectateur, uniquement des transactions financières. Les fonds ont fondu, les banques se sont amaigries, des riches sont devenus plus riches, et par conséquent les pauvres plus pauvres, la « classe moyenne » stagne grâce à son travail indépendant et glisse vers la misère. Tout se fait grâce au troc ou au commerce au noir. Les gens n'ont aucune confiance en leurs structures mutualisées et en la redistribution. Le nouveau successeur du Président de la République Française, qui siège au Palais de l'Elysée, issu des cercles écolo-scientifico-industrielles, a essayé une tentative de « dictateur éclairé » face à la « crise » prolongée, mais c'était aussi un échec : il est devenu un simple dictateur, hystérique, paranoïaque, la Garde pour la Paix Environnementale est devenue sa milice. Cette réminiscence de l'Elysée de jadis est une de mes fiertés.

> Hector : « La pandémie de la Covid est un formidable rappel à la réalité. Il est étonnant que tous ces futurologues n'aient pas été capables de prédire cette contamination qui a bloqué l'économie globale. »
>
> Moi : « Ce ne sont que des imposteurs ! Ils ne connaissent que ce qu'ils connaissent, c'est-à-dire trop peu pour embrasser la réalité. Ils ne prédisent que selon leurs propres attentes. Ils sont tous marxistes et ne prédisent donc que selon la théorie de l'idéologie marxiste salariale. La sociologie et l'économie vont avec cette théorie de la haine. Ils nous préparent un goulag à ciel ouvert. Tout est trop cher à leurs yeux ! Sauf pour eux-mêmes ! Et où se trouve le rappel à la réalité ? Il faut compter et vivre avec les incertitudes et les aléas. Avec fatalité. Nous ne contrôlons ni le temps ni la Nature, c'est-à-dire ni le virus, ni sa propagation. Oui, avec fatalité, c'est un *memento mori.* L'épidémie n'est pas du tout aussi mortelle et dangereuse que nous le pensions : elle est loin de la grippe espagnole de 1917. La mortalité du Covid en France est de 0.0015% environ la première année, la grippe de 2.5% à 5% selon les études dans le monde. C'est d'ailleurs la grippe espagnole, et non les bataillons sur les fronts, qui mit fin à la Première Guerre mondiale, une véritable boucherie humaine ! »

L'année 20XX pourrait aussi être l'année de la libération, si Dieu le voulait *: « Hasta La Libertad, Siempre ! »* Cette paraphrase de la devise révolutionnaire de Castro et de Che Guevara a une belle sonorité et, modifiée, elle n'est pas sanguinaire.

Moi : « L'idéologie concentrationnaire est mise à l'épreuve, ainsi que le positivisme outrancier sauf si, au contraire, ils résistent et se font encore plus durs, plus collectivistes, plus renfermés, comme dans un vrai goulag. Il ne faut pas applaudir. Nous ne sommes pas des *clowns*. Ce spectacle de l'Époque Formidable, c'est de se défouler de sa propre conscience et de se moquer des professionnels de santé ! »

Moi : « L'éducation et la recherche, la retraite, la santé, les arts jouent encore les quatre piliers du totalitarisme et sont, *de novo,* au centre des convoitises sans imagination et sans compréhension. Le « *DMLA* », le « *Délire Marxiste-Léniniste Attaliste* », sévit à gauche et sévit à droite du demi-cercle politique. La politique politicienne est navrante et fait fuir ceux qui peuvent s'intéresser à l'art de la politique comme un art du possible. »

Hector : « A propos des applaudisseurs, de la société du spectacle ? Qu'ils aillent se faire f... Ceux-là mêmes qui cautionnèrent la dégradation du service de santé, le mondialisme, et qui, maintenant, viennent pleurnicher sur le malheur qu'on leur impose d'accepter, avec la complicité des médias aux ordres ! Ces moutons de panurge devraient avoir honte ! Ce qui n'enlève rien au respect que je peux avoir pour les gens de la santé à qui l'on demande de travailler pour la survie de la société après avoir pourtant été traînés dans la boue... ».

Moi : « Le seul serment que les médecins prêtent et qui dit les guider toute leur vie professionnelle est celui d'Hippocrate :

> *Je jure par Apollon le Guérisseur, par Asclépios,*
> *par Hygiea, par la Panacée, et par tous les dieux*

et déesses, en faisant mes témoins, que je vais accomplir, selon ma capacité et mon jugement, ce serment et cette indenture.

Tenir mon professeur dans cet art égal à mes propres parents; pour le faire s'associer à mon gagne-pain; quand il a besoin d'argent pour partager le mien avec lui; de considérer sa famille comme mes propres frères, et de leur enseigner cet art, s'ils veulent l'apprendre, sans frais ni indenture ; de transmettre précepte, l'instruction orale, et toutes les autres instructions à mes propres fils, les fils de mon professeur, et aux élèves sous contrat qui ont prêté le serment du médecin, mais à personne d'autre. Je vais utiliser le traitement pour aider les malades en fonction de mes capacités et de jugement, mais jamais en vue de blessures et de malfaire. Je n'administrerai pas non plus de poison à qui que ce soit lorsqu'on me demandera de le faire, et je ne proposerai pas non plus un tel cours. De même, je ne donnerai pas à une femme un pessaire pour provoquer l'avortement. Mais je garderai pur et saint à la fois ma vie et mon art. Je n'utiliserai pas le couteau, pas même, en vérité, sur les malades de la pierre, mais je vais céder la place à tels que sont des artisans qui y sont. Dans toutes les maisons que j'entre, j'entrerai pour aider les malades, et je m'abstiendrai de tout mal intentionnel, en particulier d'abuser des corps de

l'homme ou de la femme, de l'obligation ou de la liberté. Et que ce soit, je verrai ou entendrai au cours de ma profession, ainsi qu'en dehors de ma profession dans mes rapports avec les hommes, si ce n'est ce qui ne devrait pas être publié à l'étranger, je ne divulguerai jamais, tenant de telles choses des secrets saints. Maintenant, si je fais ce serment, et que je ne le brise pas, puis-je gagner pour la réputation de tous les hommes pour ma vie et pour mon art; mais si je le transgresse et que je me soustrais, c'est peut-être le contraire qui m'arrive. »

Hector : « Bravo, un si long texte ! Tu es pathétique, cher ami. »

Moi : « J'ai triché. Je l'ai ici sur un bout de papier. Je ne le connais pas par cœur non plus ! C'est si riche et amusant. »

Hector : « Le berceau de la médecine hippocratique moderne est à Kos. Cette médecine empirique est menacée de disparaître de nos jours. La meilleure prévention de la vie est l'avortement, n'est-ce pas ? Ou le suicide comme Guillaume Lefevre le décida ? La menace est de faire disparaître la médecine empirique hippocratique. La médecine est toujours un art culturel. Pourquoi et comment en sommes-nous arrivés à cette catastrophe, à ton avis ? »

Moi : « J'insiste sur la définition de l'art médical - il s'agit d'une compilation de techniques et de méthodes diverses appliquées ou pas

à un patient individuel. Cette individualité est menacée aujourd'hui. Les patients et les médecins sont considérés comme des « objets » dans un « système » comme une partie du « protocole ». Le médecin est considéré comme un fournisseur de soins médicaux agissant selon des lignes directrices qui deviennent oppressives. Mais ni un patient ni un médecin ne sont des choses librement interchangeables. Il n'existe aucun « système » qui guérit un patient. Pouvons-nous nous sauver ? C'est la base du transhumanisme : exproprier les corps pour les donner à ceux qui "paient", entre guillemets, les soins, car ce ne sont que des prélèvements individuels. Comment ? En adoptant dans le monde entier le vieux système français et en le réhabilitant. Incontestablement, la « charge publique » de la médecine dans le cadre de la gestion de masse est indissociable du travail médical mais la charge individuelle, morale, éthique puisque hippocratique est également indissociable de notre art. Le charismatique Franz Joseph Strauss (1915-1988) était visionnaire de la modernité sanitaire et familiale. Même dans le gouvernement de Konrad Adenauer (1876-1967), en 1953, au moment où il avait un poste de Ministre sans portefeuille, il s'occupa de la famille et de la santé. Puis, après sa mort, la Bavière fut de nouveau happée par la Prusse et son héritage politique abandonné. Mais *back to basic* : tout le mysticisme transcendantal sacré signifiait qu'un homme se considérait comme inférieur à Dieu. Oui, l'homme est peut-être aujourd'hui immortel grâce aux technologies mais il n'est ni éternel, car il est né, ni immortel dans les masses. Individuellement, la technique le permet mais cet immortel est loin d'être parfait comme Dieu l'est. L'homme est un agent créatif mais il n'est pas Créateur, il ne produit rien *ex nihilo*.

L'abolition du sacré signifie qu'une seule idée, une seule procédure, une seule technique, une seule méthode ou un seul système devrait être appliqué à quiconque ou dans n'importe quelle situation afin de ne pas courir le risque de perte de chances, d'utiliser un seul terme juridictionnel. Je ne parle pas des désastres en arts : tout le monde connaît la commercialisation abrutissante américaine et la disparition brutale des artistes présoviétiques. »

I. La procrastination ou *Fluctuat nec mergitur*.

Tout le monde s'excite et part écouter la radio. Une demi-heure plus tard, c'est l'explosion de joie avec la révocation de mesures de protection et de confinement. Les dirigeants en fonction ont finalement accepté l'idée qu'après l'épidémie du virus, ce sera l'endémie du même virus qui nous oblige à vivre avec lui, avec la réalité.

Plus tard, la cloche de la véranda sonne. Les deux hommes masqués et se tenant à une distance d'un mètre restent plantés devant la porte de la véranda, tous deux habillés avec un étrange uniforme, un mélange entre celui de garde forestier et les jeans de *Tom of Finland* avec *djellaba* et *képi*. C'est bizarre mais assez joli.

« Qu'est ce qui se passe ? » je demande.

Hector : « Bah, la Garde pour la Paix Environnementale vient pour trois raisons. La première et la plus classique : ils demandent un don, ils repasseront demain. Ils n'ont pas honte ! Après une vie sous cloche et sans aucune rentrée d'argent. Oui, c'est leur argument : après la période sous cloche, nous nous sommes rendu compte combien la «

> Garde pour la Paix Environnementale », la célèbre « GPE », nous est nécessaire pour le futur qui risque d'être dérégulé mais ils souhaitent vous parler à nous deux. Il faut que nous les recevions.»
>
> Moi: « On est « obligé » de les recevoir ? C'est inouï. » Je m'assois : « Quoi ? En France, ils menacent et, si je ne paye pas, ils me mettent en prison ? On risque nos vies de médecins face à un virus inconnu et ils nous applaudissent sur les balcons mais souhaitent nous mettre en prison. C'est abracadabrantesque. »
>
> Hector : « C'est une rocambole stalinienne, ou hitlérienne ou démocratique? Mais la troisième raison principale est encore pire : nous devons rester bloqués ici pour les raisons évoquées, c'est-à-dire payer la rançon et être recensés pour un signalement. »

Nous nous mettons donc encore sous la véranda et attendons le lendemain avec l'angoisse de l'incertitude. L'aube se lèvera à l'Ouest.

II. La confrontation ou *Deus ex machina*

En effet, la deuxième solution hypothétique de la fin de confinement, et donc le début du déconfinement, est décrite d'une autre façon. C'est le dénouement de la fuite pour nous préserver, pour survivre et espérer un jugement :

« *Si* Dieu *est de notre* côté*, qui est contre nous ?* » *Comenius*

"Judas (Maccabée) leur répondit : « *Il arrive facilement qu'une multitude tombe aux mains d'un petit nombre. Pour le Ciel, peu importe d'opérer le salut au moyen de beaucoup d'hommes ou seulement de quelques-uns. En*

effet, la victoire au combat ne dépend pas de l'importance de l'armée : c'est du Ciel que vient la force.

Eux, ils viennent vers nous, débordants d'orgueil et de mépris pour la Loi, afin de nous détruire, ainsi que nos femmes et nos enfants, et de nous dépouiller de nos biens.

Nous, nous combattons pour nos vies et nos lois.

Le Ciel lui-même les écrasera devant nous. Ne les craignez donc pas ! »

Du premier livre des Martyrs d'Israël, chapitre 3

Plus tard, la cloche de la véranda sonne. Hector se précipite à la porte. Je le suis plus lentement. Deux hommes masqués se tiennent à un mètre de distance devant la porte de la véranda, habillés d'un étrange uniforme, un mélange entre celui de garde forestier et les jeans de *Tom of Finland* avec *djellaba* et *képi*. C'est bizarre mais assez joli.

« Monsieur Lauzier et Monsieur Jakubek ? » demande un jeune homme barbu avec une visière en plastique et un masque.

Hector : « A qui avons-nous l'honneur ? »

GPE : « Nous sommes de la Garde pour la Paix Environnementale, la GPE. Nous tenons à vous avertir de nos conditions locales de déconfinement. Pendant les six prochaines semaines, nous vous prions de vous présenter par Internet sur le site ou par mail à l'adresse suivante pour déclarer vos conditions de vie. Vous êtes tous les deux médecins, c'est bien cela ? »

Moi : « Oui. En quoi cela vous intéresse-t-il ? »

GPE : « Vous pourriez être réquisitionnés. Dans un avenir proche, notre chef Madame Jagouin deviendra la première femme Présidente du Parlement une fois le déconfinement terminé et permettra une réunion de l'Assemblée Nationale. Elle proposera une loi de nationalisation sans contrepartie des cabinets des médecins libéraux en fin d'année pour rationaliser les soins. »

Hector : « Quoi ? Mais c'est inadmissible ! »

GPE : « C'est déjà admis dans notre majorité parlementaire. Notre parti, que nous représentons comme une milice armée, en est fier. Évidemment, si vous nous aidez à créer cette nouvelle société éco-responsable et sans libertés farfelues, avec accès à la santé, éducation et retraite uniformisées, nous regarderons vos qualités et nous vous en serons reconnaissants. »

Moi : « Et dans le cas contraire ? Si nous souhaitons rester libéraux, indépendants, libres ? »

GPE : « Nous passerons demain avec notre responsable régional pour vous convaincre de coopérer. Vous serez de notre côté ou vous ne le serez pas. Il n'y a pas d'autre choix. Tant pis pour vous. A demain, camarades ! Que la Nature pousse et que le travail réussisse ! »

Ils sourient et partent. Je suis saisi de vertiges et d'angor. Leurs phrases résonnent avec celles de mon camarade président du comité universitaire du Faisceau de la Jeunesse Communiste à l'Université de Palacky et avec celles du directeur du lycée Adalbert Honning après la lettre du Chartiste. Je

m'allonge sur le gazon assez frais, la main sur la poitrine et je regarde les cumulus flotter et le ciel tourner. Le visage agacé d'Hector me les cache en partie.

Hector : « Qu'est ce qui t'arrive ? »

Moi : « Non ce n'est pas un infarctus, je l'espère. Je suis vide et anéanti. Je suis meurtri, mais pas encore complètement mort. »

Hector : « Tout ce que nous avons construit sera volé ? Serons-nous détruits ? »

Moi : « Qu'allons-nous faire ? »

Hector : « Je n'en sais rien. »

Il me prend la tête dans ses bras et s'assied à côté de moi.

Moi : « Dans l'atelier, je garde un pot de cyanure. »

Hector, agacé, me regarde et refuse l'idée de suicide. Nous restons sur le gazon.

Hector : « On s'en va à Paris. Allez, il faut aller vite. Demain nous ne serons plus ici. Mettons une annonce pour vendre cette maison tout de suite. Fuyons ! »

Moi : « Oui, où veux-tu fuir ? J'ai commis la même erreur il y a vingt ans, le 25 février 1999. Je suis arrivé de Tchéquie sur le tarmac de Roissy. La France n'est plus un pays libre, au moins pas pour tous les Français. »

Hector : « Je ne sais pas encore, mais partons : *cito, longo, presto* ! La Covid-19 est remplacée par la peste sociétale et il faut donc se sauver ! *Cito, longe fugeas et tarde redeas.* »

Moi : « Je prends quand même le pot de cyanure ! *Für sekerheit* ! »

Nous rentrons dans la maison et commençons à préparer nos valises pour partir cette nuit comme des voleurs. À vingt heures, nous voyons les deux jeunes hommes en uniforme avec des masques, des visières et avec des gants applaudir tous les soignants sur le trottoir en face de nos fenêtres. La vie est amère.

Vers vingt-deux heures, dans le premier embouteillage avant Paris, nous entendons à la radio que certains des représentants du *Gestell* ont été démis de leurs fonctions et mis en accusation pour de nombreux chefs d'inculpation : intelligence avec l'ennemi, négligence du danger, non-assistance à personnes en danger. Parmi les inculpés se trouve aussi Madame Jagouin, Présidente de l'Assemblée.

Moi : « On pourrait donc faire demi-tour. Ce képi-kaki-djellaba de la GPE n'osera pas nous intimider demain si sa Présidente est inculpée, non ? »

Hector : « Les têtes vont tomber si on y croit. »

Moi : « Mais non, il n'y aura aucune condamnation. D'ailleurs, je ne suis pas sûr que la condamnation de personnes physiques et historiques, même aussi minables, serait une solution. Je pense que c'est le moment de la Grande Réinitialisation, *The Big Reset,* comme le dit Klaus Schwab. Lui, comme président actuel du Fond Monétaire

International, souhaite pousser l'humanité vers le transhumanisme, selon les médias, mais je pense qu'il souhaite le contraire : il est temps de revenir vers nous, la Terre, la Nature, et la Culture occidentale, c'est-à-dire relative, individuelle et décisionnelle. »

Hector : « Tu attends le procès du *Gestel*, autrement dit. »

Moi : « Oui, je pense que c'est le moment. Aboutit-il ? »

Nous écoutons les noms des gens inculpés, seulement des inconnus.

Hector : « À part Jagouin, que des pigeons. »

Moi : « Peut-être, les sacrifices sanglants…J'ai entendu hier Jacques Attali parler. Il prône le retour de l'économie de la vie et pour la vie.»

Hector : « Lui ? »

Moi : « Oui, c'est là où se trouve tout le charme : lui qui, pendant des décennies, prônait la globalisation des marchés et la mondialisation des cultures, l'interchangeabilité de nous tous, lui qui inculpait tous les prix au-dessus de la moyenne comme étant « trop chers pour vivre », il retourne sa veste à cent-quatre-vingts degrés et défend maintenant les petits entrepreneurs, les professions libérales et l'économie locale pour la vie et de la vie. »

Hector : « *The Great Reset* avec les mêmes réincarnations ? Difficile à croire. »

Moi : « Leur démarche n'est pas personnelle mais il s'agit bien d'un changement d'idéologie : du retour aux valeurs de la vie, *back to*

> *basics.* Il y aura ce nouveau procès de Nuremberg avec l'idéologie du *Gestell* et de la haine. »

Et dans le vrombissement du moteur hybride, donc très silencieux, nous nous rapprochons assez rapidement de notre maison parisienne. Je regarde dans ma main la fiole avec des grains blancs comme des cristaux de sucre. J'ouvre la fenêtre et je la jette sur l'asphalte noir de la route.

III. L'ataraxie ou la soumission

La sortie plus probable du déconfinement est la moins littéraire et la plus lâche. La troisième solution hypothétique de la fin de confinement, et donc du début de déconfinement, est décrite d'une autre façon. C'est l'épilogue d'un morose espoir.

Le déconfinement est là. Le soleil est là. La liberté retrouvée a un goût âpre de vacuité. Hector se réfugie dans la bibliothèque pour se préparer pour aller travailler le lendemain matin. Nous rentrons tous les deux à Paris pour commencer à refaire les deux cabinets et commencer à travailler ensemble, en respectant les barrières de la distanciation physique. La Garde pour la Paix Environnementale mise en place depuis janvier 2019 ne sera plus aussi virulente que dans sa jeunesse. Ils nous contrôleront le lendemain pour une vignette de *Crit'Air numéro 1* pour pouvoir rentrer à Paris intramuros. Nous ne serons pas trop dérangés pour notre déplacement en tant que professionnels de santé. Même pendant le *lockdown,* nos déplacements se sont bien passés. De plus, notre voiture hybride est éco-responsable.

> Moi : « On revient dans quinze jours, le *weekend* prochain, il faudra faire vivre un peu l'appartement parisien. »

Hector : « Oui, je ne veux pas revenir tout de suite. Il vaut mieux rester cachés dans l'anonymat, sans rien dire, sans se faire remarquer. »

Moi : « On retrouvera notre ataraxie, ne t'inquiète pas.»

Hector : « S'il n'y a pas de virus, ni de harcèlement politique, nous pouvons vivre assez normalement jusqu'à nos derniers jours. »

Moi : « Tout se termine un jour et, un autre, l'épreuve reviendra : après la Covid-19 il y aura la Covid-26 ou une grippe porcine-aviaire *G4H4N4*, ou une autre catastrophe. Dieu existe et il ne joue pas à nos petits jeux de harcèlement fiscal, social, politique. *Tomorrow is another day*. »

Hector : « Tu cites Scarlett O'Hara qui résuma la vengeance et la bêtise humaine exprimée en son temps par la Guerre de Sécession. C'est une belle devise de l'espoir. »

Moi : « *Tomorrow is another day*, c'est bien dit car, tant que je respire, j'espère : *cum spiro, spero.* »

Hector : « Tu es sûr de ne pas avoir oublié ton pot de cyanure ? »

L'épidémie s'en va et revient, et les morts s'accumulent par vagues. Les survivants de la covid survivent jusqu'à leur propre disparition à cause d'une autre chose que la Covid. Je soulève une petite fiole bleuâtre avec des cristaux blancs comme du sucre. Je la remets aussitôt dans ma veste. Nous fermons nos valises et les portes de la maison pour qu'elle reste abandonnée pendant une quinzaine de jours, puis nous montons dans la voiture et partons sous la légère pluie d'une nuit du mois de mai.

IV. La mort de la *Solution finale, Endlösung*

En effet, la solution hypothétique pourrait être décrite d'une autre façon. La conclusion du troupeau vainqueur sur toute volonté et liberté d'un individu est une solution finale. La cloche de la véranda sonne. Avant que Hector ne puisse l'ouvrir, la porte est défoncée avec fracas : plusieurs groupes de trois tireurs armés de *kalachnikovs* envahissent le gazon et deux autres groupes de trois tireurs entrent par la porte du jardin, sous les magnolias, derrière la maison, et ils envahissent tout l'espace.

> Ils crient: « Personne ne sort de la maison. On procède aux vérifications d'identité, à l'arrestation de tous et à la réquisition des professionnels de santé, par le décret de notre bien aimé Raïs Ultime, le Grand Écologiste. »

Hector trébuche sur la bordure et tombe sur le gazon. Deux gars pointent leurs armes sur lui et, moi, je me précipite pour prendre sa tête sur mes genoux.

> Hector : « Que va-t-on faire ? Pourquoi s'acharnent-ils sur nous ? »

> Moi : « Mourir, mais libres, pas comme des esclaves réquisitionnés. »

Je gesticule héroïquement, mais Hector se frappe le front comme si j'étais un hurluberlu.

Le barbu en costume kaki, avec son képi de couleur safari, se penche vers nous :

> « Je regrette mais c'est une décision qui vient d'en haut : n'ayez pas peur, rien ne vous arrivera si vous vous pliez à nos ordres : vous êtes

réquisitionnés pour servir notre cause. Quelle belle mission de servir autrui, pour l'honneur de la grande nation, de la grande histoire ! »

Il nous regarde à travers la mire de son revolver.

Moi : « N'ayez pas peur, c'est facile à dire avec votre arme chargée. Vous lisez Jean Paul II ? »

Barbu : « Ne vous moquez pas de moi. Votre maison sera reconstruites selon des nouvelles normes car elle est trop énergivore, elle n'est pas écologiquement équilibrée, à cause de toutes ces vérandas, toutes ces fenêtres, tous ces balcons…Vous êtes au niveau H de la consommation énergétique et au niveau G au niveau des émissions des gaz à effet de serre : c'est un crime à partir de K, à partir de G c'est une infraction ! »

Il fait un geste plein de dégoût avec son revolver. Les autres miliciens sont figés sur les seuils des trois portes de la maison. L'un d'entre eux ouvre la grande porte et fait rentrer un camion de police, de couleur vert-jaune, écologique.

Barbu : « Voilà, veuillez entrer dans le camion. On vous conduit aux casernes pour pouvoir commencer demain votre service sanitaire sous escorte policière. »

Hector se lève difficilement du gazon et je vois dans ses yeux de petit veau (il déteste quand je lui dis qu'il a de si beaux yeux) la peur, plus que la haine et que l'humiliation.

Moi : « Pouvons-nous au moins prendre nos affaires personnelles ? »

> Barbu : « Bien sûr, nous ne sommes pas des sauvages, nous aimons la nature sauvage, telle est la devise de nos candidats aux élections européennes ! »

> Hector : « Oui, j'ai vu les affiches : celle avec en porc épic dévorant un serpent, celle avec un renard reniflant un chaton. C'était comme aujourd'hui : sauf sans vos mitrailleuses. »

On laisse le Barbu méditer et disparaissons pour une bonne demi-heure dans la maison pour préparer nos deux valises.

Sur le seuil, Hector me demande : « Tu es sûr de ne pas avoir oublié tes fioles ? »

Je soulève une petite ampoule orangée avec des cristaux blancs comme du sucre.

Nous fermons les portes de la maison sous l'escorte d'un barbu et de ses treize apôtres de la religion de demain. En descendant vers la camionnette, j'attends un appel de barbu à son quartier général.

> GPE : « Qu'est-ce que tu dis ? Répète : il y a eu une nouvelle attaque aux armes biologiques ? De Brindisi, Hambourg, Marseille, Cadix, Durrës, Pristina, les islamistes ont envoyé des lettres avec de la poudre de spores d'anthrax aux directeurs des hôpitaux et aux chefs de services des urgences de toute la France? De toutes les grandes villes d'Europe ? Tous les hôpitaux sont fermés ? »

Il s'aperçoit que nous écoutons. Il est visiblement perturbé et parle à voix haute, assez fort. Il baisse le ton mais il nous regarde fixe et parle au téléphone sans cachette :

> « Mais que dois-je faire avec les réquisitionnés ? Ils sont prêts à être ramenés de force pour servir notre cause ! »

Puis il hoche la tête, raccroche et nous regarde hagard :

> « Descendez, vous restez ici. Les hôpitaux sont fermés jusqu'à nouvel ordre. Vous, les médecins, consulterez vos patients dans votre maison s'ils viennent se faire soigner chez vous. Ils n'iront pas à l'hôpital. »
>
> Et il ajoute avec une haine à peine cachée : « Vous avez échappé à servir à notre cause cette fois-ci, mais ce n'est que temporaire! Nous reviendrons ! »

Il se tourne, monte dans sa camionnette avec ses treize serviteurs et tous repartent. Dans la fureur d'un geste violent, il jette son téléphone portable sur le tableau de bord et éclate en sanglots.

Nous rentrons dans notre maison.

Soudainement, un petit rouge-gorge tombe mort à mes pieds comme foudroyé et, pourtant, aucun coup de feu n'est tiré, il n'y a aucun orage, aucun éclair dans le ciel bleu violet du printemps de vingt heures.

V. La révolution, un faible espoir

Tout le monde s'excite et part pour écouter la radio. Une demi-heure plus tard, c'est l'explosion de joie.

Hector : « Il est temps de décider. De saisir le destin. N'ayons pas peur. »

Moi : « Mais la peur est un noble sentiment qui préserve ! Je trouve cette devise hussite trop arrogante, trop brutale : contre tous ! La peur est un instinct de survie. La peur du virus est irrationnelle, la peur de la mort aussi : comment avoir peur de l'inévitable ? L'humanité est rythmée par les épidémies de peste, de choléra, de variole, de rougeole, de tuberculose. Il faut vivre avec la fatalité, avec la Covid. Il faut vivre en harmonie avec son propre destin. »

Hector : « J'ai toujours pensé que tu aimais cette devise de Karol Wojtyla qui incite au courage: « N'ayez pas peur » ! »

Moi : « Je l'admets, oui. Mais, comme lui, je conseille aux autres quoi faire : n'ayez pas peur ! Prenez vos clés, vos fourches, vos fléaux, vos clochettes et sonnez, hurlez, chantez, pourchassez-les. Comme lors des défenestrations en 1418 ou 1618 ou même lors de ce novembre de Velours glacial de 1989 ! Les voix des gens peuvent être entendues. »

La vie continuera et finira un jour comme tout sur cette Terre.

Moi : « L'épidémie du virus disparaîtra, les malades seront guéris ou partirons de l'autre côté, la vie démontre une fois de plus qu'il n'y a aucun sens ni direction. »

Le déconfinement est là. Le soleil est là. La liberté retrouvée a un goût âpre de vacuité.

Hector : « La pire idéologie, celle qui change le monde sans le respecter, sans l'expliquer, mourra à son tour. »

Moi : « Oui, il faut se lever contre cette oppression : comme le disait Jean Paul II, alias Karol Wojtyla, *« N'ayez pas peur ! ». »*

La technique opère ce miracle de la libération d'un individu qui n'a plus besoin d'une autre verticalité que sa propre métaphysique qui le dépasse. Dieu, en résumé. Si je cite Emmanuel Kant qui « admire le ciel étoilé au-dessus de moi et l'ordre moral en moi » et Nietzsche pour qui « toute la philosophie est une autobiographie d'auteur », tous deux prévoient cette nécessité de la créativité à la place de chaînes de production, les échanges locaux, saisonniers et à taille humaine à la place des mastodontes globaux de production et de distribution et une mauvaise idéologie mondiale. Sinon, nous mourrons dans un goulag, sans fenêtre, sans air.

Je suis optimiste après tous ses virages de la vie. Et, sinon, il vaut mieux en finir avec une révolte que de subir le destin d'un larbin comme méditait jadis Hamlet. La résurrection signifie, qu'après les épreuves, la paix reviendra pour s'affaiblir à nouveau et s'effacer devant une autre nouvelle violence.

L'inconnu vainc tout hasard, l'inconnu est le maître du hasard.

Hector est à mes côtés : « Donc ? *Tomorrow is another day* ! Que veux-tu faire ? »

Moi : « Oui, la révolte paraît inévitable pour briser les chaînes. Je le sais. Même si je suis celui qui n'est pas, pour me faire révéler, il faut une action dans la vie et un acte de la vie. Je ne suis pas un *"looser"*. Je me sens prêt. L'aube se lève à l'Ouest.»

Igor KUBALEK 345/
349

Le jour de gloire est arrivé

Go West, Camarade !

346/349

Igor KUBALEK 1

PREMIÈRE PARTIE : Une Époque Formidable 2

Prologue : Le onze novembre à l'Elysée. 2

Le 15 Mars 2020 5

Brève histoire de la Moravie 13

Frankenstein 20

Tout sur mon père, Clément, Miroslav, du signe du Scorpion 27

L'élément germanique et les Sudètes, 1938 - l'aryanisation d'un catho slave, 1945 - 1948 - *Les Lâches* 35

1948-1968 La brève histoire du « *Février Victorieux* » et le *Gestell* tchèque 45

1968-1989 La Serre 61

Tout sur ma mère, Eve, du signe du *Sagittaire* 65

1944 - L'Insurrection Nationale Slovaque 76

1995 – *coming-out parental* 85

Tout sur ma sœur, Evicka, du signe du *Capricorne* 92

Sergueï Zamboj 100

Tout sur Hector, signe du *Taureau* 106

Hector photographe et sa thèse 111

Le vendredi 13.1.1995 : L'Amnésia 118

DEUXIÈME PARTIE : Olomouc 124

Je suis celui qui n'est pas, sous le signe de *La Vierge.* 124

Tout sur mon enfance sous le signe de la Vierge : Dimanche 11/09/1966 à 11h11 126

Le 17 avril 2020 133

« Sur ta tombe, Jean Ratkine, d'hier et farfelue » en Fráňa Šrámek « *Stříbrný vítr* » (« *La brise argentée* ») 144

Jaroslav Seifert 155

Les réminiscences de 1985 - Le début de la perestroïka 163

La faculté était une autre école. 166

« Quand j'étais jeune, j'étais intelligent, beau, communiste et hétérosexuel mais je ne fus jamais marxiste. » 173

« La Plaisanterie » à la Milan Kundera 174

Per aspera ad astra 177

Les microbes, la guerre froide et les voyages 179

La Russie et la société enchainée 186

Batisme-Fordisme 191

Go West, Camarade !
348/349

La réalité et son refus 202

La faculté de vivre et l'Hiver de Velours 207

Les trois mois : septembre, octobre, novembre 1989 210

1991 - 1998 l'internat 225

Soft Power, Sharp Edge et *le syndrome de Stockholm* 238

Jan Neruda : *« Čím vším jsem byl, tím byl jsem rád ». (« Ce que je fais, j'en étais content. »)* ou sur l'incompatibilité de l'humain et du troupeau 264

TROISIÈME PARTIE. Paris ou la cage aux folles. 270

1999-2015 : Où est ma patrie ? 270

Épiphénomène français 273

L'Europatriotisme ou le patriotisme européen, la cage bohémienne et française, le sophisme culturel français du refus de la réalité 278

Bienvenue au pays des soviets 283

Douce France, terre fertile 297

Les compatriotes 299

Honni soit qui bien y pense ! *La Pensée Unique Marxiste, le Délire Marxiste-Léniniste Attaliste*, *l'Androidohygie*. 301

Elle ne souffre plus! 314

Epilogue fantastique en 20XX : Cum spiro, spero 324

I. La procrastination ou *Fluctuat nec mergitur.* 330

II. La confrontation ou *Deus ex machina* 331

III. L'ataraxie ou la soumission 337

IV. La mort de la *Solution finale, Endlösung* 339

V. La révolution, un faible espoir 342